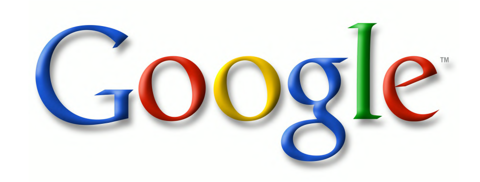





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LE VICE-AMIRAL

BERGASSE DU PETIT-THOUARS

1832-1890



Nicolas Georges Henri.

LE VICE-AMIRAL

BERGASSE DU PETIT-THOUARS

D'APRÈS

SES NOTES ET SA CORRESPONDANCE

1832-1890

Préface du Contre-Amiral DUPONT

UNE CAMPAGNE D'ASPIRANT AU SIÈCLE DERNIER
LA GUERRE DE CRIMÉE
LE « DUPLEIX » AU JAPON PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1868
LE SIÈGE DE STRASBOURG
ET LA CAPTIVITÉ DE RASTADT (1870-71)

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1906

PRÉFACE

Les lettres et les notes qui composent ce recueil n'étaient pas destinées à la publicité; l'amiral Bergasse du Petit-Thouars les écrivait au courant de la plume, parfois même au crayon, sans aucune préoccupation de style, avec la pensée qu'il fixait, tout au plus pour les siens, quelques impressions de sa vie, aventureuse comme celle de tous les marins.

En parcourant ces documents, des amis de l'amiral, des admirateurs de sa carrière si complètement consacrée au devoir, ont pensé qu'il pourrait être utile de les faire connaître en dehors du cercle étroit de sa famille; que les camarades de l'amiral seraient heureux de retrouver les traits si attachants du caractère d'un chef disparu avant l'heure; que les jeunes officiers y rencontreraient, avec un exemple à suivre et l'occasion d'utiles réflexions, un ferme appui contre les découragements, qui, parfois, les attendent.

Le livre auquel ces quelques lignes servent d'introduction vient donc à son heure; à un moment difficile pour les militaires et les marins. Il leur

montrera à quelle élévation de pensées peut atteindre l'homme, qui, se détachant des erreurs ou des controverses du jour, ne dévie jamais de la ligne qui lui est tracée par le devoir, l'honneur, la soumission à la volonté de Dieu et le culte de la Patrie

L'amiral Bergasse du Petit-Thouars fut, en effet cet homme-là. Je conserve le souvenir de l'émotion que nous éprouvâmes en apprenant, à l'étranger, sa mort subite et prématurée. En lui, le corps de la marine perdait le chef auquel il avait donné son entière confiance.

Cette confiance qui double les forces d'une armée ou d'une flotte, qui rend tout possible, la foi dans le succès, et, avec cette foi, la hardiesse, l'élan, la témérité même dans l'action, peu d'amiraux ont su l'inspirer au même degré. Pour l'obtenir, il faut réunir en soi un ensemble de qualités rarement concentrées chez un même officier.

Il faut aimer les hommes; leur montrer toujours une sollicitude intelligente; mettre un parfait accord entre les devoirs que l'on accomplit et ceux dont on exige l'exécution; donner l'exemple d'une entière dignité de vie et d'une constante abnégation; traiter ses inférieurs avec ce mélange de bonté et même de familiarité qui, chez un supérieur dont l'attitude est sérieuse et ferme, commande, à la fois, l'affection et le respect.

Il faut, dans les mille circonstances difficiles et imprévues de la vie maritime, prouver du savoir, du sang-froid et de la décision; apporter, dans tous les

détails du métier, cet esprit pratique et réfléchi qui frappe les hommes, fort peu touchés par les théoriciens, et, leur montrant dans celui qui les dirige un talent supérieur, achève de gagner leur confiance déjà éveillée par sa sollicitude.

Alors, il n'est rien qui ne semble facile à nos marins, et l'on peut tout obtenir de leur fidélité et de leur dévouement.

Ces vertus du chef militaire, l'amiral Bergasse du Petit-Thouars les avait en partage.

Blessé grièvement à Sébastopol, il dut, en partie, sa guérison à l'affection dévouée des matelots qui servaient sous ses ordres. Partout l'on retrouve ensuite le même lien réciproque entre lui et ses subordonnés : à bord du *Dupleix*, dans une longue et pénible campagne ; à Strasbourg où il fut blessé de nouveau ; à Rastadt où il partagea la captivité de ses hommes et sut, par son incessante intervention auprès d'un ennemi qui l'estimait, adoucir leurs misères ; plus tard, sur le vaisseau école des canonniers ; au Pérou où il sauva la ville de Lima d'une prise d'assaut ; dans l'escadre de la Méditerranée, enfin, où se termina sa carrière.

L'amiral Bergasse du Petit-Thouars joignait à la passion du métier, à beaucoup de savoir et de jugement, une incomparable modestie. Ce ne fut guère que par des lettres particulières que l'on apprit, par exemple, sa conduite si énergique lors des massacres de Sakaï, au Japon ; la sûreté de ses appréciations lors de la révolution japonaise, où il fut, pour ainsi

dire, le seul Européen à prédire, avec une singulière pénétration, non seulement l'issue du conflit, mais aussi ses conséquences les plus lointaines.

Certes, dès son début dans la vie, un homme possède, en germe, les défauts et les qualités qui, plus tard, marqueront sa personnalité. Mais les qualités ne peuvent atteindre leur entier développement que par deux causes : les exemples et les enseignements puisés dans la famille; la fidélité aux saines traditions et surtout le sentiment de discipline et de devoir, de dévouement et de patriotisme, étayés par une foi religieuse inébranlable. Aujourd'hui, comme jadis, comme toujours, ce sont là les seuls guides dans le labyrinthe de la vie, ceux qui n'égarent jamais!

Contre-Amiral Dupont.

Abel-Georges-Henri-Nicolas Bergasse du Petit-Thouars, fils de Paul Bergasse et de Sidonie Aubert du Petit-Thouars, naquit le 23 mars 1832 au château de Bordeaux-les-Rouches, dans le Loiret.

Une première alliance avait déjà réuni ces deux familles à la génération précédente : Nicolas Bergasse, député de Lyon à l'Assemblée Constituante, célèbre par ses ouvrages [1] et par l'énergie qu'il montra pour sauver Louis XVI, avait épousé pendant la Révolution la sœur d'Aristide Aubert du Petit-Thouars, capitaine de vaisseau, commandant le *Tonnant* au combat d'Aboukir, où il périt héroïquement le 1er août 1798, à l'âge de trente-huit ans.

L'autre frère de Mme Nicolas Bergasse, Abel Aubert du Petit-Thouars, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, s'embarqua avec Aristide sur le *Diligent* pour aller à la recherche de La Pérouse. Oublié sur l'île Tristan da Cunha et sans moyens de transport pour se rapatrier, Aubert parvint à passer à l'île Maurice et à Madagascar, où il s'occupa pendant dix ans de botanique ; il en rapporta une flore complète. A son retour, il fut nommé membre de l'Institut et directeur de la Pépinière royale à Paris.

Abel Bergasse du Petit-Thouars était encore [2], par sa mère, petit-neveu du capitaine de vaisseau Georges-Augustin Aubert du Petit-Thouars, un des premiers membres de

[1] Dont un est encore inédit. Le célèbre avocat avait des frères dont la descendance se fixa en grande partie à Marseille où elle réside encore aujourd'hui.

[2] L'amiral Bergasse du Petit-Thouars sentit naître sa vocation de marin en entendant le récit des actes héroïques de ses oncles et grands-oncles. Nous avons donc cru devoir mentionner succinctement leur carrière et leur ramification au début de cet ouvrage.

la Légion d'honneur, qui se distingua particulièrement au combat que soutint la frégate la *Sultane*, qu'il commandait aux îles du Cap-Vert, contre les frégates anglaises la *Créole* et l'*Astrée*; sur l'*Étoile*, autre bâtiment de la division française, se trouvait un des frères de sa mère, le jeune aspirant Georges-Armand, qui se couvrit de gloire dans cette journée où il reçut le baptême du feu et sa première blessure.

Le frère aîné de sa mère, Abel Aubert du Petit-Thouars, embarqué comme son plus jeune frère Georges-Armand dès l'âge de onze ans, fit une carrière aussi brillante que rapide : chevalier de Saint-Louis, grand'croix de la Légion d'honneur, vice-amiral à cinquante-deux ans, député, membre de l'Institut, il se distingua en bien des circonstances, à Taïti, au Callao..., etc. Son voyage scientifique de circumnavigation sur la frégate la *Vénus* qu'il commandait lui fournit une occasion de faire connaître que la science chez lui était unie à la valeur. Il mourut à Paris en 1864, léguant à son unique neveu [1], Abel Bergasse du Petit-Thouars, tous ses papiers, ses décorations et ses souvenirs de campagne.

La double alliance entre les Bergasse et les du Petit-Thouars entraîna, à la demande de l'amiral Abel Aubert du Petit-Thouars, et avec l'assentiment de l'autre branche fixée en Anjou [2], l'ordonnance royale du 17 février 1848, par laquelle le futur amiral dont on va lire les notes et la correspondance put unir, à sa majorité, le nom de sa mère, de sa grand'mère et de ses oncles à celui de Bergasse.

[1] Comme le héros du *Tonnant* et comme tous les marins du nom d'Aubert du Petit-Thouars, l'amiral Abel mourut sans postérité.

[2] Où elle possède depuis près de trois siècles la terre et le château du « Petit-Thouars », origine du nom. Cette branche a donné plusieurs gouverneurs à Saumur.

GRADES	NOMS des Bâtiments ou désignation des Corps.	ÉPOQUES d'embarquement ou d'entrée au service.	ÉPOQUES de débarquement ou de cessation de service.	NATURE des campagnes ou des services.	OBSERVATIONS
Elève	*Borda*	3 oct. 1847	23 mars 1848	Navigation avant 16 ans	
»	»	23 mars 1848	27 juillet 1849	Rade	
Aspir. de 2e classe du 1er août 1849	Brest	27 juillet 1849	9 oct. 1849	Terre	
	Fabert	9 oct. 1849	23 oct. 1849	Mer en paix	
»	*Pandore*	23 oct. 1849	3 nov. 1849	Port	
»	»	3 nov. 1849	6 déc. 1849	Mer en paix	
»	*Durance*	6 déc. 1849	15 juillet 1850	»	
»	*Thisbé*	15 juillet 1850	17 déc. 1850	»	
Enseig. de vaisseau du 25 mars 1854	*Capricieuse*	17 déc. 1850	26 avril 1854	»	
	Toulon	26 avril 1854	8 août 1854	Terre	
»	*Christophe-Colomb*	8 août 1854	26 fev. 1855	Port et mer en guerre	
»	*Montebello*	26 fév. 1855	23 juin 1855	Terre en guerre, siège de Sébastopol	
»	*Fleurus*	23 juin 1855	16 juillet 1855	Mer en guerre	
Lieut. de vaisseau du 29 nov. 1856	Paris	16 juillet 1855	22 déc. 1857	Terre	Aide de camp du Ministre.
	Toulon	22 déc. 1857	1er janv. 1858	»	
»	*Suffren*	1er janv. 1858	18 avril 1859	Mer en paix	Ecole de canonnage.
»	*Eclair*	18 avril 1859	9 mai 1859	Port	
»	*Eclair*	9 mai 1859	22 sept. 1859	En guerre du 9 mai au 8 juillet. En paix dudit	Commandant (Adriatique).
»	Alger	22 sept. 1859	4 oct. 1859	Terre	
»	*Euphrate*	4 oct. 1859	28 sept. 1861	Mer en paix	Commandant (Algérie)
»	En congé	28 sept. 1861	9 déc. 1861	Terre	
»	Paris (cartes et plans)	9 déc. 1861	29 janv. 1862	»	
»	Toulon	29 janv. 1862	4 févr. 1862	»	
»	*Bretagne*	4 fév. 1862	3 déc. 1862	Mer en paix	Aide de camp du vice-amiral R. de Genouilly en escadre.
»	*Ville-de-Paris*	3 déc. 1862	22 août 1863	»	

[1] Cet état de service, placé au début de l'ouvrage est destiné à donner au lecteur une vue d'ensemble sur la carrière de l'amiral. Nous avons volontai-

GRADES	NOMS des Bâtiments ou désignation des Corps.	ÉPOQUES d'embarquement ou d'entrée au service.	ÉPOQUES de débarquement ou de cessation de service.	NATURE des campagnes ou des services.	OBSERVATIONS
Lieut. de vaisseau du 29 nov. 1856.	*Alexandre*	22 août 1863	15 sept. 1863	Mer en paix	Aide de camp du vice-amiral R. de Genouilly en escadre.
	Ville-de-Paris	15 sept. 1863	11 déc. 1863	»	
Capit. de frégate du 13 août 1864	Toulon	11 déc. 1863	15 janv. 1864	Terre en paix	
	Ajaccio	15 janv. 1864	1er sept. 1864	Mer en paix	Commandant (Constantinople).
»	Paris	1er sept. 1864	26 juillet 1867	Terre	
»	Cherbourg	26 juillet 1867	28 juillet 1867	»	
»	*Dupleix*	28 juillet 1867	14 août 1869	Mer en paix	Commandant (Japon).
»	Paquebot des messageries maritimes	14 août 1869	27 sept. 1869	»	
Capit. de vaisseau du 1er juin 1870	Paris	25 sept. 1869	4 août 1870	Terre	
	Batterie n° 3 Annexe flottille du Rhin	4 août 1870	1er oct. 1870	Mer en guerre	Strasbourg. Chef d'état-major de l'amiral Exelmans.
»	Prisonnier de guerre Prusse	1er oct. 1870	19 avril 1871	Prisonnier de guerre	
»	Paris	19 avril 1871	2 sept. 1871	Terre	
»	»	2 sept. 1871	28 janv. 1873	»	
»	Toulon	28 janv. 1873	1er fév. 1873	»	
»	*Alexandre*	1er fév. 1873	1er fév. 1876	Port et mer paix	Commandant (École de canonnage).
Contre-amiral du 26 mars 1877	Paris	1er fév. 1876	1er fév. 1878	Terre	Conseil des trav. Chef de cab. du Minist
	Brest	1er fév. 1878	1er août 1878	»	Major général.
»	Paris	1er août 1878	21 sept. 1878	»	
»	Toulon	21 sept. 1878	15 oct. 1878	»	
»	*Victorieuse*	15 oct. 1878	25 mai 1881	Mer en paix et en guerre	Commandant de la Division navale des mers du Sud.
»	Paris	25 mai 1881	1er sept. 1881	Terre	
»	Toulon	1er sept. 1881	31 déc. 1883	»	Major de la flotte.
Vice-amiral du 31 déc. 1883	Paris	31 déc. 1883	1er fév. 1884	»	
	Toulon	1er fév. 1884	1er avril 1884	»	
»	Paris	1er avril 1884	1er janv. 1885	»	Conseil des travaux.
»	Cherbourg	1er janv. 1885	10 déc. 1886	»	Préfet maritime.
»	Toulon	10 déc. 1886	20 oct. 1888	»	»
»	*Colbert*	20 oct. 1888	25 mai 1889	Mer en paix	Commandant en chef de l'Escadre de la Méditerranée.
»	*Formidable*	25 mai 1889	14 mai 1890 jour de son décès à 58 ans	»	»

LIVRE PREMIER

UNE CAMPAGNE D'ASPIRANT AU SIÈCLE DERNIER

(1849-1854)

CHAPITRE PREMIER

Entrée dans la Marine. — Embarquement sur la *Durance*. — Premières navigations. — Le mal de mer. — Coup de vent. — Rio de Janeiro. — Valparaiso.

Abel Bergasse du Petit-Thouars entra, en 1841, au collège de Juilly[1]; il y passa quatre ans qui laissèrent dans son esprit une empreinte ineffaçable. Il y fit en particulier la connaissance du Père Carl, homme remarquablement instruit, prêtre d'une piété élevée, qui ne cessa jamais de suivre son ancien élève à travers les diverses phases de sa carrière.

En 1845, ses parents l'envoyèrent au lycée de Lorient pour s'y préparer à la marine sous la surveillance de son oncle, l'amiral Abel Aubert du Petit-Thouars, alors préfet maritime du 3e arrondissement.

Reçu à l'École navale en 1847, il en sortit en 1849.

La même année, il s'embarquait comme aspirant de 2e classe sur le transport la *Durance*, commandant Vincent, armant à Brest pour aller rejoindre la division navale de l'océan Pacifique.

Il avait alors dix-sept ans.

Les lettres que l'on va lire sont celles d'un jeune homme, presque d'un enfant, et, comme on l'a vu dans la préface de l'amiral Dupont, elles n'étaient pas destinées à sortir du cercle de la famille.

Il nous a semblé cependant que la formation du caractère du futur amiral se dégagerait d'autant mieux que les retouches seraient plus rares : notre rôle s'est donc borné à un travail de classement et de sélection, laissant toujours le plus possible la parole au jeune aspirant.

[1] Dirigé par les Pères de l'Oratoire.

Brest, octobre 1849.

Chère maman,

... Depuis mon arrivée à Brest, je fais mon service à bord de la *Durance* ; aujourd'hui seulement, j'ai demandé au commandant une journée de liberté afin de terminer toutes mes affaires. Le bâtiment est très bien aménagé, mais il n'est pas gracieux ; s'il marche bien, c'est l'important. J'ai ma hauteur dans lá batterie, et presque aussi dans les faux ponts ; malheureusement nous avons bien peu de place pour loger nos affaires ; je vais être obligé d'en laisser une partie à terre, ce qui m'ennuie fort.

Je serai sans doute chargé de l'artillerie ; c'est peut-être la partie la plus simple du service ; une fois que l'on sait son exercice du canon, tout est dit.

Nous sommes quatorze dans un espace où réglementairement on ne devrait être que six : c'est te dire si nous sommes à notre aise ; mais, comme je suis demandé par le commandant, j'ai, je crois, les plus grandes chances de faire toute la campagne à bord ; dans toutes les stations nous débarquerons quelque camarade : ceux qui resteront auront ainsi plus de place.

Je ne sais trop quand nous partirons, je crains que ce ne soit pas avant un mois et même plus.

C'est triste d'être à terre, sans connaître grand monde. Mais enfin tout n'est pas rose dans la carrière de marin...

Brest, le 15 novembre 1849.

Chère maman,

Notre départ ayant été retardé, c'est encore de Brest que je t'écris.

Je suis chargé de la manœuvre du bâtiment ; c'est une partie assez difficile, et qui ne me convient pas beaucoup ;

j'eusse infiniment mieux aimé être attaché aux observations, aux embarcations ou à l'artillerie, mais, hélas, on ne choisit pas.

Après tout, comme je vais être forcé de travailler une partie qui ne m'a jamais beaucoup souri, je crois que je ne négligerai pas les autres pour cela ; ce sera donc plutôt avantageux pour moi. Du reste, le chef de ce détail à bord est un officier fort complaisant pour moi.

Je travaille actuellement l'histoire et la géographie, car j'ai honte de mon ignorance en ces matières, ignorance d'ailleurs commune à la plupart des officiers.. Je me mets aussi à l'étude de l'anglais...

Brest le 4 décembre 1849.

Chère maman,

... Nous allons en rade demain, et la meilleure preuve que je puisse t'en donner, c'est que nous avons nos passagers au grand complet (cochons, vaches, dindons, etc. compris). Comme généralement on n'embarque ces messieurs qu'au dernier moment, cela me donne à penser que nous serons partis dans huit ou dix jours. Je le souhaite beaucoup.

En dépit de mes appréhensions, j'ai beaucoup de place à bord, sauf pour ma personne ; car je ne tiens dans aucune des dimensions du poste. Plusieurs officiers m'ont déjà proposé de me loger une partie de mes affaires, mais je n'en ferai rien : je tiens en effet à conserver la distance qui doit exister entre nous ; chacun étant à sa place, on est beaucoup plus libre, et le service n'en marche que mieux.

Le commandant Vincent est toujours charmant pour moi. Tous les jours, j'entends dire de lui le plus grand bien sous tous les rapports.

Mon oncle[1] m'écrivait : « je te félicite de servir sous les ordres d'un tel chef »...

... Le bruit qui a couru, que nous allions à la Plata pour une expédition, s'accrédite de plus en plus ; pour ma part, j'en tressaille d'allégresse, car j'ai un poste très avantageux dans un combat, pour l'abordage surtout.

Je dessine beaucoup.

... A terre, je danse la rédova (avec une chaise) toute la journée quand il fait froid ; c'est un salutaire exercice : cela fait circuler le sang et économise du bois.

Corvette la *Durance*, le 12 décembre 1849.

Ma chère maman,

Nous appareillons demain matin à 8 heures sans faute, car les vents sont bons ; nous aurions dû partir hier ; comme le tabac n'était pas à bord, on a différé notre départ.

Il fait une brise très forte et la mer est mauvaise ; mais si ce temps continue seulement trois jours, nous serons en bonne route.

Tu sais que notre mission consistait en partie à transporter du charbon des Marquises à Taïti, mais, maintenant que l'on a choisi les Marquises pour lieu de déportation, on va y construire une citadelle, et nous dirigerons en partie ces travaux.

Nous embarquons des ingénieurs, qui vont aller faire de l'hydrographie aux îles Marquises et à la Nouvelle-Zélande ; on leur adjoindra des élèves, et plusieurs d'entre nous seront ainsi commandants ou seconds de goélettes.

Tous mes effets sont à bord, je ne laisse rien à terre ; nous sommes aussi mal qu'il est possible de l'être.

... *Le 13*, le pilote est à bord, nous partons ; la mer est belle, la brise aussi. Dans deux jours, nous aurons tout

[1] L'amiral Abel Aubert du Petit-Thouars.

doublé. Adieu, chère maman, tu recevras souvent de mes lettres; embrasse bien mon bon père et mes chères sœurs.

En mer. Corvette la *Durance*, le 25 décembre 1849.

Nous avons dépassé Madère cette nuit, ma chère maman, et nous allons voir Ténériffe dans peu d'heures; comme je pense que nous y toucherons demain, je m'empresse de t'écrire cette lettre qui te parviendra tôt ou tard.

... Nous sommes partis de Brest le 13 parce qu'on nous a forcés à le faire; rien n'était prêt ni emménagé à bord; nous avons été obligés de travailler toute la nuit du départ.

En ce qui me concerne, je ne me suis pas couché, louvoyant à mes risques et périls pour revenir à bord, car la mer était extrêmement forte. Le lendemain nous avons mis à la voile, avec un temps à ne pas jeter un chien dehors. Tout était en désordre dans le poste, l'eau entrait de tous côtés, notre gamelle se brisait en grande partie, et, pour comble de malheur, nous étions tous malades; du reste, les officiers et les matelots l'ont été aussi.

Durant six jours nous avons louvoyé au large, sans pouvoir gagner un pouce de terrain; au contraire, nous étions de plus en plus affalés, et, quand le beau temps est arrivé au bout d'une semaine, nous étions à la hauteur de Cherbourg. A partir de ce moment, tout a commencé à aller un peu mieux, mais, jusque-là, nous avions eu continuellement deux ou trois pouces d'eau dans le poste, au milieu duquel nageaient pêle-mêle tous nos débris de verres et de vaisselle et les effets des élèves.

Pour mon compte, je suis assez heureux car je n'ai pas abîmé grand'chose; mais j'étais tellement abruti que j'aurais pu perdre tout sans m'en étonner beaucoup. Ce mal de mer prolongé m'a affaibli; depuis trois jours je commence à me trouver mieux. Si nous restons quelque temps à Ténériffe je serai tout à fait rétabli.

C'est moi qui ai été le plus avarié de ce côté, car il y a longtemps que personne ne se plaint plus de rien. Pourtant ce n'est pas faute d'énergie, puisque mon service a marché aussi bien que celui des autres... enfin, j'espère que mon cœur deviendra plus solide.

Les officiers ont été d'une grande complaisance pour moi; quand ils ont vu que mes affaires étaient aussi compromises, ils ont envoyé prendre mes effets, et les ont logés chez eux; puis, ils m'ont fait défendre par le médecin de faire du service la nuit.

En mer. Corvette la *Durance*, le 13 janvier 1850.

Ma chère maman,

... Nous voici en vue de Rio, après avoir successivement passé Ténériffe et Santa-Cruz. C'est d'une richesse de végétation dont rien ne peut donner idée en France; tous les sommets le long de la côte sont couverts de verdure et d'arbres magnifiques. On aperçoit les Orgues, montagnes élevées et dentelées du plus pittoresque effet. J'ai pris des vues de toute la côte et je compte beaucoup dessiner à Rio. Du reste, nous avons à bord un artiste envoyé au Chili par une société, pour y prendre le croquis de plusieurs espèces de plantes ; il m'a proposé de l'accompagner dans ses excursions; tu penses si j'ai accepté avec empressement! Nous partirons le fusil sur l'épaule et nous dessinerons ce que nous rencontrerons. Tout cela n'est qu'un projet, mais j'espère bien pouvoir le réaliser.

Ce qui m'ennuie, c'est que, n'ayant pas apporté grand chose comme matériel de dessin, et ce peu ayant été aux trois quarts perdu, je serai peut-être obligé de renoncer, par défaut de nécessaire, à ce beau rêve. Je suis parti avec 37 francs en tout et pour tout, et quand je pense que j'ai à vivre sept mois, ou plutôt à me faire blanchir pendant ce temps

avec cette modique somme, je trouve que c'est joliment juste.

... Le cercle et la lunette que m'a donnés mon oncle sont excellents ; j'y suis habitué maintenant, et je fais des calculs très justes. Depuis que je vais bien, tous les jours mes points ont été aussi exacts que ceux des officiers. Si je n'étais pas malade à la mer, je crois que je m'habituerais à ces calculs et que je pourrais faire de l'hydrographie dans peu de temps.

Le bon côté du mal de mer c'est qu'il m'empêche de fumer.

... Le « Voyage de la *Vénus* »[1] est réellement un ouvrage bien remarquable sous le rapport de l'exactitude et de la simplicité du récit : tout y est naturel et vrai, qualités qui se rencontrent rarement dans un ouvrage de ce genre. Il faut que mon oncle soit un homme admirablement doué, tant comme observateur que comme mathématicien, pour avoir fait une relation aussi exacte que savante et détaillée. Rien ne lui a échappé ; il est question de tout dans son ouvrage, et ce tout tient en si peu de mots !...

Rio de Janeiro, le 1er février 1850.

Chère maman,

Nous sommes en rade depuis le 29 janvier.

J'ai été deux fois à terre, mais je n'y remettrai plus les pieds, du moins de mon plein gré : j'ai pour 23 francs de blanchissage et j'ai été obligé de dépenser 6 francs avec les camarades. Si on ne nous paie pas le mois de solde[2] que l'on nous doit, je vais me trouver dans une assez mauvaise position.

... Hier, il m'est arrivé une aventure qui aurait pu se

[1] Relation du voyage scientifique de la *Vénus* autour du monde par l'amiral du Petit-Thouars.

[2] La solde des aspirants était à cette époque de 48 fr. 50 par mois. Tous criaient misère.

terminer fort mal, mais heureusement, il n'en a rien été.

J'étais en corvée, à terre, pour attendre le commandant, et je me promenais très tranquillement, lorsque je vis venir à moi un gros anglais tout bouffi et gorgé de rhum ; il avait à la main une énorme canne et gesticulait d'une façon extravagante.

Ce suppôt de Bacchus ne m'eût pas plutôt aperçu, qu'il s'avança vers moi, me regardant de la façon la plus insolente. La patience n'est pas mon fort ; cependant voyant qu'il était ivre, je passai outre ; l'animal crut probablement que je le fuyais, car il se mit à me suivre sans que je le visse, et, arrivé à l'autre bout du trottoir, je me trouvai en face de cet énorme insulaire qui se posa carrément devant moi.

J'étais de mauvaise humeur : en voyant ce John Bull posté ainsi, il me prit une terrible envie de lui donner une leçon ; comme il ne se dérangeait pas, et qu'il débitait des phrases assez malhonnêtes, je lui décochai un coup de coude dans le creux de l'estomac ; il devint aussitôt rouge comme une écrevisse de bonne famille, et, malheureusement pour lui, leva son gourdin sur moi, car immédiatement, je lui envoyai (avec un jonc que j'avais à la main) sa canne à vingt pas et lui assénai deux coups sur la figure ; au moment où il se reculait, il se trouva à ma portée : je trouvai alors moyen de lui envoyer un coup de pied dans la poitrine : il paraît qu'il était joliment ivre, ou que le coup était violent, car il tomba à la renverse, et s'en fût rouler dans une mare fangeuse.

Il faut croire que mon attitude lui en avait imposé, car il ne trouva rien de mieux que de se ramasser, de se secouer comme un chien mouillé et de s'éloigner à ma grande satisfaction... s'il avait mis la main sur moi il eut pu m'assommer...

8 *février* 1850. — Il nous est arrivé un petit incident

dans la soirée; nous avons été accostés par une corvette américaine qui a failli nous faire beaucoup d'avaries; j'ai été assez heureux pour me trouver là dans le moment; je me suis un peu exposé, au risque même de tomber à l'eau; le commandant m'a remarqué et a fait exempter tous les aspirants qui étaient consignés pour une faute de service. Les officiers américains ne m'ont pas l'air d'être bien forts, du moins ceux de ce bateau; ils ont mal manœuvré et si notre commandant n'était pas aussi bon officier et nos matelots aussi intelligents et dévoués, nous aurions probablement à réparer bien des avaries maintenant.

En même temps qu'à sa mère le jeune aspirant rendait compte à son oncle, l'amiral du Petit-Thouars, de ses traversées et de ses impressions. Ses lettres revêtaient alors un caractère plus technique; on lit entre leurs lignes sa volonté d'affirmer sa vocation de marin et son désir de mériter l'approbation de l'ancien commandant de la *Vénus*.

Rio de Janeiro, le 14 février 1850.

Mon cher oncle,

Nous sommes arrivés ici le 29 janvier, quarante-huit jours après notre départ de Brest, et je crois que nous y resterons jusqu'à mardi prochain. Nous n'avons pas été très favorisés par le temps; le soir même de notre départ de Brest, nous avons reçu un coup de vent assez fort pour faire craindre au commandant de nous voir engager. Pendant l'armement, on avait été obligé de mettre beaucoup de poids dans les hauts, de sorte que le bâtiment qui, par lui-même, a une stabilité très satisfaisante, inclinait très facilement; nous sommes restés six jours vent debout, presque continuellement à la cape; quand la brise favorable s'est levée nous étions dans l'Ouest du cap Lisard, à la hauteur de Cherbourg.

La *Durance* a beaucoup de dérive; mais avec deux quarts de largue, elle atteint facilement 10 nœuds et devient très

ardente. Dès qu'on se range au plus près, elle ne marche plus et est excessivement molle. Sous les autres allures, elle file assez bien. Elle a des mouvements de tangage très doux et ne roule presque pas. Du reste je ne puis la comparer qu'à la *Licorne*[1] qui était un bien mauvais bâtiment sous ces rapports.

A partir de ce moment jusqu'à Ténériffe, nous avons eu constamment bon vent. Nous comptions renouveler nos provisions à Santa-Cruz, ou du moins y prendre quelques rafraîchissements, mais, quoique nous n'eussions pas eu un seul homme malade depuis Brest, on ne voulut pas nous laisser communiquer avec la terre. Nous pûmes seulement envoyer à terre une embarcation à qui on consentit à faire passer quelques oranges et un peu de vin. Pendant ce temps, nous louvoyions devant Santa-Cruz. La brise était très fraîche ; j'ai remarqué que pendant que Ténériffe était complètement couverte de brume, Canarie au contraire était aussi dégagée que possible. J'ai pris la vue de Santa-Cruz et du reste de l'île ; les fortifications avaient l'air d'être en très bon état.

Le soir, nous continuâmes notre route ; le commandant mit le cap au Sud ; nous passâmes ainsi à l'Est des îles du Cap Vert et nous coupâmes la ligne par 28 degrés de longitude après avoir été en calme pendant fort longtemps. La ligne passée, nous eûmes généralement bon vent jusqu'aux côtes du Brésil ; en vue du cap Saint-Thomé, nous reçûmes un coup de tabac très violent. Lorsqu'il prit fin, nous étions à la hauteur du cap Sacro d'où, avec une brise assez fraîche, nous pûmes venir mouiller ici le lendemain soir. Nous laissâmes tomber l'ancre entre le fort Santa-Cruz et le fort Villegagnon.

Nous nous tenons si loin de terre à cause de la fièvre jaune qui fait de grands ravages à Rio.

[1] Brick annexe du *Borda*.

Nous nous sommes complètement dégréés et nous avons descendu des poids dans les bas ; je pense donc que nous aurons maintenant une stabilité suffisante.

Il y a à bord un officier qui est envoyé à Tahiti pour y faire de l'hydrographie : c'est M. de Bovis. J'ai fait sa connaissance depuis que je suis à bord, et, comme il doit avoir des élèves avec lui pour l'aider dans ses travaux, il m'a dit de faire ce que je pourrais pour lui être adjoint. Il va prendre là-bas le commandement d'une goélette et il y a déjà un élève qui lui est imposé par le Ministère ; il me disait qu'il me verrait venir très volontiers avec lui et qu'il croyait qu'il serait facile de l'obtenir si vous vous en occupiez un peu ; de cette façon je ferais de l'hydrographie pendant notre station en Océanie, étude et occupation avantageuses pour moi. Si vous le pensiez aussi, je vous serais bien obligé de m'aider à obtenir ce poste. Il m'a fait travailler l'anglais depuis que nous sommes partis et il doit me donner des leçons de Tahitien si je viens avec lui.

Je suis descendu assez peu à terre et ne m'y suis pas beaucoup amusé. Les troupes m'ont l'air bien mal disciplinées, sinon plus ; elles sont sales, la police se fait d'une manière déplorable ; on entend parler d'assassinats à chaque instant. J'ai été attaqué un soir, devant l'hôtel Pharoux que vous connaissez sans doute, et si je n'avais eu par hasard une canne, il est bien probable que j'eusse été assassiné. Plusieurs officiers ont été assaillis aussi. Heureusement, un Français vaut dix de ces canailles-là, et, quand ils voient qu'on fait bonne contenance, ils ne sont pas longs à s'enfuir.

J'ai visité le musée des Beaux-Arts et celui d'Histoire Naturelle.

Le 15 *février* 1850. — Nous avons eu quelques nouvelles de France par l'*Eurydice*, commandée par le commandant Guérin, arrivée hier. Il paraît qu'il a fait très

mauvais dans la Manche les premiers jours de notre départ, car la *Proserpine* a cassé son mât de misaine et a dû relâcher à Cherbourg.

L'*Eurydice* a mis trente-quatre jours pour venir ici et neuf pour aller à Ténériffe. Voici deux traversées remarquables pour des corvettes de 30. J'ai été en service à bord; si ce bâtiment est beaucoup plus élégant que le nôtre, en revanche il est loin d'être aussi bien tenu; je crois que la *Durance* sera remarquée partout par ce côté. Il n'y a pas de luxe, mais tout est remarquablement propre, ce qui vaut bien mieux à mon avis.

Valparaiso, le 12 mai 1850.

Mon cher oncle,

Nous sommes arrivés ici le 23 du mois dernier, après une traversée de cinquante-sept jours.

Nous sommes partis de Rio le même jour que l'*Eurydice*, et, comme en quittant Brest, nous avons reçu un coup de vent assez violent. On a eu quelques inquiétudes pendant la première semaine, car nous avions emporté de Rio des germes de typhus. En trois jours il est mort trois personnes, dont deux aspirants de ma promotion, MM. Delmotte et Poirson, et un passager. Je crois que la manière dont nous sommes installés à bord y est pour quelque chose : en effet nous devons garder dans le poste tous nos vêtements mouillés ; comme il a cinq pieds de large sur quatre de long, cela y entretient continuellement une grande humidité ; puis, quoique nous l'eussions demandé pour eux, on n'a porté les malades à l'ambulance des matelots, que lorsque M. Delmotte était déjà mort, et M. Poirson tellement mal qu'il a expiré deux jours après ; l'air du faux pont était vicié ; tout y était mouillé ; nous-mêmes qui nous portions bien, nous aimions mieux rester sur le pont que de venir à nos postes de couchage...

. . . .

... Le jour de la mort de M. Poirson [1], nous reçûmes le plus furieux coup de vent que j'aie vu, et bien des personnes crurent que c'était fini. J'avais fait le quart de minuit à quatre heures et j'étais fort fatigué ; je dormais donc très tranquillement dans le faux pont, quand je me sentis inondé, et j'entendis un bruit épouvantable sur le pont. Je fus assez heureux pour monter dans la batterie par le panneau qui servait de passage à l'eau, et par où pleuvaient matériel et personnel.

La batterie offrait le plus curieux coup d'œil qu'on pût voir. Nos passagères qui avaient eu bien soin, dès qu'elles avaient entendu du bruit, d'ouvrir leurs chambres pour voir et crier à leur aise, avaient été jetées en dehors par les mouvements du bâtiment et roulaient d'un bord à l'autre. Quelques-unes recommandaient leur âme à Dieu en poussant de grands cris; d'autres, craignant probablement que la Divinité n'eût pas les bras assez longs pour les tirer au plus vite de ce mauvais pas, cherchaient des moyens de salut plus près de terre, et se cramponnaient au peu d'hommes qui pouvaient encore se tenir debout. Les cuisiniers gisaient sous leurs marmites renversées ; les haches d'abordage, les piques... etc... enfin l'armement de la batterie surnageaient et nous faisaient craindre à chaque instant d'être grièvement blessés; pour compléter ce tableau digne du déluge, trois bœufs et un troupeau de moutons nageaient aussi majestueusement que des tritons, en poussant des mugissements affreux. Malgré le peu d'opportunité de la chose, je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur de ce beau désordre, pendant les cinq ou six minutes que dura ce sauvetage que je parvins à effectuer grâce à quelques hommes qui, comme moi, étaient à peu près sains et saufs. Certes, si les bénédictions arrachées par la peur

[1] Le récit du coup de vent intercalé ici est extrait d'une lettre adressée à Mme la marquise d'Andigné.

sont bonnes à quelque chose j'irai droit au ciel, car il y a bien peu de passagères qui ne m'aient béni ou embrassé cinq ou six fois. La cause de tout ce vacarme était une lame qui nous avait enlevé tout le bastingage de tribord, avec trois mousses qu'on parvint à rattraper par un hasard extraordinaire; elle était retombée à bord et nous avait, pour ainsi dire, remplis.

Le soir de ce jour, nous jetâmes à la mer le corps de M. Poirson. Vous connaissez la simplicité du cérémonial un sac de toile bien juste, un boulet aux pieds et deux décharges de mousqueterie, voilà tout !... Mais cette simplicité même parle mieux que le plus orgueilleux mausolée, car, pour nous qui ne vivons que de souvenirs, les impressions ne s'effacent pas comme le sillage du navire. Dans ce moment surtout où la sûreté du bâtiment était très compromise, il n'y en eut pas un de nous peut-être qui ne songeât que son tour ne fût près d'arriver. . . . . .

. . . .

Nous n'avons aperçu [1] qu'un instant la partie Est de la Terre des États; c'est la seule côte que nous ayons vue. Nous avons été jusque par 62 degrés de latitude Sud sans rencontrer ni glaces ni grands froids ; pendant le coup de vent, le baromètre est descendu jusqu'à 721 millimètres; c'est la plus basse pression que j'aie encore vue. Il existe à bord un appareil anéroïde ; c'est celui qui a constamment indiqué le mieux les changements de temps ; à en juger par celui-ci, ce serait une bonne chose à introduire à bord.

J'ai fait beaucoup d'observations pendant cette traversée, et je commence à tirer très bon parti de mon cercle qui est excellent; je n'ai pas eu la moindre atteinte du mal de mer après les deux premiers jours de notre traversée que j'ai passés au magasin général [2], pour une faute de service ;

[1] Suite de la lettre à l'amiral du Petit-Thouars.

[2] Soute utilisée comme salle de police pour les aspirants.

c'est la seule fois que j'y sois allé ; j'espère bien n'y pas retourner, mais on est jamais sûr de rien...

... On m'a confié le quart devant depuis peu de temps, et on m'a donné les embarcations ; j'ai beaucoup travaillé leurs plans. Positivement, dans cette dernière traversée, j'ai fait plus que je ne l'avais espéré ; j'ai lu l'ouvrage sur la Nouvelle-Hollande que vous m'avez donné et quelques auteurs anglais, comme Fitzroy, prêtés par M. de Bovis. Ce dernier livre m'a d'autant plus intéressé que j'ai été à même de juger par moi-même de la justesse des remarques de ce navigateur.

J'ai étudié les voiles et j'ai revu une bonne partie de mes cours d'école. Malheureusement tout ce travail ne me fait plus gagner de rangs maintenant[1] !

Depuis notre arrivée ici je cultive l'espagnol ; je sais ma grammaire mais les mots me manquent ; je commence cependant à me débrouiller un peu.

[1] Le rude régime de l'École Navale fatigua à diverses reprises le jeune élève, alors en pleine période de croissance. Il sortit 43e sur 89.

CHAPITRE II

Embarquement sur le *Papeete*. — Hydrographie de Tahiti. — Mœurs locales. — Embarquement sur la *Capricieuse*. — Durs débuts sur ce bâtiment. — Le commandant de Rocquemaurel. — Campagne dans l'Océanie. — Macao. — Situation de l'Angleterre en Chine. — Relations avec les Anglais. — Bergasse est pris comme aide de camp et secrétaire particulier par le commandant de Rocquemaurel.

(Juillet 1850 à juin 1851.)

Tahiti, le 20 juillet 1850.

Mon cher oncle,

Nous sommes arrivés à Papeete le 1er de ce mois, après une traversée de six mois et demi.

En y débarquant, M. de Bovis a reçu l'ordre de commencer ses travaux le plus tôt possible ; il a choisi immédiatement les élèves qui lui seront adjoints : ce sont MM. Marq le Blond de Saint-Hilaire, Augey-Dufresse et moi [1]. Cette position était fort recherchée par tous les élèves de la station, quoique nous soyons fort mal au point de vue confort ; le bâtiment qui va nous servir est la goélette *Papeete ;* elle est grande tout au plus comme une chaloupe de vaisseau. En revenant des Pomotous, elle a eu deux hommes enlevés par la mer.

Je suis d'autant plus content de cet embarquement que la *Durance* va désarmer, dit-on ; je ne perdrai donc pas mon temps. Nous observons tous les jours à terre et nous

[1] Devenus tous trois officiers généraux.

sommes employés alternativement à calculer ces données et à réparer notre goélette qui n'est pas en bon état.

J'ai été parfaitement reçu ici par le gouverneur M. Bonard [1], qui m'a invité à dîner et à aller chez lui toutes les fois que cela pouvait m'être agréable. M. de Bovis m'a fait faire la connaissance de M. de la Vaissière [2] (lieutenant de vaisseau, aide de camp) et de M. Nicolaï, commandant les troupes; ces messieurs sont charmants pour moi. Il m'a fait présenter aussi à quelques Anglais.

C'est un pays magnifique, mais dont on ne tire malheureusement aucun parti comme colonie et Dieu sait tout ce qu'on pourrait en faire! Depuis que nous sommes ici il y a eu continuellement 13 ou 14 bâtiments marchands sur rade dont les deux tiers au moins étaient des trois-mâts. Tout le commerce est dans la main des Anglais qui font preuve d'un grand esprit de solidarité.

Comme vous le savez sans doute, on a repris possession des Marquises et de quelques autres îles; on y a envoyé de petits détachements.

Je travaille l'anglais et le tahitien; je commence à me tirer un peu d'affaire. Le gouverneur m'a fait donner un album, que je devrai remplir des vues des points de l'île où nous irons. Je crois, somme toute, que cet embarquement peut m'être fort avantageux.

De Valparaiso ici, j'ai commandé le quart devant, ce que je n'avais pas fait encore à cause des élèves plus anciens que moi. J'ai assez bien manœuvré dans quelques grains où nous avons fait des avaries, pour que le commandant

[1] Capitaine de vaisseau, commandant la *Thisbé*: — il mourut vice-amiral.

[2] M. de la Vaissière devait commander plus tard le *Duroc* avec le lieutenant de vaisseau Augey-Dufresse comme second. On sait que ce bâtiment se perdit dans le détroit de Torrès et que les naufragés, au nombre desquels se trouvait Mme de la Vaissière, durent leur salut à l'envoi d'une simple embarcation qui, après avoir navigué pendant plusieurs semaines, finit par ramener du secours.

et mon officier de quart me témoignent leur contentement.

Quand nous sommes arrivés à Papeete, on a dit aux Tahitiens que j'étais votre neveu et que je devais porter votre nom. Cela m'a mis très bien dans leurs papiers. Je connais la reine, chez qui je vais quelquefois, et les principaux chefs : on n'a pas oublié les chansons composées en votre honneur ; on les entonne du plus loin que l'on m'aperçoit [1].

Mara, le 29 août 1850.

Mon cher père,

Je vais tâcher de te donner quelques détails sur Tahiti et sur la manière dont on y passe le temps.

Papeete, siège du gouverneur français et tahitien, est situé dans le nord-ouest de l'île ; la rade est extrêmement jolie avec ses hautes montagnes couvertes de forêts vierges, ses cocotiers et ses orangers magnifiques, qui bordent la plage où viennent se jeter six ou sept rivières après avoir serpenté dans la ville.

Dans la journée, vous n'apercevez que des employés du gouvernement et parfois quelques indigènes ; mais, à un quart d'heure des remparts, se trouve un vieux tronc d'arbre surplombant une rivière large et profonde, ombragée par des arbres odoriférants : c'est une sorte de lieu consacré ; tous les jours les Tahitiennes vont s'y baigner : je n'ai jamais rien vu d'aussi original et d'aussi gracieux à la fois. Elles se groupent autour de ce tronc et montent à l'endroit le plus élevé, d'où elles plongent et descendent ainsi une cinquantaine de pas entre deux eaux.

Leur costume est toujours le même : leurs cheveux sont

[1] L'amiral A. du Petit-Thouars, au cours de ses démêlés avec le missionnaire anglais Pritchard avait acquis à Tahiti une popularité sans précédent. Ses albums de campagne de cette époque sont des plus curieux à feuilleter.

On sait que son attitude énergique entraîna l'établissement du protectorat de la France sur le royaume des Pomaré.

nattés et surmontés d'une couronne de fleurs blanches tressées avec art, qu'elles portent très coquettement; elles ont une pièce de coton (pareo) roulée autour des reins et une longue tunique (tapa) blanche par-dessus; tout cela est très propre, très parfumé; elles s'enduisent d'huile de coco (monoï) odoriférant. Cette troupe est insouciante et joyeuse; n'ayant rien à faire, puisqu'elles trouvent partout leur nourriture, elles ne songent qu'au plaisir et à la parure. Quand la nuit arrive, toutes sortent de chez elles, et viennent s'amuser et danser sur la plage où l'on se promène habituellement; ce ne sont que des cris de joie et des chants, et, justice à leur rendre, elles ont une voix très belle et très juste.

Je ne saurais te dire l'impression que me fait Papeete après une campagne aussi pénible que la nôtre: l'air est si doux, si parfumé, les habitants si hospitaliers, la nature si belle, que, pendant quelques jours, on a une tendance presque invincible à abuser de tous ces dons que la Providence a prodigués là avec une incomparable profusion. Heureusement pour moi, j'ai toujours été occupé ici, et j'ai fait la connaissance de gens comme il faut, dont les conseils me guident. Puis, il ne m'a pas fallu longtemps pour éprouver un sentiment de tristesse dont il est difficile de se défendre, quand on réfléchit au peu de parti que nous tirons de cette colonie qui pourrait devenir si belle, et que les Anglais nous envient, tant à cause de sa fertilité qu'à cause de sa situation sur le chemin de la Californie à la Nouvelle-Hollande, où ils ont de vastes possessions.

Tahiti, qui avait plus de 100.000 habitants, à en juger par les rapports de Cook (il a été pendant longtemps traité d'imposteur à cause de cette assertion) et aussi par les débris d'habitations qu'on retrouve de tous côtés, est presque déserte maintenant. Toute la population est sur les côtes, et à peine compte-t-on 7.000 âmes. On peut battre l'île en tous sens, sans découvrir un seul homme à l'inté-

rieur. Des vallées qui, il y a huit ans même, regorgeaient de monde, sont désertes maintenant : la végétation s'en est emparée, et partout où nous avons planté notre pavillon, cette race a disparu, s'est éteinte peu à peu, comme si nous leur apportions une maladie mortelle.

Rien n'est pourtant si beau, si gracieux et si intelligent que ces hommes de l'Archipel : ils sont plus grands que moi, larges d'épaules à proportion, avec des yeux superbes, intelligents, le nez un peu épaté, la bouche grande, il est vrai, mais découvrant souvent les plus belles dents du monde, la taille élancée et mince, les jambes nerveuses bien nourries, les mains et les pieds petits, les jointures si bien faites et si fines que bien peu de ces hommes ne pourraient servir de modèle d'académie; avec cela, généreux, hospitaliers, braves (nous n'en avons eu que trop de preuves pendant la guerre de Tahiti qui a été désastreuse pour nous) et dévoués au delà de toute expression à ceux qui leur ont fait quelque bien.

Comme tu le sais, mon oncle est venu souvent dans ces îles; il y est très connu des habitants qui ont même fait des chansons sur son compte. Dès qu'ils ont su qui j'étais, ils sont venus en masse me voir, pour m'inviter à aller chez eux. Je ne puis pénétrer dans une maison sans voir tout le monde aux petits soins pour moi, et il ne se passe pas de jour à bord de la goélette où je ne reçoive quelques cadeaux de ces braves gens.

L'influence de Pomaré dans l'archipel est considérable; cette reine dont on s'est tant moqué, n'est vraiment pas une femme ordinaire.

Tous les Canaques sont protestants, l'Église catholique n'a pas de prosélytes. La cause en est facile à deviner, car autant les Anglais ont de respect pour tout ce qui a rapport à la religion, autant la plupart des nôtres affectent de l'indifférence, si ce n'est plus.

Ainsi que tu le sais sans doute, cette île, comme toutes

celles de l'archipel de la Société, est entourée d'une ceinture de coraux à fleur d'eau; c'est l'hydrographie de ces récifs et des passes qui s'y trouvent que nous sommes chargés de faire; passes toujours dangereuses et souvent impraticables. Les Pomotous, qui se trouvent près d'ici et dont nous aurons probablement aussi à faire la carte, sont encore plus originales et plus dangereuses : rien n'annonce leur présence, et il faut arriver presqu'à les toucher pour les voir sortir de la mer comme des bouquets de verdure. Toutes ces iles dérivent d'un type unique : une platebande de terre couverte d'une végétation superbe, enfermant un lac d'eau salée où se pêchent les huitres perlières, et entourée elle-même d'une couronne de récifs.

Tahiti, corvette la *Capricieuse*, le 16 décembre 1850.

Mon cher oncle,

Nous avons fini la carte d'une partie de l'île et nous sommes revenus depuis quelque temps à Papeete, où la goélette doit hiverner. Je suis très content de cette petite campagne hydrographique, qui m'a fait beaucoup travailler.

En arrivant ici, nous avons appris le départ de la *Durance* pour Nouka-Hiva, où elle va faire une station de dix-huit mois, dit-on, et nous avons trouvé sur rade la *Capricieuse*, corvette de 30, commandée par M. de Rocquemaurel, faisant le tour du monde; chacun ici m'a conseillé d'embarquer sur ce bâtiment, et j'ai fait auprès du gouverneur toutes les démarches à cet effet; il m'a permis de faire ma demande au commandant; celui-ci m'a autorisé à aller le voir à bord : je crois qu'en agissant de la sorte, je pourrai apprendre mon service et devenir un bon officier dans cette campagne.

Tout le monde s'est employé ici à me faire avoir cet embarquement. Il est des personnes que je quitte avec le plus grand regret; ce sont surtout MM. de la Vaissière et

Mathieu, enseigne de vaisseau, mon ancien officier de quart à bord de la *Durance*. Ces messieurs ont été dans toutes les circonstances aussi bons pour moi qu'il est possible de l'être.

Une des choses qui m'ont fait accepter cette nouvelle destination avec le plus d'empressement, c'est que je naviguerai beaucoup et que j'y apprendrai le service sérieux ; puis aussi, je l'avoue, je crains vraiment de tomber dans l'abrutissement où j'ai vu plongées tant de personnes qui ont fait un trop long séjour dans l'île.

La *Capricieuse* va rester, à ce qu'il paraît, un an environ dans l'Océanie, ou du moins dans tous les groupes d'îles, puis, de là, ira en Chine faire de l'hydrographie pendant un an aussi, à peu près.

Les élèves ont beaucoup à travailler et sont menés, dit-on très durement; peut-être aurai-je à me repentir de cette démarche, mais enfin tout le monde me l'a conseillée et je crois qu'au retour en France, après cette campagne, je serai rompu au service ; puisque je suis dans la marine, je dois faire mon possible pour devenir un officier complet.

Macao, corvette la *Capricieuse*, le 23 mars 1851.

C'est d'un des points du Céleste Empire, comme tu le vois, ma chère maman, que je viens t'embrasser et te donner des nouvelles de ce qui m'est arrivé depuis Tahiti. Pour commencer et te rassurer sur ma personne, je te dirai que je suis en très bonne santé, et que, par un concours de circonstances que je vais t'expliquer, je me trouve bien à bord. Je m'adresse à toi, personnellement, mais c'est comme si je mettais au pluriel.

Lorsqu'un matin, à Tahiti, j'allai chez M. de Rocquemaurel à bord de la *Capricieuse*, il me reçut assez bien, me dit que, d'après mes notes, je serais un des aspirants

qu'il prendrait avec le plus de plaisir, mais qu'il m'engageait fortement à ne pas embarquer, « *car*, me dit-il, *vous aurez la vie dure à bord* ». Je tins bon ; il me pria de revenir le lendemain et de lui donner mon dernier mot.

Quand j'arrivai chez lui de nouveau, je trouvai figure de vent debout : « vous ferez, me dit-il, ce que vous voudrez, « mais, quant à moi, je vous engage fortement à renoncer « à votre projet, car nous avons longtemps à vivre « ensemble, et *vous aurez beaucoup à souffrir si vous « ne marchez pas* ».

Je t'avoue que j'étais indigné; certes, je savais que M. de Bovis regrettait mon départ, mais je ne me doutais pas que ces regrets pussent être interprétés par mon nouveau commandant comme une marque de défaveur à mon égard. Jamais on ne m'avait fait de reproches pour mon service, et, si le gouverneur eût été là, j'aurais pu faire voir au commandant des notes qui ne dataient que de huit jours et dans lesquelles M. de Bovis me donnait encore des éloges. Je lui dis néanmoins que je restais et que j'espérais qu'il voudrait bien me juger plus favorablement par la suite. Sur ce, nous partîmes.

Je m'observai beaucoup. Je t'avoue que j'ai eu le cœur gros plus d'une fois : j'étais presque à l'index partout et le commandant me faisait étudier de tous côtés. Je passai ainsi un mois, sans recevoir un mot obligeant de personne et comme étranger à bord. Je n'ai jamais eu besoin de tant d'énergie : des maux d'estomac épouvantables, exaspérés fréquemment par le mal de mer; mais j'ai tenu bon jusqu'à la fin, je n'ai pas été exempt de service une seule fois et je n'ai jamais manqué une corvée.

Sur ces entrefaites, nous arrivâmes en vue de plusieurs récifs en pleine mer; le commandant m'envoyait des journées entières dans la mâture pour lui rendre compte de tout ce qui se voyait; enfin nous atteignîmes Ualan, une des Carolines, et nous cherchâmes un mouillage; nous en

trouvâmes un et je pilotai à peu près d'en haut pour entrer. Ordre immédiat du commandant de faire le plan de la baie : je travaillai sans relâche jour et nuit, sans cesse dans l'eau, sous un soleil ardent; enfin, j'eus fini pour le jour où la corvette appareilla pour Pounipet, autre île des Carolines.

Là, pendant un de mes quarts de nuit, il y eut contre moi une espèce de révolte de l'équipage qui est aussi mauvais qu'on puisse l'imaginer, mais, malgré des menaces de me jeter à la mer ou autres aménités de ce genre, je parvins à rétablir l'ordre. Le lendemain matin, le commandant me fit appeler, me donna toutes sortes d'éloges, me dit qu'il avait tout entendu la veille, qu'il me félicitait d'avoir autant de sang-froid et de hardiesse, qu'il était au reste très content de mon hydrographie et charmé d'avoir une occasion de me témoigner toute sa satisfaction [1].

Je ne puis te dire tout le plaisir que cela me fit. J'avais vécu un mois et demi sans recevoir une bonne parole de personne, détesté des matelots parce que je faisais rigoureusement mon service, n'ayant que peu de relations avec les élèves qui compromettaient leur autorité avec les hommes; continuellement à l'index par mes supérieurs qui, par suite d'un malentendu, semblaient chercher l'occasion de me trouver en faute; enfin, dans la position la plus pénible qui se puisse voir. A partir de ce moment, il y eut un revirement complet.

Je suis maintenant très bien à bord : les officiers sont charmants, le commandant m'invite à tous les dîners de cérémonie ; il m'a, en outre, attaché à tous les services scientifiques du bord et chargé des vues de côte.

[1] Extrait des notes données par le commandant de Rocquemaurel (20 mars 1851) : « Très bonne conduite ; très bon serviteur; grande aptitude au métier de la mer; activité et commandement. Goût et aptitude pour les travaux hydrographiques ... »

Notre campagne dans l'Océanie n'a pas été aussi belle qu'elle aurait pu l'être et que nous l'espérions. Nous devions, de Tahiti, aller toucher à l'archipel des îles Amoa, Tonga-Tabou et Viti, puis remonter ensuite en Chine, ce qui eût été superbe, car ces groupes sont fort curieux à visiter (leurs habitants constituent la plus belle race de l'Océanie). Mais, après avoir été contrariés par les vents, nous sommes remontés, nous avons passé sans relâcher près des îles Marschall, Gilbert, et nous avons donné enfin dans un havre de Ualan.

Cette île est tout à fait sauvage; ce n'est que depuis peu de temps qu'on a eu des relations avec ses habitants qui sont très doux. L'aspect en est aussi riant que possible. Les montagnes sont tellement boisées qu'il est impossible d'apercevoir une parcelle de terre, et la côte est bordée de palétuviers; ils croissent dans l'eau, de sorte qu'on peut se promener en embarcation sous des bosquets de verdure magnifiques; au-dessus de vos têtes, vous entendez chanter une foule d'oiseaux, et l'eau étincelle de poissons. En France, on n'a rien qui puisse donner une idée de la beauté de ces forêts aquatiques; c'est positivement d'un effet féerique de parcourir ces canaux dans une pirogue de sauvage; à chaque détour on aperçoit une ou deux embarcations semblables pleines d'indigènes qui s'enfuient comme des ombres et disparaissent comme des apparitions. Mais la trop grande quantité de bois qui couvre cette île fait qu'il y a beaucoup de scrofuleux parmi les habitants; ils ne sont du reste pas aussi beaux que les Tahitiens.

Le vêtement des deux sexes consiste en une ceinture faite d'écorce d'arbre, large comme la main et longue de quatre pieds à peu près; leurs cheveux sont retroussés derrière la tête. Pour parure, les femmes ont une espèce de tresse noire roulée autour du cou, qu'elles ne défont jamais; quelle différence entre cette population et celle de Tahiti! Non, de tout ce que j'ai vu, en Europe ou partout ailleurs,

rien n'approche de la beauté de cette race polynésienne!

De Ualan nous sommes allés à Pounipet. C'est une île magnifique, dont la végétation a beaucoup de rapport avec celle de Tahiti; la race est assez grande, mais le type a changé. La peau tire sur le jaune, les yeux sont bleus plutôt que noirs, les traits et le corps plus délicats et plus fins. Nous y avons vu des enfants d'une grâce remarquable, quelques hommes et femmes aussi ; leur vêtement consiste en une simple couronne de roseaux. Au moral, c'est la plus vilaine race qu'on puisse rêver. Ils sont voleurs, avares et doués de tous les défauts des sauvages.

Cette relâche avait pour but de rechercher un Américain accusé du meurtre d'un capitaine français; malgré nos efforts nous ne pûmes nous en emparer.

De là, manquant de faire naufrage en route, nous avons gagné Guam (colonie espagnole des Mariannes); je n'ai été que deux fois à terre, mais j'ai bien employé mon temps. La première, je me suis rendu à Agagua, résidence du gouverneur, où j'avais été invité à déjeuner avec le commandant et trois officiers; je m'y suis beaucoup amusé. Nous y avons reçu une hospitalité simple et franche, qui mettait de suite à l'aise ; nous avons dansé toute la journée, et, après avoir fait un dîner magnifique, nous sommes revenus au clair de lune par une chemin superbe. Cette partie m'a fait d'autant plus de plaisir que nous avions quitté les pays civilisés depuis longtemps.

La seconde fois, j'ai été à Aguada ; au moment où nous entrions dans le village, le maire, en quelque sorte, de l'endroit, est venu nous recevoir, nous a fait tout visiter et nous a offert une fort jolie collation. Nous avons su depuis que cet accueil aimable était dû aux conseils du curé du village, le véritable maître de la région, Français plein de patriotisme.

De là, nous sommes remontés dans le Nord pour chercher un écueil, Parece Vela, et, après avoir donné dans le

détroit de Formose, en vue des îles Babuyannes, nous sommes arrivés ici tous bien portants . . . .

. . . .

Partout où j'ai passé j'ai trouvé le meilleur accueil. A Tahiti, j'ai eu des preuves d'intérêt les moins banales de personnes dont je me doutais à peine d'avoir fait la connaissance, et, parmi les sauvages surtout, j'ai reçu des témoignages d'attachement les plus touchants : la veille du jour où je suis parti, quelques-uns sont venus de Maroa (où nous avions travaillé à neuf lieues de là) m'apporter des fruits qu'ils voulaient me faire emporter.

Toi qui me trouvais déjà si froid et si peu expansif, quel changement tu vas encore constater ! Mes camarades d'école ne me reconnaissent plus et me disent tous qu'ils ne me croyaient pas si sérieux ; c'est vrai, j'ai un peu vieilli de caractère depuis, mais il eût bien été difficile qu'il en fût autrement. Heureusement tout est fini ; qu'il n'en soit plus question ! Ne conserve qu'une pensée de satisfaction de tous ces ennuis, en te disant que si j'ai été malheureux pendant quelque temps, je trouve aujourd'hui une large compensation dans la situation que je me suis faite à bord, situation au moins aussi bonne que celle que j'avais à Tahiti. .

. . . .

Comme je ne suis pas sûr de t'avoir écrit les noms des officiers et des élèves je vais te les donner :

MM. de Rocquemaurel, capitaine de vaisseau, commandant la station,
Duroch, lieutenant de vaisseau, second,
Patau, Mouchez, lieutenants de vaisseau,
Vedel (mon officier de quart),
Bourgarel, enseigne de vaisseau,
Le Tersec, chirurgien en chef,
Héran, chirurgien en second,
Favier, commissaire (dessinateur et peintre de mérite).

Au poste il y a :

MM. Decugis, chirurgien de 3e classe, Courbet [1], de Borelly, Jéhenne, Darosta de l'Est, élèves de 1re classe, de mes anciens, à l'exception du premier qui est de l'École polytechnique, etc.

MM. Frasseto (le premier de notre promotion), de Séré, de la Bastide, de Geoffres, Fabre, Salmon et un élève de nos anciens, que j'oubliais, qui provient de la station de la Plata, M. de Charbonnières ; il n'a pas passé ses examens.

Corvette, *La Capricieuse*, le 17 avril 1851, Macao.

Mon cher oncle,

Nous avons mouillé sur cette rade le 5 du mois de mars, après une traversée de soixante-seize jours dans l'Océanie. En partant de Tahiti, l'intention du commandant était d'aller visiter les îles Viti et Samoa, mais nous avons été assaillis par des coups de vent très violents qui nous ont forcés à remonter vers le Nord [2]...

... Nous avons appris à Pounipet que cette île avait été découverte par Lapérouse quelque temps avant son naufrage, de sorte qu'on ne l'a connue que bien plus tard en Europe. Il y a encore une hache portant le nom de cet illustre navigateur qui est tatouée et adorée par les habitants. Sur son manche se trouve aussi la date. Les Anglais, qui se sont appropriés cette découverte, ont cherché à plusieurs reprises à s'emparer de cette arme, mais les indigènes n'ont pas voulu s'en défaire. C'est le premier instrument de fer qui y ait été importé. Je vous donne ces détails, ne sachant si vous les connaissez.

Nous sommes arrivés le 27 mars au soir à Hong-Kong. Je ne saurais vous peindre notre étonnement à tous en aper-

[1] Le futur vainqueur de Fou-Tchéou.

[2] Suit un récit de la campagne de la *Capricieuse* dans l'Océanie, dont le résumé a été donné dans la lettre précédente.

cevant cette ville qui date à peine de dix ans: elle couvre une aussi longue étendue que Valparaiso et y ressemble en tous points ; il n'y a pas de quai continu, mais, de distance en distance, des débarcadères magnifiques ; une large rue longe la mer; de ce côté sont tous les dépôts de denrées, et, de l'autre, la ville qui s'élève en amphithéâtre.

La guerre va sans doute éclater entre les Anglais et les Chinois à l'expiration du traité, l'an prochain, et, à vrai dire, leur situation n'est plus tenable ; leur commerce est complètement mort en ce moment, et le nouvel empereur vient de promulguer un décret par lequel il défend, sous les peines les plus fortes, de fumer de l'opium; je ne doute pas, et on l'annonce du reste, qu'à la cessation du traité, tous les ports soient fermés; les Anglais se préparent pour l'époque prévue, et souffrent mille vexations pour ne pas avancer ce moment; les Chinois les rouent quelquefois de coups dans les rues de Hong-Kong et on y est volé comme dans un bois; deux officiers de notre bord y ont été dévalisés. A Canton, on massacre les étrangers qui sortent des deux rues accordées au commerce, et, ici, on n'est pas en sûreté à un mille de la ville.

Je crois que la constitution d'une station navale française est de première importance en ce moment, car les Américains renforcent la leur, et veulent obtenir une concession afin d'y établir un point de relâche pour leurs bateaux à vapeurs ; une fois que les Anglais et les Américains auront obtenu l'ouverture des ports et la jouissance des terrains, nous pourrions, sans avoir besoin de tirer un seul coup de fusil, entrer dans le traité aux mêmes conditions, en nous présentant en force; je n'envisage pas cela comme une question commerciale pour la France, car elle n'a presque aucun intérêt dans ces mers, mais il y a là une question d'amour-propre très importante à sauvegarder. Puis, il serait bon que les baleiniers qui pêchent dans les mers du Japon eussent un point de relâche.

Corvette la *Capricieuse*, le 15 avril 1851 Macao.

Ma chère maman,

Nous avons été bien mal reçus par les Anglais, et la faute qu'a commise la *Bayonnaise* porte déjà ses fruits. Tu sais sans doute qu'aussitôt qu'elle apprit la nouvelle de la proclamation de la République elle partit pour Ualan, et qu'elle y resta jusqu'à ce que des nouvelles rassurantes lui fussent parvenues. Cette conduite, qui pouvait être provoquée par de très bons motifs, a été interprétée de la façon la plus injurieuse et nous avons à faire disparaître cette impression. Le commandant en chef des forces anglaises n'a pas accepté à déjeuner, et les officiers qui sont venus avaient l'air insolent ; je t'avoue que je suis parti de là, la rage dans le cœur ; bien que je n'en eusse pas besoin, j'ai fait bonne provision de ressentiment contre nos voisins.

Le commandant m'avait invité à déjeuner le jour où tous les commandants en sous-ordre vinrent à bord, et je me trouvais à côté de l'un d'eux qui fut très bien pour moi ; de ce qu'il me dit, j'ai conclu que les Anglais espéraient qu'après l'affaire de la *Bayonnaise*, nous ne reviendrions plus en Chine et que nous allions leur abandonner complètement la place ; ils sont très vexés de voir qu'il n'en est rien et que, bien au contraire, nous formons une station au moment où ils vont faire la guerre aux Chinois.

Il y avait à ce déjeuner le fameux capitaine et hydrographe anglais Collinson, qui commande l'*Enterprise*, bâtiment qui est à la recherche du capitaine Franklin[1] ;

[1] Il y eut une autre mission organisée en Angleterre pour tâcher d'avoir des nouvelles du célèbre explorateur, avec le *Phénix*, commandant Inglefield.

L'*Enterprise* resta dans les mers polaires de 1851 à 1855. Pendant les trois dernières années, la vie à bord fut un enfer. Tous les officiers

j'ai causé avec lui, et il m'a raconté ses campagnes au Pôle, qu'il va continuer. Il a été jusqu'au soixante-dix-neuvième degré, et n'a retrouvé que quelques bouts de corde qui ont été reconnus pour avoir été fabriqués en Angleterre. C'est tout ce qu'il a vu, et la plus grande indécision règne encore à l'égard de l'endroit où a péri le capitaine Franklin, car sa mort est certaine maintenant.

On annonce le départ de deux bâtiments qui doivent composer la station : le *Cassini*, un bateau à vapeur armé à Lorient, et l'*Expéditive*, une corvette venant de Toulon ; nous attendons en outre la *Brillante* ou la *Prudente* ; je crois que nous serons au moins quatre. Je n'en serais pas fâché, car dans ce cas on formera une majorité ; ce qui pourrait m'arriver de plus heureux serait d'y être attaché : cela me donnerait de l'occupation et me forcerait à travailler les langues.

Corvette la *Capricieuse*, le 20 avril 1851.

Hier, le commandant m'a fait appeler et m'a proposé de me prendre comme officier d'ordonnance ; j'ai accepté et je suis entré immédiatement en fonctions. Ce qui me plaît le plus dans cette position, c'est qu'en mer je ferai mon quart au même titre que les autres élèves, et qu'en rade, où généralement on n'a pas d'occupations, j'en aurai beaucoup et de fort intéressantes qui me forceront à travailler ; non seulement je remplis les fonctions d'officier d'ordonnance, mais encore celles de secrétaire particulier. J'avoue que si je me suis donné beaucoup de mal à bord et si j'ai

étaient aux arrêts lorsque le bâtiment revint à Hong-Kong après sa rude campagne.

Le commandant Collinson devint Sir Richard Collinson, mais l'amirauté anglaise ne lui donna plus de poste actif ; — par contre tout l'état-major fut promu au grade supérieur — (Mémoires de l'amiral anglais Fremantle).

été malheureux dans les débuts, j'en suis largement récompensé maintenant.

Je suis aussi fort content de relever directement du commandant. Tu comprends que s'il y avait eu un officier aide de camp, et moi comme élève d'état-major, je n'aurais eu probablement aucun avantage à retirer puisque le commandant aurait toujours pensé à l'officier avant moi. Puis, une chose me fait grand plaisir, c'est que l'hydrographie que nous ferons se levant sous voiles, j'y serai certainement attaché ainsi qu'aux observations. Ma campagne s'annonce donc très bien et j'en suis d'autant plus heureux que je ne le dois à aucune protection.

Tous mes camarades m'ont fait leur compliment ; les officiers ont paru un peu vexés de la préférence accordée à un aussi jeune homme que moi, mais, quoi qu'il en soit, je ferai mon possible pour faire disparaître ce sentiment.

Je suis en outre chargé des traductions anglaises et des notes hydrographiques.

Nous allons partir pour Manille où des événements assez importants se sont passés. Les Espagnols ont dirigé une expédition contre l'île Soulou (repaire de pirates qui, à plusieurs reprises, avaient voulu se mettre sous la protection de la France), et ils ont parfaitement réussi ; la ville de Bewan a été prise et les forts ruinés. Ces événements se sont passés le 3.

De Manille nous remonterons dans le Nord.

CHAPITRE III

Manille. — Amoy. — Disparition d'un mousse en mer. — Visite à un Mandarin. — Tsing-Haï. — Shang-Haï. — Premières lettres de France. — Un dîner chinois. — Mœurs locales. — Les affaires de Chine.

(Juin à septembre 1851.)

Corvette la *Capricieuse*, Amoy, le 9 juin 1851.

Ma chère maman,

Nous sommes arrivés ici depuis deux jours et nous allons en partir demain pour remonter dans les autres ports de la Chine, Fou-Cheou, Nim-Po, Chusan, Shang-Haï et Canton, qui, à la suite de la guerre avec les Anglais, ont été ouverts au commerce européen.

C'est le 8 mai que nous sommes partis de Macao pour nous rendre à Manille; notre traversée a été assez pénible, quoique prompte; une pluie continuelle, de grandes chaleurs et une mer fort dure nous ont fait bien vite apprécier la réputation si méritée de ces parages; quelle différence entre la navigation des mers de Chine et celle de l'Océanie! ici point de maladies, des brises parfaitement réglées et un ciel magnifique, tandis que là tout est malsain, les brises sont incertaines ou tellement fortes qu'on ose à peine se hasarder à les remonter. Nous avons fait un assez court séjour à Manille; c'est un pays magnifique et qui répond parfaitement à l'idée qu'on s'en forme généralement.

Le jour même de notre arrivée, nous fûmes invités à un

bal donné dans une très belle salle : la musique était délicieuse, les femmes charmantes, excessivement aimables et dansant dans la perfection, aussi avons-nous passé une soirée des plus amusantes. Il y avait de fort belles toilettes, mais un laisser-aller que je n'avais vu nulle part ailleurs porté à ce point. Les jeunes gens de la ville étaient invariablement en veste, gilet et pantalon blancs; ils dansaient avec une main dans la poche ou sur la hanche ; aussi les uniformes français ont-ils fait très bon effet. Pour en revenir aux femmes, en disant qu'elles sont charmantes, je suis loin de les comparer aux Françaises, quoiqu'elles soient peut-être mieux faites et plus jolies, mais nous n'avions pas été gâtés à Macao, puis, nous arrivions de la mer... Les indigènes ou Tagales sont très beaux : d'une taille ordinaire, bien membrés, ils ont pris des Espagnols cette gravité et ce maintien réservé qui plaisent infiniment dans un homme. A en juger par les apparences, ces Espagnols seraient excessivement riches ; ils ont tous voitures et chevaux ; mais j'ai entendu dire que ce brillant extérieur cache souvent des misères dont on se fait à peine idée.

Les couvents sont très nombreux.

Pendant la journée, rien de triste comme cette ville : partout des jalousies parfaitement closes ; dans les rues quelques indigènes, et parfois une voiture qui soulève des tourbillons de poussière. Mais, à partir de 6 heures, l'aspect change complètement : partout de somptueuses calèches où posent les élégantes ou les gommeux du pays aspirant nonchalamment les bouffées de leurs énormes cigares ; vers 7 heures, on se rend sur la promenade où les uns vont se montrer et les autres admirer, critiquer ou écouter les musiques militaires.

Nous avions loué de très belles calèches et toutes les fois que nous pouvions descendre, nous allions nous promener à la Praya. Il est heureux que nous ne soyons pas

restés plus longtemps, car nous n'aurions pu soutenir ce grand train ! Nous avons dépensé gaiement la moitié de nos appointements d'un mois, et donné, je t'assure, une haute idée des danseurs français.

. . . .

De Manille, nous sommes partis pour Amoy ; le 28, il y avait juste un an que la *Capricieuse* avait quitté Toulon, la mer était très belle, une brise assez fraîche nous poussait vers les côtes, tout annonçait enfin une journée magnifique, quand tout à coup un appel terrible, pour nous autres marins, fit vibrer nos cœurs ; on venait de crier : « un homme à la mer ! »

Immédiatement chacun se précipite sur le pont ; les ordres donnés rapidement sont exécutés plus rapidement encore ; on arme les canots ; je me précipite dans l'un d'eux et bientôt j'arrive sur le lieu où le malheureux enfant (c'était un mousse) a disparu. Je cherche en vain ; rien ne paraît, il n'a pas atteint les bouées, et pourtant elles sont tombées à le toucher ; que faire ? que devenir ? où aller ? peut-être est-il à deux brasses seulement, ou bien a-t-il été entraîné par les courants ?... Que ces moments sont longs et terribles ; quelle affreuse responsabilité pèse sur nous, et combien de fois ne s'exposerait-on pas à la mort pour sauver le moindre de ses semblables ! Quand on songe, que, par une fausse manœuvre ou par une simple inattention on prive de malheureux parents de leur soutien, une mère de son fils, de sa consolation, de son bâton de vieillesse !...

Cependant mes canotiers mornes et découragés suivaient avec inquiétude tous mes mouvements, tous mes regards, quand brusquement, j'aperçus dans l'eau un banc de petits poissons qui s'agitaient rapidement ; un effroi involontaire me saisit, car cet incident, si ordinaire en lui-même, était l'annonce d'un malheur affreux. Ce que je prévoyais ne tarda pas à se réaliser et bientôt je les vis se disperser

dans plusieurs directions... Un instant après, nous étions suivis par d'énormes requins nageant mollement; ces petits poissons étaient leurs pilotes qui les avaient quittés pendant que ces monstres dévoraient leur proie...

En arrivant à bord le commandant me donna des éloges; mais j'avais vieilli de deux ans . . . .

. . . .

Pendant presque toute notre traversée nous avons été en vue des côtes de Chine; j'ai pu prendre une série de vues et de relèvements qui manquaient complètement au Dépôt des cartes, et qui y seront assez utiles, je l'espère. Ma position à bord est toujours très bonne; le commandant a beaucoup de confiance en moi. Toute sa bibliothèque est à ma disposition, ainsi que ses cartes, et j'en profite pour travailler beaucoup.

Il a été faire hier une visite au grand mandarin de l'endroit : c'est un bouton bleu foncé, ce qui veut dire du second ordre, par conséquent un homme d'importance. Je l'accompagnais comme faisant fonction d'aide de camp; nous nous y sommes rendus en grande tenue et en chaise à porteurs. La ville ressemble à toutes les villes chinoises; ce sont des multitudes de petites rues, bien puantes, formées par des maisons de marchands de comestibles; si deux chaises se rencontrent, l'une est obligée de reculer jusqu'au prochain tournant. Toute la population était accourue sur notre passage et j'avais peine à retenir mon sang-froid en voyant toutes ces figures hébétées qui nous regardaient comme des bêtes curieuses.

On nous déposa dans le fond d'une affreuse cour, et là nous fûmes reçus par cinq figures de magots, qui étaient les cinq principaux mandarins de l'endroit; ils me firent leurs révérences et me pressèrent les mains en les portant à leur front et prononçant leur éternel « Chin-Chin »; je me laissai faire gravement, puis ils nous firent entrer sous un porche au fond duquel étaient deux trônes en osier,

durs comme des bancs de collège; on nous servit du thé sans sucre, des boulettes à la crasse, des tiges de bambous frais et de la confiture de cochon; ne vas pas croire que ce soient des blagues, comme on dit vulgairement, c'est l'exacte vérité; je ne te donne pas le nom des autres choses car je ne le connais pas. Après nous être souri réciproquement pendant un quart d'heure, nous nous sommes en allés, très contents les uns des autres, et surtout enchantés de finir un aussi intéressant entretien.

Corvette la *Capricieuse*, mouillage de Chusan,
le 29 juin 1851.

Tsing-Haï est entourée d'une muraille que baigne une eau croupissante. Cette fortification a été construite probablement pour résister aux attaques des Tartares, mais quelques pièces de campagne la détruiraient bientôt; les portes seules sont très fortifiées, et il y a un plateau très large qui domine chacune d'elles, destiné à placer des combattants pour écraser les malheureux qui auraient la malencontreuse conception d'entrer par la porte.

C'est encore une de leurs idées dont ils ne démordent pas : aussi, lorsque les Anglais prirent Nim-Po, ils apportèrent simplement des échelles qu'ils appliquèrent contre les murs et entrèrent ainsi sans trouver la moindre résistance. De temps en temps on voit passer des soldats; leur costume est le même que celui des mandarins, seulement ils n'ont pas de bouton sur leur chapeau; leur fusil est très long : ils mettent le feu à la poudre contenue dans le bassinet au moyen d'une pince affectant la forme d'un chien de fusil et se mouvant au moyen d'une gachette; je n'en ai jamais vu plusieurs ensemble, mais pris un à un, ils ont l'aspect le plus rassurant du monde.

Quoique, dans beaucoup d'endroits, la ville ne s'étende pas jusqu'aux remparts, les rues sont extrêmement étroites;

à chaque instant on rencontre des canaux pleins d'une eau stagnante et des latrines publiques ; comme les indigènes n'ont pas de bestiaux, c'est le seul moyen de se procurer de l'engrais ; dans les champs on voit une grande quantité de jarres destinées à cet usage : en passant les propriétaires vous invitent, d'un air gracieux, à leur faire le Kham-Sha (cadeau...) ; juge, si tu joins à cela les exhalaisons du poisson, que l'on fait sécher partout en grande quantité, et les miasmes des rizières, si cette ville doit être saine ! L'odorat est aussi rudement affecté que la vue par toutes ces horreurs, qui ne se retrouvent heureusement que dans une ville chinoise.

Les pagodes sont nombreuses et très belles ; on y est très bien reçu et l'hospitalité vous est offerte ; elle consiste en un baquet d'eau chaude avec un linge pour s'essuyer les mains et la figure (les Chinois ne se lavent pas à l'eau froide), et une tasse de thé sans sucre. Dans les jours de simson (fête), des acteurs se mettent sur l'estrade ; alors on dresse des gradins devant l'autel, et des tables sont avancées chargées de mets pour les dieux, que les bonzes ont la bonne habitude d'aider. A cette occasion, les femmes se fardent la figure en blanc et se couvrent les lèvres de carmin ; elles détroussent leur chignon qu'elles ornent de fleurs artificielles en argent, et viennent étaler leurs grâces et leurs moignons de pieds pendant des jours entiers sur ces estrades. Il est de très bon genre ici, comme en France, de ne pas écouter la pièce, aussi ne s'occupent-elles que de parler ou de lancer des regards de droite et de gauche.

Quoique ce port ne soit pas ouvert au commerce européen, la population est plus sociable et moins désagréable que dans les autres villes ; c'est à peine si de temps à autre un gamin vous poursuit de ses éclats de rire et de ses quolibets ; du reste, les hommes vous saluent amicalement et les femmes ne se sauvent pas comme si vous alliez leur jeter un mauvais sort. Ils font une différence énorme entre les

Anglais qui marchent toujours un bâton à la main pour les assommer (et qui du reste leur ont fait déjà tant de mal), et nous autres à qui ils n'ont rien à reprocher, et dont ils ont déjà appris à respecter la religion, car les Français ont un très grand succès dans leurs missions. Bien que très nombreuse, cette population est toujours occupée, et toujours de commerce ; dans les rues, ce sont des porteurs de ballots et des cuisiniers ambulants, comme dans nos grandes villes de France ; dans les boutiques, des marchands ; dans les maisons des faubourgs, des femmes qui lavent et qui filent ; dans les campagnes enfin, des agriculteurs ; il n'y a pas jusqu'aux gamins qui, par le jeu continuel qu'ils donnent à leurs mâchoires, ne semblent vouloir protester contre l'oisiveté... aussi sont-ils en général très bien portants. On leur tond le sommet de la tête en laissant pousser le reste jusqu'à cinq ans environ, puis on rase tout pour laisser pousser la queue qu'ils ont très large ici.

Corvette la *Capricieuse*, le 16 juillet 1851.
Dans le fleuve Jaune, entrée de Shang-Haï.

Chère maman,

Figure-toi que, depuis le 4, date de notre arrivée ici, je n'ai pas plus quitté mon chapeau que mon habit ou mes aiguillettes : ce sont tous les jours des dîners qui se prolongent jusqu'à minuit ou une heure, ou des parties de plaisir (qui n'en sont pas pour moi, je t'assure). Dans toutes ces occasions je sers d'interprète ; pour toutes espèces de choses c'est à moi qu'on s'adresse également : s'il vient un visiteur à bord, on fait immédiatement prévenir le petit aide de camp, et alors, pendant une heure, ce sont des politesses à faire. Il faut le dire, nous sommes admirablement reçus ici, mais toutes ces amabilités me retombent dessus ; je t'avoue que je trouve cette vie ennuyeuse, et que je

déteste de plus en plus certaines formes de la civilisation. Les sauvages de l'Océanie sont bien plus heureux que nous !

Il existe ici un établissement de Jésuites réussissant parfaitement. Ils ont environ 60 jeunes Chinois à l'air aussi intéressant que les autres le sont peu. Plusieurs ont déjà fait leur philosophie et commencent la théologie. La plupart sont destinés à faire des laïques, et à passer des examens de bachelier, qui, en Chine, sont très sévères. Je ne doute pas qu'ils réussissent, car ils ont bonne volonté et leurs professeurs sont très distingués. Quel moyen de conversion pour les Jésuites ! Déjà ils n'ont plus de place pour loger tous ceux qui voudraient venir, mais, quand ils auront terminé leurs autres constructions, leur premier soin sera d'agrandir leur établissement, pour être à même d'y recevoir plus d'élèves. Ils parlent latin entre eux au bout de peu de temps ; c'est une langue usuelle que tous les Européens comprennent ; ils s'y appliquent beaucoup et réussissent. Les Jésuites ont de tout dans leur congrégation : des maçons, des architectes, des ingénieurs, des astronomes ; ils construisent maintenant une église et une cathédrale fort belles sous la direction d'un frère qui en a fait le plan et qui ensuite est devenu maître maçon, pour dresser des Chinois. Les églises sont également décorées par un frère qui fait d'admirables sculptures sur bois : partout elles auraient le plus grand succès et seraient réellement admirées.

31 juillet 1851. Shang-Haï.

Nous sommes destinés à vivre et à mourir ici, je crois, ma chère maman, car avant-hier, au moment où nous mettions sous voiles, la nouvelle d'une émeute très grave des Chinois contre les Européens nous a forcés à prendre une position qui nous permît d'écraser la ville.

Les autorités chinoises, nous croyant partis, avaient fait placarder sur les murs de la ville des annonces qui, au fond, signifiaient toutes la même chose, seulement la forme différait : la question était de savoir si on rôtirait les Européens ou si on les mettrait en salade. Dans tout autre moment, de semblables menaces ne seraient que ridicules, mais maintenant cela peut devenir très sérieux car la situation est la même dans tous les ports. Je suis persuadé qu'ils ne bougeront pas, tant qu'ils se trouveront sous la volée des canons de la *Capricieuse*, mais dès que nous serons bien et dûment partis, ils tâcheront de prendre leur revanche. L'expérience les aura éclairés.

5 *août* 1851. — Tout est encore dans la même situation ; on a bien obtenu une proclamation émanant du mandarinat et condamnant hautement ce qui a été fait ; mais cet acte, qui, en Europe, aurait une grande portée, n'en a aucune ici et n'est qu'une partie manquée pour eux. Ces affaires sont très difficiles car les intérêts des Européens sont tous solidaires les uns des autres.

Nous avons reçu de fort mauvaises nouvelles de l'intérieur : à Song-Kiang-Sou, à cinq lieues d'ici, on a commencé à persécuter les néophytes chrétiens. Que faire ? Les autorités chinoises n'ont-elles pas agi légalement en punissant des Chinois qui se sont trouvés être chrétiens ? Ou n'est-ce pas une chose calculée ? — Quand bien même on aurait fait une véritable persécution, quelle doit être notre conduite ? Peut-on se hasarder à faire un débarquement avec une centaine d'hommes, quand on laisse derrière soi un million d'habitants qui ne cherchent qu'une bonne occasion pour vous massacrer ? Quand bien même cet acte réussirait, ne serait-il pas désapprouvé comme l'a été le massacre de Touranne ? Tous les jours de nouveaux faits annoncent une prochaine catastrophe.

Les Chinois deviennent très insolents, et cela depuis l'arrivée du nouveau mandarin qui remplace l'ancien

rappelé à Pékin le 2 août par le jeune empereur pour s'être montré trop favorable aux étrangers. Les affaires ne vont pas bien non plus pour cette dynastie de Mandchoux: depuis la mort du vieil empereur de graves désordres ont éclaté dans l'empire et la province de Kwang-Si est regardée comme perdue pour le Céleste Empire.

J'ai énormément à travailler à cause de toutes ces affaires, et j'en suis très heureux. Le commandant me montre une confiance presque sans bornes, que je tâche de justifier de mon mieux. Il faut avoir beaucoup d'occupations ici, ou tout au moins s'en créer, car, sans cela, on succomberait à l'ennui et au dégoût. Le climat tend à vous abattre. Quoique nous soyons à peine ici par 31 degrés de latitude Nord, nous avons constamment 34 ou 35° de chaleur sans air, avec un temps toujours humide. Ce qu'il y a de plus pénible ce sont les nuits: il ne fait jamais moins de 30 à 32° dehors, aussi juge ce que doit être la chaleur du faux pont !

Je suis peut-être des officiers et élèves celui qui supporte le mieux cette température, mais ce n'est pas sans de nombreux efforts pour réagir.

Que j'ai hâte de recevoir de vos nouvelles, chère maman ! J'en ai bien besoin, je t'assure ! Combien je voudrais vous voir de temps en temps pour vous demander conseil !

Tout n'est pas rose, même et surtout dans la position spéciale que j'occupe près du commandant ; que d'heures je passe à réfléchir, me promenant seul ! Comprends-tu ma position ? je suis à bord, avec le commandant, la seule personne qui sache le fond des choses et entouré d'officiers désirant les connaître ; la moindre indiscrétion peut amener quelquefois de graves résultats. Je deviens donc comme le savetier de La Fontaine, en gagnant cette place, j'ai perdu ma gaîté. Puis, combien d'amours-propres ne blesse-t-on pas sans le vouloir !... J'ai conservé heureusement toute mon indépendance de caractère, et chaque fois que

le commandant me demande mon avis, je lui dis ma manière de penser franche et claire, ce qui lui donne des moments d'impatience, mais ce qui augmente sa confiance en moi. Je suis toujours au mieux avec mes camarades : ce sont de francs et braves garçons avec qui je suis heureux de naviguer. Je n'ai pas d'ami dans le vrai sens du mot, mais j'en suis presque heureux dans ma nouvelle situation : à force de craindre de trop parler, je suis devenu presque muet.

Corvette la *Capricieuse*, le 1er septembre 1851,
des environs de Macao.

Chère maman,

Nous venons de recevoir une nouvelle qui nous fait beaucoup de peine : c'est le massacre en Nouvelle-Calédonie de MM. Devarenne[1], enseigne de vaisseau, et de Saint-Phalle, élève de ma promotion ; ils ont été dévorés ainsi que six hommes. Voici comment les faits se sont passés : avant notre arrivée à Tahiti, M. d'Harcourt, commandant en second de la *Thisbé* avait reçu du commandant de l'*Alcmène*, corvette de 30, l'ordre de se rendre à Sidney afin d'y faire plusieurs achats pour la colonie. Ses ordres, fort précis, lui prescrivaient de rentrer dans le plus bref délai. Les élèves embarqués furent MM. Devarenne alors de 1re classe, Amet[2], avec qui je suis très lié, comme je te l'ai dit souvent, et de Saint-Phalle. Lors de notre départ, on était fort inquiet de cette corvette qui aurait dû être rentrée depuis longtemps.

Or, il paraît que la *Thisbé* se rendit à la Nouvelle-Calédonie, dans le port Ballade (là même où la corvette la

[1] Frère de l'officier de marine devenu plus tard vice-amiral.

[2] Du Petit-Thouars et Amet conservèrent toujours les plus cordiales relations. Ils se succédèrent dans le commandement de l'escadre de la Méditerranée.

Seine s'est perdue), et que, voulant découvrir une passe dans le sud, le commandant envoya un canot commandé par M. Devarenne ayant sous ses ordres Saint-Phalle et des hommes ; au bout de douze jours, ne voyant rien revenir, on expédia un lieutenant de vaisseau qui ne pût recueillir que trois matelots mutilés : les autres avaient été dévorés ! Ils s'étaient laissés prendre aux protestations d'amitiés des sauvages qui, les voyant sans armes, les avaient entourés et massacrés. On a, dit-on, tiré une vengeance éclatante de ces atrocités, mais cela ne fera pas revivre les malheureux. Amet a été sauvé d'une manière miraculeuse : il est probable que ce n'a été qu'un tour de corvée ou une affaire de jour pair ou impair qui l'a empêché d'être expédié dans ce canot.

Il n'y a pas plus de cinq ans que M. Kersabiec, élève, a été tué d'une flèche dans l'œil aux îles Salomon, très voisines de la Nouvelle-Calédonie ; tous ces sauvages sont anthropophages. . . . .

. . . .

Vous me demandez des renseignements sur les nids d'hirondelles : je suis à même de vous satisfaire pleinement.

Le 13 juillet, nous descendîmes à terre à 6 heures du soir pour nous rendre à un dîner chez le Taotaï (ou premier mandarin) Lin. Le rendez-vous était chez M. de Montigny, consul de France à Shang-Haï. L'interprète partit devant nous, emportant une carte de chacune des personnes qui se rendaient à cette invitation, pour les annoncer ; c'est un usage établi en Chine, et auquel on ne peut manquer sans faire une insulte au mandarin. A Macao, les Portugais agissent d'une manière analogue. Les cartes chinoises sont grandes comme la moitié de cette feuille, très minces, rouges du côté où l'on écrit et roses à l'envers.

Vers 6 heures et demie, on se mit en marche ou plutôt

chacun monta dans sa chaise ; le commandant avait huit porteurs, le consul six, les officiers quatre, et les élèves deux ; c'est bien le moyen de se transporter le plus ridicule que je connaisse : on a l'air d'une statue de saint à qui l'on fait faire une procession ; on ne peut remuer ni bras ni jambes. On est entièrement à la disposition de ses coolies (porteurs) qui, s'ils en avaient la moindre envie, pourraient facilement vous verser dans les cloaques que l'on rencontre à chaque pas. Puis, on a la vue de ces pauvres diables, suant à grosses gouttes, fléchissant sous le faix, et poussant de temps en temps des gémissements comme s'ils allaient rendre l'âme.

Quoi qu'il en soit, nous marchions précédés des nombreux domestiques du consul revêtus de leur bonnet tricolore, et criant en distribuant des coups d'éventails : « Tremblez ! Rentrez sous terre ! Disparaissez ! Abîmez-vous ! etc..., etc... » ce à quoi les autres obéissaient le mieux possible.

Les rues sont fort larges pour la Chine ; elles ont à peu près deux mètres et sont pavées en dalles ; les maisons n'ont généralement pas plus de deux étages, encore le second est-il souvent en bois ; elles sont disposées comme partout ailleurs dans le Céleste Empire : au rez-de-chaussée, la boutique laissant apercevoir un couloir conduisant à une cour ; c'est là que se trouve l'inévitable rocher ; les petits comme les grands, chacun a le sien dans le fond de sa maison ; il est aussi nécessaire à la vie du citadin chinois, que le pot de fleur ou le serin au bon Parisien. Au premier logent, je crois, les femmes et le reste de la famille. Toutes ces boutiques sont admirablement approvisionnées ; leur beauté et leur nombre prouvent combien cette ville est importante. Le commerce y prend une grande extension ; depuis peu d'années Shang-Haï, assure-t-on, a doublé d'importance. Les Anglais, les Américains et presque tous les peuples du monde y réussissent très bien, leurs affaires sont dans l'état le plus prospère. Déjà leurs im-

menses magasins couvrent l'étendue du terrain qui leur a été concédé, quand il ne s'en élève encore qu'un sur celui qui a été livré aux Français ! Au dire de tout le monde pourtant, nous pourrions très bien réussir.

Après avoir parcouru une grande partie de la ville, nous arrivâmes enfin au yamen ou mandarinat. Les apparences en sont laides et, hélas, pas trompeuses ! Dans la première cour il y avait des boîtes d'artifices que l'on tira lorsque nous entrâmes. Deux chevaux de parade pie étaient attachés à la porte ; ils appartenaient aux mandarins mandchoux : je crois que quand ils mourront on pourra leur faire la même élégie qu'à feu Rossinante de glorieuse mémoire.

Nous fûmes reçus dans le prétoire du mandarin, semblable à tous ceux que nous avions vus jusque-là, c'est-à-dire fort laid. Après les salutations et les compliments d'usage, il nous invita à nous mettre à l'aise, ce que nous fîmes aussitôt en nous découvrant (en cérémonie on a toujours son chapeau sur la tête), et en ôtant nos sabres et même nos habits, que nous remplaçâmes par des vestes légères que chacun avait eu la précaution d'apporter. Pendant ce temps on mettait le couvert, mais, ô déception ! les petits bâtons avaient été remplacées par des couverts de ruolz, probablement en notre honneur, ce qui ôtait tout le plaisir que chacun aurait eu à jouir de la maladresse de son voisin.

On se mit à table bien serrés, condition peu agréable car il faisait horriblement chaud ; les Chinois ne boivent que des liqueurs bouillantes : du thé, de l'eau de riz ou de sam-chou (espèce d'eau-de-vie faite avec du riz fermenté), tout cela sans sucre et très mauvais ; au début, nous renversions toutes ces horreurs sous la table, espérant qu'après le chaud viendrait le froid, mais nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir de l'eau.

Le premier service se composait de toutes sortes de plats

sucrés : des fruits confits, des noix rissolées dans du sucre, de la confiture de crapaud et une espèce de raisiné fait avec du cochon, du gingembre, des haricots grillés et des amandes très bonnes. On servit devant chacun de nous un bol de crème d'amande délicieuse ; je n'en avais jamais mangé ailleurs, et je puis t'assurer que je donnerais beaucoup pour en avoir de temps en temps, ne fût-ce que pour me remettre un peu du Cap Fayot[1].

Après ce premier service, il en vint un second qui se composait de poissons et de rôtis de toutes espèces : les domestiques entassaient des monceaux de viande sur les assiettes ; chaque Chinois, mettant sa bouche au niveau des bords, ouvrait une large gueule, et, au moyen de bâtons, s'introduisait ces lambeaux de chair jusqu'au fond du gosier ; pour compléter, il faut te dire que les petits « renvois » sont très bon genre ainsi que bien autre chose, de sorte qu'ils ne se font pas faute de prouver à leur hôte à quel point ils sont contents et pleins...

L'adresse des Chinois pour se servir des bâtons n'est pas surprenante ; il est rare qu'ils portent quelque chose à leur bouche avec ; le plus généralement, ils élèvent leur bol à la hauteur des lèvres, et, à coup de refouloir, font tout entrer : c'est ainsi qu'ils mangent le riz, et qu'on leur voit ingurgiter des aunes de trepang, la chose la plus jaunâtre, la plus visqueuse, la plus gluante et la plus dégoutante qu'on puisse voir sous la calotte des cieux.

On avait servi en même temps, en guise de pain, des boules de pâte, grosses comme le poing et couvertes d'inscriptions, ce qui n'était pas plus engageant pour cela. Mais, diversion heureuse pour moi, après avoir renvoyé trois

[1] Expression maritime : on double le Cap Fayot lorsque les vivres d'un bâtiment étant presqu'épuisés, il ne reste plus de ressource que dans les sacs de haricots (fayots) dont s'approvisionnent largement les navires partant en campagne.

assiettes pleines, et reçu une quatrième que les domestiques étaient déjà en train de remplir, j'aperçus deux jolies Chinoises (ce n'est pas commun), se cachant derrière une porte vitrée et ne montrant leur figure que de temps en temps : il paraît que ces dames sont aussi curieuses que les Européennes : c'étaient les femmes du mandarin.

Le troisième service se composa de toutes sortes de choses horribles à voir et encore plus à sentir ; on se serait cru près des sentines de la ville. Au milieu de tout cela, était étalé un grand plat, plein de filaments qui m'avaient tout l'air de goémon cuit à l'eau. C'étaient là ces nids d'hirondelles tant vantés ! On nous en servit à chacun une pleine assiettée : le goût était bien celui du goémon cuit ; je suis donc très porté à croire qu'on a abusé de notre jeunesse. Il y avait dessus des œufs durs qu'on nous dit être des œufs de sangalane (hirondelles de mer), mais je les soupçonne fort de ne pas avoir une origine si relevée et d'être sortis tout bonnement d'une poule ou de tout autre bipède domestique. Il y avait pour assaisonnement une sauce qui ressemblait à du goudron en fusion et qui en avait l'odeur ; tu vois que c'est tout à fait un plat maritime ! Somme toute, je doute, lorsqu'en Europe on mange de ces nids d'hirondelles, qu'on ne s'arrange pas pour leur donner un autre goût, et l'on peut en dire, comme du poisson, que c'est la sauce qui en fait la bonté.

Pendant ce service, on but du champagne, puis on se leva de table.

Vers 10 heures, nous nous en allâmes et nous fûmes très heureux de trouver, chez M. de Montigny, un immense pâté, du pain et de l'eau glacée, toutes choses que nous n'avions pas eues chez le mandarin.

En résumant ce que je t'ai dit de ce dîner, tu trouveras trois choses principales qui diffèrent de nos usages :

1° On commence par le dessert et l'on finit par les potages ;

2° On boit chaud, ce qui n'est pas agréable par une température de 30 à 35°;

3° Cet abominable usage de politesse qui consiste à prouver à son hôte qu'on est plein à déborder...

La conclusion que j'en ai tirée, c'est que je tâcherai de bien manger avant de me rendre à un dîner chinois.

Autre inconvénient de cette cuisine : presque tous les mets sont accommodés à l'huile de ricin. . . . . .

. . . .

... C'est le peuple le moins hospitalier que je connaisse. Il y a deux jours, j'ai été chasser sur une île (c'était la première fois que je mettais les pieds à terre depuis mon retour de Shang-Haï); partout les cases se fermaient à mon approche, et les hommes se mettant sur le seuil me faisaient tous les signes possibles et imaginables pour m'empêcher d'entrer. Malgré leurs gestes, je pénétrai dans un fort qu'on a eu soin de bâtir juste au pied d'une montagne, pour donner plus d'aisance à ceux qui auraient envie de le prendre, et j'y vis l'artillerie dans son enfance: figure-toi, en guise de canons, six tuyaux de poêle dont une des extrémités aurait été bouchée avec peu de soins. Il y avait aussi une couleuvrine se chargeant par la culasse, comme les premières pièces dont on s'est servi en France.

Lorsque nous sommes partis de Shang-Haï, les affaires avaient un mauvais aspect, mais rien ne s'est passé depuis notre départ : comme le commandant l'avait prévu, les Anglais cherchaient à tout exciter pendant notre séjour, afin qu'un conflit arrivant, nous fussions obligés d'intervenir et nous nous fissions ainsi de mauvaises affaires avec les Chinois; cela les eût fort bien arrangés : ils eussent profité de la guerre à peu de frais. Mais M. de Rocquemaurel est trop intelligent pour se faire prendre à un piège de ce genre : il les a donc laissés, soi-disant, au moment d'être massacrés : ils sont tous en très bonne

santé, je t'assure, mais peu disposés à recommencer à jouer au plus fin avec un homme tel que lui.

Les affaires de l'intérieur vont mal; l'empereur est de moins en moins bien disposé pour les Européens et les chrétiens, et la révolte résiste toujours avec beaucoup de succès. En prenant une carte de la Chine vous pourrez juger de son importance : toutes les montagnes sont au pouvoir des mécontents et des insurgés, et la province de Kwang-Si est regardée comme perdue.

Le 15 *septembre* 1851. — Comme je voudrais voir mon oncle Abel commandant l'escadre et se montrant à la hauteur de cette réputation de fermeté qu'il a si justement acquise dans sa carrière ainsi que les autres membres de notre famille; grâce à Dieu, les du Petit-Thouars ont dans la marine une réputation d'énergie bien connue. Il y a à bord, ici, un vieux second-maître qui était le patron de mon oncle Abel sur l'*Inconstant*, et qui y a connu aussi M. de Saint-Maurice, alors simple attaché à la légation du Brésil ; il a navigué également avec mon pauvre oncle Georges [1], qui, bien que mort très jeune, n'en était pas moins regardé comme un marin de beaucoup d'avenir, de hardiesse et de fermeté! Comme observateur, mon oncle Abel a fait des choses remarquables ; c'est lui qui a pris toutes les distances lunaires, opérations les plus délicates qui existent, et qui ont donné avec lui des résultats admirables d'exactitude ; c'est le seul commandant d'expédition depuis Duperrey qui l'ait fait lui-même...

[1] Georges-Armand Aubert du Petit-Thouars, né en 1795, entré dans la marine comme mousse en 1808, blessé au combat des îles du Cap-Vert en 1814, se noya le 5 mai 1826 en rade de Cadix. Il était alors lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur et commandant de la canonnière le *Liamone*.

CHAPITRE IV

Manille. — Bidondo. — Mœurs tagales. — Les manufactures de cigares de Manille. — Tournée sur les côtes de Cochinchine. — Singapour. — Batavia. — Affaire de Soulou. — Départ pour le Nord. — Exploration et hydrographie des côtes de Corée et de Tartarie. — L'impénétrable Japon. — Retour à Manille. — Travaux divers. — Appréciations et notes. — L'approche de l'hiver. — Retour aux pratiques religieuses.

(Octobre 1851 à décembre 1852.)

Corvette *La Capricieuse*, rade de Macao,
le 14 octobre 1851.

Ma chère maman,

Dans ta dernière lettre, tu me demandes s'il est vrai qu'on jette des petits Chinois à l'eau, aussitôt après leur naissance : c'est parfaitement exact ; on les enveloppe dans un peu de paille et on les précipite dans la rivière. Cette paille dont on les enveloppe me fait penser à Moïse exposé sur le Nil : tu vois que cet usage remonte bien haut. C'est le manque de moyens d'existence qui amène les mères à agir ainsi ; et pourtant, moins d'un sou suffit pour faire vivre un Chinois, misérablement c'est vrai, mais enfin pour lui procurer assez de nourriture pour un jour. A Shang-Haï il y avait au milieu dé la ville un puits communiquant avec les égouts : c'est là où l'on venait jeter ces pauvres victimes.

Tu me questionnes aussi sur leurs jonques ; je t'assure que c'est une des choses qui m'ont le plus étonné ici et que j'ai le plus admirées. A Shang-Haï, nous avons vu

des jonques de 800 tonneaux (la corvette, si elle était bâtiment de commerce, en jaugerait 1.200 tout au plus : tu vois que c'est énorme) ; leurs bas-mâts étaient plus gros que les nôtres ; elles avaient 145 pieds de long sur 42 de large ; leur arrière est aussi élevé que celui d'un vaisseau . . . .

. . . .

... Pour vous dire quelque chose d'intéressant, je suis obligé de vous reparler de notre voyage dans le Nord et avant tout de Manille, sur lequel je ne me suis pas étendu beaucoup.

Tous les habitants étaient encore plongés dans la joie que leur a causée la prise des îles Soulou ; ils racontaient là-dessus des choses merveilleuses à qui voulait les entendre : l'assaut ayant été repoussé, des moines, qui accompagnaient l'armée en grand nombre, y étaient retournés et étaient montés les premiers sur la brèche. Il est très à regretter que nous ne soyons pas arrivés plus tôt en Chine pour nous occuper un peu de tout cela.

Il y a deux villes dans ce qui est marqué Manille sur les cartes ; l'une, qui porte ce nom, est une véritable forteresse : c'est là que vivent tous les employés du gouvernement, que sont les nombreux couvents et les casernes ; il n'y a pas de boutiques ; aussi cette ville est-elle fort triste ; l'autre, située sur la rive droite du fleuve, est la ville commerçante, la ville tagale, et se nomme Bidondo.

La population espagnole est chétive, les hommes semblent fatigués et les femmes bien plus encore. La population indigène, au contraire, est très belle, très active ; ils ont le même teint que les Océaniens, sont moins grands, mais presque aussi bien faits. Le costume des hommes se compose d'un chapeau de paille, d'une blouse assez courte et d'un large pantalon : ces deux vêtements sont de coton bleu, excepté les jours de fête où ils remplacent la blouse par une chemise de piña (espèce de batiste du

pays très fine), et le pantalon bleu par un autre blanc à raies. Les femmes sont coiffées en cheveux et portent une sorte de gilet blanc sans manches fermé hermétiquement, (ce vêtement descend un peu au-dessous des hanches), et une jupe courte, d'une couleur quelconque, qui serre toujours beaucoup la taille; je ne sais si le vêtement en lui-même est joli, ou si c'est parce qu'il est bien porté, mais le fait est qu'il leur va très bien. Les moines, dit-on, l'ont inventé : il a probablement remplacé le simple ruban de Ualan, ou la ceinture de feuillage de Pounipet. Dans les rues, elles ont aux pieds des espèces de babouches en bois qu'elles échangent chez elles pour de fort jolies pantoufles toutes couvertes de paillettes.

Une chose dépare beaucoup cette population, et surtout les femmes : c'est la déplorable habitude des indigènes de chiquer le bétel. En peu de temps, leurs dents naturellement très blanches sont attaquées par la chaux vive et se noircissent, ce qui leur donne un air de malpropreté révoltant ; on leur passe à la rigueur les énormes cigares qu'elles fument continuellement, mais la chique est (à mon avis du moins), de trop dans la bouche d'une jolie femme. A chaque coin de rue, on rencontre des marchands de bétel préparé : on enveloppe un morceau de noix d'arek arrosé de chaux vive d'une feuille verte que l'on replie, et c'est ainsi qu'il entre en consommation. La population chinoise est très nombreuse dans Bidondo; il n'y a pourtant que peu de temps qu'on leur a permis de s'établir à Luçon.

Les dimanches et les jours de fête, il règne une grande agitation dans la ville tagale et dans les faubourgs ; cette population, ordinairement si sérieuse et si occupée, s'adonne avec une ardeur toute espagnole à la danse et aux combats de coqs: les hommes ont pour ces représentations une passion incroyable. Le coq est le maître de la maison,

c'est lui qui est chargé de soutenir l'honneur de la famille; sa part est toujours la première faite; et, quand il succombe dans un de ces duels, (il y en a toujours un de tué), la famille en porte, en quelque sorte, le deuil. Peu de temps avant notre arrivée, un incendie éclata dans Bidondo: une malheureuse femme retirée des flammes, toute brûlée, suppliait les assistants de sauver son fils, quand, tout à coup, on aperçoit son mari sortant de cette fournaise, tenant quelque chose entre les bras : je te laisse à penser la joie de cette pauvre mère quand le Tagale s'écrie : « Le voilà ! » et laisse tomber... son coq !

. . . .

En ce moment ma promotion passe à la 1re classe; j'économise donc 30 francs par mois, qui me seront remis en rentrant en France, lorsque j'aurai passé mes derniers examens. Notre avenir est bien triste : à moins d'une guerre ou d'imprévu, nous n'avancerons que très lentement.

Le 3 janvier 1852. Singapour.

Ma chère maman,

Nous sommes arrivés à Singapour après avoir fait une fort jolie tournée à Manille et sur les côtes de Cochinchine. Tout le monde se porte bien ; nous n'avons presque pas de malades.

Nous sommes partis de Macao avec notre ministre, M. de Kodrika, et sa femme, que nous avons conduits à Manille en fort peu de jours ; nous n'avons donc gardé que de bons souvenirs les uns des autres : quelqu'aimable que puisse être une femme, je ne connais pas de plus rude épreuve à subir pour elle qu'un séjour à bord ; rien n'est mieux fait pour faire ressortir ses défauts.

Le jour de la fête de la Sainte-Barbe, les officiers espagnols nous ont invités à un bal auquel nous nous sommes

fort amusés : la caserne des artilleurs avait été transformée en une immense salle de réception, dont une partie avait été réservée pour les états-majors ; nous avons dansé devant un autel de sainte Barbe dont les cierges servaient à allumer les cigares : il n'y a qu'en Espagne que l'on voie de ces choses-là. La société était fort mêlée et les hommes très grossiers, la plupart en redingote de couleur, tenant leur canne et leur chapeau en dansant ; pas de gants ; aussi je t'assure que nous n'avons pas manqué de danseuses, qui sont bien au-dessus de la partie masculine de la population. Les Espagnols poussaient le manque de galanterie, jusqu'à ne pas leur offrir de rafraîchissements... Vous pouvez, d'après ces détails, vous faire une idée de la société qu'on trouve à Manille.

Le surlendemain, M. de Kodrika obtint pour les officiers de la corvette la permission de visiter la manufacture de cigares ; c'est une des choses les plus curieuses que j'aie vues de ma vie : figure-toi 4 ou 5.000 femmes dans une immense salle, accroupies et frappant à tour de bras sur les feuilles de tabac, tout en parlant avec une volubilité qui caractérise le beau sexe. Je n'ai pas besoin de te dire si notre venue a été accueillie par des éclats de rire et des lazzis : ils n'ont pas discontinué pendant toute notre visite, en dépit des observations des contremaîtres (femelles) ; en vérité, si nous n'avions pas été escortés par des soldats, je ne sais dans quel état nous serions sortis. Toujours est-il que nous avons passé tout ce régiment en revue et que nous avons plus d'une fois admiré des tournures qui n'eussent été déplacées nulle part. Malgré mon intention de faire mille questions sur la préparation du tabac, je les oubliai complètement pour ne penser qu'au tableau beaucoup plus intéressant que j'avais sous les yeux.

En sortant de cette fabrique, nous allâmes voir celle des cigarettes où sont employés les hommes ; c'est à peine

si l'on entendait une parole; je t'assure qu'ils nous semblèrent timides en comparaison du régiment d'amazones, et, à nombre à peu près égal, je suis persuadé que le beau sexe eût singulièrement enfoncé ses timides époux.

... Le 10, nous quittâmes Manille et, le 13, nous aperçûmes les côtes de Cochinchine. Nous mouillâmes dans une baie magnifique située dans le sud de Touranne et de Pulo Cambir ; tous les sommets sont cultivés et viennent doucement tomber vers la plage bordée presque partout de cocotiers. Le soir même, il vint à bord une embarcation d'indigènes qui sont bien les gens les plus sales du monde : leur figure est presque carrée; ils ont les yeux petits, les pommettes très développées, le nez assez gros, les lèvres épaisses et toujours teintes d'un rouge sanguinolent; leur bouche, la plus affreuse du monde, est fendue jusqu'aux oreilles; ils la tiennent toujours ouverte, au lieu de chercher à cacher les horreurs de ce cloaque infect; leurs dents noires et écartées sont à moitié rongées, leurs gencives blanchâtres semblent tomber en décomposition, et, pour compléter, les deux coins de leurs lèvres en s'abaissant servent de rigoles : voilà les effets du bétel! Presque tous les Cochinchinois que nous avons vus étaient dans cet état. Les hommes âgés ont un peu de barbe sur les lèvres et au bout du menton, ou plutôt de longs poils raides et blanchâtres; ils portent tous leurs cheveux, qui sont fort mal entretenus, dans des morceaux de linge malpropres.

Le beau sexe, si l'on peut s'exprimer ainsi, est semblablement vêtu et accoutré.

Pendant notre journée sur les côtes de Cochinchine, nous avons beaucoup chassé et tué des oiseaux de toutes espèces. Les bois de cette région sont pleins de tigres dont on apercevait les traces partout; fort heureusement, il n'y a pas eu d'accidents; la dernière année, 253 personnes ont été dévorées dans l'île de Singapour par des fauves venus

à la nage de la presqu'île de Malacca; le gouvernement anglais donne 100 piastres par tête qu'on lui rapporte. Nous avons vu des biches, des cerfs, des faisans, des coqs sauvages, des hyènes, des traces d'éléphants, des paons, etc. tous les animaux de la création ou à peu près; j'ai visé une biche à vingt pas et je ne l'ai pas tuée parce que j'ai cru que c'était un chien! Je ne puis te raconter toutes nos prouesses aujourd'hui parce que le courrier part ce soir.

Nous trouvons ici l'*Algérie* commandée par le commandant Fourichon[1].

Rade de Macassar, le 28 février 1852,
Corvette la *Capricieuse*.

Mon cher oncle,

... Après Singapour, nous avons touché à Riauw et à Batavia. J'y ai passé une relâche fort agréable, car, les communications étant fort difficiles entre la plage et la rade, le commandant s'est établi à terre, où je l'ai accompagné comme adjudant et secrétaire. Les autorités hollandaises nous ont fait l'accueil le plus aimable et le plus empressé du monde; nous avons été à Buitenzorg, la résidence du gouverneur située dans l'intérieur; c'est un magnifique palais. Le pays est admirablement cultivé; du reste, je ne doute pas que vous n'ayez souvent visité les belles colonies hollandaises, ou entendu parler d'elles avec éloge.

Nous quittions Java le 14 février, pour mouiller le 19 sous Célèbes, devant Macassar; cette résidence prend beaucoup d'importance; la ville est de 13.000 âmes, et le commerce du café attire beaucoup de bâtiments sur les côtes de Célèbes. Le *Cassini*, qui nous a suivis à grand'-peine dans toute cette tournée, va partir pour Macao où le

[1] C'était la première fois que le jeune aspirant rencontrait le futur ministre de la Marine dont il devait épouser plus tard la nièce.

commandant le renvoie, autant, je crois, pour rapprocher un bâtiment de notre ministre, qu'en raison de l'infériorité de sa marche.

Dans ces différentes tournées que je vous indique, nous avons beaucoup relâché, et nous en avons profité pour rectifier nos cartes autant que possible. Celles des Hollandais sont fort bonnes, tandis que les nôtres de 1847-48 indiquent encore des groupes d'îles qui n'existent pas, tandis que des passages fréquentés par tous les bâtiments de commerce sont laissés en blanc et marqués comme inconnus. Cependant d'excellentes publications ont été faites en 1843 sous la direction de l'amiral Van der Plaat, actuellement chef de la marine aux îles Néerlandaises. Cet officier a été très bon pour moi. Il vous a connu à Toulon et il a vu aussi mes deux oncles Georges, votre frère et votre oncle, lorsque ce dernier commandait une frégate devant le Texel. Il m'a beaucoup demandé de vos nouvelles.

Nous allons maintenant visiter les Moluques, et, de Ternate, nous partirons pour la Chine, en passant par Soulou et peut-être Manille. Des lettres particulières adressées aux officiers annoncent comme une chose certaine que M. de Rocquemaurel, parvenu au terme de son commandement, va être remplacé par M. Clavaud; si c'est exact, nous serions en France dans un an à peu près. J'en serais assez content, non pas que la campagne me fatigue, mais à cause de mes examens d'élève de 1re classe qui me mettraient dans une position plus normale.

Manille le 28 avril, 1852.

Mon cher oncle,

... La traversée que nous venons de faire me permet de vous donner des détails sur l'affaire de Soulou.

En arrivant, nous fûmes fort étonnés de ne pas voir flotter le pavillon espagnol, et de ne rencontrer aucun agent du

gouvernement ; nous apprîmes presqu'aussitôt que l'établissement est encore à l'état de projet et le sultan fort mal disposé.

Après la prise de la ville, assez bien défendue par les indigènes qui passent pour être très braves, le gouverneur général Urbistendo fit signer au sultan un traité par lequel il se reconnaissait le vassal des Espagnols, moyennant une pension annuelle de 5.000 piastres; mais, lorsqu'on vint lui apporter la somme convenue, celui-ci répondit : « Que si ce n'était que cela, le gouverneur pouvait bien le garder, que son trésor n'était pas tellement pauvre qu'il voulût engager sa liberté pour si peu de chose. » Telle est la situation des Espagnols; la colonie a épuisé pour cette malheureuse expédition le revenu de plusieurs années et se trouve dans le dénûment le plus complet; il n'est donc pas probable que le gouvernement donne suite à ses projets de colonisation.

La ville de Soulou est bâtie sur pilotis et couvre tout un récif qui découvre à peine à certains endroits à marée basse; les maisons communiquent entre elles au moyen de ponts de bambous et de vieilles planches mal étayées par des supports vermoulus.

L'aspect de la population est tout particulier : les hommes toujours armés d'un kriss et d'une lance, à la figure fausse et méchante, comme tous les Malais, ont un air sauvage. Cette ville est bien le vrai type du nid de pirates. Sans aucun doute, s'ils avaient eu des armes à feu, les Espagnols n'en seraient pas venus à bout, car leurs retranchements sont remarquables. Ils l'ont si bien senti, du reste, que le sultan veut se procurer des armes à tout prix et qu'il a même envoyé un émissaire à bord pour tenter d'en acheter.

Cette île est haute, bien cultivée et très productive; c'est une bonne relâche pour les bâtiments qui ont besoin de provisions fraîches. Sous Louis XVI, le sultan régnant avait voulu se donner à la France dont il prit le pavillon

blanc, en y ajoutant toutefois les portes de la Mecque, car ils sont tous mahométans.

Je viens d'apprendre que les Américains ont, en ce moment, à Macao, cinq bâtiments de guerre et qu'ils en attendent encore deux autres avant de partir pour le Japon[1]. La Hollande veut, dit-on, s'opposer sérieusement à leurs projets; le résultat de tout ceci ne me semble pas douteux, et, quoiqu'en disent les Hollandais, l'ouverture des ports du Japon aura lieu, car toutes les nations commerçantes ont trop d'intérêts à cela pour n'être pas complètement du côté des Américains. L'escadre américaine se composera de 3 bâtiments à vapeur, dont une frégate de 750 chevaux, et de 4 bâtiments à voiles, dont une frégate de 50, 1 corvette à batterie couverte de 26 et de 2 sloops de 22 chacun : je doute que toute la marine des Indes néerlandaises présente un effectif aussi imposant.

Rade de Macao, corvette la *Capricieuse*,
le 20 mai 1852.

Ma chère maman,

... Si tu restes quelque temps sans nouvelles, ne t'inquiète pas, car nous allons probablement en Corée, au Japon et même dans la Manche de Tartarie; nous avons pris huit mois de vivres, ce qui ne nous était jamais arrivé et me fait croire que nous serons longtemps dehors; mais, bon courage! dans dix-huit mois, j'espère que nous serons réunis.

Corvette la *Capricieuse*, rade de Manille,
le 8 novembre 1852.

Chère maman,

Exploration des côtes de Corée et de Tartarie. — Le 22 juillet, nous quittions enfin Shang-Haï et, bien à temps,

[1] Les Américains se préparaient à faire une descente au Japon. *L'empereur refusait en effet de leur rendre des naufragés sous le prétexte « qu'ils avaient vu l'intérieur du pays ».*

car nous venions d'avoir encore des affaires assez embrouillées dans les derniers temps, ce qui ne passe pas inaperçu pour moi.

J'étais aussi fatigué que l'année précédente, sinon plus et je ressentais des maux de tête terribles ; il faisait si chaud que nous ne pouvions dormir, même sur le pont : les grandes transpirations font perdre peu à peu les forces, et l'on n'a pas même la ressource de les réparer en mangeant. Peu à peu, cela se traduisit par une éruption d'énormes clous à la tête, me permettant à peine d'ouvrir les yeux et me privant de tout repos. Cette espèce de maladie dura trois semaines, jusqu'au 18 ou 19 août, désenflant d'un côté pour enfler de l'autre, mais ayant heureusement toujours un œil à peu près ouvert. Malgré cela, j'ai fait mon service tout le temps, et c'est bien un de mes plus grands efforts.

Le 22 juillet donc, nous faisions route vers la mer du Japon pour y suivre les traces de Lapérouse et vérifier son travail dans la Manche de Tartarie. Le 24 juillet, nous passions en vue de l'île Quelpaërt, haute de 1.900 mètres, escarpée, et sans mouillage. Continuant, nous passions le 25 le détroit de Corée et, le lendemain, nous apercevions la côte Est de Corée, très élevée, découpée, mais s'abaissant vers le Nord pour former le cap Clonard [1], reconnu par Lapérouse et parfaitement déterminé par lui.

Toute la journée, il fit un temps magnifique qui nous permit de distinguer plusieurs groupes de cases clairsemées et deux ou trois bateaux. Les montagnes sont couvertes jusqu'au sommet d'une sombre verdure d'un très bel effet. La corvette entourée d'une grande quantité de baleines, et faisant à chaque instant lever des bancs de gros poissons; la côte de Corée inconnue, avec ses hauts

[1] Lieutenant de vaisseau, grand-oncle de Mme Bergasse du Petit-Thouars, faisant partie de l'expédition de Lapérouse et disparu avec lui.

Coïncidence curieuse : le nom de Bergasse et celui de du Petit-Thouars furent donnés à deux pointes dans les parages du cap Clonard.

sommets nuageux; l'horizon embrumé par les jets d'une quantité innombrable de cétacés; devant nous, des mers inexplorées et réputées dangereuses : tout cet ensemble avait quelque chose de si grand, de si attrayant, que tout le monde resta sur le pont jusqu'à la nuit.

Jamais je n'ai ressenti autant d'espérance et d'enthousiasme : nous allions enfin voir un pays vraiment neuf, et, sans doute, rendre à notre illustre compatriote la justice qui lui était due; nous allions, peut-être, nous aussi, découvrir quelque terre, et suivre de loin les traces de ce grand navigateur.

Le 28 juillet, à 5 heures du matin, nous nous trouvâmes en vue d'une île « Dagelet », qui avait été effacée de nos cartes, sur la foi d'un anglais, Broughton; il l'avait placée plus loin; tu juges de notre joie de la rencontrer juste à l'endroit désigné par l'expédition française. Nous avions donc relevé deux points du travail de Lapérouse, et les voyant fort exactement placés, le commandant se décida à revenir sur la côte de Corée qui n'avait été reconnue que par ce même Anglais, un peu sujet à caution, depuis le cap Clonard jusqu'à l'entrée de la Manche de Tartarie.

Le 29, nous laissions donc porter sur le continent et, après s'être assuré de l'inexactitude du levé, le commandant chargea un lieutenant de vaisseau, un élève et moi de faire la carte de la côte Est de Corée; du 29 juillet au 20 août, je ne cessai d'y travailler et nous déterminâmes ainsi 180 lieues de côte.

Que je te dise de suite que le commandant a été content de moi; il a donné le nom de mon oncle à l'un des caps principaux et le nom de « Bergasse » à une pointe; toute la famille a donc sa part. J'envoie à ma sœur Perpétue deux fleurs cueillies dans les environs de la pointe Bergasse, qui se trouve dans le Nord avec les bons Tartares, tandis que le cap du Petit-Thouars, sur lequel nous n'avons pas débarqué, est en Corée.

Le 30 juillet donc, nous donnions dans une baie vaste et profonde où la corvette fut bientôt entourée de bateaux plats, assez semblables à ceux des Chinois, et montés par des Coréens qui nous accostèrent hardiment : ils grimpèrent à bord sans se faire prier et bientôt le pont en fut couvert : ils sont sales, petits, leurs vêtements de grosse toile jaune ont la forme de ceux des Chinois; ils ne se rasent pas et leurs cheveux touffus sont relevés sur le sommet de la tête où ils forment une espèce de chignon qu'ils entourent d'un morceau de toile. Ils laissent croître leur barbe qui se compose de poils gros, longs, raides et assez semblables à ceux des Cochinchinois. Ils sont trapus, ont la figure plate, le regard inquiet, insolent et sont identiques en tous points au portrait peu flatteur qu'on en fait. Nous vîmes des chefs le long du bord : leur costume ne diffère de celui des hommes du peuple que par un énorme chapeau en grillage de fer assez large, et qui divertissait beaucoup nos matelots. Je n'ai jamais vu de figures aussi hautaines que celles de ces Messieurs; tous fumaient une petite pipe chinoise fort longue.

Nous ne trouvâmes dans leurs bateaux que de gros coquillages, et tous les gestes que nous fîmes pour nous procurer autre chose furent inutiles. Le soir, j'allai prendre sur une île une station astronomique avec un lieutenant de vaisseau ; nous fûmes aussitôt entourés d'indigènes très gênants et très insolents, mais ils ne nous firent aucun mal. Un canot monté par le commandant ayant essayé de prendre terre devant un village, on donna aux officiers qui s'y trouvaient un espace de 10 pas à peu près pour se promener, et les Coréens les empêchèrent d'en sortir en les repoussant même assez brusquement. Voyant cela, le commandant se décida à appareiller le lendemain.

L'aspect de la côte fut le même jusqu'au 8 août, où nous nous trouvâmes tout à coup devant une multitude d'îles,

d'îlots et de rochers formant un archipel très nombreux : nous passâmes la nuit en panne pour venir le lendemain matin reconnaître le tout et tâcher de trouver un mouillage. Le commandant y tenait doublement puisque, pour assurer l'exactitude des observations prises sous voile depuis notre mouillage de Corée, il était nécessaire d'avoir une station à terre, et que, d'autre part, d'après les cartes terrestres à notre disposition, nous nous trouvions à la hauteur de la Tartarie chinoise occupée par ces fameux Mandchoux qui ont conquis la Chine en 1601.

Le lendemain donc, nous laissâmes porter, mais ce fut en vain que nous cherchâmes quelques traces de culture ou d'habitation : tout cet archipel paraissait désert. Nous courions entre deux prétendues îles, quand tout à coup la vigie annonce qu'elles sont liées par une plage basse, et voici qu'au même moment on voit une infinité de points noirs, qu'on reconnaît pour des pirogues, se mouvant à notre rencontre. Tu juges de notre étonnement! d'un côté, notre archipel qui se soudait comme par enchantement et redevenait continent, de l'autre, tous ces indigènes qui semblaient sortir de dessous terre. Bientôt on aperçut quelques cases adossées aux falaises, entourées d'une quantité de petits cônes.

Cependant la nuit approchait. Nous nous décidâmes à donner dans une petite crique où nous arrivâmes escortés par 50 ou 60 pirogues montées par deux ou trois hommes chacune, qui poussaient des cris de joie et nous faisaient tous les signes d'amitié possibles. Évidemment la *Capricieuse* était le premier navire qui eut jamais jeté l'ancre dans cette baie ; aussi, quand, après le mouillage, nos braves Tartares virent monter ensemble dans la mâture nos 250 hommes, ce fut-t-il un hourrah étourdissant. La nuit survenant, chacun rentra chez soi. Nous étions fort intrigués : toutes ces pirogues énormes faites d'un seul morceau, alors que nous n'avions pas aperçu d'arbres ; la structure du

pays; ces cônes innombrables, semés sur les plages, tout cela nous semblait fort extraordinaire.

Le lendemain, au lever du soleil, nous aperçûmes de grands troupeaux de vaches, de chevaux,... etc..., mais pas le moindre signe de culture : nous étions sûrement chez un peuple pasteur.

Nous descendîmes à terre et nous ne vîmes ni femmes ni enfants; bientôt nous apprîmes des habitants, que, pendant la belle saison seulement, ils viennent sur le bord de la mer récolter du goémon (qu'ils préparent et mettent en tas dans ces cônes que nous avions aperçus), et faire paître leurs troupeaux; quand les froids arrivent, ils s'en retournent avec leurs chargements de goémon et leurs troupeaux, pour revenir au printemps. C'est une excellente population : ils sont bons, hospitaliers et ne voulaient rien accepter quand on leur offrait quelque chose pour les remercier d'un service. Tout ce que nous avions les intriguait et cependant ils n'acceptaient pas d'échanges; ils ont un esprit excessivement juste et raisonnent avec beaucoup de sagesse. Leur costume est celui des Chinois; ils portent aussi la queue, qui ne date, en Chine, que de 1600, moment où elle fut importée par les peuplades que nous avions devant nous. Ils sont grands, bien faits, ont même de beaux traits; leurs yeux sont peu bridés, mais malades, car ils s'enfument dans leurs cases. Ils ont des chiens énormes au poil superbe.

C'est la population la plus intéressante que nous ayons encore rencontrée.

Manille, le 17 novembre 1852.

Chère maman,

Me voici dans la jubilation. Le *Cassini*, hier soir, m'a apporté cinq longues lettres de vous; je ne savais par laquelle commencer. Les nouvelles de tous me rendent bien heureux.

La dépression par laquelle passe mon oncle Abel me peine; je vais lui raconter notre tournée, lui dire qu'on ne l'oublie pas dans la marine et lui parler de l'Océan qu'il aime tant!... Ah! je suis sûr que s'il se voyait en mer avec un horizon sans bornes, s'il pouvait aspirer une seule de ces bouffées de liberté que vous apporte la brise du large, il retrouverait son énergie. Je puis avouer maintenant que si jamais, physiquement parlant, quelqu'un n'a pas été bâti pour être marin, c'est bien moi, qui ai souffert de tout : eh bien, quand je me sens au large, que la brise souffle, que la *Capricieuse* vibre de la quille à la pomme, je passe des moments de bonheur idéal, seul, pendant mes quarts de nuit; je me sens si libre, si fier d'avoir tout surmonté, que j'oublie bien vite tous les tracas, les ennuis et les moments de souffrance que j'éprouve parfois encore.

Le commandant est toujours fort bon pour moi : il me porte grand intérêt; souffrant lui-même à la mer (car il est asthmatique), il apprécie mieux le mal que je me donne pour arriver à le satisfaire. Avec lui il faut être prêt à tout et n'être jamais embarrassé de rien : à quelque instant que ce soit, la nuit comme le jour, je suis toujours sellé et bridé.

Je ne te rapporterai à peu près rien de cette campagne comme dessins, non pas que je ne dessine plus, mais parce que je suis chargé des vues hydrographiques de toutes les côtes que nous explorons, ce qui me prend plus de la moitié de mon temps, d'une manière peut-être utile aux autres, mais pas toujours agréable pour moi. Enfin, c'est du service, il n'y a rien à dire!

A cause de cette sujétion constante, j'aurai infiniment de choses à apprendre en rentrant en France : tout au moins ai-je pris le goût du travail et de la marine, dans cette campagne, et c'est déjà quelque chose. Aussi, loin de craindre cette vie de famille si uniforme, dont tu me parles, en serai-je très content de toute manière : d'une

part, je ne puis me trouver mieux qu'au milieu de vous tous, et, de l'autre, j'espère que mon père pourra me donner un complément d'éducation historique qui me servira de guide pour la suite. . . . .

. . . .

Après avoir répondu à tout ce que tu me demandes, je vais terminer la narration de notre tournée dans le Nord.

Comme je te l'ai écrit, le 9 août nous mouillions en Tartarie dans une anse, et nous commencions immédiatement la reconnaissance du pays. Le lendemain, en montant au sommet d'une montagne qui dominait notre petite baie, nous aperçûmes une énorme étendue de pays, coupé de collines, de verdure et de grands lacs communiquant entre eux par de petits canaux assez profonds, puis une rade immense divisée par une longue bande de terre basse, large de 30 mètres environ, longue de 4 ou 5 milles, d'une régularité parfaite, et laissant, à son extrémité Nord, une passe d'un demi-mille de large environ. Tout cela semblait fait de main d'homme, tant c'était régulier et bien approprié aux besoins d'une escadre qui aurait à fuir les mauvais temps ou à réparer des avaries. Tu juges de notre joie ! le lendemain à cinq heures, nous partions avec un canot armé en guerre pour reconnaître tout cela. Bien que la journée fût très mauvaise, nous pûmes nous assurer que notre découverte n'était pas moins importante que nous ne l'avions pensé et réalisait toutes nos espérances.

Les Tartares ont de fort beaux chevaux très vifs et des ânes énormes. Ces gens-là sont très sages, parlent peu, travaillent beaucoup ; ils regardaient avec curiosité toutes les verroteries qu'on leur offrait en échange, mais ne se laissaient pas entraîner par l'envie, comme presque tous les peuples que nous avions vus ; ils ont toujours refusé ce qui n'était pas d'une utilité réelle. Ils sont sobres, assez

fiers et très robustes : ils portaient nos hommes à bras tendus comme des mauviettes.

Le 18, la *Capricieuse* quittait ces parages, et, à cause de la saison qui s'avançait, prenait la route de l'Océanie, par le détroit de Tsoungar ou Matsmaï qui sépare deux îles du Japon.

Le 21, dans la matinée, nous apercevions à travers la brume le grand sommet d'Iwaki situé sur Nippon et nous donnions dans ce détroit presque inconnu : ce ne fut que vers deux heures de l'après-midi, que le rideau de nuages qui couvrait la terre se leva et nous permit de distinguer le paysage le plus enchanteur du monde : le fond du tableau est formé par de hautes montagnes dont les sommets, couverts de verdure, descendent en pente douce jusqu'au rivage ; à mi-côte commencent d'admirables cultures, coupées de petits bois entourant des maisons de campagne, à l'apparence ravissante, construites comme les châlets ; le bas de la côte est en prairies, où paissent d'innombrables troupeaux, et le bord de la plage est parsemé de fort jolies petites maisons bâties sur pilotis.

Tout ce paysage était si animé, si frais et en même temps si inattendu, que chacun de nous ne put retenir une exclamation de surprise et d'admiration. J'ai vu bien des pays, j'ai visité une partie de Java qu'on donne pour type du beau comme culture et comme paysage, mais cette côte du Japon est, à mon sens, encore supérieure. Vraiment ce doit être le plus beau pays du monde ; car il n'est pas probable que cette côte exposée aux coups de vents du Nord comme elle l'est, soit la plus fertile de l'île.

Nous étions suivis par des cavaliers sur le rivage et nous remarquions sur toutes les hauteurs, de 3 milles en 3 milles environ, des petites maisons parfaitement régulières, sans doute des postes de vigie pour empêcher toute surprise.

Tu juges de notre ennui de ne pouvoir communiquer avec la terre, d'autant plus que nos vivres frais, impossibles à renouveler depuis Shang-Haï, étaient épuisés depuis longtemps ; mais, comme tu le sais, *il n'y faut même pas penser;* espérons qu'un jour ou l'autre on pourra avoir quelques données sur ce pays !

A ce propos, les Américains semblent avoir renoncé à leur beau projet, et, sans doute, de tout le bruit qu'ils ont fait, il ne résultera rien.

Le lendemain, nous étions hors du détroit, et, le 12 septembre, nous mouillions à Guam, dans les Mariannes, où nous avions déjà touché en venant en Chine la première fois. Il était temps d'arriver, car le plus grand découragement se faisait sentir dans l'équipage, et, on peut même le dire, dans l'état-major. Nous venions de passer plus de deux mois, ne vivant que de lard salé et de haricots de mauvaise qualité ; aussi la plupart des officiers ne mangeaient-ils que du pain avec de l'eau et du vin, ce qui est joliment monotone, je te prie de le croire. Nous avions tellement envie d'avoir des fruits, qu'aussitôt en rade nous allâmes à terre (tous les élèves libres) et nous nous mîmes à dévaster les cocotiers de l'île. Nous passâmes ainsi jusqu'au 18 octobre à nous refaire ; alors nous partîmes pour Manille où nous mouillâmes le 5 novembre, après avoir reçu un coup de vent qui, heureusement, ne nous fit pas trop de mal.

Telle est, chère maman, l'histoire très véridique des pérégrinations de ton fils.

Corvette la *Capricieuse*, le 22 décembre 1852. Macao.

Ma chère maman,

Nous avons fait une rude traversée de Manille à Macao; nous nous sommes trouvés aux prises avec la mousson de Nord-Est dans toute sa force, mais notre brave *Capricieuse*

[illegible] des secondes [illegible] quatre jours, sur [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] De tous les navires [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

d'avoir pris cette grande résolution qui me semblait d'abord impraticable, à cause des difficultés que je croyais avoir à surmonter, et c'est pour cela que je ne t'en avais pas parlé dans mes lettres précédentes. Un de mes camarades de la *Capricieuse* a agi de même, et, à bord du *Cassini*, je crois qu'un des élèves va imiter la manœuvre.

Je suis sûr que tu dormiras plus tranquille maintenant. Je crois que toutes ces réceptions de Shang-Haï ont été pour beaucoup dans ma détermination, car rien n'est triste et vide comme ces grandes fêtes, quand on connaît un peu son monde, et que l'on ne se contente pas de regarder les apparences : combien de larmes cachées sous un sourire et que d'amertume souvent derrière ces compliments et ces phrases de politesse banale !

C'est un grand bonheur pour moi d'avoir été mis jeune en contact avec le monde et d'avoir été obligé, par mes fonctions, de me tenir sur la réserve et d'étudier les personnes que je voyais.

... Il y a quelques jours je suis allé à Macao et j'ai cueilli des fleurs à la Grotte du Camoëns et à l'Observatoire que Lapérouse s'est construit lors de son passage en Chine : c'est un double souvenir.

CHAPITRE V

Mort de M. Bergasse. — Voyage à Canton. — Les forts chinois de Wampoo. — Canton. — Mœurs locales. — Les bonzes. — Affaires des factoreries de Canton. — Le pavillon français. — Heureuse intervention de Bergasse. — Ferme attitude du commandant de Rocquemaurel. — Progrès de la révolution en Chine. — Singapour. — La Réunion. — Retour en France. — Le scorbut à bord. — Palma. — Toulon.

(Janvier 1853 à avril 1854.)

Corvette la *Capricieuse*, le 17 janvier 1853. Macao.

Pauvre chère maman,

J'ai reçu hier soir ta lettre du mois de novembre que tu m'écrivais pour me préparer, et, ce matin, le commandant m'appelait pour me dire qu'il n'y avait plus d'espoir, que tout était fini. Pauvre père ! mon Dieu que j'étais loin de m'attendre à cela et que je conçois bien l'aveuglement qui vous a empêchés de croire à ce malheur jusqu'à la fin : je te comprenais si peu, chère maman, que, sans une lettre que j'avais commencée pour Mme de la Rochejaquelein et que je terminais hier, je t'aurais répondu avec la plus entière confiance... Mon pauvre père ! dire que je ne le verrai plus !... Ah ! sans Dieu, ce serait à se laisser aller au désespoir; penser que c'est fini et qu'il ne nous parlera plus ! Que tu as dû souffrir, ma pauvre chère maman, et mes petites sœurs aussi !

Pourtant, vois comme c'est une chose curieuse que je sois allé trouver l'abbé ici, juste peu de jours avant sa

mort : le bon Dieu qui l'aimait bien voulait sûrement lui faire plaisir... Je ne sais plus ce que je dis!...

Je ne veux pas me laisser abattre ; nous sommes riches puisque nous comptons les uns sur les autres ; sois tranquille, je ferai ce que je pourrai pour soutenir la bonne réputation qu'il laisse à notre nom : oui, c'était un *homme de bien ;* je ne connais rien qui vaille cela.

Je te remercie de ta bonne lettre et de tous ses détails : tu as raison de m'apprendre les choses franchement et de ne pas reculer ; je dois maintenant avoir de l'énergie pour vous trois, pauvres femmes !

Le 21 *janvier* 1853. — Voici deux jours pendant lesquels je ne suis pas venu causer avec toi, parce que nous avons louvoyé pour remonter à Bocca-Tigris où nous sommes arrivés hier. Nous avons trouvé ici le *Cassini* dont le commandant est venu à bord aussitôt. C'était le soir ; croyant partir aujourd'hui pour remonter à Wampoo, je n'espérais pas encore pouvoir aller entendre une messe pour mon père, mais, au moment où je me couchais, l'aumônier est venu me demander si je voulais profiter de l'amabilité de M. de Plas [1] qui m'offrait un lit et une embarcation pour revenir le lendemain. J'ai accepté avec plaisir, et, ce matin, j'ai assisté à la messe et j'ai communié. C'est une grande consolation pour moi ; j'en suis sorti fortifié. Ne sois pas inquiète, j'ai repris toute mon énergie. Tout le monde est bien bon pour moi, le commandant de Rocquemaurel surtout. C'est une grande dette de reconnaissance que je contracte envers lui.

Le commandant de Plas m'a montré également beaucoup d'intérêt.

[1] Le commandant de Plas devint capitaine de vaisseau, commandeur de la Légion d'honneur et finit dans les ordres.

A bord de la *Capricieuse*. Macao, le 7 février 1853.

Ma chère maman,

Je reviens de Canton, une des plus grandes villes de Chine ; cette intéressante excursion m'a sorti par moments du profond abattement où me plonge la pensée que je ne reverrai plus mon père.

Puissent les souvenirs de mon voyage, que je consigne ici, détourner, pour un instant, le cours de tes pensées !

La *Capricieuse* a remonté le fleuve de Canton jusqu'à Wampoo. L'embouchure du fleuve est hérissée de canons : il y en a près de 1.500. Mais cette défense est plus formidable en apparence qu'en réalité. J'ai pu en effet me rendre compte que les Chinois n'ont pas un sens très approfondi de l'organisation des batteries de côte, en voyant ces ouvrages si peu élevés au-dessus de l'eau, les parapets construits comme les murs de leurs maisons, et la facilité avec laquelle l'artillerie d'un bâtiment pourrait prendre d'enfilade leurs nombreuses rangées de canons. Ils ne paraissent pas non plus avoir pensé à la possibilité d'une attaque à revers par terre, à en juger par leur organisation défensive de ce côté.

Je ne suis point étonné qu'une corvette anglaise ait pu facilement venir à bout d'un grand fort, armé de 180 canons, le fort d'Amoz-Hoï. A l'approche de ce bâtiment, en pleine nuit, toutes les embrasures s'étaient, paraît-il, illuminées. La précision du tir sur un but si bien éclairé fut telle, que les premiers coups suffirent à mettre en déroute les artilleurs chinois. Tandis que les embrasures rentraient dans l'ombre, la colline environnante s'illuminait à son tour d'un millier de feux clignotants, chaque fuyard ayant eu soin de ne pas oublier sa lanterne. Cette précaution fut néfaste à nombre d'entre eux, comme tu le comprends, quelques obus ayant été attirés par cette retraite aux flambeaux.

A mesure qu'on avance dans l'intérieur, les rives s'abaissent progressivement, la vue s'étend sur de belles plaines admirablement cultivées, et c'est un bien curieux spectacle de voir, par-ci, par-là, sur cette jolie verdure, comme de gigantesques papillons en train de butiner, les voiles pittoresques de jonques qui circulent dans d'invisibles canaux...

C'est ainsi, par les fleuves, les rivières et les canaux naturels ou creusés de main d'homme, que se fait en Chine presque tout le trafic. Et, sur ces routes, vivent, comme dans des roulottes flottantes très propres, très soignées en général, d'innombrables familles chinoises. Ces gens-là sont actifs, sobres, laborieux et n'ont pas l'air de brigands, à en juger par ceux que j'ai vus le long du port de Wampoo.

De là, je suis allé en jonque à Canton, accompagnant le commandant qui m'y avait aimablement invité, comme à Batavia.

Le trajet est pittoresque ; notre jonque glisse doucement, silencieusement, à travers les canaux, entre deux haies de bananiers au-dessus desquels se profilent, de-ci, de-là, les hautes silhouettes aux angles retroussés de pagodes à plusieurs étages. Le mouvement flottant s'accentue à mesure qu'on approche de la grande ville. Bientôt les deux rives disparaissent derrière de majestueuses jonques décorées de sculptures et de dorures du plus bel effet : ce sont des cafés, ou plutôt des maisons de thé flottantes.

Nous avons reçu une large et aimable hospitalité chez le vice-consul de France, un Américain, M. Forbes, représentant de la maison Russel, qui a ici une très importante succursale. Il n'y a malheureusement aucun négociant français à Canton. Nos trois couleurs flottent cependant sur quelques factoreries, mais c'est un trompe-l'œil.

Les Européens, les Anglais et les Américains surtout, qui sont détestés des Chinois, ne peuvent guère circuler ailleurs que dans le jardin qui est devant la maison Forbes

tenant que nous avons montré un peu d'énergie, le revirement est complet...

Adieu, chère maman, je n'ai que le temps de te dire que je vais bien.

Corvette la *Capricieuse*, le 1er avril 1853. Macao.

Ma chère maman,

... Je vais te raconter l'affaire qui nous a fait remonter à Canton.

Je te dirai d'abord (ce que tu sais peut-être mieux que moi), que, bien que la France ait dépensé beaucoup en Chine, elle n'y a pas de commerce, car nos intérêts ici sont tous politiques et moraux, et entièrement distincts de ceux des autres nations. Néanmoins, lors du traité qui a suivi la guerre des Anglais, la France, qui avait alors ici plus de forces réelles et disponibles que l'Angleterre (deux frégates de 50, trois corvettes de 30 et un bateau à vapeur), entra dans ce traité aux mêmes conditions que les Anglais et autres, c'est-à-dire reçut le droit de trafiquer et de s'établir dans les cinq ports, et, entre autres, à Canton, où un terrain commun fut concédé à tous les étrangers par les Chinois pour y bâtir des factoreries. Or, de ce terrain il fut fait deux parts : l'une destinée à recevoir les constructions et l'autre à faire un jardin, dans lequel trois puissances, l'Angleterre, la Suède, et les États-Unis plantèrent leurs pavillons aussitôt. Nous autres, n'ayant pas de résidents dans les factoreries, nous ne fîmes rien d'abord. Mais il arriva, qu'un des plus riches négociants de Canton, le consul américain, M. Forbes, se chargea du vice-consulat de France, et, sans la moindre mauvaise intention, voulant arborer notre pavillon, le fit mettre sur le même mât que le sien, au bout d'une vergue.

Sur ces entrefaites, M. de Bouboulon allant à Canton vit notre pavillon dans cette position et en fit une observation

à M. Forbes, disant qu'il préférerait ne pas en avoir que de le laisser dans une situation inférieure; et aussitôt notre vice-consul, qui est un vrai gentleman, fit hisser le nôtre en tête du mât et mit le sien à la place du nôtre pour prouver ses bonnes intentions.

Ailleurs qu'en Chine, les choses en seraient restées là. Mais M. Forbes vint à savoir que les Anglais avaient répondu aux Chinois, qui s'occupent toujours beaucoup de ce qui se passe entre les Européens, que cette adjonction de notre pavillon sur le mât des Américains prouvait que la France, qui n'était qu'une puissance secondaire, venait d'être annexée aux États-Unis, comme province. Du reste, quand nous étions remontés il y a deux mois, les Chinois s'étonnant de ce que nous étions assez forts pour avoir de semblables navires, les Anglais leur avaient dit que nous ne naviguions que par leur bon vouloir, que notre pavillon ne signifiait rien, et qu'en réalité nos bâtiments leur appartenaient.

Cette fable se répandit très vite; les missionnaires en informèrent M. Forbes qui nous écrivit sans perdre de temps qu'il importait à l'honneur de la France que nous plantions notre pavillon dans les factoreries. Aussitôt, tous les habitants (étrangers, Européens...) de Canton se remuèrent, et déclarèrent hautement et avec la plus grande insolence, que, si les Français *s'avisaient* de vouloir planter leur mât de pavillon, on saurait bien l'enlever.

L'affaire prenant un tel caractère de gravité, la *Capricieuse* remonta à Canton, ou plutôt à Wampoo située à quatre lieues de Canton, car les navires ne peuvent aller plus loin. Nous y arrivâmes le 16. Aussitôt le commandant, qui ne supposait pas que les choses pussent devenir très graves, m'envoya à Canton m'entendre avec le secrétaire de la légation et voir ce qu'il y avait à faire « lui étant disposé, me dit-il, à pousser les choses à la dernière extrémité ».

J'arrivai aux factoreries vers le soir ; je n'eus pas de peine à m'apercevoir que ma présence était remarquée : de tous côtés on me lançait des œillades farouches auxquelles je répondais en regardant bien dans le blanc des yeux ; ces messieurs s'attendaient peut-être à trouver plus de timidité dans un aspirant. Après avoir fait quelques tours, j'entrai au vice-consulat pour savoir définitivement où en étaient les choses.

Le secrétaire de la légation, M. de Courcy, qui, lui aussi, était un tout jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, se trouvait dans le plus grand embarras : les ouvriers chinois qu'il avait envoyés le matin dans le jardin pour procéder aux travaux d'installation du pavillon avaient été repoussés par la violence, l'excitation était à son comble, et M. Spooner (le vice-consul par intérim, car M. Forbes avait été obligé de partir pour le Nord peu de jours avant), ne cessait de protester au nom de tous les membres de la communauté étrangère, lui disant que si l'on voulait reprendre les travaux par la force, un conflit en résulterait nécessairement.

La marche à suivre me sembla toute simple : je lui dis qu'il devait se prononcer le plus tôt possible contre l'acte de violence qui avait été commis contre ses ouvriers, et je n'eus pas de peine à le convaincre sur ce point ; j'ajoutai que, du moment que les Chinois avaient été assez sots pour user de la force, nous devions nous en réjouir puisque cela nous mettait tout à fait dans notre droit de débarquer une force armée ; quant au conflit qui en résulterait, s'il arrivait (ce que je ne croyais pas), ce serait malheureux pour eux, mais, dans tous les cas, il n'y avait que de bonnes raisons de ne pas reculer.

Sur ces entrefaites entra M. Spooner, qui prit M. de Courcy à part et le décida à écrire à son ministre (pour lui expliquer ce qui se passait) et à attendre ; c'était désespérant, car, attendre, c'était reculer ; néanmoins, une fois

M. Spooner parti, j'obtins l'envoi de la protestation que je rédigeai en partie, mais je ne pus décider M. de Courcy à remettre les choses entre les mains du commandant de Rocquemaurel ce jour-là.

Le lendemain je travaillai toute la journée à activer les événements. M. Spooner, voyant que je gagnais du terrain, me regardait d'un œil de plus en plus mauvais, et enfin le soir dit à M. de Courcy que les choses étaient si graves qu'il partait pour Macao, afin de s'entendre à ce sujet avec M. de Bourboulon; il le pria de l'attendre jusqu'à son retour. Pour moi, je voyais la cause gagnée du moment où je n'aurais plus personne pour contrebalancer ce que je disais : en effet, le lendemain, j'obtins enfin une lettre de M. de Courcy remettant les affaires aux mains du commandant. Tu juges si je fus content : je partis aussitôt pour le bord où je racontai tout à mon chef. Il me dit que j'avais très bien saisi l'esprit de ses instructions et, dès le lendemain, deux embarcations armées en guerre, portant 60 hommes, remontaient sous les ordres de l'officier en second.

Le commandant me renvoya avec lui, puisque je connaissais le fil des événements. Tu juges quel effet produisit l'arrivée de ces deux canots : 250 ou 300 employés sortirent aussitôt et vinrent se poster sur l'endroit où notre mât devait être placé, déclarant qu'ils ne se retireraient que par la force : 15 hommes sans armes furent appelés, et reçurent l'ordre de les repousser sans violence. Auparavant l'officier en second avait dit aux personnes groupées : « J'aimerais mieux me faire couper un bras que de frapper « le premier une personne sans armes, mais je vous pré- « viens que, si vous avez le malheur de commencer, je « vous fais tous passer par les armes. » Aussitôt l'ordre donné, les matelots s'avancèrent, et, en un instant, 50 ou 60 individus furent poussés, culbutés... Le commandant en second arrêta alors les marins : « vous voyez, Messieurs,

« que, bien que nous n'ayons ici que 15 hommes, nous « sommes encore les maîtres du terrain : retirez-vous de « bonne volonté et laissez-nous tranquilles maintenant. » Il y eut bien quelques récalcitrants qui furent emportés par les quatre membres, mais la place fut à nous. Le reste de la journée, nous eûmes à essuyer toutes sortes de tracasseries de la part de ces employés de bureau, et ce ne fut que sur la menace de faire usage de la force, qu'ils se retirèrent, et, cette fois, assez vite. A partir de cet incident la partie fut gagnée, et l'opinion changea si vite que maintenant tous les journaux sont pleins d'éloges pour la fermeté des officiers français dans cette circonstance et de sorties contre la ridicule conduite des Cantonnais.

Pour les Chinois, le résultat de cette affaire a été immense et a dépassé tout ce qu'on pouvait en attendre. Pendant les cinq ou six jours qu'a duré l'opération du mâtage et surtout le premier jour, toute la ville de Canton a passé devant les factoreries : « Les Anglais, disaient-ils, ont perdu *la face* » : c'est ce qu'on peut dire de plus méprisant contre quelqu'un. Dans les rues, nous étions escortés par les Chinois qui nous faisaient tous les Chin-Chin possible ; des marchands ont été jusqu'à vouloir nous offrir des crépons... etc.

Je dois ajouter que nous avons hissé notre glorieux pavillon à 10 heures trois quarts, *le 23 mars, anniversaire de ma naissance ;* je considère cela comme un heureux présage.

Voici, chère maman, notre affaire de Canton, sauf quelques petites particularités. Le commandant est content de moi, et le commandant en second, dans le rapport qu'il a fait en revenant, me donne aussi de bonnes notes [1].

[1] Extrait du rapport du commandant Duroch, commandant en second de la *Capricieuse* au commandant de Rocquemaurel après l'affaire de Canton.

Canton, le 24 mars 1853.

Commandant,

... En terminant ce rapport, il m'est bien doux d'ajouter que tout

Corvette la *Capricieuse*, rade de Wampoo,
le 12 mai 1853.

Ma chère maman,

J'espérais bien, quand je t'ai envoyé mon avant-dernière lettre, que nous n'aurions plus de tournée à faire à Canton, mais il n'en a pas été ainsi, et nous avons dû revenir pour consolider définitivement notre pavillon, que les habitants des factoreries avaient plusieurs fois essayé de jeter à terre.

La chose, après avoir failli un moment tourner au tragique, s'est heureusement terminée, et notre cher drapeau flotte plus solidement qu'avant.

... Je suis excessivement occupé par le commandant, surtout depuis un mois, à cause de toutes ces affaires ; je t'avoue que je vois arriver avec plaisir le moment où je serai libre d'employer mon temps à peu près comme je l'entendrai. Je suis satisfait d'avoir rempli cette position pendant quelque temps, pour voir les questions de plus près et pour en profiter, mais je serais tenté de croire que je ne suis pas du bois dont on fait les aides de camp. Enfin, l'important c'est que le commandant soit content de moi, et je crois qu'il l'est. Par moments, j'ai été dans une position assez difficile, mais, grâce à Dieu, les affaires terminées, j'ai

le monde a fait parfaitement son devoir. M. le Ministre de France a bien voulu lui-même témoigner à tous la vive satisfaction qu'il éprouvait de leur bonne et honorable conduite. J'ai toujours été parfaitement et dignement secondé par M. Bourgarel, enseigne de vaisseau, dont la fermeté ne s'est pas démentie un instant. Je dois des éloges aussi aux élèves Courbet, Borelly, Fabre, de Sérès et *j'en dois aussi de très grands à l'élève de 2e classe Bergasse* dont les services m'ont été parfaitement utiles. Pendant tout le temps qu'a duré l'opération, il ne m'a pas quitté un seul instant, et, pendant la nuit, au lieu de reposer, il faisait le voyage de Canton à Wampoo et retour. Sa connaissance de la langue anglaise n'a pas laissé que d'aplanir pour moi quelques difficultés. Quant aux matelots, tous se sont bien conduits, mais parmi eux il en est quelques-uns sur lesquels j'appelle plus particulièrement votre bienveillance.

J'ai l'honneur d'.....

Signé : Duroch.

la conscience tranquille et je suis en paix avec tout le monde.

J'ai beaucoup gagné pour l'anglais : je me fais comprendre couramment, et je soutiens des conversations assez compliquées pendant deux ou trois heures sans être arrêté par rien. Tu vas me trouver joliment sérieux et taciturne, ma chère maman ; je te dis cela d'avance afin que tu ne t'en étonnes pas. Il y a des journées où, en dehors du service, je ne dis pas dix paroles ; mais j'ai eu trop de peine à me faire à cela, pour ne pas reprendre avec plaisir mes habitudes d'autrefois, surtout lorsque je me retrouverai au milieu de vous.

La mousson du S.-O. s'est établie de bonne heure cette année, ce qui nous fait espérer que la *Constantine* arrivera dans le courant de juin. En attendant nous avons une pluie battante jour et nuit, très favorable au riz et pleine de séductions pour les canards dont la rivière est couverte, mais fort désagréable pour nous.

Je ne sais si tu as entendu parler de cette industrie, si répandue en Chine sur tous les grands fleuves, qui consiste à élever des canards : un bateau, ayant de chaque côté de grandes claies soutenues par des haubans partant du mât, sert à recevoir ces volatiles. Les propriétaires (chinois) habitent dans le corps du bateau, et se laissent dériver près des rizières en herbes ; arrivés à portée, ils mettent une planche à terre et les canards vont chercher fortune : le soir, à la brume, ils reviennent d'eux-mêmes, et, y eût-il vingt de ces bateaux au même endroit, *ils ne se trompent pas*, s'en vont tranquillement et sans tapage à leur bord, où ils se placent à tribord ou à bâbord, suivant qu'ils en ont l'habitude. Généralement il y a de 4 à 500 de ces intéressants animaux sur chacun des bateaux.

Je trouve qu'après cela on a tort de dire « bête comme une oie », car à coup sûr il y a bien des gens qui n'ont pas autant d'esprit !

20 *mai* 1853. — La grande nouvelle du jour est un voyage à Nan-King fait récemment par le ministre plénipotentiaire anglais. La relation en est fort curieuse, car elle est écrite avec une naïveté incroyable. Après avoir raconté leur entrevue avec les rebelles (qui semblent parfaitement organisés), le bâtiment fut couvert de visiteurs, « qui, dit le narrateur, étaient de la plus grande curiosité ; « aussi ne tardâmes-nous pas (officiers de marine et la « suite de l'ambassadeur) à en tirer bon parti : une « ombrelle anglaise se vendait 30 piastres ; une paire de pis- « tolets, 140 piastres ; pour regarder avec une longue-vue, « on demandait deux ou trois bracelets en argent, etc... »

Il n'y a vraiment que des Anglais pour oser faire des choses comme cela, et surtout pour les avouer : en France, un officier qui est convaincu d'avoir fait du commerce est *cassé*, et dernièrement les commandants ont reçu des ordres les plus sévères à cet égard.

Rade de Tong-Koo (environs de Macao)
le 16 juin 1853.

Ma chère maman,

... En France, on parle souvent des meurtres d'enfants qui se commettent en Chine, mais je crois qu'on est encore au-dessous de la proportion. Figure-toi qu'à Hong-Kong, on apporte, par an, plus de 380 enfants aux sœurs de Charité, qui souvent ne suffisent pas à recueillir toutes ces pauvres créatures ; avant leur arrivée, pour 300 sapecks (c'est-à-dire pour 1 franc à peine), une femme chinoise faisait le métier (et cela au risque de tomber entre les mains de la justice anglaise, qui l'aurait fait pendre) d'accoucher les malheureuses et de les débarrasser de leurs enfants qu'elle noyait en rade !

Rade de Castle-Peak, le 20 juillet 1853.

Ma chère maman,

Voici bien longtemps que je ne t'ai écrit, et que je n'ai reçu une lettre de toi. Nous en sommes toujours au même point, attendant notre relève, mais, cette fois, nous avons des données plus certaines, car nous savons que le 28 mai la *Constantine* était à Bourbon déjà depuis quelque temps. En supposant qu'elle en soit partie le 10 juin, ce qui serait une très longue relâche, nous pouvons et devons la voir arriver vers le 1er août ; ce qui nous fait partir vers le 15 du même mois.

La révolution continue en Chine, et la disette se fait déjà sentir. L'empereur tartare, ne voyant plus arriver de riz, n'a pas pu s'expliquer la cause de ce retard et l'a simplement attribué à une négligence de ses mandarins : le brave homme ne se doutera du point où en sont les choses que lorsqu'on voudra lui couper le cou. Les insurgés tiennent bon à Nan-King et à Tchin-Kiang-Fou, les deux villes les plus importantes de l'empire ; ils ont repoussé une attaque par eau. Mais leur intolérance religieuse est très grande ; comme leurs idées cadrent assez avec celles des protestants (bien qu'ils admettent la pluralité des femmes), il est fort à craindre qu'ils ne regardent d'un mauvais œil nos missionnaires et les catholiques moins souples en matière de religion.

D'un autre côté, ils ne veulent pas laisser fumer l'opium, et les Anglais sont dans le plus grand embarras. Ce motif pourrait bien empêcher nos chers voisins de fraterniser avec eux. Le commerce est dans un état déplorable, la situation très tendue et les affaires plus embrouillées que jamais.

Rade de Singapour, *Capricieuse*, le 9 octobre 1853.

Chère maman,

La *Capricieuse* a jeté l'ancre à Singapour il y a deux jours; j'ai été assez heureux pour recevoir deux lettres de toi.

Combien je comprends le vide affreux que vous ressentez maintenant[1] et combien la vie doit vous paraître longue et pénible!... Pauvre petite sœur, quelle admirable fin, et combien j'eusse voulu pouvoir la soigner et contempler ses chers traits!... Je suis vraiment étonné, chère maman, de tout ton courage pour supporter de pareilles épreuves, et j'ai bien hâte de pouvoir enfin te mettre à même de te reposer.

La lettre d'Odile[2] m'a fait le plus grand bien, car c'est du cœur qu'il me parle de ma pauvre Aimée!... « Elle ne « t'a pas quitté pour cela, me dit-il, elle te suivra de plus « près, elle te protégera du haut du ciel, et, quand il te « viendra au cœur une bonne pensée, quelque pieuse inspi- « ration, songe à ton bon ange, car il n'y sera pas « étranger... ». Chère maman, n'est-ce pas vrai cela?... Si tu savais comme je suis sûr que nos chers disparus pensent à nous : je suis tout navré, mais pour vous, pour moi... Quant à eux, je l'avoue, je n'y ai jamais songé qu'avec consolation. Je suis sûr que vous êtes comme moi, et que, lorsque vous priez le bon Dieu, vous sentez une bonne voix qui vous dit tout bas : « Courage, pauvres amis, « nous nous retrouverons encore!... »

Nous venons de faire une longue et difficile navigation pour venir de Macao ici; mais enfin, nous sommes arrivés tous bien portants, après cinq semaines de mer : c'est un peu long pour parcourir 300 lieues, mais, chaque jour, les

[1] Sa sœur Aimée, morte quelques mois après son père.
[2] M. Odile de Tarade.

courants nous faisaient perdre ce que nous avions péniblement gagné en luttant contre des vents contraires et des calmes.

Nous comptions trouver ici la *Constantine*, mais ce navire, au lieu de suivre l'itinéraire qui lui avait été assigné par l'amiral, est remonté directement par les détroits de la Sonde, et, après une courte relâche à Singapour, en est parti le 8 septembre pour Macao.

Cette traversée n'a pas été perdue pour moi, et j'espère, en arrivant en France, être digne de porter mon épaulette, si je puis l'obtenir.

... Je travaille continuellement, puis, le soir, je songe à vous deux; quelle tristesse de nous retrouver tous trois seuls avec le souvenir de notre père adoré, de notre chère petite sœur!... Que c'est long à attendre, mon Dieu!... J'ai peur que tu ne me trouves aussi un peu brusque; vois-tu, nous sommes si habitués à vivre avec des indifférents, des supérieurs, (et cependant on ne rencontre pas tous les jours des officiers comme le commandant de Rocquemaurel), que nous prenons l'habitude de tout renfermer en nous-mêmes... *C'est si rare pour les marins la vie de famille !...* Ici, j'ai pris l'habitude de peu parler, d'abord à cause de mon service auprès du commandant, qui me fait toujours craindre de commettre quelque indiscrétion, et puis aussi parce qu'en se renfermant en soi, on est bien plus libre de penser à qui l'on veut...

Rade de Saint-Denis (Réunion), *Capricieuse*,
le 22 novembre 1853.

Ma chère maman,

Nous voici enfin débarrassés des mers de Chine et en route pour la France!...

Nous n'avons pas trouvé l'amiral; il fait une inspection à Madagascar; nous ne resterons donc que peu de temps,

et, selon toutes probabilités, la *Capricieuse* partira le 28 et fera route *directement* pour la France : nous mouillerons probablement à Toulon dans la dernière quinzaine de février. Nous voici presque arrivés : trois mois ne sont rien quand on pense à tout le temps qui s'est écoulé depuis notre séparation : quarante-neuf mois!

Rade de Palma (Baléares), *Capricieuse*,
le 28 février 1854.

Ma chère maman,

Tu seras sans doute bien étonnée de recevoir une lettre des Baléares, et j'aurais été aussi désagréablement surpris si l'on m'avait dit, il y a trois jours, que notre retour en France devait être encore retardé : mais Dieu en a ainsi décidé, et, après être venus à 27 *lieues de Toulon*, nous avons été obligés de laisser porter sur Majorque pour y relâcher.

Comme je te l'ai écrit, nous avons quitté Bourbon le 28 décembre et nous avons fait route directement pour la France; après avoir été assez contrariés au cap de Bonne-Espérance, nous étions enfin arrivés à la Ligne sans encombre, quand le scorbut se déclara, d'abord assez faible; mais, ayant trouvé en remontant des temps froids et brumeux, le nombre des malades augmenta rapidement. Pour comble de malheur, le vent, qui est généralement favorable à cette époque pour entrer dans le détroit, devint contraire, de sorte que nous restâmes pendant huit ou dix jours avec un temps affreux à capeyer, voyant chaque jour empirer l'état de nos malades, et diminuer aussi le courage de ceux de nos hommes qui restaient valides[1].

[1] « On ne sait généralement pas assez ce qu'il faut de force aux hommes de mer qui sont obligés de vivre au milieu de la contagion. On ne se rend pas assez compte combien les marins, chefs comme sous-ordres, doivent constamment faire preuve de ce courage moral qui agit si puissamment sur les masses, et qui a été si unanimement

Le 17 février, le vent changea, et, le 18, nous donnâmes dans la Méditerranée, après avoir reconnu Cadix et les falaises du cap Trafalgar. Les jours suivants, nous remontâmes lentement le long des côtes d'Espagne; tu comprends sans peine combien nous avions de plaisir à revoir la terre de notre vieille Europe!... Nous nous croyions sûrs d'arriver; bien que plus d'un grand tiers de l'équipage fût sur les cadres, et que nous eussions déjà perdu plusieurs de ces malheureux, nous n'avions pas relâché. Le 26 mars, nous n'étions plus qu'à 40 lieues; la brise, assez fraîche, était maniable, et tout avait été disposé pour arriver le lendemain, quand, la nuit, le vent devint tellement fort, qu'après avoir manœuvré autant que possible pour faire route, nous fûmes obligés de fuir vent arrière dans la crainte d'être trop faibles pour nous réparer, si une avarie survenait; pourtant chacun faisait bien ce qu'il pouvait.

Je m'estime encore heureux de me trouver dans un endroit d'où je puisse t'écrire et t'embrasser, ainsi que Perpétue : *faire cinquante-deux mois de campagne et manquer le port de vingt-sept lieues*, c'est, il faut l'avouer, un peu dur. Tâchons de l'oublier!

Rade de Palma, *Capricieuse*, le 8 mars 1854.

Ma chère maman,

Je n'ai rien fait, depuis que je suis ici, que me reposer.

exalté, à toutes les époques de grandes calamités. Ceux-là seuls, qui se sont trouvés à bord d'un bâtiment pendant une épidémie, savent la position cruelle qui est faite à chacun de ses habitants. A bord tout se voit, tout se sait. L'atteinte de la maladie, ses progrès, ses ravages, l'enlèvement des malheureux qui succombent, leur ensevelissement, leur immersion, rien ne peut être dissimulé. Dans de pareilles conditions, lorsqu'elles se prolongent quelque peu, il faut à l'équipage un moral de fer, et au chef qui suit pas à pas la marche du mal, qui voit ses moyens d'action diminuer incessamment, il faut cette puissance de volonté et d'énergie qui fait de l'officier de marine, commandant un bâtiment, une des plus belles expressions de l'être que Dieu a animé de son souffle divin au jour de la création... » (Troude. *Batailles navales de la France.*)

Nous avons appris beaucoup de nouvelles intéressantes sur les affaires de Russie : si cela mène à quelque chose ce sera bien, mais si on en reste à ces grands armements, ce sera fort ennuyeux de se voir supprimer une bonne partie de son congé pour rien. Enfin, ne nous préoccupons pas de l'avenir, et remettons-nous entre les mains de la Providence qui saura bien tout arranger pour le mieux.

J'ai été à terre une fois et j'ai visité la ville de Palma qui est assez belle : elle est bâtie au fond d'une grande baie, sur le bord de la mer, dans une plaine s'étendant au pied d'une montagne : on y voit deux édifices remarquables : l'un, une cathédrale fort grande et d'une architecture très hardie, mais construite avec de si mauvais matériaux qu'elle menace ruine : dans la nef, le tombeau de Jacques d'Arragon mort en 1300 environ ; pour quelques piécettes, le bedeau montre ce roi lui-même, qui est embaumé ; mais je n'aime pas à troubler la mort : j'ai donc laissé reposer en paix ses dépouilles. L'autre monument est l'hôtel de ville, dont le toit est soutenu par de très belles sculptures en bois.

Sept ans après, l'ancien aspirant de la *Capricieuse* revoyait ces côtes d'Espagne comme lieutenant de vaisseau commandant l'*Euphrate*... il évoquait les tristes souvenirs de cette fin de campagne et le retour à Toulon dans l'émouvante lettre suivante :

29 août 1861.

... C'est la troisième fois que je vois cette côte d'Espagne. La première, c'était en revenant de Chine avec la *Capricieuse*; il y avait plus de quatre ans que j'avais quitté la France, et, depuis plus de trois mois, nous étions en mer... le scorbut était bien fort, mais le commandant avait l'ordre de rentrer directement à cause de la guerre de Crimée, et il suivait ses instructions sans sourciller.

Tous les soirs nous venions virer de bord sur terre, car

nous avions vent debout. Chacun alors trouvait la force de monter sur le pont pour respirer et voir la côte ; la terre, c'est tout pour nous autres marins, c'était tout pour ces pauvres malheureux dont les membres tombaient lentement en pourriture, et qui savaient que la toucher c'était guérir ; et guérir, grand Dieu ! c'était revoir la France !... Que de fois alors le bruit se répandit tout à coup que le commandant allait mouiller dans quelqu'une de ces baies, Malaga, Carthagène, Alicante !... que de joie, que de mouvement, que d'espoir !... Mais hélas !... le « pare à virer » retentissait comme un glas de mort... et parmi nous, parmi tous ces cadavres ambulants, il courait comme un fluide glacial... tout restait morne, silencieux... puis chacun se traînait à la manœuvre, sans songer un instant à contester, à discuter le pourquoi. Après avoir montré notre glorieux drapeau aux cinq parties du monde, touchant au port, nous trouvions dans nos cœurs assez d'amour de la patrie pour lui faire encore ce sacrifice-là : celui du pays... et la *Capricieuse*, après s'être balancée tristement, étendait de nouveau ses ailes vers le large... sous la garde de Dieu !

Seulement, quand le lendemain nous venions faire un nouvel acte de renonciation, quand, une fois encore, nous venions tout sacrifier au devoir... après la prière, après le branle-bas et ce virement de bord fatal, nous jetions à la mer ceux que la mort avait saisis après une agonie de vingt à trente jours. Que de braves gens j'ai vu mourir ainsi !... Que de fois le maître d'équipage, avec son sifflet strident, a rendu les derniers honneurs à de pauvres enfants qui ne mouraient que de ne pas être à terre, et qui, au moment de rendre l'âme, se rattachaient parfois pour quelques heures à la vie, sous le coup d'un délire qui les transportait dans leurs cabanes...

Enfin, après avoir été une première fois jusqu'en vue de Toulon, après en avoir été rejetés par un coup de vent,

nous atteignîmes le port... Nous y entrâmes une après-midi, par un temps magnifique.

Cette pauvre *Capricieuse* était entourée d'une foule de petits bateaux; tous portaient des pères, des mères, des frères, des amis enfin... Que de cris de joie échangés entre les gabiers de la mâture et tous ces braves gens... Mais aussi, que de noms restaient sans réponse!... A mesure que nous avancions, on voyait successivement ces joyeuses voiles s'éloigner tristement comme de pauvres oiseaux blessés... Hélas! notre escorte était bien diminuée en arrivant au mouillage.

Cette nuit-là, j'avais le quart de minuit à 4 heures... tout le monde avait quitté le bord : chacun avait un parent, un ami qui l'attendait. Moi, j'étais arrivé trop tard, mon père, ma sœur n'étaient plus là!... Tout seul alors, sur ce pont morne et abandonné que je parcourais pour la dernière fois, je me mis à pleurer silencieusement, sans autre témoin que ce Dieu Tout-Puissant dont le bras m'avait soutenu à travers tant de périls et tant de découragements. . . . .

. . . .

⁂

Avant de partir en permission de vingt jours (c'est tout ce qu'il put obtenir), Bergasse du Petit-Thouars prit congé du commandant de Rocquemaurel. Que d'événements s'étaient passés depuis les durs débuts de Tahiti ! Ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il se sépara de celui qui avait guidé ses premiers pas avec autant d'affection que de rigoureuse sévérité. Jamais il ne devait oublier son ancien chef ; lorsqu'il apprit sa mort, bien longtemps après, l'aspirant de la *Capricieuse*, devenu capitaine de vaisseau, crut devoir payer un tribut de reconnaissance à sa mémoire ; il en fit l'éloge dans les termes suivants :

Le 1er avril dernier, notre vaillante marine à voiles

d'autrefois a perdu l'un de ses plus dignes représentants.

Retiré à Toulouse, sa ville natale, avant l'époque où l'heure de la retraite sonnait pour lui, M. le capitaine de vaisseau de Rocquemaurel a consacré les dernières années de sa vie à l'étude et au recueillement ; c'est entouré de l'estime, de la considération de ses concitoyens et soutenu par les consolations de la religion, qu'il s'est éteint après une existence qu'il a su remplir de ce qui élève le plus le cœur de l'homme sur la terre : la piété filiale et l'amour du pays.

Entré dans la marine par l'École polytechnique, il se faisait bientôt remarquer par une ténacité extrême, un bon sens mêlé de finesse qui n'excluait pas dans la pratique l'assistance de la théorie, et un amour du devoir, qui, il faut le dire, prenait le plus souvent la forme du rigorisme : peut-être même doit-on attribuer, dans une certaine mesure, à cette tendance de son caractère, les retards comparatifs que subit sa carrière, bien que, dès les débuts, son instruction variée et profonde ainsi que son habileté professionnelle eussent appelé sur lui l'attention des chefs éminents qu'il rencontra sur sa route.

Passant successivement sous les ordres des amiraux Hugon et Bruat, en escadre ; du prince de Joinville ; de l'amiral Dumont d'Urville durant sa mémorable campagne autour du monde, M. de Rocquemaurel commandait ensuite le brick *Cassard* dans les Antilles et sur les côtes du Maroc, puis était appelé par la confiance des amiraux, en 1848, à la Direction du Personnel, quoique simple capitaine de frégate ; il prenait enfin, en 1849, le commandement de la corvette la *Capricieuse*.

Ce fut alors qu'il fit son second voyage autour du monde, et que, durant près de quatre années il conduisit ce bâtiment à travers les archipels de l'Océanie et de l'Extrême-Orient, suivant les traces de nos plus hardis explorateurs, assistant les missionnaires sur les divers points du globe, et, à

cette époque troublée, maintenant le prestige de notre pavillon partout où il se trouvait.

Cette campagne fut rude : nouvelles du pays rares et parfois inquiétantes, ravitaillements difficiles, épidémies graves et répétées, parages dangereux et inexplorés, tout se réunit pour alourdir la tâche du commandant de la *Capricieuse*, qui, fatigué déjà par ses croisières précédentes, en proie à une infirmité cruelle, l'asthme, qui ne lui laissait pas un instant de repos, n'en resta pas moins inébranlable, suivant avec une persévérance inflexible les rares instructions qu'il recevait, et déployant au milieu des difficultés sans cesse renaissantes toutes les ressources d'un métier où il excellait.

Quand il revint à Toulon avec un équipage plus que décimé, l'escadre de l'amiral Bruat s'y trouvait, partant pour la Crimée : tous ses vaisseaux étaient à vapeur; les machines se substituant partout à la force de l'homme, ouvraient une ère nouvelle... l'avenir était là!

La *Capricieuse* ne représentait plus, dès lors, que le passé!... mais son commandant avait fièrement couronné sa carrière en montrant aux jeunes gens qui l'entouraient le parti que leurs devanciers savaient tirer des moyens réduits dont ils disposaient : il avait accompli sa tâche! et si, pour témoigner jusqu'au bout de son dévouement au pays, il accepta le rôle modeste de commandant d'un transport durant la guerre, ce ne fut que par esprit de devoir, et avec l'intention bien arrêtée de se retirer dès qu'il n'aurait plus à attendre que des honneurs qui ne l'avaient jamais tenté, et des avantages matériels que son désintéressement, aussi bien que ses goûts simples et élevés, lui avaient toujours fait dédaigner.

Fixé dès lors à Toulouse, il se consacra entièrement à sa vieille mère, à l'étude, et retraça dans des récits imagés, trop peu connus, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des Jeux floraux, le souvenir de ses nombreux voyages.

M. de Rocquemaurel était entré dans la vie à une époque tourmentée, et, si, partout où il avait été appelé à représenter la France, fidèle aux anciennes traditions de la marine et de son pays, il avait tenu à honneur de protéger les missionnaires, il n'avait pas reçu cependant le don inestimable de la foi

Mais cette bénédiction que Dieu, en venant sur la terre, accorda à « tous les hommes de bonne volonté », devait s'étendre à cette nature d'élite.

Un jour, il y a de cela quelques mois, il fit appeler le curé de sa paroisse : « Monsieur le curé, lui dit-il, je sens « que je m'en vais; je veux mourir en vrai catholique: « veuillez vous asseoir et me confesser ». Quand ce fut fini, il ajouta : « Demain vous direz la messe pour moi: « quoique je n'aie plus de jambes, je veux me trainer jus- « qu'à l'église et communier de votre main! »

Ce fut sa dernière campagne, et le 1er avril il rendait doucement à Dieu une âme élevée par les rudes épreuves de la vie et consolée par les sublimes espérances de la religion!

LIVRE II

GUERRE DE CRIMÉE

Embarquement sur le *Christophe-Colomb*. — Nouvelles de la guerre. — Le débarquement d'Eupatoria. — Bataille de l'Alma. — Épisodes. — Le Camp des Marins à Sébastopol. — Blessure à la tête.

Août 1854 à juillet 1855.

Dès son retour de permission, Bergasse du Petit-Thouars, promu enseigne, embarqua sur le *Christophe-Colomb*, transport armant à Toulon en vue de l'expédition de Crimée.
Aussitôt prêt, le bâtiment fit route pour la mer Noire.

Baie de Navarin, *Christophe-Colomb*,
le 14 septembre 1854.

Chère maman,

Tu seras peut-être étonnée de recevoir une lettre de moi datée des côtes de Grèce, après t'être attendue à ne pas en avoir avant mon arrivée à Constantinople : c'est que nous avons fait hier une avarie sérieuse dans notre machine, au moment où nous nous trouvions entre le cap Matapan et Cerigo; le commandant s'est décidé à venir ici pour faire une réparation provisoire. Le cas est fort grave, mais nous continuerons néanmoins jusqu'à Constantinople, où nous trouverons ce qu'il faut pour nous mettre suffisamment en état. Si nous arrivons à temps pour l'expédition, je serai fort content de ce petit retard qui me procure l'occasion de voir Navarin et de rester quelques jours dans le Bosphore; mais rien n'égale en ce moment mon mépris pour les « tourne-broches ».

Je me trouve fort heureux à bord : je crois que j'ai bien pris avec le commandant, et les officiers sont de braves garçons : puis, je suis tout à fait installé dans ma chambre et je m'y trouve le mieux du monde : je crois t'avoir écrit que j'avais fait quelques folies dans mes achats de livres; je ne les regrette

nullement malheureux, car je brave l'ennui. La navigation que nous faisons est excessivement intéressante, et je suis en train de rapprendre mon [illegible] à laquelle je m'attache autant que possible ; tu sais que ce n'est pas peu dire ! En un mot, je [illegible] à faire, et cela, sans être dépassé par [illegible], ce qui est bien la meilleure des choses du monde.

Le commandant est un homme très vif et très violent ; aussi, en dépit de la confiance et de l'amabilité qu'il me témoigne, serai-je toujours avec lui de la plus extrême réserve ; cette précaution et la résolution de me montrer encore plus actif dans mon service qu'il n'aura l'idée de l'exiger, sont, selon moi, les plus sûres garanties de conserver entière ma liberté d'esprit. L'école du père Croc[1] m'a profité ; il me semble que je me débrouillerais avec l'homme le plus difficile de la terre.

[illegible] *Christophe-Colomb*,
le 24 septembre 1854.

Chère bien-aimée mère,

A peine avions-nous jeté l'ancre ici, que des officiers d'une frégate, qui venait d'arriver de l'escadre, vinrent à bord et nous annoncèrent que le débarquement avait été effectué sur la côte de Crimée, à Eupatoria, avec le plus grand succès. On m'aurait appris que les habitants de la lune venaient de faire une descente dans notre planète que je n'en aurais pas été plus étonné ; il faut croire que Dieu nous conduit, car il serait impossible d'expliquer cela autrement...

Pour reprendre de plus haut, l'expédition de Crimée fut résolue dans le conseil de guerre de Varna du 26 août par le maréchal de Saint-Arnaud, contre l'avis de tous, et

[1] Surnom donné au commandant de Rocquemaurel par les aspirants de la *Capricieuse*.

surtout des Anglais. Le 5, l'embarquement de 5.000 hommes destinés à l'expédition était terminé et les vaisseaux à voiles prenaient le large. Ils remontèrent la côte d'Europe et vinrent mouiller vers le milieu du golfe d'Odessa. Au bout de deux jours cette force navale fut rejointe par toute l'escadre à vapeur remorquant les navires de transport, de sorte que 250 ou 300 navires se trouvèrent ainsi réunis, offrant le spectacle le plus imposant du monde ; l'ordre le plus parfait régnait partout. Une centaine de bâtiments à vapeur entraînaient toute cette armée, qui vint mouiller le 13, un peu dans le sud d'Eupatoria, devant une immense plage, point de débarquement choisi.

Rien ne paraissant sur la côte ni sur les collines des environs admirablement éclairées par le soleil levant, l'amiral Hamelin donna par signal ordre aux quatre chaloupes de nos vaisseaux à trois ponts d'aller reconnaître les environs. Elles s'avancent en bon ordre, les hommes débarquent, marchent d'abord avec précaution, et finissent par se débander et à parcourir les environs : enfin, ils aperçoivent près du village un officier russe tellement abasourdi qu'il ne songe même pas à se sauver : le brave homme tout ému leur dit qu'il ne peut se défendre *puisqu'on l'a surpris* : « Venez déjeuner à bord, cela vous remettra », lui dit-on. Ainsi fut fait, et, après un bon repas, le boyard assista au débarquement qui se fit comme par enchantement, car, à 4 heures du soir, nos 58.000 hommes étaient retranchés sur les hauteurs du voisinage.

Les habitants sont aussitôt accourus avec des moutons, des chevaux, du blé, du fourrage ; 2.000 cosaques se sont enrôlés volontairement, et Mentchikoff à qui on est venu l'annoncer à Sébastopol s'est mis à rire, en se moquant du premier qui lui en a porté la nouvelle. — Le lendemain l'armée marchait en suivant le rivage, tandis que la flotte longeait la côte : la mer était devenue mauvaise, mais tout était à terre...

Rade de Beicos, *Christophe-Colomb*
le 29 septembre 1854.

Chère bien-aimée mère,

L'armée débarquée près d'Eupatoria se mit en marche vers le troisième jour seulement, la mer étant devenue très grosse le 15, et empêchant de transporter à terre les vivres et le matériel. Chacun reprenait courage et beaucoup brûlaient de réparer les armes à la main les sarcasmes dont ils avaient été prodigues à l'égard du maréchal; car sa décision avait été traitée d'impéritie, manifestation chez plusieurs d'une grande faiblesse et d'un plus grand découragement encore. — Cheminant ainsi en s'appuyant sur l'escadre, les troupes arrivèrent à la rivière de l'Alma : l'ennemi, retranché sur la rive gauche, avait depuis longtemps garni les hauteurs de batteries formidables : il semble évident, maintenant, que le plan de Mentchikoff était de laisser l'armée s'avancer jusque-là et de l'écraser au passage de la rivière.

Voici la disposition du terrain : sur la rive gauche des falaises assez élevées couronnées de batteries armées d'une centaine de pièces; sur le versant, des champs de vigne; en bas, une bordure de jardins, puis une plaine couverte de meules de foin, et enfin un mamelon presque à portée de l'artillerie russe. A peine en descendait-on, qu'on avait toute la plaine à traverser sous le feu de l'ennemi, à passer les jardins admirablement placés pour établir une ligne de tirailleurs, la rivière, et enfin à gravir les falaises, toujours sous une grêle de projectiles : cette position était donc inexpugnable, et, comme l'écrivait Mentchikoff retranché avec 45.000 hommes, « seraient-ils 300.000 qu'il n'en sortira pas un »...

L'armée arriva devant ces lignes dans la journée du 19, et des reconnaissances commencèrent aussitôt. Dans l'une

d'elles, un vieux lieutenant-colonel d'état-major, à la vue très basse, s'étant avancé assez loin, crut apercevoir un escadron de troupes anglaises : il se dirigea de leur côté, mais il fallut qu'il en fut entouré, pour comprendre sa méprise : c'étaient des lanciers russes, qui portent eux aussi des uniformes rouges. Le pauvre homme fut enlevé en un clin d'œil et envoyé à Saint-Pétersbourg accompagné, dit-on, d'une lettre dans laquelle Mentchikoff annonçait à l'empereur que, selon sa prévision, nous nous étions avancés, et qu'avant peu il aurait le plaisir d'acheminer beaucoup d'autres prisonniers.

La bataille ayant été résolue pour le lendemain, les dispositions furent prises et l'armée répartie en trois divisions. L'aile droite devait être formée par les Anglais, le centre et l'aile gauche par nous.

La matinée du 20 se passa sans événements, car le vallon était couvert d'une brume épaisse; mais, vers 10 heures, un vent d'Ouest se leva qui dissipa tout en peu de temps. — Nos troupes n'avaient pris le matin que du café, car on supposait que la brume ne tomberait que fort tard, aussi se hâta-t-on de refaire une seconde distribution avec un biscuit par homme, la soupe ne pouvant être prête que vers midi.

A 11 heures, l'armée commence à se mettre en marche; d'abord doucement. Mais en présence des ravages causés par l'artillerie ennemie qui enlève des files d'hommes entières, les corps français sont déployés en tirailleurs et s'avancent au pas de course, culbutant tous les Russes qui se trouvent sur la rive droite. L'ennemi met le feu à toutes les meules disposées d'avance, nos troupes se heurtent à cet incendie qui masque la rivière ; tous ces obstacles sont franchis au pas de course, la fusillade s'engage dans les jardins; les Russes en sont débusqués, les coteaux gravis sans un arrêt, enfin le plateau est couronné par nos hommes : là, le carnage devient affreux des deux côtés... les Russes ne cèdent pas, car les Anglais ne sont

pas arrivés, et notre armée se trouve débordée par la droite.

Partis au pas d'exercice et en masses serrées, nos alliés avaient été décimés par l'artillerie qui les foudroyait des hauteurs, et le général n'avait pas tardé à envoyer un aide de camp dire au maréchal que la position lui semblait inattaquable de front; pour toute réponse celui-ci avait montré à cet officier les hauteurs couvertes déjà par nos tirailleurs et notre drapeau flottant sur le plateau; l'aide de camp, sans attendre de réponse, était retourné vers son général : « Il le faut!! » dit celui-ci. Faisant mettre l'arme au bras à sa division, ils s'avancent tranquillement au pas ordinaire, serrant les rangs après chaque décharge, sans s'arrêter un seul instant, gravissent les falaises, et emportent aussi les redoutes à la baïonnette : tout cède, mais les Russes se retirent en bon ordre, disputant le terrain pas à pas. Si nous avions eu de la cavalerie, c'en était fait de l'armée; malheureusement elle n'a pu être inquiétée dans sa retraite qu'elle a effectuée avec un courage admirable.

L'affaire engagée à 11 heures durait encore à 4 heures et demie du soir, mais l'ennemi était victorieusement repoussé; toute la ligne de redoutes enlevées laissait Sébastopol sans boulevard, la correspondance du général Mentchikoff était prise, et le maréchal dînait le soir dans sa tente avec les poulets froids, les pâtés et le champagne laissés dans les caissons de son adversaire. Une lettre trouvée dans ses papiers était adressée à l'empereur et n'avait pu être finie : « Je vous avais promis de tenir contre « des hommes, lui écrivait-il; mais j'ai eu affaire à des « lions. Envoyez-moi des renforts à la hâte, ou je ne puis « résister »...

Cette affaire de l'Alma peut prendre place à côté de nos plus brillants faits d'armes; c'est une grande bataille, tant à cause du nombre d'hommes en présence qu'à cause des résultats; chacun a bravement payé de sa per-

sonne, depuis le maréchal jusqu'au dernier des soldats. Si l'on avait attaqué cette position dans les règles, c'est-à-dire par grandes masses, jamais on n'eût pu franchir les hauteurs; pour réussir, il fallait des hommes aussi sûrs que les nôtres, aussi exercés, qui se sont avancés en ordre dispersé, tirant de loin sur tout ce qui s'offrait à leurs coups, rampant à quatre pattes sans laisser prise à l'artillerie ennemie, et qui, lorsqu'ils ont eu couronné les hauteurs, se sont réunis pour faire de ces charges à la baïonnette, au pas de course, si terribles qu'elles leur ont fait donner le nom de bêtes fauves. Les Anglais ont montré aussi, on peut le dire, une audace héroïque. N'étant pas exercés à la guerre de tirailleurs, ils se sont avancés en colonnes, donnant prise facile à l'artillerie ennemie qui, dans sa première décharge, a enlevé 9 officiers d'un régiment, sans compter les soldats : ce fait d'approcher des redoutes, l'arme au bras, sans précipitation, et d'arriver ainsi à portée de fusil, sans qu'on ait pu remarquer chez eux la moindre indécision, est pour moi la preuve d'un courage moral surnaturel. Malheureusement aussi, c'est cette lenteur, ce calme, qui les a fait décimer et qui nous a coûté tant de braves gens, car nos troupes se trouvaient avoir à soutenir pendant ce temps tout le poids de l'armée ennemie.

Quand les armées se sont retirées dans leurs campements, que les Russes ont eu évacué toutes leurs positions, on a vu un corps de 7 ou 8.000 Turcs, qui faisaient partie du centre et qui avaient sans doute trouvé qu'il faisait trop chaud, s'abattre comme des chacals sur ce vaste champ de morts et de mourants (je crois être loin de toute exagération en disant 4 ou 5.000!) et dépouiller les cadavres des Russes; il paraît qu'ils se sont vêtus tous, car beaucoup de bagages avaient été abandonnés, et qu'ils se sont ainsi payé les huit ou neuf mois de solde qui leur sont dus.

La journée du lendemain fut employée à ensevelir les

morts et à transporter les blessés à bord des navires prêts à les rapporter à Constantinople. Le compte des pertes est énorme : le chiffre des hommes hors de combat s'élève à 2.000 ou 2.200 chez nous et autant chez les Anglais, dit-on. Là-dessus, le tiers est mort ou grièvement blessé, et, surtout chez les officiers, le déchet est effrayant. Presque tous ont été frappés mortellement. Les Russes ont laissé plus de 4.000 cadavres sur le champ de bataille, et encore n'avions-nous pas d'artillerie à proprement parler, pas de cavalerie pour couper la retraite et faire des prisonniers ; presque tous ont été tués par nos carabines à tige. Leurs tirailleurs sont très bien armés et fort adroits ; ils nous ont fait beaucoup de mal. Je crois qu'ils n'ont perdu que peu d'officiers, car ils avaient pris l'excellente précaution de les faire habiller en soldats, portant un fusil eux aussi, pour donner le change. Les nôtres, au contraire, offraient un but commode aux balles ennemies. On n'a cessé ainsi de tirer sur le maréchal qui n'a pas été atteint par miracle. Le lieutenant-général Canrobert, qui gravissait bravement les falaises en tête de sa division, a eu une épaulette enlevée et reçu une blessure à la main. Le général Thomas, que l'on disait grièvement blessé, n'a heureusement qu'une atteinte de peu d'importance. Il est ici maintenant et se trouve hors de danger.

Les quelques Russes qui ont été ramassés blessés (la plupart ont été enlevés et emmenés par les leurs, ce qui fait que leur perte peut être évaluée à 7 ou 8.000 hommes hors de combat) étaient plongés dans le plus sombre désespoir et repoussaient toute espèce de soin avec une extrême défiance ; ils ne voulaient rien boire qu'on n'eût goûté avant eux. Ils commencent à retrouver courage et à comprendre qu'on ne veut pas leur faire trop de mal. Le choléra fait, d'après eux, des ravages effrayants à Sébastopol. Ils se plaignent aussi de leurs officiers et disent hautement que s'ils s'étaient fait tuer à leur tête, comme les nôtres, ils n'auraient pas cédé.

Voici, chère maman, à peu près tout ce que j'ai pu apprendre sur ce combat ; depuis, nous avons su que l'armée a continué à avancer et qu'elle est arrivée jusque sous les murs de la ville sans trouver de résistance sérieuse. Plusieurs corps se sont rendus, et, ce qui ferait supposer que les Russes se regardent comme perdus, c'est qu'ils coulent maintenant plusieurs de leurs vaisseaux à l'entrée du port pour que les alliés ne puissent pas hiverner là pendant les mauvais temps. On dit qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ; mais ce qui est sûr, c'est que le jour où une brèche aura été pratiquée, il ne manquera pas de braves gens pour y passer.

Nous voici réparés maintenant à peu près ; j'espère que dans deux ou trois jours nous aurons des nouvelles par nous-mêmes.

Peu après la bataille de l'Alma, imitant en cela l'initiative du vice-amiral anglais, le vice-amiral Hamelin qui avait déjà offert au commandant en chef de l'armée de terre le concours des vaisseaux comme diversion, mit à sa disposition des matelots fusiliers, des pièces d'artillerie et des matelots canonniers pour les servir. Cette offre fut acceptée avec empressement, car le général Canrobert avait bien vite aperçu la position d'infériorité dans laquelle il allait se trouver. Il était, en effet, réduit à un parc de siège composé de pièces de 16 et de 24, alors que, par suite de la destruction de leurs vaisseaux, les Russes pouvaient disposer des canons de fort calibre qui les armaient et des canonniers qui étaient à bord. La marine débarqua 10 obusiers de 22 centimètres et 20 canons de 30 numéro 1, approvisionnés de 150 coups par pièce, 25 officiers, 18 aspirants, 500 matelots canonniers, 500 matelots fusiliers et 30 artilleurs fuséens. Le commandement du bataillon de fusiliers et celui de la batterie qui devait être armée avec ces pièces furent donnés aux capitaines de frégate Pichon et Méquet (Eugène), auxquels furent adjoints les lieutenants de vaisseau Pigeard, Chaperon, Roland, de Somer et d'Apat. Le capitaine de vaisseau Rigault de Genouilly prit la direction supérieure de cette brigade navale, et cet officier fut remplacé dans le

commandement du vaisseau la *Ville-de-Paris*, par le capitaine de frégate Dompierre d'Hornoy. La position avancée de Kamiesh nécessitait des précautions spéciales. La marine fut autorisée à établir une batterie sur une des pointes de la baie Streletz-Ka, dans laquelle le drapeau de la France flottait depuis le mois d'octobre. Cette batterie, de 6 canons de 50 et de 4 obusiers de 22 centimètres, était commandée par le capitaine de frégate Penhoat. On lui adjoignit 4 lieutenants de vaisseau, 4 enseignes de vaisseau, 5 aspirants et 1 chirurgien ; 150 matelots canonniers armèrent cette batterie, et la garde en fut confiée à 150 matelots fusiliers. Porté alors à 1.300 hommes, l'effectif des marins employés au siège de Sébastopol s'éleva graduellement au chiffre de 2.500. Dans le tracé des tranchées arrêté par le génie, la marine eut la charge de construire et d'armer les batteries numéros 1 et 2, composées de 20 pièces de 30 et de 80, et formant l'extrême gauche de la ligne. Ces travaux durent être faits pendant la nuit, car l'ennemi les contraria par une canonnade en quelque sorte continue. On conçoit quelles difficultés on eut à vaincre pour traîner des pièces d'un tel calibre jusqu'aux emplacements choisis pour l'établissement de ces batteries. On ne saurait trop dire ce qu'il fallut de patience, d'industrie, de volonté et de ténacité, pour parer à tous les événements imprévus qui se présentèrent ; les obstacles furent aplanis, les difficultés furent vaincues, et la marine montra les puissantes ressources qu'offre son personnel.

. . . .

Le 17 octobre eut lieu la grande attaque par terre et par mer de Sébastopol.

... Les batteries de siège armées par la marine, acquirent ce jour-là une réputation qu'elles surent conserver jusqu'à la prise de la ville. La batterie numéro 1 était commandée par le capitaine de frégate Lescure, qui avait sous ses ordres les lieutenants de vaisseau de Martel et Marivault. La batterie numéro 2 avait pour chef le capitaine de frégate Méquet (Eugène), assisté des lieutenants de vaisseau Bianchi et Tricault. La batterie numéro 6, dite du fort Génois, était dirigée par le capitaine de frégate Penhoat et les lieutenants de vaisseau Rallier et Lévêque. L'état dans lequel ces trois batteries furent mises, le nombre de leurs tués et de leurs blessés constataient l'importance que l'ennemi attachait à

leur destruction. Leurs pertes étaient telles que le général d'artillerie avait dû leur donner l'ordre de cesser de tirer. Les Russes prenant ce silence pour une impossibilité absolue de continuer de combattre, firent une sortie afin d'achever ce que leurs canons avaient si bien commencé. Aperçus à temps, ils avaient été repoussés par les gardes de tranchée et par un détachement de marins conduits par le capitaine de vaisseau Rigault de Genouilly.

. . . .

... Le jour du combat d'Inkermann (5 novembre), pendant que les alliés livraient la première bataille qui leur était offerte depuis leur arrivée devant Sébastopol, les Russes tentèrent d'envahir la gauche de leurs attaques confiée à la marine. Cette tentative échoua complètement. Arrêtés par les troupes de soutien de ces batteries, les agresseurs dont le nombre fut évalué à 5.000, furent repoussés et culbutés à l'arrivée de deux détachements de marins commandés, l'un par le lieutenant de vaisseau Marivault et conduit par le capitaine de vaisseau Rigault de Genouilly en personne, l'autre par le capitaine de frégate Pichon, auquel le capitaine de frégate Penhoat s'était adjoint[1].

Rade de Kamiesh, *Christophe-Colomb*,
le 16 décembre 1854.

Chère bien-aimée mère,

Ce qui occupe le plus les esprits en ce moment, c'est l'attente d'une promotion dont on ne connaît que la tête : le vice-amiral Hamelin vient d'être nommé au grade d'amiral de France. Cela fait grand plaisir ici, et, pour ma part, je trouve qu'il ne l'a pas volé, comme on dit. L'empereur, en même temps, lui laisserait la faculté de rentrer en France. L'amiral Bruat aurait ainsi la possibilité de gagner son bâton de maréchal; je doute qu'il attende la fortune en dormant; il ira, j'en suis sûr, la chercher plus près des forts que nous n'avons été; lui et le général Canrobert

[1] Troude. *Batailles navales de la France.*

serviront un de ces jours un réveillon choisi à nos ennemis. Nous le désirons tous, car il n'y a que de mauvaises chances à courir si l'on n'en finit bientôt; les renforts continuent à leur arriver de tous côtés, et leur insolence devient extrême; pour ne t'en citer qu'un exemple, je vais te raconter une petite histoire qui nous a tous rendus furieux.

Il y a quelques jours, vers midi, nous n'avions en observation devant Sébastopol qu'une petite corvette à vapeur, la *Mégère*. Elle avait ses feux allumés, mais n'était pas prête à marcher. Tout à coup on voit sortir à toute vapeur une frégate russe qui fait route dessus en longeant la côte. Tous les navires poussent leurs feux, mais personne n'est en pression. La *Mégère* appareille dès qu'elle peut, et commence à tirer pendant que la frégate s'en rapproche rapidement. Heureusement pour notre corvette, son ennemie aperçoit bientôt deux bâtiments mouillés dans une crique (le *Vautour* et le *Caton*); elle fait route sur eux, et tire à toute volée contre ces avisos dont l'un est en fer, Dieu merci, sans les atteindre, car un seul de ces énormes boulets de 68 livres eut suffi pour couler le *Caton*; ceux-ci ripostent et, plus heureux, lui envoient sept obus dans sa coque, où ils éclatent. Une seconde frégate russe sort à ce moment, mais elle et la première sont obligées de rentrer, car, de tous côtés, nos bâtiments attardés un instant, arrivaient fort à propos. Inutile de te dire que la chasse fut vivement appuyée.

Le surlendemain de cette petite affaire, vers midi aussi, un canot russe sort avec le pavillon parlementaire, longe la côte sans qu'on l'aperçoive, et arrive près de la crique du *Vautour* et du *Caton*, où il est vu, mais après que l'officier avait pu s'assurer de nos positions de l'aile gauche. Aussitôt les navires en observation lui envoient des embarcations, et il est amené près du *Roland*; là, l'officier russe déclare qu'il veut parler à l'amiral anglais Lyons, ce qui

lui est refusé, puisque, pour cela, il faudrait le laisser s'avancer encore et finir de vérifier ce qu'il n'a peut-être fait qu'apercevoir; il dit alors qu'il parlera à un officier anglais et, tout en attendant son arrivée, la conversation s'engage avec le commandant la Roncière le Noury du *Roland* : « Eh bien, commandant, lui dit l'officier, vous occupez là un bien mauvais mouillage : bientôt il ne sera plus tenable, d'autant plus que vous manquez de tout ici. — Eh non! lui répond l'autre, nous sommes, au contraire, je vous assure, fort à notre aise ici; et vous ?. — Oh! pour nous, inutile de le dire, nous sommes parfaitement,... et puis nous sommes chez nous. — Eh! Eh! nous y sommes aussi un peu », lui réplique le commandant la Roncière. — Sur ce, un officier anglais arrive et demande en anglais ce qu'il veut : « Oh! par exemple, vous, lui dit l'officier russe, faites-moi le plaisir de me parler français si vous voulez que je vous entende ». On s'explique alors : il dit que l'amiral russe ayant, il y a trois ou quatre ans, reçu un fromage de Chester de l'amiral Lyons, le prie à son tour d'accepter un chevreuil et du gibier. Tu dois voir la figure des spectateurs... « L'amiral me charge aussi de dire à l'amiral Lyons qu'il l'engage à ne pas laisser ses frégates venir si près des forts... l'autre jour nous n'avons pas tiré, mais qu'elles n'y reviennent plus!.. »

Que dis-tu de la scène?... C'est pousser un peu loin la plaisanterie! Aujourd'hui il nous est venu du camp la nouvelle que Mentchikoff aurait envoyé au général Canrobert un parlementaire pour l'engager à évacuer la Crimée dans dix jours, sous peine d'être culbuté dans la mer; à quoi notre général aurait répondu qu'il était plus humain, car il lui donnait quinze jours pour rendre la ville.

La cause de toutes ces bravades n'est pas difficile à connaître : depuis plus de vingt jours nous ne tirons plus un coup de canon, occupés que nous sommes à placer de nouvelles batteries, et les Russes éprouvent plus de

frayeur de notre silence que d'un bombardement sévère; ils savent fort bien que le temps n'est pas éloigné où leur position ne sera plus tenable.

Nos soldats ont toujours le meilleur esprit du monde; on a les plus grandes peines à contenir leur impatience.

Le *Christophe-Colomb*, après avoir joué le rôle de transport et effectué plusieurs voyages, débarqua une partie de son état-major et de son personnel pour renforcer l'effectif de l'armée de siège à terre.

Bergasse du Petit-Thouars fut du nombre; il alla prendre son service au camp de la Marine où il se trouva placé, pour la première fois, sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly[1].

Après un hiver très rude, le retour de la belle saison permit la reprise active des opérations contre Sébastopol.

Treize batteries étaient alors armées par la marine. L'enseigne du Petit-Thouars fut affecté à la batterie numéro 10, de 7 canons de 90, commandée par le lieutenant de vaisseau Rallier[2], et placée sous la direction du capitaine de frégate Ohier[3].

Camp de la Marine, le 28 mai 1855.

Chère bien-aimée mère,

J'ai enfin de bonnes nouvelles à te donner sur les événements de Crimée! Je crois t'avoir dit dans mes dernières lettres[4], que pendant qu'on enlevait aux Russes les ouvrages avancés du côté de la Quarantaine, on embarquait des troupes pour faire une expédition du côté de

[1] Le capitaine de vaisseau, plus tard amiral et ministre de la Marine, Rigault de Genouilly, avait été nommé contre-amiral au mois de décembre 1854. (Voir p. 129.)

[2] Devenu plus tard contre-amiral.

[3] Du Petit-Thouars devait retrouver plus tard le commandant Ohier en Cochinchine. (Voir la campagne du *Dupleix*.)

[4] Ces lettres n'ont pas été retrouvées dans les papiers de l'amiral du Petit-Thouars.

Kertch. Nous avons appris, hier, que cette expédition a réussi complètement. Les troupes débarquées près de Kertch se sont emparées de cette ville sans la moindre résistance et ont été aussitôt dirigées sur Iénikalé qui est également tombé en notre pouvoir. Les Russes n'ont tenu nulle part et se sont retirés en faisant sauter et en brûlant tout ce qu'ils ont pu. Fort heureusement, ils ont été surpris et n'ont pas pu achever leur œuvre de destruction, de sorte qu'il est encore resté entre nos mains un assez grand nombre de sacs de froment, d'avoine, de ballots de foin, etc., qui ne manqueront pas d'être d'une grande utilité pour l'armée. On a aussi trouvé de grandes usines pour la fabrication des balles, boulets, etc., qui n'avaient pu être complètement détruites. Nos petits navires sont aussitôt entrés dans la mer d'Azov où ils ont capturé tous les bâtiments marchands et les bâtiments de guerre qui s'y étaient réfugiés au commencement de cette phase ; malheureusement tous se brûlent ; on n'aperçoit que des incendies.

L'ennemi se trouve ainsi coupé des approvisionnements qui lui arrivaient par le bassin du Don ; cette affaire va, sans aucun doute, se compléter par la prise d'Arabat et de Kaffa ; l'armée russe se trouvera ainsi complètement isolée et prise entre les troupes alliées dans le Sud, les deux mers, et, dans le Nord, les grandes steppes qui s'étendent de Simféropol jusqu'à Pérécop.

Pendant que cette expédition réussissait si complètement, nous passions la Tchernaia, et nous venions camper sur le flanc gauche de l'armée russe ; cette manœuvre a été conduite par le général Canrobert. On espère commencer bientôt le mouvement tournant qui doit amener le blocus de la place.

Ces succès obtenus en peu de jours ont été du meilleur effet : le général Pélissier ne semble pas le moins du monde embarrassé de sa responsabilité. Après les affaires

des Ambassades dans lesquelles nous avons perdu assez de monde et particulièrement des soldats de la Garde. [illegible] lui disait le général que la armée [illegible] l'Empereur ne seroit sans doute pas [illegible]

sens toute l'inquiétude que vous allez ressentir en recevant la lettre d'un étranger au lieu de celle de ce fils si cher, aussi je me hâte de vous assurer que ses jours ne courent aucun danger.

Hier, Madame, Bergasse du Petit-Thouars était de service dans la batterie 10 ; un boulet frappant l'épaulement de la batterie près de l'endroit où il se trouvait, lui couvrit le visage de terre avec assez de force pour le renverser sans autres blessures que des écorchures et des contusions légères ; malheureusement, il entra assez de terre dans ses yeux pour écorcher les paupières et y déterminer une grande irritation. Il ne peut plus les ouvrir. En le pansant ce matin, le docteur a soulevé la paupière de l'œil gauche ; votre fils a distingué les amis qui l'entouraient ; il n'a malheureusement pas été possible d'en faire autant à l'œil droit qui est plus fortement frappé.

Lorsqu'il est arrivé hier au camp, l'irritation des paupières n'était pas encore tellement développée que l'on ne pût parfaitement enlever toute la terre qui était dans ses yeux et il y voyait des deux côtés.

Vous pouvez compter, Madame, que tous les soins que réclament son état lui seront donnés avec un grand empressement, car on ne peut connaître votre bon fils sans l'aimer de tout son cœur ; aussi les médecins le soignent-ils en véritable ami et ses camarades le veillent-ils avec un soin jaloux. Il ne vit pas seul dans sa tente ; il a avec lui un de ses amis[1] qui ne le quitte pas, et qui tâchera plus particulièrement de lui adoucir la longueur de sa guérison. Pour vous donner une idée de l'estime dont jouit ici le jeune enseigne, je veux vous dire combien j'ai été touché

[1] M. O. de Tarade, ami d'enfance de Bergasse du Petit-Thouars, était alors attaché au service de la Trésorerie de l'armée; il débutait dans la carrière au Camp de Sébastopol.

Après la guerre de 1870, le comte de Tarade fut nommé Payeur général de l'armée.

ce matin de voir arriver dans sa tente plusieurs des chefs de pièce de sa batterie, qui sont venus lui serrer la main, et témoigner de leur respectueux attachement.

Il supporte cette épreuve avec le plus grand courage et la résignation d'un chrétien ; c'est vous dire qu'il attend tranquillement l'heure de sa guérison !... Nous espérons que Dieu l'accordera prompte et entière aux prières ardentes d'une bonne mère, d'une sœur bien-aimée, et à celles si sincères des amis qui l'entourent.

J'informe, Madame, l'amiral du Petit-Thouars, de l'amitié duquel je m'honore, de l'accident arrivé à son neveu, et vous pouvez compter que je vous tiendrai exactement au courant de la santé de votre excellent fils : je suis père, et je sais toute la sollicitude que l'on a pour ses enfants !...

Votre bon fils à qui j'ai lu cette lettre vous envoie ses meilleurs baisers ainsi qu'à sa sœur ; il vous recommande le courage et la résignation dont il veut vous donner l'exemple.

Veuillez agréer, etc...

G. Ohier.
Capitaine de frégate.

Avec une sollicitude aussi flatteuse pour celui qui en était l'objet, qu'à la louange du chef dont elle émanait, le commandant Ohier ne cessa pas de tenir la mère du blessé au courant des progrès de la guérison. Pendant seize jours celui-ci reçut au camp de la Marine les soins les plus empressés de ses camarades et de ses matelots ; ces derniers se relayaient à son chevet jour et nuit, allant sans cesse puiser de l'eau à bonne distance, et parfois sous le feu de l'ennemi, pour rafraîchir les compresses qui couvraient ses yeux.

Le 23 juin cependant, une occasion de rapatriement se présentant, il fut décidé que Bergasse du Petit-Thouars serait transporté à bord du *Fleurus*.

Au Camp des Marins, le 23 juin 1855.

Madame[1],

Les événements ont marché plus vite que je ne le pensais. Bergasse du Petit-Thouars nous a quittés ce matin pour embarquer sur le vaisseau le *Fleurus* qui le conduira à Toulon.

Il part heureux et bien content de l'espoir d'aller bientôt vous revoir; cette douce pensée le console de tous les ennuis de sa blessure; car, à son âge, il est très pénible d'être pendant si longtemps privé de la vue; il a, du reste, une énergie morale qui lui fait tout supporter avec une résignation toute à son honneur.

Vous serez heureuse, Madame, d'apprendre que votre excellent fils a été apprécié ici comme vous ne pouvez manquer de l'avoir jugé vous-même; il emporte les regrets de tous et laisse au Camp des affections bien sincères qui ne l'oublieront pas.

Pendant toute sa maladie, ses supérieurs, ses camarades et ses inférieurs en grand nombre, lui ont donné des preuves positives de toute leur estime, par l'intérêt que chacun lui a porté pour la guérison de sa blessure; c'est qu'en vérité on ne peut être et un meilleur garçon, et un officier servant avec plus de zèle, plus de dévouement, plus d'intelligence et plus de brillante bravoure.

Veuillez agréer, etc...

Le 27 juin le blessé put ouvrir un œil. Avec la permission du docteur il reprit peu à peu sa correspondance avec sa mère.

Constantinople, *Fleurus*, le 27 juin 1855.

Ma bien-aimée mère,

Comme tu le vois, on me laisse l'usage de mon œil

[1] Lettre du commandant Ohier.

gauche. J'en profite pour t'embrasser ainsi que Perpétue. Je vais très bien, je suis parfaitement soigné et le commandant du *Fleurus*, M. Pâris[1], pousse la bonté pour moi au point de me prendre à sa table jusqu'en France et de me loger chez lui. Je suis très content d'être parti. Que d'actions de grâces nous avons à rendre à Dieu, car je suis sûr de mon œil gauche et j'ai *toutes* chances pour y voir aussi du droit.

Adieu, je t'embrasse encore, car on ne veut pas que je me fatigue.

Au Camp sous Sébastopol, 29 juin 1855.
(2e division, 2e corps).

Madame[2],

... Vous savez qu'Abel était sollicité par le médecin et aussi par tous ses amis, pour prendre un congé de convalescence. Il lui fallait un repos absolu et, ce repos, jamais il ne l'eût trouvé au Camp. Le mouvement, le bruit étaient continuels autour de lui; cent personnes entraient par jour sous cette tente ouverte à tous les vents, ouverte au soleil, ouverte surtout à la poussière, et Dieu sait s'il y en a sur cet affreux plateau de Chersonèse ! Abel, sans cesse dérangé, devait en outre avoir la tête enveloppée de mouchoirs, de bandeaux, de compresses pour préserver ses yeux de toute atteinte ; tous ces linges qui entretenaient la chaleur, lui étaient insupportables et ne servaient qu'à attirer le sang au lieu de l'éloigner. Bien qu'entouré de soins et d'attentions, il était évidemment mal placé pour guérir — il le comprit et se décida à demander son congé. Il le fit un peu à regret peut-être, car il avait à cœur de conserver son poste aussi longtemps que possible et de témoigner sa bonne volonté, sinon par son action, du moins par sa

[1] Devenu plus tard vice-amiral, membre de l'Institut (1806-1893).
[2] Lettre de M. O. de Tarade.

présence. Enfin il le demanda sur l'instance de ses amis, et la permission arriva presque aussitôt. Le *Fleurus* devait partir le 24 ou le 25 de Kamiesch ; votre fils alla y prendre passage.

Le samedi matin, tous ses effets furent placés sur le convoi qui se rend tous les jours du Camp de la Marine à Kamiesch, et Abel, placé à cheval, soutenu et escorté par ses amis, put se rendre sans aucun encombre à destination. La petite traversée de la plage au navire se fit également sans le moindre accident.

Je ne pus, malgré tout mon désir, assister mon ami pendant ce petit voyage ; mon service me retint, il me fut impossible de m'absenter ; mais le lendemain, dès 4 heures du matin, je partis du Camp et je me rendis à bord du *Fleurus*, un magnifique vaisseau à hélice de 100 canons. Je trouvai Abel ravi, point fatigué, se portant à merveille, ne souffrant aucunement des yeux. J'omets de vous dire qu'il était installé non pas dans un dortoir improvisé, ni même dans quelque carré plus confortable : *il était bel et bien dans la chambre du commandant*, couchant dans son lit, s'asseyant dans ses fauteuils, foulant ses tapis, ayant nuit et jour son domestique à sa disposition. Ce digne commandant avait tout cédé et s'était logé lui-même dans un coin isolé de son appartement. Je crois qu'il n'est pas possible de donner une marque de plus flatteuse distinction. Pendant que j'étais présent, il vint causer avec Abel, lui dit les meilleures paroles et mit tout ce qu'il possédait à sa disposition avec une bonté infinie.

Le médecin du navire entra presque aussitôt et fit le premier pansement.

... Comme vous le voyez, Madame, Abel s'embarque dans les meilleures conditions ; ce fut un bonheur pour moi de le voir en si bonnes mains ; je ne sais vraiment s'il eût été possible de souhaiter quelque chose de plus. Il tenait à ce que vous sachiez de suite *sa chance*,

comme il me disait, et c'est de sa part que je vous transmets ces premiers détails ; lui-même les complétera. Le *Fleurus* doit s'arrêter à Constantinople le temps de faire du charbon ; il se dirigera directement sur Toulon.

Quant à moi, je n'ai pas besoin de vous dire, Madame, combien l'absence d'Abel attristera désormais mon séjour en Crimée : je m'étais promptement fait à ce doux commerce d'amitié ; si nous ne nous voyions pas aussi souvent que nous l'eussions voulu, du moins nous savions qu'au premier appel nous pourrions nous réunir, nous porter mutuellement secours, et c'était assez pour nous laisser la confiance. Le charme est maintenant rompu. Abel va trouver près de vous toute la joie que son cœur peut souhaiter ; qu'il en jouisse bien longtemps ! Quant à nous, je ne sais trop ce que le sort nous réserve, avec ce nouvel hiver en perspective. Nous le subirons sans nul doute en Crimée, mais, quoiqu'il arrive, je regarderai toujours comme une ample compensation le plaisir d'avoir passé avec mon meilleur ami les trois mois qui viennent de s'écouler. Je vivrai de souvenirs.

Je voudrais, avant de terminer cette lettre, vous dire quelques mots de nos affaires militaires ; pourtant nous n'avons à enregistrer que d'assez tristes nouvelles. Vous avez appris notre brillant coup de main sur le Mamelon Vert et aussi les espérances conçues pour le lendemain ; le succès était certain : les murailles tombaient au son de nos clairons, comme autrefois celles de Jéricho ! bastions et parapets étaient enlevés ; à 4 heures nous devions être dans la ville ; chacun formait ses projets ; les camps prenaient un air de fête inaccoutumé, on répétait à l'envi que la réussite était infaillible..... par malheur, tous ces beaux projets, toutes ces brillantes espérances, sont venus s'abattre comme un château de cartes sous la mitraille de Malakoff..... En quelques heures, et sans avoir gagné un pouce de terrain, nous avions plus de 6.000 hommes mis

hors de combat et deux généraux tués. C'était l'échec le plus complet. Impossible de vous dire l'effet moral qu'il a produit dans l'armée. Au lieu de ce bouillant enthousiasme, vous ne voyez plus que de l'abattement partout ; vous ne rencontrez que des gens à l'air morne et insouciant, comme si un désastre avait passé sur nous. Que fait-on, que devient-on ? nul ne le sait, ni ne cherche à le savoir. Le canon ne tire plus que d'une façon insignifiante et c'est à peine si quelques coups de fusil viennent troubler le silence de la nuit. Les camps ont repris leur monotonie habituelle, attristée encore par les long convois de blessés qui sillonnent les routes. Les ambulances sont encombrées ; on évacue ces malheureux par centaines sur Kamiesch et sur Constantinople.

Pour dépeindre enfin la situation du moment, un mot suffirait : c'est un *affaissement général* ; après l'enthousiasme d'un jour, l'inertie. Jamais encore notre amour-propre n'avait reçu plus rude coup. Mais le caractère français est ainsi fait que le moindre échec nous abat, comme le plus petit succès nous exalte. En un instant, nous pouvons nous relever, rien n'est encore compromis, Dieu merci. Nous laverons dans la victoire la honte que nous avons dû dévorer.

On annonce aujourd'hui, la mort de lord Raglan : il aurait succombé à une attaque de choléra. On donnait la nouvelle comme certaine.

Adieu, Madame, veuillez agréez, etc.....

O. DE TARADE.

Constantinople, *Fleurus*, le 5 juillet 1855.

Chère mère bien-aimée.

... Tu t'imagines déjà que je suis tout défiguré. Pas du tout. Mes camarades me disent que si je fais des conquêtes à l'avenir, ce sera bien sûr avec l'œil gauche qui est

toujours en coulisse ; en ce moment-ci la cornée est encore écorchée et la plaie n'est pas fermée, mais j'ai tous mes cils ou à peu près, et le sang qui se trouve dans la chambre extérieure ne paraît pas du dehors. Ainsi donc, en calculant les choses au pire, c'est-à-dire en supposant qu'à l'avenir je n'y voie plus de l'œil droit[1], on ne s'en apercevra pas facilement. Quant aux petites plaies de la figure, elles se ferment, et je n'ai plus que quelques grains de gravier dans la joue : je crois que ceux-là y resteront par exemple, mais cela ne paraît pas trop, et, dans le cas où cela me gênerait, je pourrais les faire enlever[2]. Enfin, je suis sûr que lorsque tu me verras, tu trouveras que ce boulet *a été bien honnête*.

Je dois un beau cierge à la Madone, car je me demande encore comment je n'ai pas été coupé en deux, ou comment je n'ai pas eu la tête enlevée. J'étais à l'observatoire de ma batterie, commandant le feu, quand j'ai vu un boulet arriver droit sur moi ; à environ 2 mètres il a frappé sur l'épaulement que je dépassais de toute la poitrine, et le sillon est venu jusqu'à un pied de moi : là, le boulet rencontrant une résistance que je ne m'explique pas, a ricoché en repartant sous un angle bien plus grand que l'angle d'incidence, de sorte qu'au lieu de m'atteindre à la tête, il a peut-être passé à deux ou trois pouces au-dessus.

Tout cela est providentiel; depuis que je vais au feu je n'ai pas vu de fait semblable, et pourtant j'ai déjà entendu siffler pas mal de boulets, je te réponds, dans ma courte vie.....

En arrivant en France, du Petit-Thouars fut menacé de perdre entièrement la vue. Malgré les soins dont il avait été

[1] C'est ce qui arriva. Du Petit-Thouars ne recouvra jamais la vue de l'œil droit et, en revenant en France, il passa près d'un an complètement aveugle.

[2] On n'y parvint pas entièrement. Les graviers gênèrent toujours l'amiral qui, jusqu'à la fin, en éprouvait de violentes névralgies.

l'objet en Crimée et sur le *Fleurus*, les spécialistes[1] à qui il s'adressa durent pratiquer opérations sur opérations pour sauver au moins un œil...

Il fit alors un long séjour à Paris. Il trouva chez son oncle l'amiral, dont les forces commençaient à décliner avec l'âge, la meilleure des hospitalités ; mais, en dépit des attentions les plus touchantes que lui prodiguaient les familles depuis longtemps unies aux siens par les liens d'une sincère affection[2], en dépit des satisfactions de métier[3] que lui valait sa brillante conduite, la crainte de ne plus y voir jamais, réagit profondément sur son caractère si plein d'entrain jusque-là ; ... Jamais il ne devait oublier cette sombre période de sa carrière, mais pas une fois non plus il ne manqua d'élever son âme vers Dieu à chacun des anniversaires de sa blessure et de sa miraculeuse préservation. En voici un écho entre bien d'autres :

Yokohama, le 7 juin 1869[4]

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma blessure en Crimée.....

Que notre chère fillette donne toujours aux aveugles ! Je me sens encore saisi quand je songe à ce moment où, revenant à moi au milieu de la nuit, j'ai cru à un cauchemar..... puis, où je me suis dit : « maintenant tout est fini, je ne suis plus sur la terre que pour souffrir et pour être à charge aux autres... »

Et quand je me suis retrouvé à Paris, après une rechute,

[1] En particulier l'illustre docteur Desmarres qui le soigna avec un soin quasi paternel et ne voulut jamais rien accepter du jeune officier.

[2] Familles de Grancey, le Charron, d'Andigné, de Tarade, etc., indépendamment de ses cousins du Petit-Thouars de l'Anjou, de Mme Bergasse à Paris, des de Mussy, de Planchoury, de Grimouärd et de Talhouët en Vendée, chez lesquels il fit quelques séjours pendant sa convalescence.

[3] Grade de lieutenant de vaisseau et croix de la Légion d'honneur.

[4] Extrait d'une lettre à Mme B. du Petit-Thouars.

seul avec mon pauvre oncle qui sentait, lui aussi, que tout s'en allait avec ses yeux, ayant devant nous des lettres que nous ne pouvions pas lire, et également préoccupés de nous voir écrasés l'un et l'autre, l'un à côté de l'autre dans la rue, quand je pense à tout cela, et qu'en même temps je me sens à la veille de rentrer pour revoir mon foyer, ah ! oui, je l'assure, je suis transporté de reconnaissance envers Dieu, et je trouve que j'ai été comblé !...

LIVRE III

LE « DUPLEIX » AU JAPON PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1868

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Lettres sur la Cochinchine. — Arrivée au Japon. — La situation politique en février 1868.

En juillet 1867, le capitaine de frégate Bergasse du Petit-Thouars fut nommé au commandement de la corvette à vapeur le *Dupleix* armant à Cherbourg, pour aller renforcer la division navale des mers de Chine, placée sous les ordres du contre-amiral Ohier.

Il quitta le ministère où il remplissait, auprès de l'amiral Rigault de Genouilly[1], les fonctions de secrétaire et d'aide de camp. Dès que le bâtiment fut prêt, il fit route pour l'Extrême-Orient, en relâchant à Brest, à Teneriffe, au cap de Bonne-Espérance, à Singapour et à Saïgon.

Le *Dupleix* arriva en Indo-Chine à la fin de novembre après de rudes traversées bien faites pour préparer, physiquement et moralement, commandant, état-major et équi-

[1] Né à Rochefort en 1807, mort à Barcelone en 1873. Admis en 1825 à l'Ecole polytechnique, il entra dans la marine. Il participa au siège de Sébastopol, fut nommé contre-amiral en 1854 et commanda en 1856 la division navale de l'Indo-Chine qui s'empara de Canton (1857). Promu vice-amiral en 1858, sénateur en 1860, amiral en 1864, il commanda l'escadre d'évolutions de la Méditerranée de 1862 à 1864. Ministre de la Marine en janvier 1867, il conserva son portefeuille dans les ministères Ollivier (2 janvier 1870) et Cousin Montauban (11 août). Il donna sa démission le 3 septembre et se retira à Barcelone.

L'amiral Rigault de Genouilly avait remarqué du Petit-Thouars aux tranchées de Sébastopol. Dès lors il l'attacha à son état-major chaque fois qu'il le put, en escadre de la Méditerranée, au ministère... etc. Son estime pour le futur officier général qu'il avait deviné en lui, était doublée d'une affection des plus flatteuses de la part d'un chef qui a laissé dans la marine une réputation d'énergie, d'autorité et de valeur peu communes. Il la lui prouva en maintes circonstances, et notamment en lui léguant ses souvenirs de campagne, sa bibliothèque et divers objets personnels.

page à la sévère campagne qui les attendait sur les côtes du Japon[1].

Les lettres qui suivent donnent une impression très nette de l'état administratif de notre colonie en 1867 au lendemain de l'annexion des trois provinces.

Saïgon, 28 novembre 1867.

Monsieur l'Amiral[2],

C'est avec un bien vif plaisir que j'ai reçu ici votre lettre du 12 septembre, témoignage d'affectueux intérêt auquel j'ai été d'autant plus sensible que je sais les moments de Votre Excellence plus précieux. Du reste, ce jour-là même, votre souvenir qui me quitte si peu était plus présent à ma mémoire que jamais, en parcourant pour la première fois la route du cap Saint-Jacques à Saïgon. Oui, le cœur de votre aide de camp a battu d'un véritable orgueil, en pensant que c'est vous qui, sans moyens d'action, sans instructions, abandonné de tous, avez, de votre propre initiative, planté le pavillon français au cœur du grenier d'abondance de toutes ces contrées, dotant à la fois votre pays d'une situation militaire inexpugnable et d'une colonie placée dans des conditions toutes exceptionnelles, puisqu'elle contient en elle-même ses éléments d'avenir.

Toutefois, arrivé à Saïgon vers 4 heures, je ne suis descendu faire ma visite au gouverneur qu'avec une véritable appréhension, craignant, je dois le dire, que le charme sous lequel j'étais ne vînt à se rompre en touchant la terre. Aussi ai-je éprouvé une satisfaction d'autant plus

[1] L'état-major du « Dupleix » était ainsi composé au début de la campagne : MM. Prost, lieutenant de vaisseau, officier en second ; Vranken, Pâris et Humann, enseignes de vaisseau ; Primet, Guillou et Gaultier, aspirants ; Noury, médecin de la marine et Burgot, commissaire.

[2] Lettre personnelle à S. E. l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la Marine.

vive, en trouvant de magnifiques avenues, des jardins, de l'animation, des gens occupés, enfin une ville qui le cède à peine en apparence au quartier européen de Singapour, ou aux comptoirs hollandais que vous connaissez.

Le lendemain matin, je parcourais des marchés propres et bien approvisionnés ; je voyais un mouvement de denrées considérable ; j'avais une nouvelle preuve tangible de l'ordre et de la prospérité.

Enfin, monsieur l'Amiral, la première impression que j'ai éprouvée n'a pas varié un seul instant au cours de mes visites aux différents fonctionnaires et de mes conversations avec mes camarades.

Ici, les affaires marchent simplement, régulièrement ; la confiance existe ; un résultat considérable a déjà été obtenu. Et cette première impression d'un flâneur, je vous la donne telle que je la ressens, telle que je la vois ressentie par mon état-major, parce que je ne reviens pas de l'étonnement que me cause la différence de ce que je trouve ici, de ce qui saute aux yeux en débarquant à Saïgon, et de ce que j'ai si souvent entendu dire par des personnes revenant de la Cochinchine.

Dès que j'ai vu de Mauduit, la conversation est tombée naturellement sur les affaires, et, après en avoir causé dans le sens que vous m'indiquez, lui-même m'a engagé à en parler avec l'amiral de la Grandière[1]. Je lui ai dit que j'en serais fort heureux, mais que je n'étais chargé d'au-

Né en 1807, mort à Quimper en 1876. Il assista comme enseigne de vaisseau en 1827 à la bataille de Navarin, puis explora le Parana, l'Uruguay et se fit remarquer à l'attaque de l'île Martin-Garcia. Capitaine de vaissseau en 1849, il reçut (1854), lors de la guerre de Crimée, le commandement provisoire d'une division navale et prit part aux expéditions contre le Kamtchatka et Sitka. Il commandait le *Breslau* pendant la guerre d'Italie, et fut mis, l'année suivante, à la tête de la division navale de Syrie. Vice-amiral en 1865, il fut nommé gouverneur et commandant en chef de la Cochinchine, et s'empara, en 1867, des trois provinces occidentales de cette colonie, dont il est le fondateur véritable.

cune mission. Le lendemain, le gouverneur, informé de ce qui s'était passé entre nous, me faisait dire qu'il était prêt à me recevoir : j'allai donc le trouver. Là, après avoir établi de nouveau que je n'avais aucune mission officielle à remplir, mais que j'étais seulement autorisé à *causer* avec lui, la conversation s'est engagée.

De suite, M. de la Grandière m'a montré ses dépêches et la lettre qu'il venait de recevoir de Votre Excellence, en même temps que la liste des récompenses consacrant le succès de la dernière expédition ; puis il m'a parlé de son administration, ayant l'obligeance d'ajouter que toutes les archives m'étaient ouvertes et que tout son monde avait l'ordre de me donner les renseignements qui pourraient m'intéresser.

Au cours de cette conversation qui a duré plusieurs heures, j'ai dit au gouverneur, avec détails, la situation des esprits en France au moment où la nouvelle de la prise de possession est arrivée ; comment rien n'avait pu surprendre davantage Votre Excellence que cette annexion, après les dernières dépêches qu'Elle avait reçues de lui ; enfin, l'appréhension que vous éprouviez que, se rassurant trop rapidement, il ne diminuât ses forces au moment même où de grands événements survenant en Europe, pourraient suggérer à la cour de Hué l'idée de secouer notre joug.

A ces observations, le gouverneur m'a répondu qu'il avait agi ici conformément aux dépêches qui l'autorisaient et l'incitaient même à s'emparer du Cambodge ; que dès qu'il avait su l'incident du Luxembourg vidé officiellement, pensant que toutes les difficultés se trouvaient ainsi aplanies, il avait décidé l'expédition ; que si des Varannes[1] avait ignoré cette grave décision, c'est parce que la chose

[1] Lieutenant de vaisseau envoyé par l'empereur, dont il était officier d'ordonnance, avec une mission officieuse. Marin très distingué, il fût, de l'avis de tous ses camarades, parvenu aux plus hauts grades, s'il n'eût été enlevé prématurément quelques années après.

était déjà résolue; que, quant à l'insurrection du Cambodge, il en avait rendu compte, purement et simplement, comme auparavant dans des circonstances analogues, n'y attachant pas plus d'importance qu'aux petits soulèvements toujours à prévoir ici, avec le caractère des Annamites, sans que notre situation en soit menacée pour cela; enfin qu'il pensait ne point commettre d'imprudence en proposant quelques réductions dans l'effectif des troupes, en raison surtout de l'excellent esprit montré par les milices ces derniers temps. Mais qu'il devait être bien entendu, que les troupes dont il parle *seraient des troupes effectives présentes, et non des détachements en cours de voyage à bord des transports*.

En résumé, M. de la Grandière pense que des soulèvements partiels peuvent se produire, qu'on doit s'y attendre, mais il se sent parfaitement maître du pays.

La question des économies le préoccupe vivement: tout en comptant sur un accroissement de revenus, il croit des réductions possibles dans les dépenses, et particulièrement dans celles du service marine. C'est ainsi que les canonnières qui font le transport et la police dans les arroyos, devraient être remplacées par de simples chaloupes, n'employant qu'un personnel très restreint.

Quant à l'administration intérieure actuelle, M. de la Grandière ne la considère que comme transitoire; ainsi que Votre Excellence, il désire y introduire l'élément annamite le plus possible, et la situation des écoles est si satisfaisante, l'aptitude des jeunes indigènes qu'on initie à nos idées par l'étude de notre langue et par leur séjour en France, se montre telle, qu'il ne doute pas que nous ne trouvions prochainement là tout ce qui nous est nécessaire pour assurer l'avenir.

Durant cette longue conversation, au cours de laquelle M. de la Grandière a fait passer successivement devant mes yeux plusieurs dépêches, un fait, monsieur l'Amiral,

m'a frappé : c'est à quel point la rédaction de la Direction des Colonies témoigne qu'elle est peu au courant des détails du service en Cochinchine : il semble qu'on y parle une autre langue ou qu'elle ignore l'échange des dépêches antérieures ; il serait, après tout, difficile qu'il en fût autrement, alors que M. de Chasseloup-Laubat prenait si grand soin de cacher tout ce qui se faisait ici, et que le soi-disant bureau de la Cochinchine n'a eu qu'une existence si éphémère. Quoi qu'il en soit, il serait à mon avis indispensable de créer à Paris un bureau chargé de s'occuper exclusivement des affaires de cette colonie qui doit être dirigée autrement que les autres.

Ainsi que Votre Excellence en a été déjà informée, le gouverneur a éprouvé un vif désappointement en ne recevant pas, tout d'abord, une approbation entière et les éloges qu'il croyait avoir mérités pour l'annexion des trois provinces. Toutefois votre dernière lettre et vos dernières dépêches ont en partie détruit cette impression : mais ce qui l'a blessé surtout, c'est la suspicion qu'il croit sentir peser sur tous les actes de son administration. Ce sentiment, j'ai cherché à le faire disparaître en causant avec lui, avec de Mauduit et avec Vial qui est un de mes camarades ; mais il est indéniable : je m'en suis rendu également compte en voyant le ton de certaines correspondances. Or, ici, on a fait de son mieux, on a déjà obtenu des résultats, et on est prêt à tout pour améliorer encore la situation : le découragement serait à craindre si l'on pouvait croire que ces efforts et ces résultats ne sont pas appréciés par le ministre.

Du reste, il est probable que vous verrez M. de la Grandière assez prochainement ; sa santé qui a déjà beaucoup souffert du climat et du travail excessif auquel il se soumet, lui fait un devoir impérieux de rentrer en France. La situation de sa famille, ici, monsieur l'Amiral, est, je dois le dire, des meilleures, des plus honorables, des plus

intéressantes ; ces dames font le plus grand bien et, je le répète, je marche de surprise en surprise en trouvant la situation à Saïgon si différente de celle que je supposais, d'après les conversations que j'ai si fréquemment entendues pendant mon séjour en France.

M. de la Grandière est sincèrement attaché à la réussite de l'œuvre qu'il a entreprise ; il inspire ici une véritable confiance ; il a, dans tous les cas, une expérience des choses du pays bien précieuse ; aussi, lorsque de Mauduit m'a dit à plusieurs reprises son désir de rentrer peut-être pour toujours, n'ai-je pas cru m'avancer trop en lui disant que votre Excellence compte que le gouverneur considère son honneur comme engagé à ne pas quitter le pays avant qu'il ne soit pourvu d'une organisation régulière, surtout maintenant que l'annexion des trois provinces pourrait rendre le maintien de la tranquillité plus difficile.

Tel est, monsieur l'Amiral, l'ensemble de ce que j'ai vu et fait ici, ensemble que je peux résumer de la manière suivante :

On a déjà obtenu des résultats si importants en Cochinchine, qu'il est impossible de douter de l'avenir ;

Le gouverneur inspire confiance ; son entourage, les chefs de service, les différents agents paraissent satisfaits;

Le directeur de l'intérieur, Vial, jouit, ici, de la plus grande considération, et passe pour connaître à fond toutes les affaires du pays ;

Les fonctionnaires, quels que soient leurs rangs ou leurs attributions, sont animés du plus vif désir de bien faire et secondent aussi loyalement qu'ils le peuvent les efforts du gouverneur ;

Mais, d'autre part, d'après ce que j'ai vu de l'état de M. de la Grandière, il est indispensable qu'il rentre en France, et qu'il y prenne quelque repos.

Peu de temps après son arrivée à Saïgon le commandant

du Petit-Thouars, fut frappé d'une insolation en allant saluer l'amiral Roze[1] de passage sur un paquebot. Pendant plusieurs jours sa vie fut en danger. Recueilli et admirablement soigné par l'amiral et Madame de la Grandière il emporta de cet hospitalier séjour au palais du gouvernement un sentiment de profonde gratitude dont on trouve souvent la chaleureuse expression dans son journal et dans sa correspondance.

Saïgon, le 24 décembre 1867.

Monsieur l'Amiral,

Depuis quelque temps, j'ai pu reprendre mes conversations avec le gouverneur, ainsi qu'avec mes camarades. Ces entretiens deviennent chaque jour plus intéressants pour moi, à mesure que j'acquiers une plus grande connaissance du pays en parcourant les archives, et en entendant parler autour de moi des événements courants, lesquels, ainsi que Votre Excellence l'apprendra par ce courrier, sont des plus heureux. Les succès obtenus contre les fauteurs de désordres sont tels, que les nouvelles provinces sont aujourd'hui entièrement pacifiées. Mais ce qui rehausse encore le prix de ces succès, c'est, en premier lieu, le fait que les populations n'ont pas déserté le théâtre de l'insurrection, ce qui prouve la confiance qu'elles ont dans la stabilité de notre établissement, puis, le rôle que les milices indigènes ont joué dans ces affaires et la franchise avec laquelle elles se sont compromises pour nous. Cette attitude prouve que nous trouverons dans cette institution les moyens de diminuer les troupes européennes ici, tandis que la situation des écoles permet d'espérer que nous y recruterons prochainement d'utiles auxiliaires pour notre administration.

L'organisation administrative et l'organisation militaire

[1] L'amiral Roze venait de diriger l'expédition de Corée.

du pays, voilà deux grands problèmes à résoudre ; voilà deux questions sur lesquelles j'ai successivement poussé ceux de mes camarades que j'ai trouvés ici, et de ces conversations il est résulté un ensemble assez complet pour que je croie devoir le faire connaître à Votre Excellence.

En premier lieu, je pense qu'il ne faut pas, en ce moment, songer à organiser une administration définitive en Cochinchine. En effet, on n'a pas encore sous la main dans l'élément indigène de sujets capables, et si l'on donnait aux inspecteurs des positions stables, on ne saurait comment s'en défaire le jour où on désirerait leur renvoi. Or, ce renvoi, il faut le prévoir, parce qu'il est malheureusement sûr que la Cochinchine use vite; parce que la nostalgie gagne rapidement les fonctionnaires isolés; enfin et surtout, parce que ces agents peuvent commettre des fautes qui rendent leur départ nécessaire. Aujourd'hui, un simple arrêté du gouverneur les renvoie dans leur corps en France et tout est dit ; demain ils deviendraient fort embarrassants et donneraient lieu à plus de dépenses. Mais ce qui est urgent, c'est d'augmenter le nombre des agents du Trésor, afin que la recette des impôts s'établisse sur des bases régulières.

Quant à la question militaire, on ne doute pas qu'au moyen des milices, et en distribuant à propos parmi elles de ces distinctions honorifiques qui ont un si grand prestige aux yeux des Asiatiques, nous ne nous entourions ici d'une force mobile dévouée, laquelle, appuyée de distance en distance par des détachements d'Européens bien casernés, *d'un bon moral et d'un bon esprit militaire*, maintiendrait le pays aussi aisément qu'économiquement.

J'ai retrouvé ici d'anciens et bons camarades, dont Votre Excellence se souvient sûrement : Richard, Pottier, Wyts, tous servant vigoureusement, tous désireux d'être rappelés au souvenir de l'amiral Rigault de Genouilly.

Richard et Pottier sont fatigués; ce dernier sera, je pense. obligé de rentrer prochainement, et je suis sûr que vous éprouverez une vraie satisfaction, en voyant comme il s'est fait homme de valeur. Vraiment, lorsqu'on porte le bouton à ancre, il est impossible de ne pas éprouver un sentiment d'orgueil en voyant tout ce que les officiers de marine ont fait ici, tout ce qu'ils y font encore, et, après vous avoir dit dans ma dernière lettre comment l'amiral de la Grandière sait tenir son monde, et la considération dont son autorité est entourée, je ne peux que vous répéter également que la situation de Vial est des meilleures et que, pour me servir d'une expression anglaise, c'est bien : « The right man in the right place ».

Je me laisserais encore trop aisément entraîner à vous parler de la Cochinchine, Amiral, et à appeler votre attention sur bien des sujets intéressants, par exemple sur la défense du pays, mais je dois terminer cette lettre déjà beaucoup trop longue pour les moments dont Votre Excellence peut disposer, et pour l'état de ma misérable tête.

Veuillez, etc.

Le *Dupleix* arriva à Yokohama le 10 février 1868, six mois après avoir quitté la France. La *Vénus*, commandée par le capitaine de vaisseau Roy, était au mouillage attendant l'amiral Ohier[1].

12 février 1868. Yokohama[2].

Je vais essayer d'exposer la situation fort embrouillée que je trouve ici, en supposant que ceux de notre entourage qui liront ma lettre n'aient aucune notion des affaires politiques du Japon.

[1] Ainsi qu'on la vu, le commandant Bergasse du Petit-Thouars s'était déjà trouvé sous les ordres de l'amiral Ohier au Camp de la Marine à Sébastopol.

[2] Extrait d'une lettre à la famille.

Il existe dans ce beau pays du Soleil Levant un souverain, le Mikado, dont les ancêtres ont été réduits, il y a quelques centaines d'années à l'état de rois fainéants, mais dont l'autorité et la légitimité n'ont jamais été contestées. Il y a en dessous de lui de grands seigneurs féodaux ou Daïmios, et c'est l'un d'eux qui, prenant le titre de Taïcoun ou de lieutenant, a tenu le mikado renfermé à Kioto, capitale spirituelle du Japon. Ses successeurs, tout en passant quelquefois d'une maison de daïmio dans une autre, ont continué à jouer le même rôle. Ces taïcouns ne sont donc, à vrai dire, que des maires du palais, représentant toutefois le pouvoir exécutif... Naturellement tous les autres daïmios les jalousent.

Lorsque les Européens commencèrent à entrer en relations avec les Japonais, c'est au taïcoun ou à ses agents qu'ils eurent affaire, puisqu'il dirigeait tout; ils s'imaginèrent donc qu'il était le véritable souverain. De son côté, le taïcoun ne chercha pas à dissiper le malentendu dont il bénéficiait en n'ouvrant que les ports de ses propres provinces au commerce étranger. L'animosité des autres daïmios ne fit qu'augmenter; quelques troubles en résultèrent.

Pendant ce temps, la politique de notre ministre[1] consistait à nous avancer de plus en plus vis-à-vis du taïcoun, jusqu'à lui donner probablement l'idée que, s'il essayait de s'emparer effectivement du pouvoir, nous le soutiendrions. Les autres représentants des puissances européennes[2] restaient sur la réserve, tout en trouvant séduisante la théorie d'un seul éditeur responsable.

Sur ces entrefaites, de nouveaux ports, Osaka et Hiogo,

[1] M. Léon Roches, ancien interprète en chef de l'armée d'Afrique, secrétaire intime d'Abd-el-Kader. Dans les loisirs de sa retraite comme Ministre plénipotentiaire, il écrivit un ouvrage plein de verve et d'intérêt : *Trente-deux ans à travers l'Islam 1832-64*.

[2] Sir Harry Parkes pour l'Angleterre, M. de Brandt pour l'Allemagne.

furent ouverts dans les États du taïcoun [1]. Celui-ci se croyant inviolable, à cause de l'appui de notre mission militaire, répondit à la protestation indignée des daïmios en déposant son mandat entre les mains du mikado et en se soumettant d'avance à la décision d'un conseil composé des plus grands seigneurs; il déclara que, pour laisser toute liberté de délibération à ses pairs, il se retirait loin de la cour, ce qu'il fit.

Aussitôt, deux de ses ennemis, le daïmio de Satzuma et celui de Négato, arrivent dans la capitale, chassent ce qui reste de gens dévoués au taïcoun et s'emparent du mikado auquel ils imposent un ministère à leur convenance. Lorsque les grands seigneurs arrivent pour discuter librement, comprenant que la place est prise, ils repartent en protestant.

Le taïcoun, voyant cela, fait une proclamation pour dénoncer Satzuma et Négato; déclare qu'il reprend son pouvoir; enfin marche avec son armée d'Osaka où il était avec les ministres, sur la capitale, Nikko. On s'attendait à ce qu'il culbutât tout : mais voici au contraire qu'il se laisse prendre dans une embuscade ; son armée se débande, et, au beau milieu de la nuit, il fait dire aux ministres de veiller à leur sûreté, puisque ses ennemis vont entrer et qu'il est forcé de fuir.

Panique générale ! on descend en hâte la rivière jusqu'à la mer; on regagne les navires; bagages, archives sont bientôt brûlés en même temps que toutes les propriétés du taïcoun sont inondées; d'Osaka, on va à Hiogo, le port situé à quelques lieues, et là, les navires sont obligés de débarquer des troupes pour protéger les Europeens arrivés déjà pour trafiquer : plusieurs engagements ont lieu avec morts d'hommes des deux côtés.

[1] Le taïkoun se nommait Stotbashi. Comme tous ses prédécesseurs depuis 250 ans, il avait été choisi dans la famille ou clan des Tokongava, dont il sera longuement question par la suite.

C'est alors qu'arriva un ambassadeur du mikado pour exprimer ses regrets des scènes qui venaient d'avoir lieu, pour annoncer qu'il prenait la direction des affaires (ce qui était impossible puisqu'il a douze ans), et qu'à la condition que les Européens laissassent occuper Osaka et Hiogo par les troupes de Satzuma et de Négato, il répondait de tout.

Les ministres étrangers, fort embarrassés de la tournure des événements, puisque tout semblait crouler après le départ du taïcoun, éprouvèrent un immense soulagement en recevant ces ouvertures : tous s'en réjouirent, à l'exception toutefois de M. Roches.

Le ministre de France estime, en effet, que la cause du taïcoun est la seule qui offre des garanties sérieuses ; il croit d'une grande imprudence de l'indisposer en faisant un pas vers le mikado ; il y aura, selon lui, une réaction contre Négato et Satzuma. Il est d'avis d'attendre des preuves de l'existence effective du gouvernement impérial avant de se compromettre.

Jeudi, 14 février 1868. Yokohama.

Les journées se suivent sans que je puisse arriver à rien faire de sérieux ; ce sont des visites, des courses, etc... ; impossible de se réserver. Cependant, partout où je vais, comme je fais causer, il en résulte que j'arrive petit à petit à un certain ensemble, et je pourrais, je crois, retirer beaucoup d'avantages de la rédaction d'un journal dans lequel je consignerais *chaque soir*, ce que j'aurais appris d'intéressant dans la journée [1].

17 février 1868. Yokohama.

Hier, l'amiral Ohier m'a fait venir pour causer avec lui.

[1] Pendant la campagne du *Dupleix* au Japon, le commandant Bergasse du Petit-Thouars ne manqua pas une fois à cette résolution. — On ne trouvera dans ce qui suit que les passages les plus saillants de ce journal dont nous avons volontairement écarté les parties intimes, en dépit de la rare élévation de pensées qui s'en dégage.

En quittant le Japon[1], il va me laisser sous les ordres du commandant Roy, qui prendra désormais le titre de commandant par intérim de la division. Je devrai lui adresser tous mes rapports, mais aussi en envoyer la copie à l'amiral ou au ministre, chaque fois qu'ils me paraîtront offrir quelque intérêt.

Le *Dupleix* sera également mis fréquemment à la disposition du ministre; c'est là une situation difficile, dans laquelle il faudra autant de forme que d'indépendance réelle.

Me voici donc attaché à la *Vénus* pour quelques mois.

Mardi, 3 mars 1868. Hiogo.

L'amiral part à l'instant, me laissant seul avec le commandant Roy.

Les principes établis par l'amiral sont les suivants :

1° Unité d'action avec les différents ministres, surtout avec celui d'Angleterre. Avant tout, ne pas chercher à se singulariser;

2° Prêcher la paix, la concorde aux Japonais;

3° Insister pour entrer directement en relations avec le mikado;

4° Maintenir une puissance assez grande entre les mains du taïcoun pour qu'on puisse, au besoin, l'opposer aux autres, à un moment donné.

[1] L'amiral Ohier allait remplacer en Cochinchine l'amiral de la Grandière, obligé de rentrer pour raisons de santé.

CHAPITRE PREMIER

MASSACRE DE SAKAÏ

L'équipage de la chaloupe du *Dupleix* est massacré à terre. — Exécution des meurtriers. — Visite au mikado.

Aussitôt après le départ de l'amiral Ohier, la *Vénus* et le *Dupleix* firent route pour Osaka, avec le ministre de France. Les premiers jours se passèrent de la façon la plus calme; commandants et officiers circulaient librement à terre sans qu'aucun indice d'animosité fît prévoir le complot organisé contre les étrangers par une secte de fanatiques.

A bord de la corvette le *Dupleix*, sur rade d'Osaka
le 8 mars 1868, 11 h. 45 du soir.

Commandant[1],

Je viens remplir un bien pénible devoir en vous rendant compte de la catastrophe arrivée aujourd'hui à cinq heures de l'après-midi à la chaloupe à vapeur du *Dupleix*.

Conformément à vos ordres, j'ai expédié cette embarcation remorquant une baleinière de la *Vénus* pour vous prendre à Sakaï, ainsi que M. le consul de France, en enjoignant à M. l'enseigne de vaisseau Pâris[2], que j'y mettais de corvée avec M. l'aspirant Guillou, de longer la côte en sondant et de s'assurer avec la baleinière qu'il y avait assez d'eau entre les jetées et dans le port intérieur pour la chaloupe.

[1] Commandant Roy, de la *Vénus*.
[2] Fils de l'amiral Pâris.

La chaloupe avait 15 hommes, dont un quartier-maître patron, Lemeur et un second-maître mécanicien, Durel, chargé de la machine. Comme les jours précédents, chaque homme avait un revolver ramassé ainsi que les munitions dans un caisson, afin de prévenir les accidents. Les matelots de la *Vénus* n'étaient pas armés.

Arrivé très exactement et très aisément à Sakaï à 3 heures, M. Pâris voyant la population très tranquille et très bienveillante comme les jours précédents, amarrait la chaloupe, y laissant M. Guillou pour veiller sur les hommes, avec la recommandation de mouiller au milieu de la darse si la curiosité des Japonais devenait gênante; puis il faisait quelques sondes dans les environs. Un peu plus tard, vers 5 heures moins dix, il revenait, et tout étant encore parfaitement tranquille, il allait continuer ses sondes. C'est alors que Durel et Lemeur demandèrent à M. Guillou de se promener sur le quai, lequel peut avoir à peine 200 mètres de long, ce que celui-ci leur permit sans difficulté, puisque depuis deux heures la population s'était montrée constamment bienveillante et que plusieurs personnes avaient mis pied à terre sans que les Japonais en eussent témoigné le moindre déplaisir.

Dès qu'ils furent sur le quai, à peine à 15 mètres de la chaloupe, ils trouvèrent un homme à sabres qui les engagea à passer de l'autre côté, et là, sur un cri de ce personnage, ils se virent soudainement entourés d'une troupe d'hommes armés, vêtus de la même manière, parmi lesquels deux portaient des drapeaux blancs à boule rayée de noir, qui leur prirent les mains pour les garrotter. Lemeur essaya de résister, mais Durel lui dit de se laisser faire, essaya de leur faire comprendre qui ils étaient; tout en parlementant, on commença à les entraîner vers l'intérieur de la ville. Voyant cela, Lemeur dit à Durel de tâcher de se retourner petit à petit vers l'embarcation; puis il se retourna brusquement lui-même, et, se débarras-

sant du même coup de ceux qui croyaient le tenir, il se mit à courir vers la chaloupe.

Aussitôt le feu commença sur lui, et toute cette bande armée s'élança à sa suite vers la chaloupe. Lui sauta dedans, coupa la bosse de l'arrière, en criant au matelot chauffeur de lancer la machine en avant. Mais, au même moment, tous les deux tombaient raides morts, les tuyaux de vapeur étaient coupés par les balles, et tout ce parti de Japonais déchargeait ses armes à bout portant dans le canot et continuait le feu durant quelques minutes. Nos malheureux hommes assaillis ainsi à l'improviste n'ont songé qu'à sauter à l'eau de l'autre côté pour s'abriter derrière l'embarcation et c'est ainsi que plusieurs ont dû se noyer.

Enfin, personne ne donnant plus signe de vie, la fusillade a cessé, les Japonais se sont sauvés, et sept de nos hommes, tous grièvement blessés (à l'exception de Durel, qui, grâce au tumulte, s'était jeté à l'eau et se serait sûrement noyé sans le dévouement de l'un de nos hommes), profitant du premier instant de répit, en poussant du fond, armant des avirons, sont parvenus à sortir des passes sans qu'on leur ait tiré un coup de fusil de plus. Une fois dehors, ils ont hissé la voile et fait route sur le bord.

Informé à 6 heures un quart par M. Pâris de l'attaque dont notre chaloupe venait d'être l'objet, pensant qu'elle était encore aux mains des Japonais, que vous vous trouviez probablement sur quelque point de la côte nous attendant avec le consul, et que, si cet odieux attentat n'avait été qu'un coup de tête monté par quelques bandits, la population elle-même nous rendrait nos hommes, je donnai l'ordre d'armer en guerre les canots de la *Vénus* et du *Dupleix*, laissant à mon second le soin de me les amener, et j'allai aussitôt en baleinière, accompagné du docteur et de M. Pâris, au-devant d'une embarcation que nos timoniers croyaient être la chaloupe. En même temps, je fis dire à la *Vénus* d'informer le ministre de ce qui venait d'avoir

lieu et j'en fis prévenir aussi le commandant de l'*Océan* [1], en lui envoyant dire que mon intention était de m'abstenir d'attaquer ce soir si je pouvais reprendre sans cela mon embarcation.

Agir autrement, eut été, en effet, compromettre la sécurité de nos ministres à Osaka et la vie de ceux de nos hommes qui pouvaient avoir été recueillis vivants ; je vous comptais alors parmi eux ; c'eut été engager une affaire meurtrière sans être sûr du succès final.

Parti dans ces conditions du bord à 6 h. 20, je trouvai en effet notre chaloupe à mi-chemin, se traînant sous sa voile, n'ayant plus à bord que *sept* hommes vivants, dont un seul sain et sauf; deux cadavres étaient là aussi; par conséquent sept hommes, dont M. l'aspirant Guillou, avaient disparu, probablement blessés d'abord, puis noyés. Aussitôt je fis remorquer la chaloupe à bord par deux embarcations et, avec les cinq autres qui venaient de me rejoindre, je m'avançai vers l'entrée de la passe défendue par deux forts. Je précédais dans la baleinière les canots formés sur deux files; les deux premiers devaient me suivre dans l'intérieur, les autres attendre à l'entrée, et ne pénétrer dans cet étroit passage, que pour nous dégager s'ils entendaient des coups de feu.

Mais je vis bientôt que nous étions attendus, bien qu'il fût 10 heures du soir; des hommes se glissaient le long des parapets; les pièces étaient armées, quoique les servants cherchassent à se dissimuler. Enfin, bientôt un canon de campagne vint prendre position sur la jetée de gauche, ainsi que me le dirent simultanément les deux officiers placés dans les deux canots les plus rapprochés de ma baleinière. Continuer était compromettre tous les intérêts que j'ai dit. Aussi, ma chaloupe étant sauvée, je donnai l'ordre aux canots de rejoindre leur navire et, fort heureusement, je

[1] Bâtiment anglais présent sur rade.

reçus au même moment un avis de M. Gicquel m'informant que vous vous trouviez en sûreté à Osaka.

... En résumant l'ensemble de ce que j'ai appris sur cette déplorable affaire, je pense :

1° Que la population de Sakaï même est étrangère à ce fait ;

2° Que les hommes qui formaient l'armement de la chaloupe n'ont pas donné l'ombre d'un prétexte à l'abominable forfait dont ils ont été victimes ;

3° Que cet assassinat a été commis par un parti d'hommes parfaitement organisés se tenant en embuscade près du pont pour capturer quelqu'un de nos hommes ;

4° Que la défense de Sakaï était régulièrement organisée le soir à un moment où les Japonais reposent généralement ; les autorités de cette ville ont été informées du fait.

J'aurai l'honneur de vous adresser dès demain matin un état détaillé de la situation de nos blessés.

Commandant [1],

Les quatre blessés qui survivent au massacre étant mieux aujourd'hui, je viens de les interroger avec détails, et j'ai recueilli des renseignements qui me permettent d'établir très exactement les faits qui se sont passés ; car le second-maître Durel, qui me les avait racontés en majeure partie, ne savait ce qui avait eu lieu dans l'embarcation que par ouï-dire, puisqu'il n'y était remonté qu'au moment où les soldats japonais s'en allaient, après avoir abattu tout ce qui donnait signe de vie.

Non seulement la population de Sakaï n'était pas animée de mauvais sentiments, mais elle était même si favorable qu'à plusieurs reprises on avait donné à nos matelots des fruits et des gâteaux.

Aussi les hommes étaient-ils sans aucune défiance dans

[1] Au même.

la chaloupe et sur le bord même du quai, riant avec les Japonais qui les entouraient, quand, tout à coup, Lemeur qui venait de descendre depuis une minute avec Durel, revient, en courant, criant : « Pousse au large nous sommes perdus! voilà la garde! » Puis M. Guillou placé debout derrière s'écrie : « Coupe les bosses, machine en avant! » et au même moment 60 ou 70 hommes, armés de carabines et accompagnés de gens portant des bâtons, se ruent sur le quai, en bousculant la foule qui se sauve épouvantée, et commencent le feu sur l'embarcation.

Aussitôt, Lemeur et le matelot chauffeur sont tués, plusieurs hommes blessés tombent dans le fond du canot, d'autres à l'eau et ceux qui n'avaient pas été atteints du premier coup, pris à l'improviste, se jettent également à la mer de l'autre côté, espérant ainsi échapper au massacre. Mais à mesure qu'un Japonais avait déchargé son arme, il allait la recharger à l'abri et revenait tirer sur ceux qui, à bord où dans l'eau, donnaient encore signe de vie, tandis que des gens armées de crochets attiraient le long du quai les malheureux qui nageaient pour les y assommer. M. Guillou blessé tout d'abord à la main, paraît avoir été tué d'une balle dans la tête pendant qu'il s'éloignait à la nage. Si quelques hommes ont échappé à la mort, c'est parce que trois d'entre eux, blessés grièvement dans le début, sont restés sans mouvement au fond du canot, tandis que trois autres ont pu se maintenir à l'eau, sans être vus, entre la chaloupe et une jonque accostée. C'est là aussi que, par un hasard vraiment providentiel, le second-maître Durel qui ne savait pas nager, est allé reparaître; quand au septième, il a été laissé pour mort après avoir été assommé à coups de crochets au moment où il regagnait le quai, et ce sont des Japonais de Sakaï qui, les soldats partis, lui voyant encore remuer les yeux, lui ont fait signe de se traîner au canot, ce qui prouve combien le peuple même est resté étranger à cet abominable forfait.

La fusillade finie, Durel voyant les soldats s'éloigner, remonta dans l'embarcation, espérant trouver la machine en bon état, et pouvoir s'en aller rapidement ; mais les tuyaux de vapeur étaient brisés. Alors, aidant les blessés à remonter, les animant de son exemple, avec six hommes si grièvements blessés que deux sont morts depuis et que deux autres nous ont donné les plus vives inquiétudes, il parvint en poussant du fond et armant deux avirons, à gagner le bout des jetées, d'où, en hissant la voile il fit route vers le bord.

C'est par conséquent au sang-froid, au courage et à la détermination de ce sous-officier que nous devons de n'avoir pas perdu tous les hommes qui armaient cette embarcation et l'embarcation elle-même, puisque les Japonais, ainsi qu'on l'a su depuis, ne se sont éloignés momentanément, qu'afin d'aller chercher les instruments nécessaires pour la détruire.

Je crois donc, commandant, devoir vous prier de m'autoriser à proposer ce sous-officier pour la croix de la Légion d'honneur, ainsi que le nommé Gomer qui, bien que blessé déjà, a sauvé Durel en le soutenant derrière la chaloupe, alors que celui-ci, à moitié noyé, avait perdu connaissance après être resté sous l'eau quelques secondes.

Je vous demanderai également à proposer pour l'obtention de la médaille militaire ceux qui nous ont si vaillamment ramené notre embarcation. Le moral de ces gens-là est au-dessus de tout éloge, et le souvenir de ce que j'ai vu et entendu dans la chaloupe, au moment où je l'ai rejointe vers 7 heures un quart du soir, est de ceux qui ne peuvent s'effacer.

Pas un cri, pas une plainte. « Oh ! vous voilà, commandant ! Personne ne leur avait fait de mal, je vous assure ; ce sont eux qui ont tiré sur nous. Nous étions tous bien tranquilles... Pourvu que le commandant de la *Vénus* ne les ait pas rencontrés ! » J'avais sauté à bord avec le docteur, disant à M. Pâris de nous remorquer avec la balei-

nière vers le bord ; il fallait amarrer la bosse devant et rehisser la voile amenée comme j'accostais. M'adressant à un homme assis derrière, je lui dis de mettre la barre d'un bord : « J'ai les deux bras cassés, commandant ! » à un autre au fond de l'embarcation « j'ai les deux jambes brisées ! » (le malheureux avait le corps traversé par une balle) ; un troisième, c'était le pied, et ainsi des autres. Enfin, je le répète, Durel était le seul être valide là, et ce sont ces six hommes dont deux étaient presque des cadavres déjà et dont deux autres sont dans l'état le plus grave, qui l'ont aidé à sauver cette embarcation.

Enfin, commandant, je désirerais également proposer M. l'enseigne de vaisseau Pâris, pour la croix de la Légion d'honneur.

Cet officier, accouru dès qu'il a entendu les coups de fusils, n'est arrivé en vue de la chaloupe que pour voir tomber les derniers matelots. Se tenant sans armes sous une grêle de balles, prêt à aller enlever nos hommes, s'il en apercevait encore de vivants, il n'est parti pour m'informer de ce qui venait d'avoir lieu, que lorsque, depuis un moment déjà, personne ne donnait plus signe de vie, que notre sondeur avait reçu deux blessures, et que sa baleinière avait été touchée plusieurs fois.

Monsieur le Curé[1],

Ne doutant pas que vous ne soyez en relations avec les parents de M. l'aspirant Guillou, et qu'un jeune homme d'un tel caractère n'ait été élevé par des parents chrétiens, c'est à vous que je m'adresse pour vous prier de leur annoncer le cruel sacrifice que Dieu leur impose. Il a été traîtreusement assassiné[2]... etc.

Son corps nous a été rendu, nous l'avons aujourd'hui conduit à sa dernière demeure, et le sang de ces pauvres

[1] Lettre au curé du village où habite la famille de M. Guillou.
[2] Suit un récit du massacre.

victimes sera lavé dans celui de leurs meurtriers. Si ses parents perdent un brave enfant, la France perd un vaillant serviteur qui promettait de devenir un brillant officier, mais il est mort pour son pays; Dieu l'a trouvé où il devait être quand il l'a rappelé à lui!... Son souvenir vivra donc, et il reposera en paix!...

Dites, monsieur le curé, à ses malheureux parents la part que nous prenons à leur douleur; je le répète, un jeune homme de ce caractère doit avoir été élevé par une mère chrétienne, et c'est une consolation pour moi de penser qu'elle pourra puiser auprès de Dieu la force nécessaire pour ne pas succomber à sa douleur.

Voici des cheveux que j'ai fait couper pour elle; tout ce qui lui a appartenu est mis en ordre et prêt à être expédié en France par la plus prochaine et plus sûre occasion; enfin, ici, je veille à ce que l'on obtienne des Japonais une réparation proportionnée à l'atrocité du crime.

Rade de Kobé, le 14 mars 1868.

Commandant,

Hier, dans l'après-midi, le ministre d'Angleterre[1] m'a fait l'honneur de venir me voir à bord du *Dupleix*, et la conversation que j'ai eue avec lui, les paroles qu'il m'a dites en me quittant, me semblent avoir une assez grande importance pour que je croie de mon devoir de vous les faire connaître, car elles témoignent que le représentant de l'Angleterre a compris et apprécié les motifs qui m'ont fait adopter en premier lieu, puis approuver par vous, la ligne de conduite que nous avons suivie dès les débuts de cette pénible affaire.

Revenu à bord, après avoir été assister à la réception du konghé[2] sur la *Vénus*, je vis bientôt arriver sir Harry

[1] Sir Harry Parkes.

[2] Ce konghé (synonyme de ministre), venait de prendre le commandement de la flotte du mikado avec le titre de Grand Amiral.

Parkes, accompagné de l'un de ses attachés. Il m'exprima sa sympathie de la façon la plus chaude et, avec le plan de Sakaï à la main, je lui contai les détails de cette abominable affaire, en lui retraçant les principes qui ont guidé ma conduite à chacun des instants de cette nuit fatale : il en parut vivement ému. Puis, après avoir causé de tout cela, des diverses éventualités qui pouvaient se présenter, de la situation intérieure du Japon, après que je lui eus dit qu'il me semblait que le meilleur moyen de sauvegarder nos propres intérêts, d'assurer notre sécurité et de remplir notre rôle de civilisateurs, était, d'un commun accord, de renforcer l'autorité du gouvernement japonais, et, pour cela, de travailler à rétablir la paix et la tranquillité dans l'intérieur; après, dis-je, que nous eûmes longtemps causé de cet ensemble, de la façon la plus solennelle, me prenant la main il me dit lentement :

« Eh bien, mon cher Commandant, vous avez déjà senti toute notre sympathie. Mais, comme représentant de la nation anglaise, je tiens à vous remercier, en mon nom et au nom de mon pays, du courage que vous avez montré dans des circonstances si cruelles pour vous, en résistant à l'entraînement auquel vous ne deviez être que trop porté à vous laisser aller au premier moment; croyez qu'en agissant ainsi, vous avez fait faire un pas immense à la civilisation dans ce pays, puisque cela nous a permis, à nous représentants, de nous assurer des dispositions du gouvernement japonais, et de relever, de renforcer son autorité en lui témoignant notre confiance, et en lui donnant l'occasion d'intervenir. Vous nous avez mis là sur un terrain solide, et ce n'est qu'en continuant à suivre cette voie, que nous arriverons à faire pénétrer la civilisation au cœur du Japon ; tandis que si vous vous étiez laissé emporter par un premier mouvement de ressentiment, assurément bien naturel, non seulement vous auriez reculé notre œuvre de je ne

sais combien d'années, mais encore vous nous auriez mis probablement dans le plus grand péril.

« Merci donc de tout ce que vous avez souffert et de tout ce que vous avez fait durant cette terrible nuit! »

Telle est, je crois, la traduction fidèle des paroles de sir Harry Parkes, traduction qui assurément n'exprime rien de plus que ce qui m'a été dit, et qui ne peut donner qu'une faible idée de la chaleur et de l'émotion avec lesquelles elles ont été prononcées. J'en ai été vivement touché, et je suis sûr, Commandant, que vous apprendrez avec plaisir que les motifs qui m'ont retenu au premier moment, et qui vous ont empêché de venger, par les moyens dont vous disposez, cet odieux attentat, sont appréciés comme ils le doivent être par le représentant de la nation, qui, durant ces dernières années, a si vaillamment, si loyalement et si largement mêlé son sang au nôtre pour la grande cause de la civilisation.

Nous empruntons au journal du commandant Bergasse du Petit-Thouars la suite du récit.

Hiogo, samedi 14 mars 1868.

Voici le résumé de ce qui s'est passé, jour pour jour, depuis que le massacre de nos hommes a eu lieu.

Lundi 9 courant. — Le commandant Roy revient à bord dans la matinée et tous les ministres quittent Osaka, à l'exception de M. Parkes, lequel fait savoir qu'il a deux de ses attachés à Kioto, qu'il ne pourra regagner le bord que le jour suivant et qu'il prie d'attendre jusque-là pour exercer les représailles.

Le commandant de la *Vénus* envoie mon premier rapport à Osaka aux ministres, et me fait appeler à midi pour m'annoncer son intention de m'envoyer à Sakaï avec les embarcations armées en guerre, rechercher pacifiquement le pavillon de sa baleinière perdu la veille. Je parviens à

l'en dissuader pour les raisons qui, la veille, m'avaient empêché d'attaquer.

M. Roches en quittant Osaka refuse de recevoir les ministres venus pour s'excuser, assurer de leur désir de rendre toutes les réparations possibles; il leur fait connaître qu'avant de rien demander, il exige que morts ou vivants, tous les corps soient rapportés à bord le lendemain avant huit heures. En venant à bord de la *Vénus*, il s'arrête au *Dupleix* pour y voir nos blessés.

Le mardi 10, il faisait grand vent; malgré cela, les ministres du gouvernement résidant à Osaka, viennent faire leurs excuses à bord de la *Vénus* et assurer que toutes les réparations possibles seront accordées; peu après, les corps sont amenés par erreur à bord de l'*Aventure*, dont le commandant les fait remorquer au *Dupleix*. Chacun d'eux est dans un cercueil séparé, enveloppé de couvertures et de coussins de coton. Je procède à la constatation officielle, accompagné du lieutenant, du docteur, du commissaire et du capitaine d'armes. On envoie notre consul à Kobé pour y faire préparer les fosses; un officier japonais l'accompagne.

La jonque contenant les ministres est remorquée par notre chaloupe à vapeur jusqu'en dedans de la barre.

Le mercredi 11, nous devions appareiller à 9 heures; le ministre vient seul à bord et va visiter nos blessés; tous les navires anglais partent pour Kobé; un détachement armé de la *Vénus* arrive à bord avec la musique. A 9 heures et demie, le commandant de la *Vénus* est là, et nous appareillons. Arrivé à Kobé, les ministres d'Italie, des États-Unis, de Prusse, viennent à bord m'exprimer leurs sympathies et me remercier de la prudence que j'ai montrée en n'attaquant et ne saccageant pas Sakaï dans le courant même de la nuit. Les capitaines américains de l'*Oneida* et du *Monocacy*, les capitaines anglais de l'*Ocean* et du *Rinaldo*, viennent me serrer la main et me demander

l'heure des obsèques pour y envoyer leurs officiers et leurs hommes.

A 1 heure juste, nous quittons le bord ; les cadavres sont dans la chaloupe de la *Vénus ;* elle est remorquée par nos canots ; je suis derrière dans ma baleinière avec le commandant de la *Vénus;* tous les états-majors et des détachements de chacun des navires étrangers nous accompagnent. A terre, on forme le cortège ainsi qu'il suit : 1° musique ; 2° compagnie de débarquement du *Dupleix;* 3° équipages américains ; entre ces hommes et le détachement de la *Vénus*, les corps portés par nos hommes ; derrière, moi en tête ; puis les états-majors et tous les ministres; enfin, derrière, les équipages anglais fermant la marche.

Au cimetière, je fais entourer le lieu de l'inhumation par les hommes du *Dupleix* et je leur adresse quelques paroles. M. Roches lit ensuite un mot. Nous laissons un détachement veiller à ce que les fosses soient comblées ; nous rentrons à bord.

Le capitaine Carter du *Monocacy* vient encore me voir. A 8 heures, nous mouillons à Osaka, près de la *Vénus*.

Jeudi 12. — M. Roches, qui, la veille, s'est entendu avec ses collègues, formule sa demande de réparation qui est la suivante : 1° exécution de tous les hommes qui ont pris part à l'attentat du 8 à Sakaï, en présence des ministres de Tosa, des délégués du gouvernement japonais et d'un détachement de marins français ; 2° paiement d'une indemnité de 150.000 dollars (830.000 fr.) destinée à être répartie entre les familles des victimes ; 3° excuses de Tosa, faites à bord d'un navire français dans la rade de Susaki, c'est-à-dire au cœur même de ses États.

Ces conditions, les ministres eux-mêmes viennent les recevoir à bord de la *Vénus*.

A midi, arrive à bord de la *Vénus* l'un des deux attachés de la légation anglaise qui se trouvait à Kioto lorsqu'on y a appris l'attentat ; l'autre, qui est le médecin envoyé pour

[illegible]

[illegible]

[illegible] que le [illegible] immédiatement [illegible] commandant. Je partis [illegible]

[illegible] à terre : là [illegible] contenue et [illegible] immédiatement que [illegible] et que je ne comptais

[illegible]

[illegible] du ministère [illegible]

emmener que peu d'hommes. Voyant un peloton d'une dizaine de marins seulement prêt à me suivre, il m'engagea à en prendre 20, et je partis aussitôt avec lui, emmenant M. Blot, lieutenant de vaisseau, M. Vandervao, attaché à la légation de France et M. Lormier, aspirant de 1[re] classe du *Dupleix*.

Les autres hommes de la compagnie de débarquement devaient, d'après mes instructions, attendre à terre sous les ordres de M. Humann, enseigne de vaisseau, et s'embarquer au moindre signe de trouble dans la population japonaise; les embarcations, sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau Tesson de la *Vénus* et de M. l'enseigne de vaisseau Pâris du *Dupleix*, se tenant placées de façon à protéger de leurs obusiers et de leurs armes l'embarquement de ce détachement.

Guidés par Godaï, nous arrivâmes à une grande pagode située à plus d'un mille du débarcadère, après avoir traversé la ville au milieu d'une foule immense mais silencieuse. . . . .

. . . .

L'heure de la réparation a sonné.

La vaste cour entourée de murs, est divisée en compartiments au moyen de filières recouvertes de grandes tentures blanches (couleur de deuil), portant les armes du chef dont ces hommes formaient la garde ; d'un côté, deux vastes tribunes : l'une pour les officiers japonais chargés de présider à l'exécution ; en face, un espace carré recouvert de nattes sur lesquelles on étend un grand linceul blanc, puis, par-dessus, une pièce d'étoffe rouge ; cet espace est abrité contre le soleil ou la pluie ; à droite, un détachement de troupes ; à gauche, la pagode dans laquelle les condamnés sont gardés.

Avant chaque exécution, un officier vient, portant lentement un petit tabouret en bois sur lequel se trouve le poignard qui doit servir au condamné pour s'ouvrir le ventre.

Il se retire après l'avoir déposé sur le linceul et le coupable paraît ; un officier semble constater son identité et lui lire sa sentence ; il s'incline profondément devant lui ; alors, celui qui a porté le tabouret vient, le salue, et lui montre le chemin de la place de l'exécution ; tous les deux s'acheminent lentement, et celui qui doit couper la tête les suit par derrière. Arrivés au bord des nattes, l'officier s'incline de nouveau devant le condamné en lui montrant le poignard et la place où il doit s'agenouiller ; celui-ci fait un signe d'acquiescement, se relève tout droit et s'avance lentement. Arrivé au milieu, il s'agenouille. Si c'est un officier, il plante devant lui le drapeau de son maître qu'il portait à la main, place le tabouret à portée, puis, lentement, tranquillement, enlève successivement tous ses vêtements du haut, prend le poignard et s'ouvre le ventre horizontalement.

Le premier ne s'est affaissé que lorsque ses entrailles sont sorties.

Le bourreau qui se relève derrière dès que le condamné prend l'arme, tenant son sabre à deux mains, lui en assène alors un coup sur la nuque qui, généralement, sépare la tête du tronc ; puis il s'accroupit à côté, les yeux sur le supplicié. Si la tête n'a pas été enlevée, qu'il fasse encore quelques mouvements, il se relève pour lui donner un autre coup. Enfin, lorsque tout est immobile, il se redresse lentement, essuie son sabre, le remet au fourreau, salue profondément le corps et se retire pour se mêler aux assistants. Alors huit hommes arrivent, enlèvent le corps et ce qui a servi au supplice, enveloppent le tout dans les nattes et dans le grand linceul, et aussitôt le lieu est préparé de nouveau...

L'impression produite par un pareil spectacle est profonde : vous avez beau savoir que l'homme qui se présente devant vous est un misérable assassin, il n'est pas mort encore qu'il s'est déjà relevé à vos yeux. Or, le condamné

qui ne reste pas infâme jusqu'au dernier moment devient un martyr. Le but qu'on se propose en obtenant de telles exécutions n'est donc pas atteint[1].

Je pris bientôt la résolution d'arrêter le cours de cette réparation dès que la onzième tête serait tombée, (une pour chaque victime). En outre de ce que je viens de dire, il me semblait d'un bon effet de donner une nouvelle preuve de modération alors que nous avions montré notre force; puis, la nuit venait, la brise se levait battant en côte et il était plus que prudent de regagner les embarcations avant l'obscurité.

Aussi, lorsque le onzième condamné fut exécuté, je fis appeler Godaï pour lui communiquer mes intentions : « Voyant comme les choses se passaient, je prenais sur moi de le prier d'arrêter l'exécution, afin que j'eusse le temps d'informer le ministre de France, lequel en apprenant la fidélité du gouvernement japonais à remplir ses engagements serait probablement disposé à remettre entre ses mains le sort de ceux qui devaient encore être exécutés. »

L'effet de cette déclaration fut immense; l'officier qui présidait à cette lugubre cérémonie me pria seulement de ne pas arrêter le cours de la justice, si je n'avais pas des raisons fondées de croire que je réussirais, puisqu'on était prêt pour l'exécution et que les hommes étaient préparés à la mort. Je partis immédiatement emmenant Godaï. Au même moment le douzième condamné était amené; la sentence lui était lue et déjà il marchait d'un pas ferme au lieu du supplice ; on lui fit signe de revenir sur ses pas; il s'inclina lentement et revint tranquillement *sans que rien dans sa physionomie trahît la moindre émotion.*

...Il était nuit noire quand j'arrivai sur la *Vénus* et le temps était fort mauvais :

[1] Actuellement, en effet, le tombeau des fanatiques meurtriers est l'objet de la vénération de la population japonaise.

« Eh bien »? me dit le ministre, qui arpentait le pont avec le commandant :

— Tout a bien marché lui dis-je ; mais j'ai à vous faire part d'une grave affaire.

Alors brièvement je contai ce qui avait eu lieu.

Il témoigna aussitôt un très vif mécontentement, et je vis le moment où il allait désapprouver ma résolution, car il me dit :

« Mais enfin j'espère bien que vous n'avez pas pris d'engagements formels »?

« J'ai dit, monsieur le ministre, que j'avais tout lieu d'espérer que vous ratifieriez ma décision et je pensais en agissant ainsi vous faire la part belle ».

Il se calma petit à petit et finit par me dire :

« En effet, je pense que nous pourrons tirer parti de cet incident. »

Quant au commandant Roy, dès les premiers moments, il ne dissimula point sa satisfaction. Godaï me remercia avec effusion et je retournai à mon bord, tandis que ma chaloupe le reconduisait à terre.

Cette leçon de modération et de sagesse donnée par le commandant du Petit-Thouars dans des circonstances solennelles et ratifiée ensuite par le ministre de France, entraîna pour la politique européenne au Japon des conséquences considérables.

Dès le lendemain, le mikado envoyait son oncle inviter personnellement M. Roches et les officiers de la division navale à aller le voir à Kioto. Des relations officielles étaient de ce fait désormais établies entre le gouvernement naissant au Japon et les représentants des nations civilisées, et une loi de sûreté protégeant les étrangers était immédiatement promulguée.

Le prince de Tosa vint faire ses excuses le 13 mars, entouré de tous ses dignitaires. D'abord il avait fait répondre au mikado qu'il était malade, chose exacte. Mais de Kioto on lui envoya un navire en lui intimant l'ordre de partir

mort ou vif. A 9 heures il était à bord et il remplissait sa mission[1].

Toutes les réparations exigées ayant été accordées, le commandant du Petit-Thouars lança à l'équipage du *Dupleix* l'ordre du jour suivant :

Équipage,

Je viens vous annoncer avec plaisir que toutes les satisfactions demandées au gouvernement japonais pour le massacre de Sakaï sont aujourd'hui accordées. Les coupables ont été livrés, et si onze seulement ont été exécutés, c'est parce que nous avons voulu donner un gage de notre modération, en même temps qu'une preuve de notre force; 830.000 francs seront payés pour être distribués aux familles de nos morts et à nos blessés ; enfin, l'oncle même de l'empereur du Japon qui, il y a quelques semaines encore, se serait cru souillé par la présence d'un étranger est venu faire les excuses de son souverain et supplier le ministre de France d'aller voir son empereur.

Nous devons en être fiers, car c'est la première fois qu'on obient une réparation aussi éclatante, aussi complète ; les Anglais attendent encore qu'on leur livre les assassins de deux de leurs matelots.

Je suis heureux d'avoir à vous en faire part, et de pouvoir vous dire, en même temps, combien j'ai été satisfait de chacun de vous dans ces terribles circonstances.

Nos camarades de Sakaï se sont conduits comme des héros ; vous, vous m'avez secondés comme de braves gens

[1] « C'est un jeune homme à la figure intelligente et cruelle tout à la fois, entouré de Japonais à la tournure fière et farouche. La scène des excuses avait grand air : elle respirait l'indépendance, la force, la barbarie. A peine le prince eut-il fini, que ses compagnons grommelèrent des mots qui semblaient dire : « Eh bien ! allons-nous-en maintenant ! »... et, en effet, ils partirent brusquement comme ils étaient venus; le prince ne fit qu'effleurer de ses lèvres les bords de sa tasse à thé... » (Journal du 14 mars 1868).

prêts à tout faire pour soutenir l'honneur du pays et je vous en remercie !

Visite au mikado (20 *mars* 1868)

Cédant aux instances de M. Roches, le commandant du Petit-Thouars l'accompagna à Kioto dans sa visite au mikado. Cette audience, une des premières accordées aux étrangers par ce mystérieux souverain, avait une importance extrême au lendemain du massacre de Sakaï et de l'exécution des meurtriers. Le commandant en rendit compte dans son rapport officiel et dans une longue lettre à la famille : en voici quelques passages :

... Le 23 était le jour désigné pour notre audience. M. Roches, le commandant Roy et moi, nous devions être reçus d'abord par le mikado; puis, sir Harry Parkes avec un seul secrétaire d'ambassade ; enfin, le ministre de Hollande. Tous les autres représentants étaient partis avant que l'invitation n'eût été faite.

A 1 heure, M. Roches, le commandant Roy et moi, en grande tenue, nous nous rendîmes à l'audience du mikado dont le palais est tout voisin de celui que nous occupions; il ne se distingue de ceux qui l'entourent que par sa simplicité et par son air de grande propreté ; des détachements de troupes placés dans l'intérieur nousren dirent les honneurs, et nous fûmes introduits par plusieurs officiers dont l'un, parlant anglais et servant d'interprète, était vêtu en véritable pierrot : grande robe blanche d'étoffe commune avec des boutons de deux jaunes différents gros comme le poing, et énorme bonnet noir attaché sur la tête au moyen de rubans de percale empesés.

Entrés en A, nous suivîmes le chemin A a' a'', et nous parvînmes ainsi dans une salle d'attente D, où se trouvait une file de grands guéridons en laque rouge creux, ayant au moins les dimensions d'une table à jeu, portés sur des pieds en laque noire. Deux tabourets étaient de chaque

té ; le ministre des Affaires étrangères nous fit signe de
us asseoir ; de grands personnages vinrent prendre place
face de chacun de nous, et on nous apporta successive-
ent, sur des petits plateaux de laque, une pipe, du tabac ;
is du thé et des gâteaux ; enfin, une boîte remplie de pâtis-
ries et de sucreries décorées avec un goût charmant.

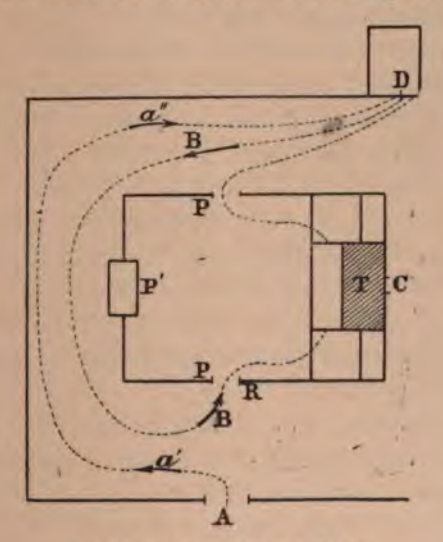
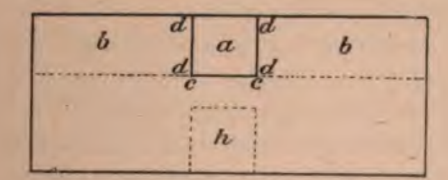


Schéma du palais du mikado.



Détails de la salle du trône T.

Après avoir attendu quelque temps sir Harry Parkes
ui ne vint pas ce jour-là, parce que l'escorte qu'on lui
vait donnée fut attaquée dès en sortant du temple[1], on

[1] Cet attentat fut suivi d'une répression.

nous annonça que nous allions être présentés au mikado. Nous sortîmes donc, précédés par trois grands officiers; le premier, l'un des ministres des Affaires étrangères, marchant en tête; les deux autres à cinq pas derrière; puis M. Roches, le commandant Roy et moi; enfin, à la hauteur de notre ministre, l'interprète dans le costume que j'ai dit. Tous les Japonais mirent aux pieds de grands sabots en laque noire qu'ils traînaient lentement sur le sol et nous nous acheminâmes ainsi, marchant doucement en sens inverse de la route que nous avions faite d'abord, vers la porte R où nous trouvâmes six officiers assis à la japonaise, c'est-à-dire accroupis sur leurs talons.

Là, tout d'un coup, un son étrange se fit entendre: c'était comme le sifflement d'une balle qui ricoche, ou la plainte du vent à travers les fentes d'une porte, et ce bruit bizarre, qui variait en intensité, n'était interrompu de temps en temps que par des coups secs, saccadés, auxquels notre introducteur s'arrêtait; — puis il recommençait à marcher, mais de plus en plus lentement, au milieu d'un silence lugubre, qui n'était troublé que par le bruit de cette espèce de harpe éolienne et par celui des sabots de nos introducteurs traînant sur le sable.

Aucune décoration dans cette vaste cour. En P, P, des portes très simples gardées chacune par six officiers accroupis; en P′ une grande porte monumentale fermée; en C un vaste temple auquel on parvient au moyen d'un perron vers lequel nous nous dirigeâmes en suivant la route B, B. Chacune de ces constructions est reliée par des galeries abritées et couvertes, sous lesquelles se tenaient près de P, P, deux orchestres produisant ces sons bizarres avec des instruments en bois et de petits tambours.

Arrivé à la dernière marche du perron, le ministre des Affaires étrangères s'arrêta, fit le salut à la japonaise, le front dans la poussière, se releva lentement, et nous conduisit devant le temple ouvert du côté de la grande cour,

dans laquelle nous venions de passer : là nous nous trouvâmes devant le mikado entouré de sa cour.

En *a* était un grand trône ou plutôt une chaise gothique sur laquelle était assis l'empereur qui se leva à notre arrivée. C'est un jeune homme de quatorze à quinze ans. Ses sourcils rasés sont remplacés par des coups de pinceau donnés au milieu du front, qui allongent encore sa figure ; ses dents sont enduites de laque noire comme celles des femmes mariées ; le haut de son corps était vêtu de blanc ; les jambes enveloppées de longues pièces d'étoffe roulées, ce qui le faisait paraître d'une grandeur démesurée ; il avait sur la tête une espèce de petit bonnet de police noir, ressemblant assez à une crête de coq.

En *d* étaient 4 officiers agenouillés ; en *c*, 2 konghés, vêtus de blanc ; l'un à gauche était le ministre d'État, oncle du mikado ; en *b* étaient tous les grands personnages debout, immobiles, portant tous des vêtements simples et de couleur sombre.

Arrivés en *h*, sur un tapis de soie, vis-à-vis de l'empereur, nous nous inclinâmes profondément ; puis M. Roches prit son discours qu'il prononça en français — notre interprète, prosterné jusqu'à terre, lut aussitôt sa traduction ; alors le mikado dit quelques paroles au konghé ou ministre placé à sa droite, celui-ci remit la réponse de Sa Majesté à notre interprète, lequel nous lut sa traduction en anglais.

Nous nous inclinâmes alors tous les trois pour nous retirer ; mais le mikado demanda à ce que nous lui fussions présentés chacun par notre nom, ce qui fut fait. Après trois profonds saluts, nous nous retirâmes en marchant en arrière, et nous fûmes reconduits en D, sans que la musique eût cessé de jouer durant toute cette cérémonie.

Aussitôt, nous fûmes entourés de tous les grands, venus nous féliciter de l'honneur qui venait de nous être fait : une présentation au mikado est une faveur prisée si

haut, que celui à qui elle a été accordée, en reçoit par ce seul fait comme une dignité, et depuis, lorsque j'ai rencontré de grands officiers, on n'a jamais manqué de leur dire : *il a vu le mikado*, paroles qui toujours ont produit un effet magique et m'ont valu les plus grands témoignages de respect et de considération.

CHAPITRE II

MISSION DIPLOMATIQUE DU *DUPLEIX* DANS LE GOLFE D'OSAKA

Mœurs locales. — La loi relative à la sûreté des étrangers. — Arrivée du mikado à Osaka. — Il reçoit du *Dupleix* les premiers honneurs impériaux. — Réceptions de ministres et de princes japonais. — Relations quotidiennes les plus cordiales. — Levés hydrographiques.

Après la réception du mikado, la *Vénus* quitta Osaka et se rendit à Yokohama où elle transporta le ministre de France. Le Commandant Bergasse du Petit-Thouars resta donc seul dans la mer Intérieure, autant pour y continuer les travaux hydrographiques que pour y suivre la marche des événements politiques.

A la fin de mars 1868, le mikado, réorganisant son gouvernement, était à la veille de venir à Osaka avec sa cour; sa flotte préhistorique, au même mouillage que le *Dupleix*, se disposait, sous les ordres d'un ministre de la Marine improvisé, à partir pour le Nord prêter main forte aux troupes des daïmios fidèles (Tosa, Satzuma, Négato, etc.) contre les partisans de l'ex-taïcoun (Tokongawa, Aïdzu, Nambu, etc.,) tandis que celui-ci, désormais plein de soumission, gardait les arrêts et attendait la décision de son souverain.

Mercredi, 30 mars 1868. Osaka[1].

Avant-hier à 1 heure, la *Vénus* est partie emmenant le ministre à Yokohama, et, deux heures après, j'appareillais

[1] Extraits du journal du commandant du Petit-Thouars.

pour conduire un envoyé de Satzuma et M. de Montblanc[1] à Osaka.

Le temps ayant mauvaise apparence, je les ai gardés à coucher ; le soir tous les officiers sont venus faire un whist chez moi.

Le lendemain, je suis parti à 8 heures et demie du bord, et, à 10 heures environ, nous arrivions. M. de Montblanc loge tout à côté du port, dans une espèce d'hôtellerie tenue par des gens de Satzuma chargés en même temps de veiller sur sa personne.

Chacun des grands princes, dans les villes importantes, a ainsi des endroits où les siens se réunissent et campent au besoin ; cela prouve combien le Japon est loin d'être homogène, et à quel point chaque prince est indépendant.

La journée se passe à courir les magasins et les fameuses maisons de thé, qui jouent un rôle si important ici, et dont on comprend généralement si peu la véritable destination en Europe ; dire à Paris que ce sont des maisons de plaisir, où l'on va faire de bons dîners, entendre des chanteuses et voir danser, c'est entretenir le plus faux équivoque. Au Japon, le nu se voit à chaque pas ; les hommes et les femmes du peuple se trouvent continuellement mêlés au bain, sans qu'on se souvienne qu'il s'y soit jamais passé rien d'inconvenant ; les dessins obscènes courent les rues, sont étalés partout ; les conversations, les plaisanteries, les danses ramènent continuellement au même sujet. Mais comme cette sorte d'éducation commence dès les premières années, il en résulte une mentalité tout à fait différente de la nôtre. Quelqu'un qui jugerait d'après les apparences commettrait une grossière erreur.

Hier, vers 3 heures, ce qui est un fort mauvais moment,

[1] Français très distingué, établi à Osaka depuis quelques années et fort au courant des affaires du Japon. Il fut investi des fonctions d'agent consulaire peu après.

puisque dans tous les pays du monde il faut la lumière aux oripaux, nous entrâmes dans une maison absolument semblable à toutes celles du Japon, et nous nous trouvâmes aussitôt au milieu d'un grand carré couvert de nattes, où se tenait un peuple de servantes ; l'accueil est toujours des plus cordiaux dans ce pays où les formules de politesse jouent un rôle si important ; ce qui distingue, du reste, les Japonais entre tous, c'est la jovialité doublée d'une spontanéité et d'une mobilité de pensées et de sensations qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Après nous être déchaussés pour ne pas salir les nattes, nous montâmes au premier étage, où la maîtresse de la maison, grosse bonne femme joviale qui semblait connaître beaucoup M. de Montblanc nous conduisit. Aussitôt on apporta du thé bouillant et des gâteaux. Puis arrivèrent trois chanteuses et deux danseuses, tandis que l'hôtesse, aidée d'une servante, nous confectionnait un dîner japonais sur une feuille de tôle placée sur un brasier. Il y a un creux d'un côté comme dans les plats à poissons anglais ; on graisse la plaque ; ont met dessus des morceaux de viande, des tiges de poireaux et on verse alternativement du thé et du saki. Le résultat de cette combinaison est vraiment parfait. Pendant ce temps, les chanteuses entonnent un air monotone et plaintif, d'une voix aigre, perçante et tremblante, en s'accompagnant de guitares à trois cordes, et les danseuses font des mouvements lents et saccadés à la fois, tout en jouant avec leurs éventails. Les assistants mangent dans de petites assiettes la cuisine que je viens de décrire, avec du riz, du poisson cru, des algues, des champignons et une quantité de choses dont il est impossible de reconnaître le goût, tout en buvant du thé ou et saki dans des coupes microscopiques.

C'est dans ces maisons que se traitent toutes les grandes et les petites affaires ; dans la journée on rédige, on fait le travail officiel en quelque sorte, puis, le soir, on va au

restaurant favori de quelque personnage pour le trouver; alors, quand l'entourage est plus ou moins absorbé par la musique et par les danseuses, on lance son idée : généralement on reste à causer jusque vers 2 heures du matin, en mêlant aux discours les plus sérieux les plus lourdes plaisanteries; enfin, on apporte des *ftons*, grosses couvertures du pays qui servent en même temps de matelas, et tout ce monde s'endort très convenablement les uns à côté des autres.

Il me semble que, dans certaines familles, les mœurs sont aussi pures que chez nous. Mais, d'une manière générale, c'est sur cet ensemble que repose la société au Japon : beaucoup de liberté pour les choses qui ne tirent pas à conséquence, et, pour le reste, des règles invariables auxquelles personne ne songe à se soustraire.

Le gouvernement fonctionne de la même manière : quelques grandes barrières bien infranchissables, comme, par exemple, l'autorité du mikado, puis une grande latitude; jamais d'arbitraire ; le chef commande dans une certaine sphère d'action et le moindre de ses subordonnés sait parfaitement qu'il ne peut aller que jusqu'à un certain point, et que s'il dépassait ce point, il encourrait lui-même des peines terribles.

Il suffit de ce qui précède pour bien montrer à quel point, lorsqu'on traite des affaires dans un semblable pays, il est nécessaire de savoir comment fonctionne toute cette société. Au premier coup d'œil, c'est disparate, bizarre, mais tout se tient.

Ici comme au moyen âge, c'est par l'entourage qu'il faut arriver au maître, lequel n'est que le chef de ses barons ou *keraïs*[1]; il faut donc voir aussi ces derniers et leur faire comprendre ce que sont et ce que veulent les Européens; le daïmio qui voudrait marcher trop vite n'ar-

[1] Ce nom reviendra fréquemment dans le journal de la Révolution du Japon.

riverait qu'à se déconsidérer et n'aurait pas plus d'influence sur son entourage qu'une vieille poupée.

2 avril 1868.

Monsieur le Ministre[1],

Une occasion pouvant s'offrir d'un moment à l'autre, pour Yokohama, je prépare ce mot qui vous arrivera peut-être à l'état de journal, si j'ai la chance d'apprendre encore quelque chose de nouveau.

Le lendemain du départ de la *Vénus*, je suis allé à Osaka. Dans la journée, en faisant une visite à M. Robertson[2], j'ai eu la très agréable surprise de trouver chez lui M. Mitford[3], laissé là, comme il le dit, pour « tenir la place chaude »; le soir, en causant avec ces messieurs chez lesquels M. de Montblanc et moi nous avons dîné, j'ai appris que la loi relative à la protection des étrangers, ainsi que la sentence de mort du yakounine qui a attaqué le cortège anglais à Kioto, ont paru, et M. Mitford a eu l'obligeance de m'en laisser lire la traduction. Ce qui est fort important, c'est que le yakounine en question est condamné par application de la loi nouvelle, *à être dégradé d'abord*, puis à avoir la tête exposée pendant trois jours. Mais il paraît que ces deux actes sont rédigés dans un japonais officiel si obscur, que tels, ils ne pourront être compris que de peu de personnes; il importe donc de savoir les commentaires auxquels ils donneront lieu.

La sentence de condamnation avait d'abord été rédigée en commençant par cette phrase : « Les ministres étrangers ayant été autorisés, sur leur demande, à se rendre à Kioto, etc., » ce qui changeait absolument la portée de votre voyage et de votre audience; aussi M. Mitford a-t-il

[1] Lettre à M. Roches, ministre de France.
[2] Agent consulaire anglais.
[3] Secrétaire de la légation anglaise au Japon.

refusé d'admettre cette rédaction, et, d'un commun accord, sans aucune difficulté de la part des Japonais, on en est arrivé à relater purement et simplement le fait. Je n'ai pas osé demander une copie, mais, comme M. de Montblanc, j'ai trouvé les termes employés très satisfaisants.

La cour de Kioto se propose toujours de venir à Osaka. Je serai au courant de ces mouvements par M. de Montblanc. Si l'occasion me paraît opportune, je ferai de mon mieux pour attirer à bord divers personnages importants et pour trouver un moyen de leur être agréable; dans ce moment, il me paraît surtout nécessaire de leur montrer que nous n'avons pas quitté la place, et de manœuvrer pour qu'ils entretiennent des relations quelles qu'elles soient avec des Français : je vais donc faire la navette entre mon bord et Osaka, où M. de Montblanc m'attire de la façon la plus cordiale, et où je suis dans les meilleurs termes avec le personnel anglais.

Mais, monsieur le Ministre, un danger que je n'avais fait qu'entrevoir et que j'avais cru cependant devoir vous signaler tant je le trouvais redoutable, existe réellement : celui de voir le ministre anglais se porter à quelque extrémité, s'il peut supposer que sa situation personnelle n'est pas aussi grande qu'il le désire. Sir Harry Parkes sent que vous l'avez primé auprès du nouveau gouvernement; il importe donc qu'à Yokohama et à Yeddo, vous ne donniez prise à aucune interprétation mauvaise, méchante, fausse même, dans vos relations avec le taïcoun. Soyez sûr que tout serait *aussitôt exploité*, et, avec l'impressionnabilité des Japonais, Dieu sait ce qui pourrait en résulter !

Je crois aussi que, le plus tôt votre excellent interprète Schioda sera attaché *au titre français* à la légation, mieux cela vaudra. On peut bien admettre qu'un agent officiel du gouvernement français ne s'inspire que des vues de son gouvernement et sache faire le sacrifice de ses sympathies aux idées de son pays, mais, actuellement, Schioda est au

service de son prince, quoique détaché à la légation de France. Il y a là quelque chose à ménager, sous peine de voir peut-être s'élever un mur entre nous et les agents du gouvernement[1].

5 *avril* 1868. — Je suis revenu hier soir après avoir passé vingt-quatre heures à Osaka, durant lesquelles j'ai appris, tant de M. de Montblanc que de M. Mitford, des nouvelles fort intéressantes.

Jusqu'à hier soir, la loi relative à la sécurité des étrangers n'avait pas été *affichée* ; aux réclamations de M. de Montblanc, on avait répondu jusqu'ici qu'elle existait, puisque l'auteur de l'assassinat de Kioto avait été condamné conformément à ces dispositions, et qu'elle était entre les mains des ministres ; mais, sans se refuser à l'afficher, on ne lui avait pas encore fait connaître l'époque à laquelle elle le serait. Il y a là-dessous quelque énigme dont il n'a pu encore avoir la clef.

20.000 hommes déjà réunis pour marcher sur Yeddo vont être portés à 60.000, et, avant-hier soir, 4 navires de guerre japonais sous le commandement d'un konghé qui a été salué de 18 coups de canon, sont partis avec 600 hommes pour le nord du Japon ; il a pour mission de pacifier Aïdzu et Sakaï-Sayémon-No-So, en leur disant très vertement qu'ils ont à choisir entre la soumission ou une guerre à outrance.

Deux autres navires de guerre appareillent encore ce matin, mais je ne peux savoir où ils vont.

La question est donc carrément posée, et je crois qu'il n'y a plus d'illusion à se faire, quant à l'espoir d'obtenir un

[1] M. Roches ne put décider Schioda à entrer au service du gouvernement français. Il était jeune, intelligent et profondément dévoué à la famille de Tokongawa en pleine insurrection dans le Nord contre le mikado. Il n'avait pas grande confiance dans la durée du nouveau gouvernement et voulait se ménager pour l'avenir. Il rentra peu après dans la vie privée et alla professer le français et l'anglais à l'Université de Yeddo.

arrangement à l'amiable entre le nouveau gouvernement et le taïcoun.

Tous les navires de guerre japonais qui quittent la rade nous saluent en passant ; je crois qu'un joli tir à boulets que j'ai fait ces jours-ci a été suivi avec intérêt par mes confrères japonais : l'état-major d'un de ces navires est venu nous voir.

J'ai été avec M. de Montblanc faire visite au prince d'Owassima et à son petit collègue aux Affaires étrangères, le kounghé Higashi-Kouzé [*] ; je leur ai dit que j'étais heureux de pouvoir profiter de mon voisinage pour venir savoir de leurs nouvelles. Ils ont été charmants, nous ont retenus longtemps et m'ont accordé avec beaucoup d'empressement l'autorisation de faire visiter différentes choses curieuses à mes officiers ; c'est ainsi que j'ai su qu'on prépare activement les deux grands temples pour le mikado. J'ai vu Godaï un moment : Komatzu [**] est encore à Kioto.

Je compte aller de temps en temps chez tous ces personnages, avec lesquels M. de Montblanc se trouve en relations quotidiennes ; il leur inspire la plus grande confiance et a *sûrement* une grande influence dans les affaires du pays.

Ce matin MM. Mitford, Roberston et lui viennent déjeuner

[*] Le prince Owassima et le kounghé Higashi-Kouzé étaient tous deux ministres des Affaires étrangères.

Le kounghé, plus spécialement chargé de régler directement avec les ministres européens les questions pendantes, devait partir incessamment prendre possession de Yokohama au nom du mikado. Il y était impatiemment attendu par les légations et surtout par M. Roches qui désirait traiter le plus tôt possible de bien des affaires : paiement de l'indemnité promise aux familles des victimes de Sakaï, mission militaire, etc....

Tant que Higashi-Kouzé différa son départ pour Yokohama, le ministre de France n'eut, avec le gouvernement du mikado, aucune relation directe ; le commandant du Petit-Thouars se trouvait donc jouer un rôle des plus importants.

[**] Komatzu était attaché au ministère des Affaires étrangères ; il fut envoyé par la suite à Yokohama prendre la direction des affaires politiques.

avec moi en rade ; vous voyez que nous faisons ici de l'« alliance cordiale », meilleur moyen de préparer de la bonne besogne.

6 *avril* 1868. — Les deux navires dont je vous parlais sont allés rejoindre dans le Nord le konghé grand amiral, parti avec les quatre autres ; l'affaire d'Aïdzu [1] terminée, ils doivent se saisir d'Hakodate au nom du mikado. Cette nouvelle a été donnée par les autorités, vous pouvez la considérer comme absolument sûre [2].

Lundi soir, 6 *heures*. — Ma chaloupe revient et je termine mon journal à bord du *Serpent* qui vous portera cette lettre.

M. de Montblanc me fait dire que plusieurs officiers japonais que nous avons rencontrés désirent me voir ; demain je retourne à Osaka pour les rencontrer, et j'emmène mon docteur dont on demande une consultation pour un officier de Satzuma.

Tout me paraît marcher à souhait ; mais je crois qu'il faut que je reste ici, et je n'ai que le temps de vous assurer de mes sentiments les plus respectueux, les plus dévoués et de mon désir de me rendre bon à quelque chose.

Osaka, le 12 avril 1868 [3].

Monsieur le Ministre,

Le soir même du départ de ma lettre par le *Serpent*,

[1] Province du nord du Japon dont le daïmio, ainsi qu'on l'a vu au début, faisait cause commune avec les Tokongawa en rébellion contre le mikado, tandis que le taïkoun, leur chef direct en somme, gardait les arrêts.

[2] C'était en effet leur mission officielle. En passant à Yokohama le konghé amiral donna fort à rire au personnel des légations. Peut-être rit-on même un peu trop, mais les événements actuels étaient si loin de toute prévision !... « Le malheureux amiral a tâté du mal de mer en venant ici. On le dit burlesque. La revue qu'il a passée à la Montagne et au camp anglais a donné lieu à des scènes du dernier comique. *Il a voulu tout voir dans les moindes détails*, jusqu'aux clarinettes de la musique de la *Vénus* dont il a essayé en vain de faire sortir des sons. » (Lettre d'un agent français.)

[3] Lettre à M. Roches.

les ministres japonais, après avoir dit dans la journée à M. Mitford qu'ils ne pourraient encore *placarder* la loi relative à la sécurité des étrangers, lui ont écrit que les difficultés dont ils l'avaient entretenu étaient levées et que cette loi allait paraître.

Mercredi, j'étais chez M. Mitford, lorsqu'il lui est arrivé du prince d'Owassima une invitation à aller passer l'après-midi à la campagne.

Avec une amabilité parfaite, il a informé le prince qu'il accepterait avec plaisir s'il pouvait faire profiter de cette partie son hôte, et, peu de temps après, Godaï est venu se mettre à notre disposition et nous a conduits à une maison de thé située près de Sakaï, où les deux ministres des Affaires étrangères ainsi que les hommes du mouvement se trouvaient réunis.

L'après-midi s'est passée le plus gaiement du monde, et, sur les lieux, une invitation à déjeuner à bord du *Dupleix* le lendemain matin a été acceptée avec un véritable enthousiasme. Le soir, M. Mitford étant trop fatigué pour revenir à cheval, je suis rentré au milieu de tout ce monde, traversant Osaka ventre à terre entre les deux ministres, au grand ébahissement de la foule, comme vous pouvez le supposer. M. de Montblanc, qui n'a pu se joindre à nous, m'assure que c'est un vrai succès pour les étrangers, une chose tout à fait extraordinaire. Je ne suis pas depuis assez longtemps dans le pays pour en juger, mais, ce dont je suis sûr, c'est du vif désir de tout ce monde de donner en ce moment aux Européens des preuves, et même des gages, de leur bon vouloir.

C'est le soir, qu'à mon grand étonnement et à ma vive satisfaction en même temps, j'ai trouvé le baron Brin [1], attendant au consulat d'Angleterre, où M. Mitford lui a offert l'hospitalité avec cette même affectueuse cordialité

[1] Secrétaire de la légation française. Il quitta le Japon en décembre 1868.

que j'ai déjà éprouvée et que je ne saurais trop vous vanter.

Vous avez bien deviné, monsieur le Ministre, que rien ne pouvait m'être plus agréable que de rendre quelques petits services à votre attaché si l'occasion s'en présentait[1]; nous avons longuement causé ensemble de la situation que je vois ici, situation dont il saura vous rendre compte de vive voix, bien mieux que je ne puis le faire en quelques lignes : toutefois, comme certaines choses me frappent entre toutes, je crois qu'il peut être utile de vous en dire le résumé.

Le bon vouloir des autorités est incontestable, et leur activité très grande; mais elles ont à lutter contre de graves difficultés, et il est certain que le moment où le nouveau gouvernement semblera triompher, sera celui aussi où il lui faudra compter avec les ambitions surexcitées, avec toutes les jalousies, celui, par conséquent, où il courra peut-être les plus grands dangers. La guerre civile peut d'ailleurs devenir plus sérieuse qu'elle ne l'est, car si le taïcoun est sacrifié, si les gens du Sud abusent de leur victoire, ce qui est très vraisemblable, le Nord se relèvera probablement; vous le savez mieux que moi. Il convient donc, je crois, de nous maintenir en ce moment dans la plus stricte neutralité. Or, nous avons montré au mikado que, bien que le taïcoun eût su conquérir nos sympathies, nous étions prêts à entretenir les mêmes bonnes relations avec le nouveau gouvernement qu'avec l'ancien, alors surtout qu'il venait de nous fournir des preuves non équivoques de son bon vouloir et de son désir d'assurer la sécurité des étrangers : tout cela était nécessaire, tout cela était opportun. Mais, en face des éventualités qui peuvent se

[1] Les relations du commandant du Petit-Thouars avec tous les membres de la légation française ne cessèrent jamais d'être parfaites. La volumineuse correspondance qui se trouve dans ses papiers du *Dupleix* en témoigne hautement.

présenter, y a-t-il lieu d'aller plus loin et devons-nous désirer que notre mission militaire vienne prendre place immédiatement, presque sans transition, à côté du mikado? Je l'avoue, et je vous le dirai franchement, comme tout ce que je pense, je ne le trouve ni prudent, ni convenable.

Pas prudent, parce que tout cet édifice ne me paraît pas encore assez solidement établi pour être sûr que, demain, par exemple, les troupes du Nord ne tiendront pas, quelque temps au moins, celles du Sud sérieusement en échec, *bien que je ne doute* pas du succès assuré du nouveau gouvernement.

Pas convenable, car il me semble difficile d'admettre que nos officiers s'assimilent au rôle de maîtres d'armes, et qu'ils donnent les mêmes leçons aux deux adversaires. Assurément, ce que vous avez dit à Kioto, de la façon dont vous saviez subordonner vos sympathies personnelles pour la personne du taïcoun, à l'intérêt que vous portez au Japon en général et à votre respect pour les instructions de l'empereur, a été compris d'un certain nombre d'officiers japonais; mais je sais aussi que d'autres, plus passionnés et moins familiarisés avec nos idées de civilisation, ont conservé, quand même, une certaine défiance. Sans pressentir le résultat final de la négociation engagée, je craindrais qu'en insistant trop, on n'amenât les Japonais à ne pas apprécier, à sa juste valeur, le sentiment qui a conduit l'empereur à consentir à ce qu'un certain nombre de ses officiers vinssent ici apprendre l'art de la guerre; en un mot, je craindrais que notre mission n'eût pas, auprès du nouveau gouvernement, la situation morale que nous devons désirer.

Je soumets ces observations à votre jugement, sans avoir d'autre prétention que celle de vous dire tout ce que je pense à ce sujet : s'il me semble nécessaire de parler au nouveau gouvernement de la mission militaire, je crois aussi

qu'il ne faut s'engager de ce côté qu'avec prudence et ménagement ; attendre un peu ne serait pas perdre son temps.

16 *avril* 1868[1]. — Hier, je suis revenu à bord, après avoir passé plus de huit jours à terre, vivant moitié au consulat d'Angleterre, chez Robertson et Mitford, moitié chez le comte de Montblanc, et ce séjour s'est autant prolongé afin d'attendre la fin d'une affaire que le baron Brin avait été chargé de traiter ici.

. . . .

Le mikado, conduit par les gens qui ont fait la nouvelle révolution, vient d'arriver à Osaka où il séjournera jusqu'au moment, dit-on, où les affaires seront entièrement terminées dans le Nord ; il est escorté par les princes de Gechu, Gochu, Itchisen, Hisen, Nigo et Bizen ; le prince de Satzuma[2] étant laissé à Kioto pour garder, soi-disant, la ville, mais, en réalité, parce qu'il commence à exciter la jalousie des autres ; « puis, nous disait Komatzu, dans le cas où il serait venu en même temps que les autres, on n'aurait pas manqué de dire qu'il les conduisait tous, le mikado compris » : on entrevoit donc déjà, entre ces grands personnages, des ferments de jalousie et de discorde.

Le mikado a commencé à se mêler directement aux affaires ; des conseils ont eu lieu auxquels il a pris part, et, à la suite de l'un d'eux, dans lequel il était question de l'administration intérieure de l'île d'Yesso, il a pris la parole : il a dit que, dans ces derniers temps, le Japon avait passé par une crise bien grave, mais qu'il en était sorti victorieux ; qu'il fallait donc avoir confiance dans l'avenir ; puis, chose insolite, il a fait apporter du vin et en a pris un verre avec ses conseillers.

[1] Journal.

[2] Une partie des troupes de Satzuma gardait Yokohama de moitié avec celles de Negato pour le compte du mikado. Ces deux princes s'y partageaient l'autorité en attendant la venue de Higashi-Kouzé.

18 avril 1868. Osaka [1].

Hier, ayant l'intention d'aller chercher de l'eau à Kobé et d'en profiter pour donner quelque liberté à mes officiers, je suis parti pour Osaka afin de savoir des nouvelles, en même temps que l'impression produite par l'arrivée du mikado. Dès en arrivant, j'apprenais qu'aujourd'hui le mikado devait être amené à Temposan pour y voir, du [illegible] rade, ses navires et la mer ; puis, Godai accou[illegible] d'Angleterre, et, là, me communiquait [illegible] principaux personnages de [illegible] dimanche ; [illegible] engageant à déjeu[illegible] et venais chercher. [illegible] pourraient [illegible]

[illegible]

les fois donc que le gouvernement japonais désirerait faire savoir quelque chose au gouvernement français, il convenait de s'adresser ici, en ce moment, à moi, en passant par l'intermédiaire de M. de Montblanc.

Toutes ces choses il a paru bien les saisir, et il était important qu'il ne s'établît pas de confusion dans son esprit après avoir rencontré à plusieurs reprises le baron Brin et moi-même au consulat d'Angleterre.

... En sortant de chez Godaï, des officiers japonais prêts à lui rendre les honneurs étaient au moment de nous les refuser; c'est une question à bien établir encore; il faut que la réciprocité existe absolument, et que ce qu'on fait pour eux, soit fait pour nous. Je profiterai de l'occasion qui s'offre ces jours-ci pour mettre les choses au point.

Quelques jours après, les ministres japonais mettaient à exécution le plan combiné avec le commandant du Petit-Thouars. Le mikado se rendait officiellement au fort de Temposan, et le *Dupleix* lui rendait les honneurs impériaux.

Ce premier salut d'un bâtiment de guerre européen au souverain dont l'autorité semblait si compromise dans ses propres Etats eut un grand retentissement. C'était la reconnaissance solennelle par la France du principe dynastique au Japon, et la suite logique d'une politique à laquelle M. Roches s'était rallié après le massacre de Sakaï et que son successeur, M. Outrey, allait résolument adopter avec les autres ministres.

Le résumé de la situation [1] est, je crois, aujourd'hui, le suivant : la position de la France auprès du nouveau gouvernement est aussi satisfaisante quelle l'était auprès de l'ancien; la confiance existe entre les Japonais et nous, confiance qui se manifeste par les visites journalières des hauts fonctionnaires à bord; il n'y a donc qu'à entretenir ces bons sentiments. *Mais, ce qui perce dans toutes ces relations, c'est le désir des Japonais de s'assimiler tout ce qui*

[1] Journal du 23 avril 1868.

touche au métier des armes [1] *; ils feignent de s'amuser comme des enfants de détails insignifiants, et c'est l'ensemble, c'est le fond, c'est le grand ressort qu'ils cherchent à saisir : c'est pour cela qu'ils viennent à bord, et ce serait jouer un métier de dupe que de se laisser prendre au piège.*

Le moyen d'y échapper serait de leur faire comprendre qu'on n'a des militaires redoutables, qu'à la condition qu'ils soient bien disciplinés, bien dressés ; qu'il faut donc des règles invariables, des exercices, et que les chefs ne peuvent bien commander que lorsqu'ils savent obéir. Les samouraïs étant absolument incapables de se soumettre à ces exigences, il faudra que le gouvernement s'adresse aux paysans ; quand il aura constitué chez eux une force suffisante, il pourra commencer la lutte contre ces redoutables barons avec quelques chances de succès. Mais tout cela est une œuvre de longue haleine, et tant que les samouraïs seront tout-puissants comme aujourd'hui, *apprendre le métier des armes aux Japonais sera leur fournir des verges pour nous fouetter.*

Grands personnages venus à bords :

Samedi : Prince de Hisen.

Dimanche : Ninwaji Nomija (généralissime, deuxième personnage de l'Empire) ; Chashiu (Négato); Higashi-Kouzé ; Owassima ; Hurume Chiujo ; Nagaoka ; Sakionosaké ; Made Nokoji Ben ; Karasumaru ; Jiju ; Godaï.

Samedi, 25 avril 1868.

Je souffre toujours de la tête ; il me faudrait du repos et de l'exercice au grand air, deux choses impossibles en ce moment...

[1] Certains passage du journal ou de la correspondance du commandant du Petit-Thouars sont tellement prophétiques que nous avons cru devoir en mettre quelques-uns en relief, indépendamment de ceux qui sont soulignés par le commandant lui-même dans le texte original.

Le courant est décidément établi. Hier encore, sont venus des officiers du mikado; tous se distinguent au premier coup d'œil par leur exquise politesse, leur excellente tenue, et, par-dessus tout, par la déférence que les inférieurs marquent à leurs supérieurs.

Les daïmios ont toujours un peu l'air d'avoir été portés sur le pavois par leurs farouches barons.

Dimanche, 26 avril 1868. Osaka.

Monsieur le Ministre [1],

J'ai reçu hier, grâce au passage de l'*Aventure*, votre lettre du 19 me confirmant la nouvelle de votre nomination [2], et je vous adresse encore mes félicitations les plus sincères à ce sujet.

Il vous est sensible d'être rappelé le lendemain de votre promotion, et du jour où la révolution a éclaté ici. Que voulez-vous ? C'est l'histoire du grain qui tombe à bord au dernier moment du quart! On n'en devait pas moins être remplacé parce qu'on avait veillé, parce qu'on avait travaillé, parce qu'on était fatigué, et, à la condition qu'on ait fait son devoir, il n'en faut pas moins dormir tranquille sur ses deux oreilles, quoiqu'il vente sur le pont et que le camarade y reçoive la pluie sur le dos!...

Réjouissez-vous donc en pensant que vous allez jouir prochainement de la vie de famille, et vous trouver dans un milieu aussi intéressant, aussi intelligent, que celui de Paris.

... Les retards de Higashi-Kouzé me permettent de vous dire que me voici à peu près sur pieds, après avoir été bien souffrant; depuis hier, je suis venu prendre position

[1] Lettre à M. Roches.

[2] M. Roches venait d'être nommé ministre plénipotentiaire (15 février 1868) et mis en disponibilité. Il fut remplacé par M. Outrey arrivant d'Alexandrie comme ministre plénipotentiaire.

ici, où il ne me convenait pas de laisser trop longtemps le camarade Mitford maître du terrain, et je ne compte m'en aller que lorsque le petit konghé sera parti. Ce qui le retarde, assure-t-on, c'est la question des finances qui commence à passer au premier plan des préoccupations gouvernementales ; je n'ai encore aucun détail assez précis à ce sujet pour qu'il vaille la peine de vous être transmis, mais la chose est certaine, et c'est là le point noir à veiller entre tous. Quant au reste des affaires, elles semblent ici assez bien comprises ; les gens du mouvement se rendent compte des dangers auxquels ils sont exposés et sont décidés à agir avec prudence ; c'est beaucoup, car un petit incident qui s'est produit, il y a huit jours, montre bien comme notre route côtoie toujours les mêmes précipices.

Au moment où nous saluions en rade le mikado, un homme à deux sabres entrait de l'air le plus insolent au consulat d'Angleterre, et, sur l'invitation du constable de se retirer, parce que l'endroit n'est pas public, il tirait son sabre et s'avançait sur lui d'un air menaçant en s'écriant : « Savez-vous bien que je suis *à Tosa* et que je vais où je veux ! » Là-dessus le constable rentra fort sagement, prit son revolver et lui dit : « Si vous êtes à Tosa, je suis à la reine d'Angleterre, et, si vous ne sortez, je vais vous casser la tête », raison qui lui parut suffisamment concluante, car il ne se le fit pas dire deux fois. Mais, le soir, plusieurs Japonais essayaient de forcer la porte du consulat, et il est assez probable que ce drôle n'aurait pas été fâché de prendre une revanche.

Depuis notre réception des princes, les gens du mikado continuent à nous visiter chaque jour ; ils sont absolument en confiance. *Mais quels hommes que ces gens du Sud ; quelle vigueur ! quelle intelligence alarmante de tout ce qui touche au métier des armes !* qu'une mission militaire serait donc une chose dangereuse, avant qu'un gouvernement sérieux, solide, puissant, ne soit à la tête des affaires !

27 *avril* 1868. — *Le mikado mène ici, une vie fort occupée et j'ai la quasi certitude aujourd'hui qu'il n'est pas l'être dégradé que nous avions supposé.* Chaque jour, on discute en sa présence les affaires du pays, et il fait des courses à cheval, le visage découvert, dans les divers quartiers d'Osaka. Hier, en me promenant avec le comte de Montblanc, nous l'avons vu à une centaine de mètres de distance; le travail n'était même pas interrompu par les ouvriers dans la rue qu'il suivait, nouvelle preuve de l'indifférence du peuple; notre présence dans la foule n'a donné lieu à aucune manifestation hostile; seulement, il nous a paru plus convenable de changer de route pour ne pas avoir à croiser le cortège.

Notre brave docteur[1] fait merveille; il a entre les mains en ce moment Gotro Sotgiro[2] qu'il a sensiblement soulagé, et Komatzu. Vous le voyez donc, monsieur le Ministre, l'ensemble de la situation ici est des plus satisfaisants. J'ai idée que nous ne pouvons rien faire de plus opportun que de laisser les membres du nouveau gouvernement travailler tranquillement à la consolidation de leur œuvre.

28 *avril* 1868. — Je crois avoir fait hier de la bonne besogne.

Notre travail hydrographique comprenant depuis la pointe Trée jusqu'à Sakaï avançant beaucoup, il devient nécessaire de sonder les différents bras de la rivière pour le compléter. Aussi avais-je déjà demandé au prince d'Owassima de mettre à ma disposition un officier japonais chargé d'accompagner les embarcations que j'emploierais à ce travail, afin de faire, au besoin, déranger les jonques, et, en

[1] Le docteur Noury, du *Dupleix*, ne cessa d'être, pendant la campagne du Japon, un des collaborateurs les plus dévoués du commandant du Petit-Thouars et un des auxiliaires les plus intelligents de la propagation de l'influence française.

[2] Japonais de haut rang attaché au ministère des Affaires étrangères.

tous cas, pour prévenir les malentendus; il m'avait répondu de la façon la plus favorable.

Hier, prenant occasion de ce que la carte depuis la barre jusqu'à la concession est tout à fait terminée, je suis allé en mettre un exemplaire, que j'avais fait réduire en mesures japonaises, à la disposition du gouvernement, ce à quoi il s'est montré fort sensible, et j'ai renouvelé ma demande qui a été accueillie avec beaucoup d'empressement. Enfin, j'ai présenté au prince un dessin fait par l'enseigne de vaisseau Pâris, représentant le *Dupleix* pavoisé saluant le mikado à son arrivée au port de Temposan, lui disant que je considérais cet événement comme si heureux que j'avais voulu en perpétuer le souvenir. Je n'eus pas de peine à voir au jeu de sa physionomie le succès complet de cette démarche; il me dit aussitôt : « Oh! le mikado va être enchanté de voir ce dessin, il y sera très sensible », puis il ajouta en riant : « Les Anglais vont être jaloux », ce à quoi je ne manquai pas de lui répondre qu'ils auraient grand tort, puisqu'ainsi qu'il l'avait vu, j'avais engagé Mitford toutes les fois que j'avais eu une réception à mon bord, et que, dès que j'avais su la venue du mikado, j'en avais informé le commandant du *Rinaldo*.

Le reste de notre visite s'est passé le plus gaiement du monde. Après m'avoir encore parlé de ses courses à bord, il me dit que les konghês et les daïmios venus sur le *Dupleix* avaient tant vanté ce qu'ils y avaient vu, qu'ils avaient causé une véritable envie parmi les autres et que, quant à lui, s'il ne craignait pas d'être indiscret, il y passerait tout son temps. J'en profitai de suite, naturellement, pour organiser un autre déjeuner auquel le prince Iwakura[1] viendra assister ainsi que plusieurs grands personnages.

1er mai 1868. — Le jour où j'ai eu à déjeuner tous les grands personnages dont je vous ai envoyé la liste, j'ai

[1] Deuxième ministre des Affaires étrangères.

profité de la présence à bord de Higashi-Kouzé et du prince d'Owassima, pour leur dire qu'en Europe, il était d'usage, lorsqu'un souverain arrivait quelque part, que les agents officiels étrangers allassent s'inscrire chez lui comme un témoignage de respect, et que je m'empresserais de le faire pour le mikado s'ils l'approuvaient. Ils m'ont répondu de suite en me remerciant, et en me disant qu'ils me feraient prévenir dès que je pourrais aller au temple de Sa Majesté, ainsi que Mitford, lequel était présent, et avait si fort approuvé mon idée qu'il se l'est appropriée depuis.

Hier donc, à 1 heure, le prince d'Owassima nous a fait envoyer des chaises ainsi qu'une escorte, et nous sommes allés au temple habité par le mikado qui, aujourd'hui, est entouré d'une barrière, comprenant dans ses limites plusieurs rues adjacentes ; c'est un véritable campement : on n'y voit que chevaux harnachés, hommes à sabres, corps de garde improvisés couverts de noms différents ; enfin, l'intérieur même de la cour du temple a tout l'aspect d'un chantier de construction. Nous fûmes reçus entre quatre paravents par les deux ministres des Affaires étrangères, avec lesquels nous passâmes quelques moments ; un konghé en grand costume vint nous saluer ; puis, nous revînmes escortés comme nous l'avions été au départ.

J'ai pensé à faire cette démarche pour deux raisons : la première, c'est qu'il me semblait tout à fait convenable de donner au mikado ce témoignage officiel de respect ; puis, et par-dessus tout, qu'il me paraissait important que, durant mon séjour à Osaka, dans une ville où les étrangers sont autorisés à résider, il fût bien patent que des Européens avaient été reçus à son palais et qu'il y avait accepté des relations avec eux. Assurément, parmi la foule des Samouraïs que nous avons traversée hier, un grand nombre n'avaient jamais vu d'étrangers et l'effet de cette visite n'a pu être perdu pour eux, tandis qu'en ville le bruit se répan-

dait que nous avions été reçus par le mikado lui-même.

J'ai maintenant la preuve que les feuilles de la gazette officielle sont portées à Mitford avant que la publication n'ait lieu. Depuis les journées qu'il a passées à bord sur mon invitation et comme mon hôte, il a été pris d'une agitation fébrile et ne sait plus que dire ni que faire pour détruire l'effet produit par le *Dupleix*; aussi, voyant notre excellent docteur qui veut bien le soigner, commencer à se répandre parmi les grands officiers japonais, il a immédiatement cherché à faire la contre-partie en transformant le consulat d'Angleterre en ambulance. Il y pose, lui-même, les vésicatoires de Komatzu, auquel il a persuadé qu'il fallait venir se mettre en « boarding-house » chez lui pour se réconforter, et il administre, à domicile, des purgatifs à Gotro-Sotgiro. S'il ne les tue pas, ce sera assez amusant de voir le tableau final de cet intermède digne de Molière...

Godaï est parti depuis plusieurs jours pour Nagasaki.

Avant-hier, le mikado a passé une revue de ses troupes sur l'esplanade du château; si sa présence n'excite qu'une curiosité des plus ordinaires, en revanche, les caricatures ne l'épargnent pas plus que les héros des derniers événements : le coq du moment est le petit Satsuma, resté à Kioto pour garder la ville.

4 mai 1868. — Rien de nouveau, si ce n'est que je suis repris par la fièvre; je ferme ma lettre pour la faire porter par l'[illegible], en vous priant d'agréer la nouvelle assurance de mon respectueux dévouement.

Le kongho Higashi-Kouzé partira, dit-on, mardi[1].

Osaka, le 5 mai 1868.

Monsieur le Ministre,

Je viens d'avoir deux nouveaux déjeuners, auxquels assi-

[1]. [illegible] à Yokohama le [illegible]. M. Roches [illegible] avec lui le plus [illegible]

taient les personnages dont je joins la liste à ma lettre; vous verrez que parmi eux se trouvaient le grand-père maternel du mikado, le ministre des finances et le prince Iwakura que vous avez reçu à Kioto. Les trois quarts de ces gens-là n'avaient jamais été en relations avec des Européens et m'exprimaient naïvement leur étonnement de nous trouver si bien; ils enlevaient régulièrement toutes les petites choses qui se trouvaient sur la table. Ils font si bien l'éloge du *Dupleix* à terre, que je suis destiné évidemment à voir défiler tout le livre d'or du Japon. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux qui étaient restés à Kioto, se mettent en route maintenant pour me venir voir, et que le petit Satzuma va m'arriver très prochainement.

Le mikado continue à vivre très activement et passe fréquemment des revues; les troupes commencent à se discipliner. Le bon effet de ces visites à bord et de ma course au palais du mikado, se traduisent par un changement complet d'attitude à notre égard.

Nous gagnons évidemment du terrain. Ce qu'il y a d'assez amusant, c'est que la réputation de notre *tapin* commence aussi à se répandre, et chaque jour on vient lui demander des leçons d'*harmonie*.

J'ai eu lieu, après ce qui s'est passé ces temps derniers, de rendre un peu moins fréquentes mes relations avec Mitford, et je m'en trouve bien.

Le docteur va directement chez ses malades en ville; Gotro est hors d'affaire. Komatzu est encore très souffrant.

Je ne sais trop ce que j'ai pu vous écrire à la fin de ma dernière lettre, car j'avais une fièvre ardente quand je l'ai fermée; aujourd'hui je vais bien, mais je crains d'être repris encore, car Osaka est sûrement malsain.

Veuillez, etc.

CHAPITRE III

MISSION DIPLOMATIQUE DU *DUPLEIX* DANS LE GOLFE D'OSAKA (*Suite*)

Suite des relations quotidiennes avec les autorités japonaises. — Projet de réception du mikado à bord du *Dupleix*. — Arrivée de sir Harry Parkes avec une division anglaise. — Nouvelles de la guerre dans le Nord du Japon. — La question des chrétiens dans le Sud.

Vendredi 6 mai 1868, Osaka[1].

Hier, après en avoir causé avec le comte de Montblanc, j'ai profité de la visite à bord des princes d'Owassima et Iwakura pour leur dire que la marche des événements allait sans doute amener le mikado à visiter les navires européens, ajoutant que ce moment-ci serait bien choisi pour ses débuts, puisque, mon navire étant seul sur rade, il pourrait y venir sans avoir à redouter de fatigue; « enfin comme « de hauts personnages venaient continuellement visiter « le *Dupleix*, rien ne serait plus aisé que cette course « restât ignorée, si Sa Majesté le désirait : je n'en pré- « viendrais même pas à bord; Elle pourrait tout à loisir « satisfaire sa curiosité sans qu'il en résultât aucun incon- « vénient... »

Les princes Iwakura et Owassima m'ont répondu im-

[1] Journal.

médiatement qu'ils avaient déjà agité entre eux cette question, et qu'il était bien certain que le mikado aurait à visiter les navires de guerre européens; mais que nous devions bien comprendre qu'ils étaient obligés d'agir avec beaucoup de prudence, sans rien brusquer : toutefois, qu'ils allaient examiner encore cette question, et que je pouvais être certain que, s'il était décidé que le mikado irait à bord d'un navire étranger, mon bâtiment, qui l'avait salué le premier, serait aussi le premier sur lequel il mettrait le pied.

Cette réponse a été faite de l'air le plus réfléchi. La question avait été certainement envisagée par eux avant ma proposition, preuve et conséquence de plus de la confiance que me témoignent les Japonais.

Le 6, le prince d'Owassima, au nom des grands venus successivement à bord, a offert à l'état-major du *Dupleix* une fête splendide, dans une charmante habitation des environs d'Osaka; il en a fait les honneurs avec une distinction parfaite et, avant de me quitter, il m'a dit qu'il me priait de le considérer comme un vieil ami, de même que lui sentait qu'il pouvait compter entièrement sur moi.

Enfin il a fait envoyer pour mes hommes du saki et un bœuf magnifique, tandis qu'on leur apportait d'un autre côté des paniers d'œufs. Mais, ce qui est beaucoup plus piquant, c'est qu'aujourd'hui, pour la *troisième* fois, il nous est arrivé un bateau chargé de *mousmés*, envoyées par quelqu'un des officiers qui se succèdent chaque jour. L'étonnement est à son comble en voyant que « les femmes n'entrent pas ».

Décidément nous sommes tout à fait adoptés.

... Tout en étant très satisfait de mes relations avec les Japonais ici, je déplore bien vivement que quelqu'un de sérieux appartenant à la légation de France ne puisse suivre ces événements avec moi, assister à la formation de ce nouveau gouvernement et entrer dans la confiance

des hommes du mouvement. M. de Montblanc est parfaitement au courant, mais restera-t-il toujours? Quant à moi, le vent m'emportera demain dans une autre direction, et si la situation reste aussi bonne pour mon successeur, il aura le désavantage de ne pas connaître les êtres. Si M. Roches n'était pas dans ses paquets, je lui demanderais de venir; mais aujourd'hui ce n'est plus faisable.

M. Outrey serait bien inspiré en venant passer ses premières semaines ici; il faut absolument qu'il connaisse ce terrain, s'il veut juger des affaires du pays, et qu'il soit connu des hauts personnages pour avoir quelque influence.

Dimanche, 10 mai 1868.

Hier matin, je me suis rendu de bonne heure à Osaka avec le docteur; un bateau nous attendait à l'escalier de M. de Montblanc et nous allâmes chez Gotro, sorti, et chez Komatzu, que nous trouvâmes dans une toute petite maison, entouré de dépêches et de paperasses. Il nous reçut à merveille et j'en profitai pour lui dire combien je serais heureux de faire, officiellement ou non, les honneurs du *Dupleix* au mikado. Il me répondit aussitôt, de l'air le plus aimable, que, déjà, il avait causé de cette question avec le prince Iwakura et avec le prince d'Owassima; qu'en ce moment on faisait l'éducation du mikado; qu'on l'habituait peu à peu aux choses avec lesquelles il devait se familiariser, mais que leur intention bien arrêtée, était, non seulement de lui faire voir des navires, mais de lui faire même visiter les côtes du Japon; qu'il me remerciait vivement de mon offre comme ces messieurs l'avaient déjà fait, en m'assurant qu'ils en profiteraient dès que le moment leur semblerait venu.

Dans la matinée, j'avais causé avec le comte de Montblanc des craintes que me faisait concevoir l'établissement

de l'hôpital anglais à Kobé, et, dès le jour même, le hasard lui ayant fait rencontrer des ministres de la cour du mikado, il a éveillé très vivement leurs craintes et leurs susceptibilités à ce sujet; si vivement même, que, ce matin, je lui ai écrit qu'après que le Japon avait accordé l'autorisation de fonder cet établissement, il me semblait impossible qu'il la retirât, mais qu'il fallait que les Japonais prissent leurs dispositions pour qu'il ne pût devenir ni un dépôt permanent de matériel de guerre, ni un poste militaire[1].

La question de la garde des ministres a été traitée également; enfin, ces messieurs lui ont dit que chaque jour ils éprouvaient de telles difficultés dans la conduite de leurs relations extérieures et de leurs affaires financières, qu'ils étaient tellement assaillis de demandes et de projets de la part des Européens, qu'ils se trouvaient dans le plus grand embarras, et qu'ils le priaient de vouloir bien leur prêter son concours officiel à titre d'officier japonais, et d'examiner toutes ces questions pour en causer ensuite avec le prince d'Owassima, avant qu'il prît une décision... ce qu'il a accepté aussitôt.

J'ai vu Mitford qui m'a annoncé que sir Harry Parkes arrivait dans deux ou trois jours présenter ses lettres de créance au nouveau gouvernement; il les a reçues, paraît-il, tout dernièrement; il sera accompagné par une division anglaise. Il m'a aussi montré un édit qui vient de paraître, par lequel le mikado, faisant appel aux classes inférieures, leur recommande, lorsqu'elles ont à se plaindre, soit des lois, soit des samouraïs ou des agents du gouvernement, de le faire connaître sans craintes. Il paraît que ce n'est, après tout, que la reproduction d'une des lois les plus anciennes et les plus respectées du Japon, où les droits du peuple sont sacrés.

[1] Voir page 202.

Rade d'Osaka, le 19 mai 1868.

Monsieur le Ministre[1],

Votre lettre du 12 m'est parvenue par l'*Ocean*, qui a précédé les autres navires anglais de deux jours ; je suis fort heureux que vous soyez satisfait de ce qui s'est passé sur le *Dupleix* ces temps-ci.

Comme vous le verrez par ma dernière lettre, j'ai pensé aussi, de mon côté, qu'il fallait, en ce moment, renoncer à aller à Nagasaki, et *ouvrir l'œil* sur ce que va faire Parkes.

Hier, il a débarqué du *Salamis* à 10 heures, deux heures avant que l'amiral n'arrivât en rade, s'est fait saluer de 15 coups de canon par le fort de Temposan (ce qui servira ainsi de précédent pour nous), et, après avoir refusé à deux reprises ma chaloupe à vapeur mise à sa dispostion, et n'avoir pas voulu attendre celle du *Rodney* ou de l'*Ocean*, il a mis *trois* heures pour remonter à la concession ; c'est solennel, mais assez ennuyeux ; aussi, le soir, riait-on beaucoup de cette petite histoire à la table de l'amiral Keppel qui m'a reçu de la façon la plus cordiale.

Dès que j'ai su la venue *in pompis* des Anglais, j'ai quitté Kobé, où j'étais allé passer quarante-huit heures pour distraire un peu mon monde et chercher quelques provisions, afin de revoir quelques-uns de nos amis avant leur arrivée, de leur faire bien savoir que nous étions là, à portée, et de n'avoir pas besoin d'aller les trouver de quelque temps, pour les laisser apprécier, tout à leur aise, les charmes de leurs relations avec Parkes.

Le samedi soir, j'étais donc à terre chez le comte de Montblanc (installé maintenant dans une grande maison du gouvernement), et, deux heures après, Owassima informé

[1] Lettre à M. Roches.

que je lui apportais la copie du grand travail que nous venons d'achever, me faisait savoir que, le lendemain, quoiqu'il dût passer la journée avec le mikado, il s'échapperait pour me venir voir et ne pas me faire attendre.

Dès le soir, M. de Montblanc trouvait moyen de dire devant des gens bien placés pour le répéter, que probablement les Japonais allaient profiter de l'occasion qui s'offrait à eux de faire visiter de grands navires européens au mikado, et qu'il les savait gens trop bien élevés pour douter que, dans ce cas, le premier bâtiment sur lequel Sa Majesté mettrait le pied, serait le *Dupleix*, puisque c'était aussi le premier qui l'avait salué.

Vous verrez plus loin que la chose a porté coup.

Le lendemain, de bonne heure, j'allai dire bonjour à Mitford, qui, d'un ton très embarrassé me dit qu'il venait de lui arriver une petite histoire avec les Japonais dont il voulait m'informer : que le jour où j'avais quitté Tempo-san pour Kobé, on était venu lui demander de la part d'Owassima de faire prier le docteur du *Dupleix* de descendre voir Négato fort malade ; qu'en mon absence il avait envoyé aussitôt à Kobé demander le médecin d'un navire anglais (notez, qu'il m'y savait), mais que ce docteur arrivé, les Japonais avaient eu l'*incroyable inconvenance* de lui dire que c'était le médecin français seulement qu'ils désiraient ; qu'alors, je devais bien comprendre quel avait été son mécontentement ; qu'il avait cru de *son devoir* de montrer les dents, de menacer de la colère de Parkes, et, qu'en fin de compte, on était venu lui dire qu'on recevrait son docteur avec reconnaissance.

Vous croirez aisément, monsieur le Ministre, que j'ai eu quelque peine à retenir mon sérieux durant toute cette confidence ; mais, désirant avant tout ne pas l'effaroucher, sûr de savoir d'Owassima la vérité, je me contentai de lui dire, d'un ton pénétré, que j'aurais en effet été bien mortifié si je m'étais trouvé à sa place...

Notre brave docteur étant arrivé sur ces entrefaites, nous allâmes, le comte, lui et moi chez Komatzu, où nous trouvâmes Gotro et Nakaï, tous très empressés et toujours extrêmement aimables ; Gotro est guéri ; Komatzu est infiniment mieux. J'eus alors, tous ces messieurs étant sortis un moment, une conversation fort sérieuse avec ce dernier qui commença par me demander ce que je pensais de l'affaire de l'*Alabama*[1] : je lui répondis que j'étais persuadé que les Anglais paieraient, parce qu'ils s'étaient mis dans leur tort, en violant les droits des neutres, et que, pour les nations comme pour les hommes, la grande question était toujours de rester dans le vrai, dans la pratique de la justice, parce que, là seulement, se trouvait la force. Puis, m'ayant demandé quels navires les Anglais amenaient à Osaka, je lui répondis en vantant l'*Ocean*, et en ajoutant que, n'ayant que de bons amis ici, nous trouvions tout à fait inutile d'entretenir des forces si exagérées, ce qui me sembla ne pas passer inaperçu. Il me dit alors, de lui-même et très gracieusement, que ces navires anglais devaient être très beaux, mais que, quoique le *Dupleix* fût sans doute petit à côté, il n'en était pas moins le premier bâtiment européen qui eût rendu les honneurs au mikado, et que les Japonais le savaient bien.

Enfin, à propos de notre petite course à Kobé, il ajouta qu'il espérait que je ne partais pas encore ; qu'il était bien plus agréable d'avoir des relations avec quelqu'un qui

[1] Grave différent qui éclata entre l'Angleterre et les États-Unis pendant la guerre de Sécession par suite de l'inobservance d'une stricte neutralité par l'Angleterre. Le gouvernement britannique désirant affaiblir une grande puissance rivale laissa armer dans ses ports, de 1862 à 1864, plusieurs bâtiments de guerre, entre autre l'*Alabama*, pour le compte des Etats révoltés. L'*Alabama* captiva de nombreux bâtiments marchands américains et fut coulé par le *Kersage* dans un combat au large de Cherbourg (19 juin 1864). Après la victoire du Nord, le gouvernement de Washington demanda des indemnités à l'Angleterre. Il en résulta une tension diplomatique des plus graves.

La question fut résolue par voie d'arbitrage en 1871. L'Angleterre dut payer 15.500.000 dollars.

vous connaissait déjà, et qu'il était sûr qu'entre nous, par exemple, il n'y aurait jamais de malentendu.

En le quittant, j'allai directement chez Owassima, sorti durant quelques moments de chez l'empereur pour venir me recevoir, et je lui présentai le travail de la baie d'Osaka qu'il examina avec grand soin, et dont il me remercia chaudement. Je lui dis alors que j'avais été bien fâché d'apprendre que Négato avait eu besoin de notre docteur durant notre petite course à Kobé, mais que, si au lieu de s'adresser à M. Mitford, on avait été trouver M. de Montblanc, la chose se serait passée autrement, puisqu'il aurait été aussi aisé à mon docteur qu'à celui du navire anglais de venir; qu'il savait bien que je serais toujours très heureux de leur être bon à quelque chose, mais que, naturellement, il fallait pour cela que j'en fusse averti.

Il se mit à rire et nous conta la petite histoire suivante qui semble l'avoir beaucoup amusé :

Négato, étant un peu souffrant, désirait voir le médecin du *Dupleix* qu'il avait consulté déjà à bord; il pria donc Owassima de faire demander quand il viendrait; celui-ci envoya son chambellan, lequel passa chez le comte qui se trouvait sorti, et puis chez Mitford qui répondit que nous étions partis, et qui, *sans crier gare*, fit venir au plus vite son docteur. Celui-ci arrivé, Négato en fut très contrarié et ne voulut pas le voir, mais Mitford se mit si *fort* en colère, qu'alors, pour le calmer, on lui fit dire qu'on était prêt à le recevoir, ce dont il profita aussitôt pour aller s'installer toute la journée chez Négato.

Voilà la vérité sur cette aventure que je vous conte au long pour que vous voyez notre situation, qui, grâce à la collaboration de Mitford me paraît devenir de jour en jour meilleure. Je vais donc vivre fort tranquille, me tenant au courant de ce qui va se passer; je crois qu'il n'y a rien de mieux à faire, car la venue de John Bull, ne doit pas, après tout, me faire devenir grenouille.

Le petit Satzuma se prépare, je crois, à faire encore parler de lui dans le bon sens, car il s'est mis à affecter de ne plus sortir armé à Kioto; il est probable que ses officiers jugeront convenable d'en faire autant, et il faut espérer que la mode s'en répandra. Les troupes actuellement à Osaka continuent à faire beaucoup d'exercices; l'aspect des samouraïs que l'on rencontre dans les rues est toujours très satisfaisant.

M. de Montblanc travaille sérieusement avec les officiers du mikado : naturellement, dès que les Européens ont appris qu'ils allaient trouver en lui un censeur, ils ont poussé les hauts cris. Mais son contrôle ne s'en exercera pas moins, ce dont nous devons nous réjouir pour plus d'une raison, puisque ces fonctions auraient pu échoir à quelque Anglais. Il va entrer directement et d'une manière suivie en relations avec le mikado.

Je vous prie, etc.....

Vendredi, 22 mai 1868. Osaka[1].

Si les Japonais me font dire que le mikado viendra visiter demain le *Dupleix*, j'en informerai aussitôt l'amiral Keppel ; je lui soumettrai ce que j'ai l'intention de faire, en ajoutant qu'il sera sans doute heureux de voir comme les Japonais attachent du prix à entretenir de bonnes relations avec les Européens :

« Je pense, monsieur le Vice-Amiral, que vous appren-
« drez avec plaisir ce témoignage de courtoisie des Japo-
« nais, puisqu'il montre leur désir d'entretenir de bonnes
« relations avec tous les membres de notre grande famille
« européenne; et je m'empresse de vous en informer, bien
« persuadé que... etc... »

Au mikado :

« Sire, je prie Votre Majesté d'agréer l'expression de

[1] Journal.

« ma vive reconnaissance pour l'honneur qu'Elle veut bien « faire à la France en visitant le *Dupleix*; je regrette que « l'imminence du remplacement de notre ministre empêche « le représentant de mon pays de saluer l'empereur du « Japon la première fois qu'il daigne mettre les pieds sur « un navire français; mais je serai fier d'avoir à informer « mon gouvernement du témoignage d'intérêt auquel, j'en « suis sûr, Sa Majesté l'empereur des Français attachera « un très haut prix. »

« Que Sa Majesté veuille bien agréer l'expression des vœux que tous les marins du *Dupleix* forment pour son auguste personne et pour la prospérité du Japon... »

Le mikado ne vint pas à bord du *Dupleix;* au dernier moment son entourage craignit d'éveiller trop de susceptibilités chez les Anglais.

Osaka, dimanche 25 mai 1868.

Hier, il a fait un temps splendide; à midi, les chaloupes anglaises ont paru sur la barre et, s'étant échouées, j'ai, sur la demande de l'amiral Keppel, envoyé mon canot à vapeur à leur rencontre. Au même moment, les navires anglais, avec les hommes rangés sur les vergues, faisaient un salut de vingt et un coups de canon pour la fête de la reine; le *Dupleix* a imité. Une trentaine de daïmios, parmi lesquels Négato et Owassima, et des konghés, dont Iwakura et l'oncle de l'empereur, sont venus sur le *Rodney*. La plupart avaient déjà déjeuné sur le *Dupleix*, aussi sont-ils venus à moi très cordialement. Au dîner, l'amiral Keppel m'a donné la première place d'Européen après sir Harry Parkes. A un moment, l'oncle du mikado s'est levé comme il l'avait fait à Kioto, et prenant son verre, il a dit : « Hommes du Japon, debout !. C'est aujourd'hui la fête de la reine d'Angleterre ; buvons un grand verre à sa santé ».

L'amiral Keppel a pris alors la parole pour proposer la santé de l'empereur du Japon. « Buvons à la prospérité de ce grand empire, a-t-il ajouté, et à la continuation de ses bonnes relations avec notre famille européenne, et tout spécialement avec ses nobles représentants ici, la France et l'Angleterre, cordialement unies pour la cause de la civilisation. » Je l'ai vivement remercié après le dîner, lui disant que je serais bien heureux d'avoir à informer mon gouvernement des sentiments d'amitié qu'il venait d'exprimer dans une occasion si solennelle pour mon pays. Il m'a fait remarquer très gracieusement qu'il ne portait qu'une décoration : la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et lui et sir Harry Parkes m'ont dit les choses les plus obligeantes au sujet de la situation que le *Dupleix* s'est faite ces temps derniers à Osaka.

Le soir, j'ai dîné sur le *Rodney;* l'amiral m'a dit que, comme moi, il était convaincu qu'il fallait laisser ces gens-là un peu à eux-mêmes. Sir Harry Parkes, après avoir causé avec lui, m'a répété la même chose, ajoutant qu'il serait bien désireux que j'allasse à Nagasaki pour avoir mon opinion au sujet de la question des missionnaires; qu'ici, il pensait également qu'il fallait laisser les Japonais se reconnaître; qu'il comptait partir lundi matin. Il m'a confié qu'il croyait que Mitford se montait la tête aisément, qu'il serait nécessaire, dans l'intérêt de sa santé, de le déplacer, et a terminé en me disant qu'il pensait les Japonais très hostiles au catholicisme, ce à quoi je ne me suis pas laissé prendre...

Rade de Kobé, 30 mai 1868.

Monsieur le Ministre[1],

Le commandant Roy me dit les succès qu'on attribue aux gens d'Aïdzu, à Yeddo; ici, les Japonais savent par-

[1] Lettre à M. Roches.

faitement que les troupes qui combattent pour le mikado ont subi des échecs, et, sans qu'ils cherchent à les dissimuler, ils ne paraissent pas en être troublés, tout en ne négligeant pas cependant l'envoi des renforts. Hier, j'avais Ito à déjeuner, et j'ai longuement causé avec lui de toutes ces affaires; comme nous étions seuls, j'ai profité de l'occasion pour lui dire que, comme ami du Japon, je pensais que le gouvernement du mikado devrait envoyer quelqu'un de capable trouver Aïdzu, lui représenter les dangers et les maux que la guerre civile allait faire subir à son pays, faire appel à ses sentiments de patriotisme, et lui dire qu'aujourd'hui encore, s'il voulait déposer les armes et se joindre au gouvernement central, on était prêt à le recevoir comme un ami.

Les idées que j'ai développées ont paru le frapper; il m'a répondu qu'il allait écrire au prince d'Owassima, et il m'a prié de lui en parler dès que je le verrais; mais, en même temps, il a ajouté qu'il pensait que cette démarche n'amènerait probablement aucun résultat, parce que, si le prince d'Aïdzu était personnellement disposé à se rendre à ces raisons et très disposé aussi à se soumettre au mikado sous certaines garanties, il y avait par contre, dans son entourage, une quantité de gens qui feraient tout ce qu'ils pourraient pour continuer les hostilités.

J'ai gardé de cette conversation l'impression que les gens à la tête des affaires, tout en étant parfaitement décidés à pousser la guerre vigoureusement, comprennent assez les dangers qui peuvent résulter de la situation actuelle, pour être disposés à offrir de bonnes conditions aux gens du Nord; peut-être trouverez-vous qu'il y aurait lieu de sonder Higashi et Hizen à Yokohama, tandis qu'ici, je causerais sérieusement de tout cela avec Owassima, Komatzu et Gotro.

L'affaire de l'hôpital anglais de Kobé vient de recevoir la solution que le comte de Montblanc et moi avions présentée.

Les Japonais construisent un établissement qui sera mis à la disposition *de tous les étrangers*, sans distinction de nationalité; ils gardent rancune de la façon dont on a capté leur confiance.

Sir Harry Parkes a traité beaucoup de sujets ici, fait beaucoup de bruit, beaucoup d'étalage, et tout cela, autant que je puis en juger, a causé une appréhension assez sensible; on paraît être resté sur la défensive vis-à-vis de lui.

Je crois que ceux qui auront le plus d'influence au Japon l'obtiendront en prouvant leur désir de respecter l'indépendance du gouvernement du mikado, et en donnant les conseils les plus pratiques pour établir l'ordre et l'économie dans les dépenses.

Lorsque M. Outrey viendra présenter ses lettres de créance, je trouve donc qu'il ferait bien d'affecter autant de simplicité que Parkes a fait d'embarras, et vous pouvez être sûr que ce serait pour lui une bonne entrée en campagne.

Il m'a semblé, du reste, que votre collègue sentait lui-même qu'il n'avait pas réussi comme il l'espérait et je crains qu'il n'ait hasardé quelques paroles imprudentes au sujet des chrétiens, car il m'a dit qu'il pensait que les ministres étaient aussi mal disposés que possible pour eux. *Or, j'ai des raisons de croire précisément le contraire;* seulement, si les agents politiques pressent les Japonais à ce sujet, ils leur persuaderont qu'ils ont un intérêt *politique* à l'introduction ou à l'expulsion du christianisme, et, avec les souvenirs du passé, rien ne pourrait être plus dangereux. Toute maladresse de ce genre serait d'autant plus regrettable en ce moment, qu'on dit qu'il y a quelques sérieux différends entre les autorités de Nagasaki et les chrétiens; je ne serais pas surpris que le voyage de Godaï dans le Sud fût provoqué par ces incidents.

Dans ces conditions, vous comprendrez aisément combien

je regrette de n'avoir pu conduire M. de Montblanc à Nagasaki. Le jour où j'ai eu tous les capitaines anglais à dîner, le commandant Stanhope, apprenant son prochain départ sur un paquebot, l'a engagé avec tant de cordialité à devenir son passager qu'il a accepté, et, hier matin, il est parti par l'*Ocean* qui doit avoir fort mauvais temps, à en juger par ce que nous voyons. J'espère que son absence ne sera pas de longue durée, car son influence est ici bien nécessaire pour tenir en échec Mitford et Cie.

Mes relations avec les Japonais d'Osaka restent les mêmes; le vieux Tosa m'a fait demander de venir me voir à bord; je le recevrai dans deux ou trois jours, lorsque je retournerai à Temposan; le premier ministre de Sanada-Schin-Ano, prince de Sin-Schin, a visité le *Dupleix* avec plusieurs officiers de son prince.

Voici le mikado reparti pour Kioto; il était entouré ici d'une horde de gens à sabre qui trouvaient fort commode de se dire officiers de la Cour et de vivre à ses dépens. On va donc organiser régulièrement sa maison, tâcher de renvoyer chez eux tous les gens inutiles ou peu sûrs, comme le fait en ce moment Satzuma pour les siens; puis il reviendra vraisemblablement après l'époque des grandes chaleurs.

J'ai été ravi de savoir vos succès au sujet de l'arsenal de Yokotska [1]. Je les considère comme d'autant plus grands que j'ai les meilleures raisons de croire que nos *alliés* avaient fortement travaillé contre nous.

J'espère, monsieur le Ministre, pouvoir vous dire à bientôt, et je vous prie d'agréer, etc., etc.

[1] Question réglée par M. Roches avec Hizen et Higashi-Kouzé. L'arsenal était à cette époque un établissement industriel où beaucoup de Français étaient employés. Le prince et le konghé envoyés par le mikado l'avaient visité avec un vif intérêt, et avaient donné par écrit au ministre de France l'assurance que le personnel français serait conservé et payé comme par le passé et que les travaux seraient poussés avec la même activité.

Sakaï, le 10 juin 1868 [1].

Hier, je suis allé à Osaka espérant voir Godaï et Owassima, et j'ai profité de l'occasion pour faire une politesse au consul d'Angleterre de Kobé, ainsi qu'au commandant de l'*Oneida*, auxquels j'ai laissé ma chaloupe à vapeur pour les ramener en rade.

Jusqu'à 3 heures, grâce à une suite de malentendus, il m'a été impossible de rien faire. Enfin, un chambellan d'Owassima est arrivé m'informer que son maître, revenu la veille seulement de Kioto, était accablé d'affaires; que si je n'avais rien de pressé, ni de spécial à lui dire, il me priait d'attendre jusqu'au surlendemain ; comme preuve de ses bonnes intentions, le prince m'envoyait une lettre d'un consul général lui demandant également une audience, qu'il avait renvoyée encore plus loin. Je l'assurai que je comprenais la chose à merveille, et que, mon intention ayant été seulement de causer des affaires en général avec le prince, je pensais que le mieux à tous égards, était que j'allasse passer de suite quelques jours à Kobé, y attendre le courrier, puis que je revinsse séjourner à Osaka. Le chambellan me dit alors qu'Owassima avait vu à Kioto bien des konghés qui désiraient visiter le *Dupleix*, mais que, n'étant pas sûrs de le trouver sur rade, ils n'osaient faire le trajet.

Moi. — Je serai enchanté de les recevoir; que le prince leur écrive donc, dès maintenant, de se mettre en route, et, dans cinq ou six jours, le *Dupleix* viendra mouiller bien près de terre.

Le chambellan. — Est-ce que les familles de ces konghés peuvent venir aussi ?

Moi. — Je crois bien; nous aimons beaucoup tous les Japonais ; par conséquent, plus il en viendra, plus nous

[1] Journal.

serons contents, et, non seulement des konghés, mais des daïmios, des officiers, tous ceux qui voudront venir nous feront plaisir.

Je suis bien fâché, lui dis-je aussi, de ne pas voir cette fois le nouveau ministre des Affaires étrangères Bojo-Juju, mais j'espère qu'à mon retour je serai plus heureux : veuillez le lui dire.

Le chambellan. — Oh! à votre retour, vous le verrez certainement, car je sais que lui et Owassima ont l'intention d'aller vous faire une visite à bord.

Cette conversation terminée, j'allai à la douane où Godaï m'attendait; il me reçut avec beaucoup de cordialité et s'excusa d'avoir manqué notre premier rendez-vous en disant que Gotro et Komatzu se trouvant absents, il était accablé d'affaires.

Godaï. — M. Outrey va-t-il arriver?

Moi. — Oui, par cette malle.

Godaï. — Il viendra prochainement ici, n'est-ce pas?

Moi. — Je pense que, dès qu'il aura pris le service des mains de M. Roches, il s'empressera de venir.

Godaï. — Savait-on les changements survenus dans le gouvernement quand il a quitté la France?

Moi. — Évidemment, car les événements de décembre ont pu être connus en mars, et il a dû partir de France en avril.

Godaï. — Ah! j'en suis enchanté : c'est un homme très bien, n'est-ce pas?

Moi. — Certainement, de plus il occupe un rang plus élevé dans la diplomatie que celui qu'avait M. Roches ici, et il vient avec un personnel plus nombreux [1], ce qui, je

[1] M. Outrey, ministre plénipotentiaire, devait arriver à la fin de juin, et la légation de France, à partir de ce moment, devait être complète :
MM. le comte de Montebello, premier secrétaire ;
— de Tascher de la Pagerie, deuxième secrétaire ;
— de Béarn, premier attaché ;
— Roussel, deuxième attaché (ancien officier de marine).

l'espère, permettra de laisser en permanence, à Osaka, un agent diplomatique.

GODAÏ. — Oh! j'en suis bien content!

MOI. — Je ne doute pas que l'empereur n'ait jugé à propos d'augmenter l'importance de sa légation au Japon, en apprenant que son représentant allait y être en relations directes avec le mikado, ce qui, naturellement, est tout différent : c'est un témoignage de considération pour le Japon.

GODAÏ. — Certainement, je suis bien heureux de ce que vous me dites là. Puisque la légation de France sera plus nombreuse, nous pourrons avoir plus de relations avec ses attachés, mieux nous connaître par conséquent. Oh! tant mieux!

Je lui demandai alors s'il avait des nouvelles du Nord, ce à quoi il me dit que, directement, il savait qu'il y avait eu plusieurs petits engagements défavorables aux gens du mikado, mais que cela ne l'étonnait pas, parce qu'une seule des trois colonnes dirigées contre Aïdzu avait été jusqu'ici engagée, que deux autres marchaient pour converger vers le même point, que des renforts partaient chaque jour et que, comme les troupes d'Aïdzu n'étaient pas nombreuses, il ne doutait pas que l'affaire ne fût prochainement finie : « Mais, ajouta-t-il, il est bien entendu que ce n'est pas moi, officier du mikado, qui dis ces choses-là ».

MOI. — Certainement, c'est entre nous; mais, entre nous aussi, je vous dirai qu'en Europe nous considérons que la guerre civile est une si grande calamité, que toute combinaison qui peut avoir chance d'y mettre un terme doit être acceptée et essayée. Eh bien! ne croyez-vous pas que si, lorsque vous aurez fait marcher assez de troupes contre Aïdzu pour le réduire par la force, vous lui envoyiez un homme considérable, intelligent, pour lui représenter les maux qu'il va causer et lui dire que le mikado, désirant avant tout le bonheur des Japonais, veut bien lui épargner le châtiment qu'il mérite pour son égarement, et consent à

lui accorder une amnistie complète, à la condition qu'il dépose les armes et se joigne au gouvernement central, ne pensez-vous pas, dis-je, qu'il y aurait des chances de terminer ainsi la guerre?...

Godaï. — Peut-être bien, mais les gens qui entourent Aïdzu sont très violents, très orgueilleux.

Moi. — Je crois bien qu'il peut y en avoir beaucoup de mauvais, mais soyez sûr qu'il y en a encore davantage qui ne sont qu'entraînés, et qui n'attendent probablement qu'un prétexte suffisant pour se joindre au reste du Japon.

Godaï. — Vous avez peut-être raison : aussi, quand nos trois corps de troupe cerneront Aïdzu, il faudra que nous essayions de lui envoyer un parlementaire.

Je passai alors à un autre ordre d'idées :

Moi. — Est-on tranquille dans le Sud?

Godaï. — Oui, assez.

Moi. — Je le demande parce qu'on avait fait courir le bruit ici, qu'il y avait quelques troubles dans une partie de la population.

Godaï. — Il y a bien eu quelque chose, mais tout est tranquille aujourd'hui.

Moi. — Qu'est-ce qu'on a fait pour cela?

Godaï. — On a cantonné des petits détachements de soldats dans les villages de ces soi-disant chrétiens, afin de les maintenir, et d'empêcher leur mauvaise doctrine de se répandre davantage.

Moi. — Est-ce qu'on dit que les Européens se mêlent de ces affaires?

Il se mit à sourire, me regarda et dit :

Vous devez bien comprendre que moi, officier du mikado, je ne peux répondre à ces questions; maintenant si vous désirez que moi, Godaï, vous dise ce qu'il en sait, il le fera volontiers.

Moi. — Si je pose ces questions à M. Godaï, c'est parce que je crois le connaître assez, pour être sûr qu'il a

confiance en moi, comme j'ai confiance en lui, et que de deux choses l'une, ou il me dira la vérité, ou il ne me dira rien.

Sa physionomie s'assombrit tout d'un coup, sa voix s'altéra, et il me dit :

Vous avez raison : si je vous ai rencontré à Sakaï pour la première fois avec une grande tristesse, depuis, je vous ai revu toujours avec plaisir et avec confiance.

Moi. — Oui, nous nous sommes trouvés réunis là dans une circonstance où les hommes se jugent vite, parce que tous les deux nous y étions pour accomplir un pénible devoir : aussi nous nous connaissons maintenant.

Godaï. — Eh bien, oui ! les prêtres européens se mêlent de toutes ces affaires, et font beaucoup de mal, car ils excitent les indigènes et leur font passer de l'argent.

Si ces Japonais pratiquaient la vraie religion catholique, nous ne leur dirions rien, car il y a trois religions pour lesquelles nous avons un profond respect, et que nous croyons bonnes pour les hommes : celle de Bouddha, la doctrine de Confucius et le Christianisme. J'ai vu moi-même les bons effets de cette religion en Europe, et je sais qu'elle n'a été bannie du Japon, il y a trois cents ans environ, que parce que les chrétiens d'alors ont été égarés, ont pratiqué une fausse doctrine et se sont élevés contre le gouvernement comme ces soi-disant chrétiens le font aujourd'hui.

Moi. — Oh ! certainement, s'ils s'élèvent contre leur pays, ils pratiquent de fausses doctrines, car le Christianisme place au rang des plus grandes vertus le respect des lois et l'amour du pays.

Godaï. — Je le sais bien.

Moi. — Mais qu'est-ce que font encore ces indigènes?

Godaï. — Eh ! bien, par exemple, ils s'en vont dans les maisons de Japonais et brisent leurs idoles qu'ils aiment beaucoup, comme vous le savez ; puis, le dimanche soir,

les prêtres européens les réunissent dans de grandes maisons qu'ils appellent églises, éteignent les lumières et les font coucher là tous ensemble, femmes, pères, filles, fils, enfants, etc... vous voyez que c'est abominable.

Moi. — Vous devez bien comprendre comme tout cela m'intéresse, car, après tout, les religions sont comme de grandes familles, et je ne peux être qu'attristé d'apprendre que des gens qui se disent de la même famille que moi se conduisent mal. Si ces gens-là étaient de vrais catholiques, auxquels le gouvernement japonais voudrait interdire l'exercice de leur religion, ce serait différent : si j'en parlais, ce ne serait que pour prier d'examiner si les effets de cette religion sont bons ou mauvais.

Godaï. — Oh! mais si c'étaient de vrais chrétiens nous ne leur dirions rien; je l'ai déjà dit, nous pensons que la religion catholique est très bonne : d'ailleurs, si vous le voulez, je vous donnerai tous les renseignements à cet égard.

Moi. — J'en serai extrêmement heureux : je vous ai déjà dit que je m'adresse à vous pour savoir la vérité, telle que vous la savez. Puisque les Européens ont une part dans cette affaire, il en sera question encore; je peux être envoyé moi-même à Nagasaki, et, devant entendre la version européenne, il est nécessaire que je connaisse les renseignements recueillis par l'autorité japonaise pour ne pas être trompé, et pouvoir discuter sérieusement. Du reste, il est bien probable qu'il y a là-dedans des malentendus : mais je ne parlerai de ces renseignements que si vous m'y autorisez.

Godaï. — Je vais demander immédiatement la permission de vous les remettre, et je pense que vous pourrez en parler.

Je me levai alors; il me renouvela l'assurance du plaisir qu'il avait à me rencontrer, s'excusa encore de m'avoir fait attendre, et m'engagea vivement, la première fois que je viendrais à Osaka, à accepter à dîner et à coucher chez lui.

Les Japonais veillent fort tard en effet, et c'est la nuit qu'ils causent entre eux des affaires.

Le soir, en revenant à bord, nous vîmes un grand nombre de navires japonais chargeant des troupes...

1er juillet 1868. Osaka.

Le 26, M. Roches accompagnant le comte de Montblanc est arrivé sur le *Goëland*.

Le lendemain 27, par un temps détestable, nous sommes venus ici où la présentation officielle a eu lieu [1]. Lundi 29, le *Goëland* est parti, après avoir été salué de tous les navires de guerre présents sur rade. Hier 30, j'ai conduit ici le comte de Montblanc et M. Rousset venus s'installer au consulat de France.

Hier, ayant à parler à M. Godaï de quelques détails d'installation, j'en ai profité pour essayer de reprendre l'entretien que j'avais eu avec lui au sujet des affaires intérieures et de la question des missionnaires.

Moi. — Avez-vous eu quelques nouvelles du Nord?

Godaï. — Non, rien d'important : cependant un de mes amis, arrivé il y a six jours des environs de Négato, m'a dit qu'il y avait eu là quelques engagements, et que, cette fois, les troupes de Négato, de Satzuma, de Togo, etc..., avaient eu le dessus.

Moi. — Il n'est donc pas vrai, comme on le dit dans le Nord, que les affaires soient arrangées?

Godaï. — Oh! elles ne sont pas encore arrangées, mais elles le seront bientôt, car nous avons envoyé un bon général, et beaucoup de troupes partent tous les jours.

Moi. — Mais on dit dans le Nord qu'on va entrer en pourparlers, que la paix va être faite bientôt?

[1] Le comte de Montebello, secrétaire à la légation de France, était envoyé par M. Outrey saluer les ministres du mikado, le comte de Montblanc venait d'être nommé agent consulaire à Osaka et M. Rousset vice-consul à Kobé.

Godaï. — Elle va être faite bien vite, en effet, car nous allons en finir; les affaires vont bien marcher maintenant que nous avons un bon général.

Voyant la persistance avec laquelle il me parlait d'en finir au moyen d'un bon général et de troupes nombreuses, ainsi que l'insistance avec laquelle il sembait refuser d'admettre que l'on fût entré en pourpalers avec le Nord, je ne jugeai pas devoir le pousser davantage, pensant, ou qu'il ne me répondrait pas, ou qu'il dénaturerait sa pensée; et je repris :

Moi. — Est-il vrai qu'on ait pris de nouvelles mesures au sujet des chrétiens de Nagasaki?

Godaï. — Non, du tout.

Moi. — Comment, tout est tranquille dans le Sud, il n'y a rien de nouveau?

Godaï. — Non.

Moi. — Alors j'en suis enchanté, et cela prouve une fois de plus à quel point les Européens sont mal informés, car on affirme qu'il y a eu une nouvelle ordonnance du mikado et que la persécution a commencé contre eux.

Godaï. — Oh! il n'y a pas de persécution du tout, et cette affaire a été très bien arrangée : les chrétiens ont été répartis dans le pays entre les différents daïmios qui veillent sur eux.

Moi. — Comment vous n'appelez pas cela une persécution? mais c'est horriblement dur!

Godaï. — Pas du tout, on n'a tué personne. Comment pouvez-vous trouver que c'est dur?

Moi. — Mais, supposez qu'on vous enlève du pays où vous êtes né et qu'on vous transporte ailleurs, là où vous ne connaissez personne : ne trouvez-vous pas que c'est une chose horrible?

Godaï. — Vous jugez cela comme un Européen; mais ce n'est pas la même chose; je vous assure que tout a été très bien arrangé, car on n'a tué personne.

Moi. — Je ne peux vous dire combien je suis attristé de tout cela, et soyez sûr que cela va affliger vivement tous les ministres : j'en suis bien fâché pour le Japon.

Il m'avait répondu jusque-là d'un air fort préoccupé; il s'arrêta alors un instant, et, sans me regarder, dit d'une voix brève à Tamaka [1] :

« Quel mal croit-il donc que cela peut faire au Japon? »

Je répondis de suite, afin de ne pas lui laisser soupçonner que je pouvais songer à une intervention :

« — C'est bien facile à comprendre : ce gouvernement-ci s'était trouvé très libéral, très ami du progrès, et voilà que tout d'un coup il se lance dans une persécution religieuse, ce que nous considérons en Europe comme une calamité nationale. M. Godaï sait bien que toutes les religions sont libres en Europe, et qu'il y a longtemps que les persécutions religieuses ont cessé. »

Il m'assura de nouveau, de l'air d'un homme préoccupé et de bonne foi en même temps, que ce n'était point une persécution religieuse; que les Japonais n'étaient pas traités durement; que le gouvernement avait arrangé les choses le mieux possible puisqu'on n'avait tué personne.

Il rechercha l'édit impérial pour me le donner, me dit encore qu'il espérait recevoir bientôt les pièces officielles relatives aux chrétiens qu'il avait demandées à Nagasaki, et nous nous quittâmes dans les termes de la plus grande cordialité.

En rentrant je trouvai Mitford venu me prendre pour aller dîner chez lui ; il nous dit qu'il avait livré bataille sur cette question des chrétiens, que les Japonais de Kioto s'étaient montrés très ardents pour la persécution ; et qu'il avait été obligé de discuter vigoureusement pour les empêcher d'en mettre douze à mort.

[1] Interprète japonais.

Rade d'Osaka. Samedi, 11 juillet 1868.

J'ai revu Godaï ces jours-ci; comme je l'engageais à faire de son mieux pour en arriver à un règlement à l'amiable des difficultés pendantes, il me répondit: « Nous ne pouvons faire la paix maintenant, et voici pourquoi: Il y a quatre ans, vous savez que le taïcoun a eu une guerre avec Négato; celui-ci a résisté avec succès; on a poussé beaucoup à la paix; le taïcoun l'a conclue, et là a été sa perte, parce qu'à partir de ce moment on a cru qu'il n'était pas assez fort pour réduire ses ennemis. La situation est absolument la même pour le gouvernement du mikado : il faut qu'il montre sa force, ou bien il sera renversé, comme celui du taïcoun l'a été.

Ce raisonnement me paraît juste et donne la clef de la situation. Mais aussi, cela laisse bien peu de chance d'en arriver au règlement diplomatique des difficultés pendantes.

J'ai encore remis de nouvelles cartes au gouvernement japonais.

Rade d'Osaka. 12 juillet 1868.

Encore une journée exécrable; la brise s'est levée dans la matinée du S.-S.-O., le courant nous a maintenus en travers et nous avons été perpétuellement secoués. Pas moyen d'appareiller pour Kobé, pas moyen de travailler. Je retrouve un peu ce que nous avions au mouillage de Macao[1], où nous étions fréquemment obligés de tenir les sabords fermés. Nous ne pensions pas le moins du monde que nous fussions à plaindre, et nous naviguions avec une pluie continuelle durant des jours et des jours, sans que personne trouvât cela extraordinaire. C'est là l'éventualité à laquelle il faut être prêt, à laquelle il faut songer, et malheureusement de longues stations au mouil-

[1] Campagne d'aspirant.

lage, comme celle que nous faisons en ce moment, vous font vite oublier tout ce sérieux.

Je dois considérer que ma tâche est à peu près finie ici ; en effet, en dehors de ce que le comte de Montblanc a pris affaire, qu'il est bon qu'il voie par lui-même, et qu'il est nécessaire qu'on le voie seul, en ce moment je suis entré si avant dans la confiance de certains Japonais, qu'en causant avec eux j'ai toujours la crainte de sortir des limites tracées par mes devoirs de neutre.

Rade d'Osaka, le 19 juillet 1868.

Hier matin, Descharmes est parti sur le *Basilic* dont le commandant Hewett était encore venu dîner avec moi la veille. Il était 6 heures quand je l'ai conduit sur ce navire, et tout y respirait l'ordre. Sur nos navires, il semble qu'on emploie la moitié de la journée à ranger, à polir, à astiquer, et l'autre à préparer de l'ouvrage pour le lendemain ; rien n'a l'air sale, en général, comme un bâtiment français, à cette heure-là.

Le capitaine du *Basilic* est l'un des « Blokade Runners » de la guerre d'Amérique. Pour lui, avec la vapeur, il n'y a plus de blocus qui puisse empêcher un navire à double hélice de passer : un navire à hélices, parce que le bruit des roues s'entend de loin ; un navire à double hélice, parce que ces navires peuvent tourner sur place.

Entre Osaka et Kobé, le 20 juillet 1868.

Hier sont arrivées à bord, 45.500 piastres, lesquelles avec 4.500 qui vont être déposées au consulat de France de Kobé, forment la première échéance de 50.000 piastres, payées juste au moment fixé, ce qui n'est pas sans mérite pour un gouvernement aussi gêné que l'est celui du mikado en ce moment.

La veille, les Japonais étaient venus presque jusqu'à

bord, avec leurs deux bateaux. Pensant que ne trouvant que 45.000 piastres au lieu de 50.000, je ne voudrais pas donner un reçu, ils sont retournés, ont passé la barre au risque de se faire chavirer, et ont causé le plus vif désappointement au comte de Montblanc qui, au premier moment, n'a trop su ce qu'il allait faire de cette énorme somme, dans une maison ouverte à tout venant. Heureusement, on a bien voulu la reprendre à la douane.

Des affaires sérieuses ont eu lieu entre les gens du mikado et ceux du Nord, pas loin de Kioto.

Satzuma avec deux autres daïmios va décidément à Yeddo. Komatzu est parti pour Yokohama où il va prendre la direction des affaires politiques.

Le prince Owassima va à Kioto et Gotro-Sotgiro reste à Osaka, comme chargé par intérim du poste de ministre des Affaires étrangères. Tout cela me paraît assez bien combiné, et prouve que le gouvernement fonctionne.

Komatzu m'a envoyé des cadeaux.

Quelques jours après le *Dupleix* reçut l'ordre de rallier à Yokohama le pavillon du commandant en chef. Sa mission diplomatique dans la mer Intérieure était terminée.

CHAPITRE IV

MISSION DANS LE NORD DU JAPON

Difficultés entre Européens et Japonais à Yokohama. — Suite de malentendus. — Les établissements russes au Japon en 1868. — Le *Dupleix* est envoyé dans le Nord. — Exploration des côtes de Yesso. — Sauvetage du *Rattler*.

Rade de Yokohama, le 19 août 1868[1].

Hier, j'ai eu un grand déjeuner : le ministre de Prusse, M. de Brandt ; Adams, premier secrétaire anglais ; Mitford ; Stanhope ; toute la légation de France ; et les choses se sont bien passées, avec de vives discussions, toutefois, entre de Brandt et Mitford.

Tous les deux sont gens d'esprit ; tous les deux connaissent le jeu de l'autre ; tous les deux se mêlent de ce qui se passe..... Nous sommes donc ici en relations avec l'Angleterre, la Prusse, l'Italie.

Mais ce qui est absolument terre inconnue pour nous, c'est l'élément américain. Celui-là échappe absolument ; qui voit-il ? et pourtant, on sent son action.

Au milieu de l'indécision dans laquelle on vit, et en raison de l'incertitude qui règne au sujet des nouvelles vraies du Japon (le Nord a, dit-on, gagné une grande bataille sur le Sud), il est évident qu'il faut se maintenir dans une excessive réserve. Tout est incertain, tout est douteux, et tant que les Japonais témoigneront leur désir

[1] Journal.

de se maintenir dans de bonnes relations avec nous, il faudra nous cramponner à cette branche.

20 août 1868.

J'ai vu M. Outrey hier matin ; il m'a conté tout au long une conférence de la veille ; comme quoi il avait déclaré énergiquement que la France était aussi décidée à ne pas se lancer dans des agressions et dans des conquêtes, qu'à ne point reculer d'une semelle ; qu'il n'admettrait jamais que les Japonais insultent ses nationaux ici, dans leurs maisons ; qu'il irait aussi loin qu'il serait nécessaire pour obtenir ce résultat.

Sir Harry Parkes s'est alors écrié que nous voulions prendre possession du pays. Cette réponse a été vivement relevée. Le ministre américain a pris alors la parole, a abondé dans le sens des paroles de M. Outrey, s'est animé progressivement, et a fini par dire qu'il n'avait jamais vu un plus mauvais moment ; qu'il sentait le danger partout, et que si les Japonais ne faisaient pas droit aux justes réclamations qu'il leur adressait à propos des affaires commerciales, il ferait descendre sa compagnie de débarquement et s'emparerait des douanes. M. de Brandt était également très animé.

Yokohama, dimanche, 23 août 1868.

J'ai rencontré, il y a deux jours, Higashi-Kouzé, lequel s'est montré avec moi aussi poli, aussi aimable que par le passé, et s'est engagé à venir déjeuner sur le *Dupleix* demain lundi. J'en ai profité pour lui proposer de le conduire à bord de la *Minerve* [1] et de la *Belliqueuse* [2], ce

[1] Commandée par le capitaine de vaisseau Hugueteau de Chaillié qui venait de prendre la direction de la division navale des mers de Chine.

[2] Battant pavillon de l'amiral Penhoat, commandant de la division navale du Pacifique, de passage à Yokohama.

qu'il a accepté avec empressement. Durant cette conversation, il m'a exprimé de nouveau ses regrets des malentendus qui se sont produits récemment entre les Japonais et le ministre de France, il m'a dit qu'il avait beaucoup de difficultés, etc... enfin il m'a semblé parler avec beaucoup de bon sens.

M. Outrey a été fort satisfait de cette nouvelle entrevue, et de l'insistance avec laquelle j'avais rappelé que nous ne désirons qu'une chose : vivre simplement et franchement dans de bons rapports avec les Japonais.

Hier, à la suite d'un dîner interminable chez le ministre d'Amérique, celui-ci m'a dit qu'à aucune époque il n'avait senti la situation aussi mauvaise que maintenant ; qu'un complot contre les étrangers n'était pas une chose invraisemblable ; qu'il ne dormait qu'avec son revolver sous son oreiller ; qu'il était dans le plan de campagne des Japonais de nous fatiguer par des tracasseries continuelles. Enfin, il s'est montré aussi irrité que violent.

Ce matin, après la messe à bord de la *Minerve*, j'ai causé avec M. de Chaillié de toutes ces affaires ; il trouve que la situation est très tendue ; mais il estime, comme moi, qu'elle est mauvaise surtout à cause des sentiments des Européens qui se montent entre eux : ils sont tellement habitués, dans ce pays-ci, à ne tenir compte d'aucun droit, à ne rien respecter, à fouler aux pieds toutes les traditions des gens avec lesquels ils sont en relations, qu'ils interprètent comme des actes d'agression, ce qui n'est, de la part des Japonais, qu'une protestation contre leur sans-gêne.

Ces jours-ci, les histoires pleuvaient : un certain M. X..., engagé par sa famille dans l'infanterie de marine, ne rentre pas au quartier le soir, et, le lendemain, se présente avec la figure couverte de terre, et les vêtements en désordre, disant que la veille, il a été attaqué, battu et maltraité par des Japonais qui l'ont laissé pour mort. Quand on est allé au fond des choses, il s'est trouvé que ce jeune

drôle, voulant se donner le plaisir de passer la nuit à terre, avait inventé toute cette histoire.

C'était, après cela, le directeur des Messageries maritimes, lequel se plaignait qu'à deux reprises les Japonais avaient voulu le forcer à acquitter les droits d'ancrage pour le phare sans lui donner de reçu; tandis qu'on l'a seulement engagé à faire acquitter ses droits à la douane, ainsi que les règlements le portent, ce à quoi il s'est absolument refusé.

C'est enfin le Chinois comprador de ce même agent, qui a eu la prétention d'enlever presque de force des caisses déposées à la douane, et qui n'avaient pas été enregistrées régulièrement; le consulat de France étant intervenu, on a consenti, sous sa garantie, à livrer les caisses, mais à la condition que, lorsque l'affaire serait jugée, le consul répondrait que M.... paierait l'amende s'il était condamné.

Yokohama, mercredi 26 août 1868.

Hier, une nouvelle histoire est arrivée avec les Japonais: au moment où le ministre de Prusse, M. de Brandt, passait dans la grande rue en voiture, il a trouvé le cortège d'Higashi allant dans le même sens; un betto était sur le siège derrière lui. Lorsqu'il est arrivé vers la tête de la troupe, deux hommes ont saisi le betto. M. de Brandt a réclamé, s'est fâché; les hommes de l'escorte ont mis la main sur la poignée de leur sabre. Higashi dans son norimon a pu ne pas voir l'incident.

On voulait garder le betto; M. de Brandt l'a presque repris de force, est rentré chez lui, a informé aussitôt ses collègues de ce fait et des réclamations qu'il a adressées à Higashi.

Il exige: 1° Que les deux yakounines soient punis;

2° Que cette punition soit rendue publique par l'affichage en ville;

3° Qu'Higashi lui écrive une lettre d'excuses qui sera publiée dans les journaux.

Si ces conditions ne sont pas acceptées, le ministre de Prusse amènera son pavillon.

L'excitation a été des plus vives à la légation de France, comme elle le sera sûrement chez les personnes qui ne se rendent pas compte de la situation, et qui, n'ayant aucune responsabilité, ne semblent avoir d'autre tâche ici, que de compliquer tout par leur excitation, et d'autre but que d'arriver à amener une collision entre les Japonais et les étrangers. Ces remarques, bien entendu, ne s'appliquent point à notre ministre, lequel garde tout son sang-froid.

Mais ce nouvel incident donne lieu à de sérieuses réflexions :

I. — Comment se fait-il que cette question des bettos n'ait point encore été réglée ?

II. — Pouvons-nous exiger que parce qu'un Japonais se trouve à notre service, du même coup, il soit affranchi de toutes les obligations que lui imposent les lois japonaises ?

III. — S'il en était ainsi, serait-ce prudent, et à qui aurions-nous recours, en cas de désordres commis par eux à notre préjudice ?

IV. — Est-il admissible, d'un autre côté, qu'alors qu'un Japonais est assis près de son maître dans une voiture, il soit arraché, et forcé d'abandonner au besoin la conduite des chevaux pour se prosterner ?

La question est évidemment complexe ; il y a des nécessités, des obligations réciproques à ménager.

La première pensée qui se présente à l'esprit, je trouve, est qu'Higashi répondra en exprimant ses regrets ; en annonçant qu'il punit les hommes, etc..., mais aussi, en établissant que si les Européens veulent que leurs domestiques passent à côté des cortèges officiels sans être molestés, il faut que ces domestiques ne soient pas des Japonais. — Que répondre à cela ? Empêcheriez-vous un Turc de des-

cendre de voiture et de faire ses génuflexions lorsqu'il entend appeler à la prière ?.... Pourquoi ne souffririez-vous pas ici, ce que vous supportez dans les pays mahométans ?

C'est qu'on veut agir au Japon comme on l'a fait en Chine, sans tenir compte des lois, des habitudes du gouvernement et des besoins du pays ; qu'on veut prendre du premier coup la direction des affaires. C'est que Yokohama est le Japon pour une quantité de gens, qui, lorsqu'ils ont des réclamations à adresser, ne voient jamais que ce point isolé, ne veulent voir que celui-là, et n'ont aucune idée d'ensemble en tête. Qu'attendre d'un pareil ordre de choses sinon des actes de violences, des hostilités mal engagées et des négociations frappées d'impuissance avant qu'elles soient terminées ?...

Qu'importe, par exemple, en ce moment, qu'on publie la lettre d'Higashi à Yokohama, qu'on y placarde la punition des deux yakounines, si, en même temps, on ne se met en garde contre le retour de pareils actes en informant le gouvernement de Kioto ? et comment établir un plan de campagne, si l'on ne connaît les sentiment des ministres et des daïmios au sujet de faits comme-ceux-ci ?...

Non, tout cela est mauvais, parce que tout cela est faux ; nous voulons diriger les affaires de ce pays sans les connaître, et nous considérer comme les bienfaiteurs, les supérieurs des Japonais, alors que nous ne sommes que des étrangers qui s'imposent à eux : tout est possible en ce moment, et je doute qu'on aille longtemps avant d'avoir une grosse affaire sur les bras[1].

Yokohama, jeudi le 27 août 1868.

Ce matin la *Belliqueuse* est partie en emmenant Mgr Petitjean[2] que l'amiral Penhoat se propose de conduire

[1] Voir chapitre VII.
[2] Evêque du Japon occidental, mort en 1885 à Nagasaki.

leurs postes sont échelonnés; il n'y a pas de fortifications permanentes; leur système de défense consiste dans l'occupation des cours d'eau, l'Amour, l'Assouri et le Rumen; ces cours d'eau sont commandés par des canonnières; sur les rives sont de bonnes routes; enfin, il y a tout un réseau de fils télégraphiques; plusieurs îles aurifères existent. Les Russes font de la colonisation avec leurs hommes et avec des déportés chinois, aussi turbulents là que partout ailleurs.

Au bout de dix années de séjour dans ce pays, les officiers russes ont droit à une pension, et leurs familles sont indemnisées des frais de voyage à travers l'empire.

Ségalien est entièrement occupé par eux en ce moment. *Les Japonais ont voulu régler la question des frontières; ils ont donc envoyé des ambassadeurs à Saint-Pétersbourg; là on leur a dit qu'ils avaient eu bien tort de venir si loin, qu'il fallait s'adresser au gouverneur des provinces de l'Amour. Quand ils ont été voir celui-ci, il a répondu qu'il était inutile de s'embarrasser de tout cela; qu'on était de bons amis; par conséquent qu'il était plus commode que les Russes pussent aller chez leurs voisins les Japonais, et que ceux-ci vinssent aussi chez eux comme par le passé... et voilà tout!*

La question des Russes préoccupant le ministre de France, le *Dupleix* fut désigné par le commandant en chef par intérim pour aller recueillir sur place des renseignements; sa mission comportait en outre un voyage d'exploration dans le Nord et l'Ouest du Japon, et un examen de la situation des chrétiens dans le Sud.

Nous donnons sur cette tournée des détails assez complets en raison de l'intérêt que présentait cette mission sur des côtes dangereuses et à peu près inexplorées; le *Dupleix* devait se trouver en contact avec les partis en guerre depuis quelques mois; enfin, le commandant du Petit-Thouars devait trouver là une nouvelle occasion de se faire remarquer par le sauvetage du *Rattler*.

en opposition flagrante avec les mœurs du pays. La civilisation proprement dite a donc des chances de s'introduire ici. Est-ce alors le cas de procéder avec brutalité, de briser, de défoncer tout, comme on l'a fait en Chine ?.. Évidemment non ! Si l'on suppose que, durant une dizaine d'années, on veuille se donner la peine de faire l'éducation du pays, de se montrer rationnel, honorable, patient, respectueux pour les lois et les institutions, ou bien si, durant le même laps de temps, on combat ouvertement et on dépèce, on peut répondre avec certitude que, dans le premier cas, on aura obtenu des résultats bien plus favorables, puisqu'en même temps qu'on aura modifié les idées, qu'on aura inspiré de la confiance et de l'estime, on n'aura pas fait la faute irréparable : saper les institutions ; et, dans le deuxième cas, alors que le christianisme n'a point encore assez pénétré pour donner une nouvelle base, on n'arrivera qu'à détruire les industries et les richesses naturelles, en maintenant une situation de désordre et de malaise, résultat inévitable de l'état de guerre civile !

Croirait-on que, parmi tous ceux qui sont envoyés ici pour y diriger les affaires, il n'y en a pas un sur dix qui se donne la peine d'étudier les gens et les choses ? En général, on cherche un interprète, puis tout est dit. A côté de cela, les Anglais se remuent ; ils ont huit ou dix jeunes gens, parlant japonais, qui travaillent sans cesse ; leurs navires courent de tous côtés... et nous nous étonnons parfois de leur voir obtenir certains renseignements !

Yokohama, mardi 3 septembre 1868.

Le capitaine Chanoine, chef de la mission militaire, Jourdan, capitaine du génie et un capitaine de frégate anglais, qui avaient été sur le *Rattler* visiter les établissements russes de l'Amour, viennent de rentrer. Ces établissements sont des colonies militaires ; depuis le Rumen, en remontant dans le Nord, jusqu'à la pointe Sud de Segalien,

Dupleix et le *Rattler* ne se verraient que par hasard. Cette déclaration faite avec beaucoup de cordialité, mais, en même temps beaucoup de netteté, a suffi pour nous débarrasser d'une communauté à laquelle nous n'avons rien à gagner.

Le *Rattler* a donc fait route, il y a deux jours, pour remonter au Nord, par l'Ouest de l'île.

Nous avons appris par M. Adams que ce navire a amené ici un Japonais chargé par son gouvernement, sur les indications de la légation anglaise, de faire par terre le tour de l'île, pour y rechercher les ports qu'il serait utile d'ouvrir au commerce européen, afin de créer ainsi des postes d'observations et de mettre un sérieux obstacle aux envahissements de la Russie.

Le *Rattler* doit explorer les côtes de son côté et, d'après les renseignements qu'il recueillera, la légation anglaise agira sans aucun doute.

Voici donc une nouvelle preuve du soin que met le ministre d'Angleterre à cacher ses projets à M. Outrey ; mais je dois dire aussi que, si M. Adams a agi d'une manière inconséquente en annonçant aux autorités japonaises la venue du *Dupleix*, il a montré, par ailleurs, de la franchise, en nous mettant au courant de faits tenus parfaitement secrets par sir Harry Parkes.

Je n'ai qu'un aperçu d'ensemble à vous adresser aujourd'hui sur la situation que je trouve ; ce que je sais m'a été dit en grande partie par notre agent consulaire, M. Duns, lequel non seulement témoigne le plus grand empressement à nous rendre service, mais encore me semble parfaitement informé.

Les daïmios du nord du Japon cherchent à se maintenir dans un état de neutralité qui leur permette de voir venir les événements, et d'épargner à la fois leurs finances et leurs hommes, tout en profitant du désordre actuel pour vendre librement leurs denrées et surtout leurs minerais. Les transactions sont donc des plus actives à Hakodate, et

la baie d'Awomori est un centre commercial d'une importance capitale, puisque les produits de Sendaï, de Nambu et de Tsugaro[1] y arrivent par le Tocaïdo[2] et par différentes vallées. Aussi pense-t-on que c'est-là qu'il convient d'ouvrir un port, et il est surprenant qu'aucun navire de guerre étranger n'y ait encore fait apparition.

Les renseignements que j'ai recueillis sur la situation des Russes sont des plus contradictoires ; mais le nouveau gouvernement japonais ayant déjà établi des postes dans plusieurs des ports de la côte, si je ne trouve rien à Kunachir, j'aurai ailleurs des sources d'informations certaines. Le consul de Russie est très aimable, mais extrêmement réservé jusqu'ici.

Hakodate, le 19 septembre 1868.

Hier soir, le Sanjo-Bunjo[3] du prince de Nambu m'a été amené à bord par M. Fabre, avec lequel il est en grandes relations. Lorsque ce dernier lui a demandé s'il ferait volontiers conduire un navire européen dans la baie d'Awomori, il a répondu très carrément que, si c'était pour un Anglais, non ; mais, sachant maintenant de quoi il s'agit, il désire y venir lui-même avec nous, et m'a envoyé un pilote, quoiqu'il assure qu'il ne s'y trouve aucun danger pour un grand navire. Je vais profiter de son obligeance dès que mon charbon sera terminé.

Cet officier qui semble intelligent est très disposé à causer ; il a été employé autrefois par le gouvernement du taïcoun dont il a gardé un bon souvenir. Pour entrer en matière, je lui ai dit combien nous déplorions la guerre civile qui règne au Japon ; mais, suivant lui, nous ne verrions là que les débuts d'une lutte effroyable qui serait nécessaire pour retremper le courage affaibli des Japonais,

[1] Tsugaro ou Tsoungar.
[2] Route nationale allant à Tokio.
[3] Représentant officiel.

et les mettre à même de résister aux envahissements de leurs voisins. — Comme nous venions de parler des Russes, je ne l'ai pas poussé sur le compte de ces voisins, mais je lui ai dit qu'il me semblait que c'était bien plutôt lorsque le mari et la femme se battent, que les voleurs ont des chances d'entrer dans la maison. Il a répondu de suite très vivement : « Oh ! il n'y a ni femme, ni mari au Japon, mais une soixantaine de frères qui se détestent cordialement ! ».

Ces appréciations me semblent malheureusement assez judicieuses.

Reconnaissance de la baie d'Awomori.

En mer, le 28 septembre 1868.

Commandant[1],

J'ai eu l'honneur de vous exposer précédemment les motifs qui m'avaient décidé à aller passer quelques jours dans le golfe d'Awomori, entièrement inexploré jusqu'ici. Le 22 septembre, lendemain d'un très fort coup de vent, je quittai Hakodate, emmenant le sanjo-bunjo, son domestique et un pratique des côtes de Nambu, ainsi que l'agent consulaire de France, un serviteur chinois et un patron de barque japonais qui a déjà été à Awomori.

Favorisés par un temps magnifique, nous avons rapidement franchi le détroit et, suivant de près la côte Nord de la baie, nous sommes allés mouiller en sondant, et en prenant des stations hydrographiques, au petit port d'Ando, situé à l'extrémité Est de la baie, et qui semble avoir été creusé de main d'homme. Toute cette côte est extrêmement boisée et dominée par de grands pics ; dans chaque crique on aperçoit un village entouré de cultures ; rien n'est plus riant, plus pittoresque ; mais il ne s'y trouve

[1] Commandant de Chaillié.

aucun centre commercial important, et on n'y importe que quelques légumes secs et du bois.

Le lendemain matin, notre sanjo-bunjo nous amenait les principales autorités de l'endroit et des environs : accueil le plus cordial ; *personne n'avait jamais vu un navire européen, ni étranger ;* il fallut rester là durant toute cette journée afin que chacun pût satisfaire sa curiosité, ce dont je profitai pour renouveler ma provision de bois [1] et pour faire sonder en détail tous les environs.

Le 24, nous suivions, en prenant les mêmes positions que l'avant-veille, la côte Est, et nous mouillions le soir à Nobetzi, principal port de Nambu. La ville paraît assez importante, mais, quoique ce soit là qu'aboutisse le Tocaïdo et qu'arrivent les minerais, nous ne trouvâmes qu'une dizaine de jonques au mouillage.

... Le soir, un petit navire à vapeur américain vint apporter les troupes de Nambu, qui formaient jusqu'ici la garnison d'Hakodate, preuve qu'elles ne sont pas en confiance avec les agents du mikado, et, le lendemain, les principaux personnages du pays vinrent me faire une visite, accompagnés de notre sanjo-bunjo, et se faisant suivre de trois bœufs qu'ils me prièrent d'accepter en cadeau.

Ces officiers m'exprimèrent la vive satisfaction qu'ils éprouvaient en voyant chez eux un navire de guerre français, leur regret que leur prince ne fût pas là pour me recevoir, et leur désir de rendre aussi fréquentes que possible leurs relations avec nous ; enfin, ils cherchèrent à savoir mon opinion au sujet de l'issue de la lutte engagée.

Je repris mon thème ordinaire sur nos bons sentiments pour le Japon et notre désir de le voir jouir bientôt des bienfaits de la paix ; mais, quoiqu'ils répondissent de manière à me prouver qu'ils appréciaient ces sentiments,

[1] Pendant cette tournée dans le nord du Japon, le *Dupleix* fut presque tout le temps dans l'obligation de chauffer au bois, faute de charbon.

le naturel revenait aussitôt au galop, *et la conversation reprenait son tour ordinaire au sujet des engins de destruction. Le* Dupleix, *avec ses gros canons, excitait l'envie à un tel point, qu'on a demandé si les mines de Nambu ne pourraient pas le payer.*

Étant bien décidé à ne point aller à terre, et nos sondages étant terminés, je mouillai, ce soir-là même, près de la pointe qui divise le golfe en deux baies, ne voulant pas, en séjournant trop longtemps au Nambu, inquiéter les gens de Tsugaro avec lesquels ils sont au moment d'entrer en hostilités, quoique tous deux se prétendent, bien entendu, également amis du mikado.

Le lendemain, nous étions à Awomori, grande ville de plus de 3.000 maisons, bâtie dans une plaine magnifique avec d'immenses magasins de dépôt, des chantiers de construction et un grand mouvement de jonques.

Devant un centre de population aussi important où les Européens n'avaient point encore pénétré, il fallait redoubler de prudence : aussi attendis-je l'arrivée des officiers de la douane, lesquels me parurent extrêmement troublés et ne commencèrent à se rassurer que lorsque je leur dis que je n'avais aucune réclamation à leur adresser; que je venais tout à fait en ami visiter leur pays, comme j'avais visité ceux de leurs voisins, et que je recevrais avec grand plaisir les autorités de la ville si elles voulaient voir mon navire. J'ajoutai que j'achèterais volontiers de l'huile et du bois.

Néanmoins, ce fait que nous arrivions à Awomori après avoir passé à Nobetzi les préoccupait avant tout, car les visiteurs, qui commençaient à nous arriver un peu de tous les côtés, ne manquaient jamais de nous demander si nous n'avions pas de soldats de Nambu, et, lorsque les Yokounines de la douane revinrent, ils m'apportèrent les excuses du gouverneur, lequel, soi-disant, ne pouvait venir me voir, en raison d'une indisposition ; ils m'engagèrent, si je

descendais à terre, à ne prendre avec moi que très peu de monde, parce que, leur pays étant en pleine révolution, ils n'étaient pas aussi sûrs de leur police; enfin, tout en me disant qu'on allait nous apporter du bois et de l'huile, ils me firent des prix qui me prouvèrent clairement que notre présence les embarrassait; ils désiraient nous voir partir.

Comme la confiance, durant ces pourparlers, s'était établie avec la population à ce point que nous étions envahis par les visiteurs et que mes embarcations sondaient sans que personne y prît garde, je répondis avec beaucoup de hauteur que je voyais bien qu'ils ne me disaient pas un mot de vrai, que le gouverneur n'était certainement pas malade, que je savais le prix du bois et de l'huile... etc., et que leur prince serait certainement très mécontent quand il saurait qu'on n'avait envoyé que de petits officiers comme eux pour me recevoir; si j'avais pensé à aller à terre, il n'en n'était plus question : je n'y aurais été que pour rendre la visite du gouverneur s'il avait fait son devoir.

Ces déclarations les mirent dans le plus grand embarras et portèrent coup immédiatement, car, quoiqu'il fût déjà presque nuit, on s'empressa de m'envoyer l'huile et le bois demandés aux prix que je savais être véritables, et le lendemain 27, au point du jour, nous appareillions au moment où, de tous les points du rivage, partaient des bateaux chargés de visiteurs, qui ont poussé des cris désespérés en nous voyant nous éloigner.

Après avoir suivi à un mille et demi de distance à peine la côte ouest, le long de laquelle les maisons se pressent sans interruption, depuis Awomori jusqu'à l'entrée du golfe, c'est-à-dire pendant 15 à 20 kilomètres, tandis que d'immenses plaines de rizières s'élèvent par derrière jusqu'aux sommets couverts de verdure qui dominent le golfe, nous fîmes route pour Hakodate, où je déposai mes

passagers, et, à 3 heures, je sortais du détroit pour remplir la mission que vous m'aviez confiée dans le nord de Yesso.

Nous avons donc consacré cinq jours à cette reconnaissance. En complétant nos observations par les détails que nous trouvons sur la grande carte japonaise, nous pourrons établir le tracé complet de ce golfe ; dans tous les cas, le levé des quatre mouillages a été fait, et les documents que nous rapportons suffiraient pour y assurer la navigation d'un navire quelconque.

Durant cette excursion, nous avons constaté partout chez les populations les meilleurs sentiments pour les étrangers et le plus vif désir d'entrer en relations avec nous ; mais, si je crois tout ce pays plein d'avenir, je ne vois là aucun centre assez important pour qu'il soit urgent de l'ouvrir au commerce européen : il sera beaucoup plus alimenté par les minerais de Nambu que par les riz d'Awomori.

Par conséquent, puisque ces minerais peuvent descendre plus aisément à Sendaï qu'ils ne remontent à Nobetzi ; que Sendaï produit en quantité d'excellentes graines de vers à soie ; que ce point est plus aisément accessible au commerce européen, et qu'il semble y avoir là un bon port, je pense que, mettant de côté toute considération politique, c'est Sendaï qu'il serait le plus intéressant d'ouvrir, et qu'Hakodate, en dépit de certains inconvénients, est un point important à conserver.

D'ailleurs le Japon s'ouvre de lui-même de toutes parts, car tandis que le premier acte que marque l'émancipation des daïmios de l'autorité centrale consiste toujours dans leur entrée directe en relations avec les étrangers, le nouveau gouvernement, infiniment plus libéral que l'ancien, accorde volontiers la permission aux navires européens d'aller charger dans les centres de production.

Il y a donc lieu de se demander si, dans les circonstances

actuelles, il ne vaut pas mieux encourager les tendances naturelles des populations et du gouvernement, plutôt que d'ouvrir d'autres ports, ce qui serait, de la part de nos représentants, assumer une lourde responsabilité vis-à-vis de ceux de leurs nationaux qui désirent exploiter avec l'appui du gouvernement de nouveaux centres de production.

Reconnaissance de la côte N.-E. de Yesso.

Le 27 septembre, ainsi qu'on l'a vu, le *Dupleix* appareilla d'Hakodate pour continuer sa mission d'exploration sur les côtes de Yesso. Les premiers jours de navigation furent extrêmement durs ; à peine sorti du détroit de Tsoungar, le commandant du Petit-Thouars se trouva aux prises avec les plus grandes difficultés : vent, mer, brouillard, cartes grossières et fausses, côtes semées d'écueils,..... etc..... La relation du 15 octobre 1868 expose en détails cette navigation périlleuse.

Nous ne donnons ici que la deuxième partie du récit.

... J'avais donc la preuve que Kunachir se rejoint, dans la direction du Sud-Est, avec Yesso, par un banc sur lequel il n'y a que des fonds inégaux d'une mauvaise tenue et, probablement même, des pâtés sur lesquels le *Dupleix* ne trouverait pas son tirant d'eau. Le temps pouvant devenir mauvais d'un moment à l'autre, la mer se faire rapidement, il était de mon devoir de me retirer de cette situation périlleuse le plus tôt possible. Toutefois, après être parvenu, à la suite de plusieurs efforts infructueux, à mouiller le *Dupleix* par des fonds de 12 mètres, je résolus d'aller reconnaître en embarcation l'établissement de la baie d'Itmen que j'estimais être à une douzaine de milles du bord, et, à 10 heures, je quittai le *Dupleix* avec la chaloupe remorquant un canot, emmenant avec moi le comte Tascher, qui m'avait témoigné le désir de m'accompagner, le docteur qui, je l'espérais, pourrait faire quelques obser-

vations intéressantes sur les Aïnos[1], M. Pâris, 2 aspirants et Oossima[2]. La distance était grande, mais le baromètre était haut, et nous ne ressentions encore qu'une faible brise du Sud.

Jusqu'à la pointe tout alla bien, mais là, par des fonds de 17 mètres environ, nous trouvâmes, à la rencontre du courant du large et de celui de la baie, un fort clapotis qui doit certainement prendre les proportions d'un raz de marée lorsque la brise est fraîche, et, à peine avions-nous mis le cap dans la baie, que la brise, fraîchissant graduellement du Sud, forma une houle gênante pour les embarcations.

Ce n'est qu'en pénétrant plus avant, que nous aperçûmes quelques cases clairsemées sur les pentes qui s'élèvent au fond de la baie et un petit groupe de maisons ; pas une jonque, pas un habitant en vue, pas une culture ; partout l'aspect de l'abandon, de la misère. En approchant rapidement de ce hameau nous vîmes que, sur chacune des deux falaises, il y avait des traces de travaux en terre. Quelques Japonais vinrent bientôt sur la plage et coururent en grande hâte dans l'intérieur ; nous pensions que ces malheureux, effrayés, avaient pris la fuite, quand nous les vîmes revenir, les uns sur le rivage et les autres dans une embarcation plate, avec laquelle ils vinrent nous prendre au canot pour nous déposer derrière un petit môle abritant une crique contre la houle du Sud : probablement au même endroit où Galowin fut enlevé naguère, avec l'armement de son canot, par le gouverneur japonais de Kunachir.

Deux personnages sans sabres attendaient : *ils nous*

[1] Habitants primitifs de toutes les îles du Japon et qui furent refoulés peu à peu dans l'intérieur de Yesso. On en trouve aussi dans les Kouriles et à Sakhaline. Ils diffèrent des Japonais par le type et par la langue. Ils ont la peau basanée, la tête grosse, la taille peu élevée.

[2] Interprète de la Légation française.

reçurent avec la politesse que l'on retrouve à tous les degrés de l'échelle chez les vrais Japonais, et, quoiqu'ils n'eussent jamais vu d'Européens, sans que leurs manières ou leur langage trahît le moindre embarras. Leur seule préoccupation semblait être de nous montrer les égards qu'on doit à des officiers étrangers, et, en nous rendant tous les honneurs possibles, ils savaient conserver l'attitude la plus digne et la plus respectable. Dès qu'ils nous avaient aperçus, ils n'avaient songé qu'à nous faciliter les moyens de descendre aisément à terre.

Ils répondirent sans hésiter à toutes nos questions et nous firent visiter tout ce qui pouvait nous intéresser; enfin, avant de les quitter, il nous fallut accepter un repas japonais préparé en grande hâte et pour lequel tous se mirent à contribution, comme nous le vîmes au va-et-vient des enfants courant avec empressement pour apporter dans la maison principale les ustensiles nécessaires.

Je vous ai dit, commandant, comme nous avons été reçus au Nambu, et j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de vous exposer la nature de mes relations avec les hautes classes de la société à Osaka : *Si je vous donne aujourd'hui ces détails, c'est afin d'appeler sérieusement votre attention sur l'état moral de ce peuple, sur le haut degré de civilisation auquel il est arrivé par des moyens différents des nôtres, et sur les sentiments d'extrême bienveillance qu'il témoigne partout où nous le prenons au naturel. Si, dans des circonstances données, nous avons pu nous laisser entraîner, en Chine par exemple, à imposer nos idées par la force, sans tenir compte des lois ni des coutumes du pays, nous avons tout lieu d'espérer qu'avec le Japon nous pourrons établir des relations basées sur un respect réciproque de nos institutions nationales et sur un commun désir d'entrer en communication.*

Nous sûmes bientôt que cette île appartenant autrefois à

Sendaï, sa garde avait été confiée aux officiers de ce prince : mais, qu'il y avait une quinzaine de jours environ, effrayés de leur isolement dans les conditions de la guerre civile actuelle, ils étaient partis sur une jonque pour retourner dans leur pays ; que huit jours après, un petit navire à vapeur avait mouillé en dehors de la baie comme nous ; qu'un officier d'un rang élevé, envoyé par le mikado, était venu visiter l'établissement et y avait installé les gens que nous voyions (tous marchands de Matzmaï, occupés du commerce des algues et du trépang), comme administrateurs de ce petit établissement, le plus important de l'île ; puis, que ce navire était parti pour aller faire la même chose à l'île d'Iturup ; qu'aucun des habitants ne se souvenait d'avoir vu un Russe à Tomari ; on savait seulement qu'un navire de guerre de cette puissance avait autrefois séjourné dans cette baie ; enfin, que le *Dupleix* et ce petit navire à vapeur étaient les seuls bâtiments étrangers qu'on eût vus *depuis quatorze ans*, époque à laquelle deux baleiniers avaient mouillé et pêché vers la pointe Est de l'entrée.

En même temps, ces Japonais me dirent qu'ils ne pensaient pas qu'un grand navire pût jeter l'ancre dans la baie, que le passage à l'ouest de Kunachir était encore beaucoup plus obstrué de bancs que celui que nous venions de parcourir, et qu'il faisait presque toujours mauvais dans ces parages, ce qui augmenta encore mon désir de mettre le plus tôt possible le *Dupleix* en lieu de sûreté.

Je me trouvai ainsi avoir recueilli, en un instant, tous les renseignements désirables sur la situation des Kouriles japonaises, et il aurait, du reste, suffi de la simple inspection des lieux, pour me convaincre qu'il n'existait aucun établissement européen dans cette baie. Cette île, qui mesure une grande étendue, et sur laquelle s'élèvent des sommets énormes, dont l'un, le pic Anthony, atteint près de

2.200 mètres, est donc presque inhabitée ; nous n'avons aperçu de culture que tout à côté des maisons de Tomari, et il n'y a d'autre exploitation que celle des algues et du trépang.

Nous profitâmes du bon vouloir de nos guides pour nous faire conduire jusqu'aux trois cases d'Aïnos plantées juste au sommet de la falaise, dans l'endroit le plus éventé. Elles se composent régulièrement de deux parties : une espèce de tente à ciel ouvert, qui forme le couloir d'entrée, et la cheminée ; puis, une hutte fort élevée, communiquant par un côté avec cette ouverture : au milieu, se trouve l'âtre ; sur des perches, en travers, les morceaux de poissons qui sèchent et se fument en même temps ; tout à l'entour, les ustensiles de la famille, tous de fabrique japonaise.

Trois êtres étaient là accroupis autour d'un gros tronc qui fumait lentement : un homme d'une haute stature, taillé comme un hercule, avec une énorme barbe et des cheveux longs bouclés, une femme qui paraissait avoir une trentaine d'années et une petite fille de douze ans. Tous ont dans les yeux une expression de franchise, de douceur, et je dois le dire aussi, de résignation, qui contraste singulièrement avec l'attitude des Japonais. On sent l'oppression dès le premier moment, et cette oppression doit être instinctivement d'autant plus rude, que les Aïnos sont, au point de vue physique, évidemment supérieurs aux Japonais.

L'homme nous dit qu'il avait soixante-dix ans : on lui en eut à peine donné cinquante ; la femme avait le tour des lèvres et les bras tatoués en bleu ; la petite fille un commencement de tatouage seulement : tous étaient vêtus à la nipponne.

La présence de nos Japonais dans cette case semblait si pénible à ces pauvres gens que nous abrégeâmes notre visite : pendant tout le temps qu'elle dura, les deux femmes semblèrent n'avoir d'autre préoccupation que celle de retenir une troupe de chats qui, effrayés de notre arrivée,

voulaient profiter de ce que la porte était restée ouverte pour se sauver : pour les en empêcher, elles les entassaient successivement dans leur sein avec un naturel qui me fit penser qu'elles peuvent fort bien, ainsi que les Japonais l'assurent, allaiter les petits oursons jusqu'au moment où toute la famille se régale de ce plat de choix. Au moment de partir, je mis quelques pièces d'argent dans la main de l'enfant : du coup, elle oublia sa couvée, qui, faisant irruption, entraîna dans sa fuite toute la famille de sa voisine.

Durant cette courte excursion, la brise avait assez fraîchi pour que je ne fusse pas sans préoccupations au sujet de la possibilité de notre retour à bord : avec le canot que j'avais amené, j'aurais toujours pu regagner le *Dupleix*, mais les provisions d'eau et de charbon de la chaloupe étaient fort entamées, et je savais déjà par mon expérience de la baie d'Osaka, combien cette embarcation peut être embarrassante dans certaines conditions de mer.

Toutefois, après avoir été obligés de mouiller plusieurs fois, parce que l'hélice était engagée par des paquets de goémon, et avoir franchi péniblement la pointe de la baie, nous faisions route sur le bord, croyant en avoir fini avec nos ennuis, quand tout d'un coup, nous nous trouvâmes au milieu d'une bande de baleines, de l'espèce dite « fine bach », que les pêcheurs n'osent pas attaquer : il en paraissait de tous les côtés à la fois, et nous voyions s'élever, presque à nous toucher, leur dos à aileron et leur immense queue.

Il fallut manœuvrer. Heureusement nous pûmes nous placer sous le vent, et, à peu près en sûreté, de là nous les vîmes continuer lentement leur route vers le Sud.

A 4 heures, nous arrivions enfin à bord. Après avoir encore inutilement essayé de regagner les grands fonds, craignant de m'échouer au commencement de la nuit avec une brise qui fraîchissait, je me décidai à mouiller, et le

le lendemain, 2 octobre, à 9 heures, je sortis enfin de ces parages dangereux.

Le 4 octobre, j'arrivai à Hakodate.

Tel est, Commandant, l'ensemble des faits qui ont marqué notre reconnaissance de la baie d'Itmen, et, quoique le récit en soit déjà trop long, je ne vous ai cependant donné qu'un aperçu des observations que nous avons pu faire durant notre court séjour dans ces parages si complètement inconnus qu'on y navigue à l'aventure.

Mais nous n'avons perdu aucune occasion de recueillir des documents. M. Pâris, assisté de MM. Melchior et Cauchois, n'a cessé de travailler avec le zèle le plus soutenu, et j'ai l'espoir que vous aurez lieu d'être satisfait du résultat lorsque nous aurons pu grouper ces observations, calculer les données et construire les cartes.

Dès maintenant, il est certain pour moi que les cartes françaises et anglaises ne peuvent servir qu'à induire en erreur, tandis que les cartes japonaises, dont Siebold a fait un résumé, me semblent se rapprocher beaucoup plus de la vérité; et, s'il me paraît probable qu'en suivant de très près la côte de Kunachir je serais parvenu à faire entrer le *Dupleix* dans la baie d'Itmen, en repassant dans mon esprit les diverses circonstances qui se sont produites, j'éprouve aussi la conviction profonde qu'il aurait suffi de circonstances de temps malheureusement trop probables dans ces parages, pour compromettre sérieusement la sécurité d'un navire de la dimension du mien.

Ces résultats, Commandant, je me plais à le reconnaître, je ne les ai atteints qu'avec le concours le plus dévoué et le plus intelligent de tous ceux qui m'entourent, et surtout de mon second, M. le lieutenant de vaisseau Prost[1] dont j'ai déjà eu l'occasion de vous signaler les services distingués.

[1] Officier de valeur, d'une rare élévation de sentiments, qui ne cessa jusqu'à la fin de sa carrière d'entretenir avec son ancien chef les rapports les plus amicaux et les plus dévoués.

Naufrage du Rattler. *Départ du* Dupleix *pour aller chercher l'équipage.*

Hakodate, le 7 octobre 1868.

Commandant, [1]

Cette lettre vous apportera une bien pénible nouvelle : celle de la perte totale de la corvette de S. M. B. le *Rattler*, à l'entrée du détroit de Lapérouse.

Revenu ici le dimanche 4 octobre, je réparais ma machine, en embarquant un peu de charbon pour être à même d'amener le comte Tascher à Nagasaki avant le 16, et je comptais faire route demain, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, quand, hier au soir, j'ai vu arriver, à 9 heures et demie, le consul d'Angleterre avec un mot du commandant de ce navire [2], envoyé par terre, lui annonçant que le *Rattler* s'était perdu à la date du 24 septembre, que tout le monde était sauvé, et le priant de lui envoyer des provisions le plus tôt possible. Immédiatement je dis à M. Emsden que j'appareillerais dès que ma machine serait prête à fonctionner (ce qui aura lieu je pense vers midi), et, en attendant, je fis accoster un navire anglais sur lequel se trouvait de bon charbon avec lequel je remplis mes soutes afin de faire mon voyage aussi rapidement que possible.

Je pense, Commandant, que vous m'approuverez de faire passer en premier plan le sauvetage de ces braves gens et leur transport sur le lieu où ils pourront trouver les ressources nécessaires.

Je vais prendre toutes les mesures nécessaires pour installer à bord, le mieux possible, l'équipage du *Rattler* qui

[1] Commandant de Chaillié.

[2] Le commandant Stephenson. Il était neveu de l'amiral Keppel et avait alors vingt-huit ans. Il eût été capitaine de vaisseau à trente ans sans le naufrage du *Rattler*. Il est aujourd'hui amiral.

ne nous causera aucun embarras sérieux, puisqu'il ne doit pas être plus nombreux que le détachement d'infanterie de marine que nous avons apporté de Hong-Kong[1].

Sauvetage de l'équipage de la corvette de S. M. B. le Rattler, *naufragée dans la baie de Romanzof.*

En mer, le 10 octobre 1868.

Commandant[2],

Ainsi que j'en avais le projet, j'ai quitté Hakodate le 7 à 11 heures du matin, et, favorisé par un très beau temps, je suis remonté rapidement vers le Nord-Ouest de Yesso, emmenant avec moi un pilote japonais et un officier que le gouverneur de Hakodate m'avait prié de prendre à bord, autant pour nous assister durant ce voyage que pour s'assurer que les autorités du nord de l'île rendraient tous les services possibles aux Anglais.

Le lendemain, dans la nuit, je fus obligé de mettre en travers sous l'île de Refunsiri afin de n'arriver que de jour dans les parages dangereux que j'avais à traverser, et, hier, 9 octobre, vers 4 heures, je continuai ma route en suivant de fort près la côte Ouest de Yesso, sur laquelle le commandant du *Rattler* pouvait avoir eu l'idée de placer un poste d'observation.

Il suffit de voir ces terres pour comprendre avec quelles difficultés un capitaine peut se trouver aux prises d'un moment à l'autre, car, en outre de ce que les instructions fort incomplètes disent des brumes, des courants et de la violence des vents, l'apparence des côtes est des plus trompeuses; les pointes semblent tomber brusquement, être accores par conséquent; mais rien n'est plus faux : presque toutes sont terminées par une bande de sable en dehors de laquelle nous avons toujours vu la mer briser.

[1] Traversée de France au Japon.
[2] Commandant de Chaillié.

Aussi, même par le beau temps que nous avions, le pilote japonais s'est-il trompé, et n'a-t-il reconnu la vraie pointe de Nossyale qu'après avoir cru la voir ailleurs [1].

Ce n'a été qu'à 10 h. 30, en avançant doucement, avec toutes les précautions possibles, qu'on a découvert la mâture du *Rattler*, gisant parallèlement à la côte dans la position qu'indiquait la lettre de son commandant au consul de Hakodate, et incliné sur bâbord avec ses bas-mâts encore en place.

Un instant après, on voyait le pavillon anglais à terre au milieu d'un groupe de maisons, puis une embarcation anglaise à la voile, enfin le commandant Stephenson arrivant à bord avec M. Adams.

Quelques moments après, les fonds commençant à décroître rapidement, je mouillai par 18 mètres, à 2 milles environ de la terre, ce qui me mettait à 1 mille du *Rattler*.

Toute la côte, de là, paraissait entourée de récifs; la corvette anglaise semblait en marquer la limite extérieure.

J'appris alors du commandant, lequel voulut bien me communiquer son rapport, que, le 24 septembre, à la nuit faite, il avait pénétré dans cette grande baie par un temps magnifique; que, s'entourant de toutes les précautions possibles, il s'était dirigé sur l'établissement japonais de Soya, que M. Adams désirait visiter; et qu'à 5 h. 50, alors que rien ne semblait annoncer la présence de récifs, que le fond diminuait graduellement, au moment où il allait mouiller, le bâtiment avait touché par le milieu; que dès lors tous les efforts avaient été faits, mais inutilement, pour le relever; que bientôt une grosse houle était venue avec des vents d'Ouest; que, du navire couvert par

[1] Ces remarques du commandant du Petit-Thouars servirent beaucoup la cause du commandant Stephenson lors de la réunion du conseil de guerre chargé de le juger. On tint également grand compte des bonnes dispositions prises par le commandant anglais après l'échouage.

les lames, on n'apercevait plus que des brisants de tous côtés; qu'aussitôt le sauvetage avait commencé, puisque le *Rattler* était crevé en plusieurs endroits, et que la vie des hommes y était en danger; et qu'enfin le 25 au soir, au moment où tout le monde se trouvait à terre, un violent coup de vent de N.-O. avait achevé de défoncer le navire. Depuis, le temps avait été beau; tous les objets de matériel qu'il était possible de sauver se trouvaient à terre; la pêche du saumon avait fourni quelques ressources pour la nourriture des hommes; aujourd'hui, tout le détachement était bien portant et avait encore pour huit jours de vivres environ.

Dès que mon navire fut amarré, je partis avec le commandant Stephenson, pour aller visiter le *Rattler*, voir le détachement et arrêter immédiatement ensemble ce qu'il convenait de faire pour terminer promptement l'opération que j'étais venu tenter. La seule vue des lieux, quoique le temps fût magnifique, eut suffi, en dehors des informations alarmantes que je recevais, pour me faire comprendre les dangers que court un grand navire dans ces parages en supposant même que le fond y fût de bonne tenue (ce qui n'était pas, puisque, lorsque j'avais mouillé avec très peu d'erre, l'ancre avait été entraînée durant un moment avant de prendre [1]).

Le *Rattler*, complètement défoncé en dessous, n'avait plus que ses bas-mâts qui pussent être sauvés, et le commandant Stephenson se proposait de les démâter avec des bigues; tout le reste était à terre ou sur le rivage dont l'accès est rendu extrêmement difficile par les récifs et les hauts fonds qui le bordent; par conséquent, le sauvetage possible était terminé.

Dans ces conditions, le commandant se proposait de me donner une moitié seulement de son équipage, et de

[1] Même observation qu'à la page précédente.

rester à terre avec l'autre pour y assurer la conservation du matériel.

Mais, après lui avoir dit que je pouvais prendre et garder tout son monde sur le *Dupleix*, sans qu'il en résultât le moindre embarras pour moi, j'appelai son attention sur l'inconvénient grave qu'il y aurait à laisser là un détachement qui imposerait à un commandant en chef l'obligation d'envoyer, à une époque si avancée de l'année, un navire séjourner dans cette baie dangereuse ; tandis qu'il me semblait, qu'en réunissant les moyens dont nous disposions, nous pouvions mettre tout le matériel sauvé à l'abri, et charger le yakounine que j'avais amené de la garde de ces objets, en attendant qu'un navire anglais pût venir les prendre à la belle saison; cela fait, il n'y avait plus, selon moi, que de bonnes raisons pour nous en aller, tous ensemble, le plus tôt possible.

Ce que je vis en débarquant me confirma dans cette pensée. Un grand magasin en bois bien couvert avait déjà reçu les voiles et le gréement, tout était parfaitement en ordre et disposé pour y séjourner sans le moindre inconvénient. Les chaînes, les canons, les ancres, une partie de la mâture, etc....., avaient été mis à terre, au prix de peines infinies qui, assurément, font le plus grand honneur à l'intelligence et à la persévérance du commandant Stephenson et de son équipage; il n'y avait donc plus qu'à hâler à terre ce qui se trouvait déjà près du rivage.

Aussi, M. le commandant Stephenson, qui, dans ses projets, avait évidemment tenu compte, avant tout, de la crainte de nous causer quelque embarras, de nouveau sollicité par moi, accepta-t-il entièrement l'arrangement que je lui proposais ; à 2 heures et demie, nous [illegible] de tous les moyens dont nous disposions, nous nous mîmes à l'œuvre en commun.

Le soir, à 5 heures et demie, nous quittions la terre les derniers, laissant tout le matériel à l'abri, après avoir [illegible]

porter à bord tous les effets personnels des hommes et des officiers, les petites armes, leurs munitions et la comptabilité. Nous pouvions donc consider l'opération comme terminée.

La nuit se passa à arrimer et à saisir ce qui avait été embarqué.

Bien qu'il n'y eût qu'une légère brise du S.-O., le matin la houle se fit sentir, les brisants se montrèrent partout, et le commandant Stephenson, parti au jour avec une centaine d'hommes de nos équipages, revint vers 8 heures sans avoir pu accoster le *Rattler* du côté où se trouvaient les mâts et après avoir hâlé avec peine les embarcations à terre, où la mer commençait à briser.

Il fallut se hâter de partir ; à peine eûmes-nous commencé à virer sur notre chaîne, que l'ancre chassa rapidement.

... En ce moment, Commandant, nous faisons route sur Hakodate avec un temps qui est redevenu beau. Les marins anglais nous aident de leur mieux, et je sens que si j'ai opéré si rapidement ce sauvetage sans avoir à déplorer aucun malheur, ce n'est que grâce à un concours de circonstances heureuses, vraiment providentielles, et grâce aussi à cette intelligente bonne volonté, sur laquelle tout ce qui m'entoure à bord du *Dupleix* m'a habitué à compter.

Assurément, je déplore profondément la perte du *Rattler*, mais, si je plains M. le commandant Stephenson, j'admire en même temps l'esprit de discipline et l'ordre parfait qu'il a su maintenir dans le détachement qu'il a l'honneur de commander, malgré les préoccupations d'un avenir incertain et les quinze jours de travaux excessifs auxquels il a été soumis.

D'Hakodate le *Dupleix* fit route directe sur Yokohama.

Le sauvetage de l'équipage du *Rattler* eut dans la colonie européenne au Japon un très grand retentissement.

De tous côtés le commandant du Petit-Thouars fut fêté et

félicité. Nous ne pouvons songer à reproduire dans le cadre de cet ouvrage tous les témoignages flatteurs dont il fut l'objet de la part des commandants anglais, de Sir Harry Parkes et plus tard du gouvernement britannique.

On en trouvera seulement quelques échos dans la suite de ces extraits et dans l'annexe qui termine cette partie[1].

[1] Nous avons volontairement laissé de côté, dans les chapitres qui précèdent, certaines parties du journal du commandant du Petit-Thouars d'un caractère trop intime. Mais nous croirions mal rendre sa grande figure, si, comme pendant des félicitations unanimes que lui valut son brillant sauvetage, nous ne donnions ici, à titre d'exemple la note chrétienne jaillie de sa plume au retour de sa mission dans le Nord :

« ... Me voici revenu depuis trois jours, ayant ramené l'équipage de la corvette anglaise le *Rattler*, naufragée dans le détroit de Lapérouse, ayant accompli la mission qui m'avait été donnée dans le Nord-Est de l'île, et mon premier devoir, au moment où je retrouve le temps de penser, est d'adresser à Dieu l'expression de ma profonde reconnaissance, pour la protection toute spéciale dont il m'a couvert. Comme dans les Psaumes : « Il a fait écarter les pierres de mon chemin », et, ce qui pouvait être une œuvre presque impossible à remplir, ce qui pouvait conduire le *Dupleix* à sa perte, n'a offert aucune difficulté sérieuse. Que Dieu m'accorde aujourd'hui la grâce de me souvenir de ma faiblesse, de mon incapacité et de mon impuissance... et qu'il daigne me protéger encore comme il l'a fait jusqu'ici.

« Mais toutes ces grâces imposent de sévères obligations; quand Dieu vous prend par la main c'est qu'il a des vues sur vous; il faut, de jour ou de nuit, être prêt à répondre à son appel; il faut être prêt à jeter de côté les biens, les honneurs, la popularité, pour le suivre, misérable, humilié au besoin...

« C'est la grande épreuve ; elle est redoutable !... »

CHAPITRE V

LONG SÉJOUR SUR RADE DE YOKOHAMA

Réflexions et observations diverses. — L'insurrection des Keraïs. — Le départ du capitaine Brunet pour le Nord. — Les affaires d'Hakodate. — Deuxième audience du mikado. — Présentation des lettres de créance de M. Outrey.

Mardi, 27 octobre 1868. Yokohama [1].

Depuis ma rentrée ici avec l'équipage du *Rattler*, mon temps s'est passé en dîners et en réceptions; nous avons fait de notre mieux, mais on le reconnaît au grand jour et on ne marchande pas les remerciements; la simplicité avec laquelle tout cela se passe prouve mieux que toute autre chose la sincérité de l' « alliance cordiale » entre marins.

Hier j'ai été avec mes officiers remercier sir Harry Parkes de la lettre qu'il m'a écrite à notre sujet [2], et le soir j'ai dîné sur l'*Ocean* avec les commandants anglais.

La nouvelle de la prise de la capitale d'Aïdzu par les troupes du Sud n'a été ni confirmée ni démentie.

M. Outrey continue à se tenir entièrement sur la réserve, semblant plutôt s'éloigner que se rapprocher des Japonais.

Un incident malheureux a eu lieu ces jours-ci. Lors du premier paiement de l'indemnité de Tosa, les Japonais avaient déjà manifesté leur étonnement que nous la réclamions si tôt, disant que l'échéance devait avoir lieu un mois plus tard. Il y avait donc lieu de regarder de près les

[1] Journal.

[2] Voir à l'annexe.

conventions de M. Roches à ce sujet. Mais on n'en fit rien, et, cette fois, lorsque notre délégué réclama le deuxième paiement, on répondit que le versement aurait lieu, mais plus tard, au moment convenu avec le ministre de France.

Grand émoi ici; on ne parle de rien moins que d'aller se montrer avec toutes ses forces; puis on a l'idée de regarder les papiers, et l'on voit en effet que les Japonais étaient dans leur droit.

C'est la troisième ou quatrième histoire du même genre depuis qu'on m'a fait revenir à Yokohama.

D'un côté, nous nous montrons extrêmement exigeants, nous sommes même parfois injustes; de l'autre, nous refusons de témoigner notre confiance au nouveau gouvernement, et nous nous étonnons après que les Japonais se jettent du côté où on leur ouvre les bras...

La ligne de conduite de Parkes ne me plaît pas; mais il faut reconnaître qu'elle est plus rationnelle que la nôtre.

Mardi, 28 octobre 1868. Yokohama.

Les jours se suivent et se ressemblent tous : il y a des projets en l'air; mais la malle va arriver; il peut y avoir des dépêches importantes; après, il faut répondre ; après, il pleut; bref, on ne fait rien.

En ce moment, il me faut mettre tout à bord bien en ordre et sur un pied très militaire; laisser à Pâris et au docteur le temps de mettre leurs observations au point, puis, cela fait, agir par tous les moyens possibles pour obtenir de faire une tournée avec carte blanche; ici, on s'atrophie.

Dimanche, 2 novembre 1868. Yokohama.

... M. Roussin m'a dit son intention de me montrer un nouvel article sur le Japon qu'il prépare pour la *Revue des*

Deux Mondes [1], en me demandant des conseils. Je l'ai assuré que je lui dirais volontiers ce que je savais, mais, en même temps, j'ai insisté sur ce point, que, m'étant trouvé dès les premiers jours de mon arrivée aux prises avec des difficultés sérieuses entre un ministre qui, à la veille de partir, aux yeux des Japonais ne représentait plus la France, et un commandant de division qui n'était pas intronisé, j'avais été obligé de vivre au jour le jour, ne pouvant faire autre chose que de tenir la place sans rien engager, en attendant le moment où M. Outrey viendrait, et que, dans ces conditions, j'avais eu peu d'occasions d'étudier les événements antérieurs.

Du reste, je l'ai engagé à ne parler que très sommairement des affaires de Kobé, de Sakaï et de Kioto, qui, pour moi, ne sont que des incidents résultant de l'état de désordre du pays, plutôt que d'un parti pris.

Samedi, 14 novembre 1868. Yokohama.

M. Roussin vient de causer avec moi de l'article qu'il prépare. Il y a trois parties: les deux premières sont destinées à retracer les événements antérieurs au renversement du taïcoun; la troisième, l'histoire même de ces événements. C'est sur cette dernière que mes observations ont porté, car les premiers paragraphes ne font que résumer, une fois de plus, les idées les plus généralement admises par les Européens sur la constitution du pouvoir exécutif au Japon, lequel depuis longtemps se trouvait entre les mains du taïcoun.

Ce pouvoir, suivant moi, a été ébranlé par la venue seule des étrangers; ceci est naturel, puisqu'il avait été l'expression de la réaction contre les idées de ces mêmes étrangers au XVI[e] siècle et que, du même coup, dans l'exécution, il consistait à gouverner les daïmios en les retenant prisonniers

[1] *Revue des Deux Mondes* de 1869.

ou tributaires au moyen d'otages et en leur enlevant systématiquement leur revenus par l'imposition de charges onéreuses (comme l'entretien de palais et d'un grand train militaire à Yeddo).

Ce pouvoir ébranlé et affaibli fut obligé d'ouvrir les portes de la prison, ce qui était doublement cesser d'exercer le pouvoir exécutif, et donner carrière aux ambitions des grands du Sud irrités depuis longtemps du joug que faisaient peser sur eux les gens du Nord.

Comme pour aider encore à la ruine et avancer le moment de catastrophe, notre diplomatie bâtit, sur l'édifice ébranlé du taïcounat, l'échafaudage d'un système commercial reposant sur l'exclusion et le monopole.

Il attira donc au taïcoun l'inimitié des Anglais et la haine des vieux Japonais et des corporations religieuses, furieuses de sentir l'immixtion des étrangers dans les affaires du pays.

Satzuma et Négato, profitant de ces diverses causes, poussés par les Anglais et par le comte de Montblanc, hâtèrent une catastrophe qui était devenue inévitable.

Aujourd'hui la lutte qui se poursuit a pour but la possession du pouvoir exécutif. Le Sud s'en emparera-t-il après avoir été si longtemps mené par le Nord? Ou bien le Japon se séparera-t-il en deux tronçons?

Mardi, 17 novembre 1868. Yokohama.

L'affaire intéressante du moment est la fugue du capitaine Brunet de la mission militaire. Il est, paraît-il, parti pour le Nord sur le *Kayo-Maru*, en n'emmenant qu'un sous-officier libéré du service. Bon nombre de personnes se trouvaient dans ce petit complot.

Lorsque M. Outrey a annoncé la chose à sir Harry Parkes devant ses collègues, celui-ci a pris aussitôt des airs consternés, en s'apitoyant charitablement sur les graves

inconvénients qui pourraient en résulter pour nous; mais de Brandt a protesté : « Pourquoi voulez-vous que cela « gêne M. Outrey plus que vous ne l'êtes par ceux de vos « gens qui sont avec Satzuuma? Est-ce que vous avez fait « une question internationale des quatre Anglais, tués « dernièrement, dont l'un, saisi très bien portant, a été « exécuté ensuite? »

Il résulte de tout cela que les progrès des Européens ici sont immenses, puisque les Japonais les appellent à prendre place au milieu d'eux.

Mais ce qui vient de se passer là met M. Outrey dans une position embarrassante : le nouveau gouvernement ne pourra jamais croire qu'il ait ignoré ce complot, et les gens du Sud nous témoigneront sans doute de l'hostilité.

Jeudi, 19 novembre 1868. Yokohama.

. . . .

Dans aucun cas et sous aucun prétexte, je ne dois en ce moment prendre de responsabilité ou laisser croire que je joue le plus petit rôle. Ce serait coupable et ce serait dangereux. Si l'on m'emploie, je dois m'appliquer à n'être qu'un instrument, rien de plus, rien de moins.

C'est là le vrai devoir militaire.

C'est une singulière chose que la facilité avec laquelle on est toujours disposé à faire ce qui ne vous revient pas, et à se mêler des affaires des autres! J'ai sous les yeux deux hommes habiles; je n'ai qu'à les étudier, et je devrai m'estimer très heureux si je leur inspire assez de confiance pour qu'ils me laissent suivre la marche qu'ils impriment aux affaires. Ce que je vois de plus clair dans le jeu de M. de Chaillié, c'est le soin avec lequel il réserve ses propres affaires. Je dois à ce sujet me rappeler ce que faisait M. de Rocquemaurel, qui ne laissait même pas deviner où allaient ses navires, et, assurément, si l'amiral Rigault de

Genouilly avait su qu'on parlait des mouvements de son escadre, il en aurait été très mécontent.

La discrétion est une véritable nécessité pour un chef; sans elle, il n'y a rien de possible!

Vendredi, 20 novembre 1868. Yokohama.

. . . .

Hier soir, sur la *Minerve*, à propos du nouveau règlement, la conversation s'est engagée sur l'esprit des officiers, et j'ai soutenu cette thèse, que ce n'est qu'en exigeant d'eux qu'ils s'occupent du détail, ainsi que le règlement le prescrit très sagement, que l'on obtiendra que leur moral se relève. C'est l'ennui qui tue toutes les bonnes choses, c'est l'ennui qu'il faut combattre.

Les éléments sont incontestablement bons; il y a de l'intelligence, de l'instruction; mais, en général, le dégoût du bord existe aussi. Je ne crois donc pas qu'il y ait quoi que ce soit à changer dans notre règlement : *je pense qu'il y a tout simplement à l'appliquer*.

Mercredi, 25 novembre 1868. Yokohama.

Hier, a eu lieu le passage du mikado sur le Tocaïdo, où une garde d'honneur composée de 100 Français et de 100 Anglais avaient été réunie. Tout s'est passé à merveille: le prince Owassima s'est avancé vers les tribunes réservées et a demandé si le ministre de France s'y trouvait ainsi que le commandant français; il s'est entretenu avec eux.

Voici donc un fait bien acquis; le gouvernement japonais accepte au grand jour des relations avec les puissances européennes.

On peut dire que, dès aujourd'hui, le Japon est ouvert. Le rôle de nos représentants doit être de veiller à ce que ces rapports entre des civilisations si différentes soient tels que chacune en retire des avantages légitimes; pour

cela, il faut des deux côtés une étude sérieuse, attentive, suivie, des mœurs de ceux auxquels on a affaire ; il faut éviter soigneusement tout ce qui pourrait apporter un temps d'arrêt, ébranler la confiance réciproque ; il faut faire enfin comprendre que des deux côtés, au-dessus des individus qui peuvent se donner des torts, il y a les gouvernements qui sont exempts de passions !

Samedi, 29 novembre 1868. Yokohama.

Hier les Anglais ont mis à terre leurs compagnies de débarquement et rien ne pouvait mieux faire ressortir la différence qui existe entre les caractères de nos deux peuples. Chez nous, tout s'est fait en hâte, rien n'a été parfait ; une quantité d'évolutions ont été prescrites en un instant. Chez eux, tout a été lent, méthodique, les temps ont été marqués ; après chaque mouvement, il y a eu un instant de repos, un alignement bien correct. Le résultat est remarquable, car trois corvettes seules avaient envoyé leurs hommes, et ces détachements, pris sur des navires séparés, manœuvraient exactement de la même manière. Ce qui paraîtra encore plus remarquable, c'est que *tous* les hommes armés de carabines étaient là. Ce n'était donc pas un détachement spécial, comme notre compagnie de débarquement, mais bien l'expression du résultat obtenu par leur genre d'instruction, sur tous leurs hommes sans distinction.

Chaque jour, matin et soir, ceux-ci sont exercés par petits détachements, ce qui n'entrave jamais le service, et ces exercices durent pour chaque groupe, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une rectitude complète des mouvements. Puis, une fois par semaine, il y a un exercice général. Au fur et à mesure que les hommes avancent, ils passent d'une classe à une autre, jusqu'au moment où, étant entièrement instruits, ils ne font plus partie que de l'exercice général.

Notre règlement comporte également ce mode d'exercice; seulement il fait passer avant tout l'exercice général, ce qui est une faute.

A bord du vaisseau des canonniers, c'était bien, en somme, le principe sur lequel on se réglait : des escouades, des instructeurs particuliers pour chaque escouade et rarement, très rarement, un exercice général. C'est là qu'il faut en revenir pour être dans le vrai.

Dimanche, 6 décembre 1868. Yokohama.

Ce matin, je me suis approché des sacrements. Plus que jamais, je sens le besoin de me fortifier et de me préparer aux éventualités qui peuvent surgir soudaines et graves ; il faut avoir à l'avance sa ligne de conduite bien tracée.

Parmi ces éventualités, la plus probable et la plus effrayante est une persécution dirigée contre les chrétiens : les nouvelles de l'Ouest sont plus mauvaises ; voici qu'aux îles Gotto, où jusqu'ici le gouvernement japonais avait semblé ignorer la présence des chrétiens, on a procédé à des arrestations, et fait endurer le supplice du feu et celui de l'eau à un certain nombre de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher une abjuration ; l'un d'eux a laissé sur le gril des lambeaux de chair. Les Japonais disent que ces chrétiens ont été convertis dernièrement, ou, tout au moins, ont été prêchés par un missionnaire catholique, tandis que l'évêque affirme que la chose est inexacte ; il est probable que quelque catéchiste de Nagasaki aura paru dans ces îles.

Voici donc la persécution *de facto* commencée.

J'espérais sincèrement que ce fait ne se produirait pas, et j'ai encore exprimé à M. Outrey, qui me faisait ces communications, mes regrets de ce qu'il n'ait pu venir à Osaka, comme je le lui conseillais tant, par ce fait seul, que lui, ministre d'une grande puissance arrivant d'Europe, il

eut présenté ses lettres au souverain incontestable du Japon, dans un moment où tout était indécis, où le prestige de notre ancienne situation auprès du taïcoun existait encore. Justement Godaï se disposait à me remettre tous les papiers relatifs à l'affaire des chrétiens; c'était accepter un examen de la question et une discussion... Dans les conditions actuelles, M. Outrey pense encore que des représentations sérieuses peuvent arrêter le gouvernement; il penserait même à placer ces groupes d'îles de l'Ouest sous la protection des puissances, afin d'y offrir un refuge aux chrétiens japonais. Mais, en même temps, il croit que tôt ou tard une persécution éclatera forcément; une religion, qui enseigne l'égalité devant un tribunal suprême et l'obligation des mêmes vertus pour toutes les classes, doit amener une révolution sociale dans un pays où rien ne se discute, et où tout l'échafaudage social repose sur l'existence de privilèges exclusifs pour quelques castes et sur la solidité de certaines barrières qui maintiennent les inégalités de conditions.

Lundi, 7 décembre 1868. Yokohama.

... Le journal d'hier publie les proclamations des daïmios du Nord et raconte comment s'est passée la reddition d'Aïdzu [1].

Vendredi, 11 décembre 1868. Yokohama.

Voici des nouvelles du capitaine Brunet : avant-hier soir je dînais avec M. Outrey, lorsqu'on lui a apporté plusieurs dépêches; elles arrivaient de Hakodate. Elles annon-

[1] La situation politique ne s'était pas sensiblement modifiée depuis quelques mois : les keraïs de Tokongawa, ainsi qu'on l'a vu, tenaient la campagne en armes pour le compte de leur chef Stotbashi, ex-taïcoun, lequel, sans les désavouer nettement, donnait cependant l'exemple de la soumission.

La reddition d'Aïdzu inaugura l'ère des succès du nouveau gouvernement en affaiblissant sensiblement les forces des rebelles.

cent que la flotte du taïcoun a fait son apparition ; qu'elle a opéré un débarquement dans la baie Volcano ; que les troupes, s'avançant vers Hakodate, ont occupé les positions qui conduisent de cette place dans l'île qui s'en trouve ainsi coupée. En même temps, notre consul envoie le texte des proclamations des nouveau venus. Il y est dit qu'ils vont prendre toutes les précautions possibles pour que les étrangers ne soient pas molestés ; que c'est poussés par le désespoir que les keraïs de Tokongawa ont pris la résolution de venir former à Yesso une république, puisque le gouvernement du mikado ne veut pas faire droit à leurs justes réclamations et rendre au chef du klan ce qui lui revient ; qu'ils ont l'intention de ne faire aucun mal aux autorités japonaises, à la condition que celles-ci ne se livrent à aucun acte d'hostilité contre eux ; que si des navires du Sud se présentent sur la rade de Hakodate, ils seront combattus au large. Enfin, ils font appel à l'intervention des ministres européens.

Le bruit court aussi qu'il y a huit officiers français à bord de ces navires, et il suffit de voir la façon dont toute cette opération est conduite pour être persuadé qu'en effet le capitaine Brunet est au milieu d'eux.

Voici donc des gens qui tiennent la campagne en armes, sans pouvoir se rattacher à aucune nationalité belligérante, puisque les chefs en faveur desquels ils agissent, soi-disant, ont fait leur soumission officielle au seul gouvernement existant au Japon, celui du mikado. Ce sont donc des rebelles, et très fausse me paraît la situation des étrangers qui se trouvent dans leurs rangs. . . . .

. . . .

Le R. P. Furet est venu me voir et m'a confirmé les mauvaises nouvelles que nous avions déjà reçues des îles Gotto. Suivant lui, plus de la moitié des habitants de ces îles fort bien cultivées seraient chrétiens, et lorsque les RR. PP. sont arrivés, ils ont mis beaucoup d'empresse-

ment à se mettre en relations avec eux, mais secrètement; un maître d'école les engageait à venir s'établir chez lui, sa maison étant entourée à plus d'une lieue par des chrétiens exclusivement et le premier étage en étant assez vaste pour pouvoir être habité durant longtemps sans qu'on eût besoin d'en sortir. Il y a dix-huit mois environ, l'un des Pères y alla, débarqua dans la nuit et revint aussi secrètement. Il trouva que, dans chaque village, l'un des hommes les plus respectables donnait le baptême suivant une formule qui se rapprochait beaucoup de celle adoptée par l'Église. Ces insulaires évitent de débarquer ouvertement dans la baie de Nagasaki; lorsqu'ils viennent à la grande terre, ils accostent dans de petites criques de la côte, font leurs achats et repartent le plus tôt qu'ils peuvent. C'est durant ces excursions que, le soir, ils accourent voir les Pères, apprendre leurs prières et recevoir des chapelets, ou faire consacrer ceux qu'ils ont confectionnés eux-mêmes.

Leur souverain est un petit daïmio, vassal de quelqu'un des princes de la grande terre.

On assure que les 114 chrétiens portés à Simonosaki par le *Sir-Harry-Parkes* y ont été soumis à la question; qu'ils sont restés fermes dans leur foi, et qu'ils ont été transportés de là à une île située à 40 milles dans l'Ouest, laquelle serait probablement Ora-no-mia.

11 *décembre* 1868, 3 *heures du soir*. — Le commandant de Chaillié vient de m'appeler, et, dès le premier moment, m'a dit son intention de m'envoyer à Hakodate, pour aller au-devant des soupçons que les Japonais pourraient avoir que nous sommes, à tout prendre, favorables à l'entreprise de M. Brunet; mais, dans ce cas, le *Dupleix* n'aurait à faire sur rade qu'une courte apparition; il annoncerait simplement qu'il n'a été envoyé là qu'afin de recevoir ceux des Français qui ne croiraient pas leur personne en sûreté.

J'ai dit immédiatement combien la situation me paraissait

devoir être difficile pour un commandant qu'on questionnerait au sujet des Français du corps expéditionnaire. Si la France les abandonne, nul doute qu'on s'en débarrasse en peu de temps, et nous ne pouvons nous prêter à un fait de ce genre.

Il faudrait donc établir, dès en arrivant, que, quels que soient les Européens qui tombent entre les mains des Japonais, nous devons faire de notre mieux pour les sauver et les remettre entre les mains de leurs ministres.

En résumé, cette question est grosse d'embarras, et dès qu'on aura le petit doigt pris dans l'engrenage, il sera difficile que le reste n'y passe pas.

Dimanche, 13 décembre 1868. Yokohama.

C'est la *Vénus* qui est expédiée dans le Nord. Le *Dupleix* était encore désigné, réclamé même, par M. Outrey, quand Tascher lui a représenté l'inconvénient qu'il y avait à ne faire jamais marcher que lui. . . . .

. . . .

Sir Harry Parkes, revenu en hâte d'Atami, est accouru à la légation de France qu'il n'a presque pas quittée de la journée ; il a annoncé, dès le premier moment, son intention formelle d'envoyer un navire de guerre à Hakodate, et, comme M. Outrey hésitait encore à le faire, il lui a dit qu'à son avis c'était une obligation à laquelle il ne pouvait se soustraire ; qu'il désirait vivement que nous agissions en commun, que les capitaines français et étrangers reçussent les mêmes instructions, mais qu'il fallait se décider. Hier a eu lieu le conseil de guerre de Stephenson, de sorte qu'aucun de ses navires n'a pu partir, mais aujourd'hui l'*Ocean* et le *Satellit* font leurs préparatifs.

Lundi, 14 décembre 1868, Yokohama.

Les affaires de Hakodate se présentent sous des dehors

fort difficiles. On peut sûrement reconnaître à ces gens le caractère de belligérants, puisqu'ils représentent une certaine faction sous les armes pour obtenir le redressement de griefs évidents ; à cela, on dit qu'ils ne se rattachent à la bannière d'aucun prince : c'est vrai; mais ils sont incontestablement Japonais, et ce ne serait que dans le cas où ces bandes seraient surtout composées d'étrangers, qu'alors, on pourrait en droit les considérer comme des pirates.

Les Anglais s'appuieraient volontiers sur ce qui s'est fait en Chine au sujet des Taëpings, pour écraser ce noyau à coups de canon, et ils commenceraient sans aucun doute par faire disparaître le capitaine Brunet et les siens, sous prétexte qu'ils ont perdu leur qualité de Français. Il est donc indispensable d'envoyer à Hakodate un navire français, et surtout de lier Parkes, au moyen d'une convention qui permette de lui rejeter la responsabilité de tels faits.

Comme le disait M. de Chaillié : « Si nous avons des ennuis, parce que quelques-uns de nos jeunes gens se sont jetés dans ces aventures, eux, Anglais, ont des embarras, parce qu'ils sont intervenus directement dans la guerre en faveur du Sud, laissant leurs navires transporter des troupes pour le compte du mikado ou plutôt de Satzuma. De plus, ils ont favorisé les emprunts du nouveau gouvernement aux institutions de crédit anglais ; par conséquent ils sont fortement engagés de ce côté. »

5 *heures soir*. — J'ai vu ce matin Carter, capitaine du *Monocacy* : les Américains n'admettent pas qu'on puisse refuser à ces kéraïs de Tokongawa les droits de belligérants : « Ce sont des Japonais, sur le sol japonais, ayant de justes griefs contre le gouvernement de leur pays. Pourquoi, disent-ils, les Européens agiraient-ils contre ces gens-là, s'ils ne se livrent à aucune déprédation, alors qu'ils ont souffert que le *Kayo-Maru* restât dans la baie de Yeddo, sous leurs yeux, sans qu'ils fissent la moindre

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

maintien de l'état de désordre actuel, qui ouvre le Japon et favorise le commerce de contrebande.

Cette démarche des Japonais a été la suivante :

Apprenant les affaires de Hakodate, on a envoyé ici le sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères à M. Outrey, afin de le prier d'arranger cela à l'amiable.

Quand on lui a demandé s'il venait de la part du gouvernement, il s'est exprimé d'une manière très évasive ; interrogé sur les conditions qu'il proposerait à ces Keraïs, il a répondu qu'on leur accorderait de coloniser Yesso, ce qui ne peut être pris au sérieux, puisqu'ils possèdent déjà ce qu'on leur propose et qu'il est évident qu'ils ont toute autre chose en tête que de labourer la terre.

Il se produit, à ce qu'il paraît, une vive réaction contre Satzuma dont les troupes indisciplinées se sont fait craindre partout où elles ont passé ; elles ont fait le plus grand tort à l'établissement de ce gouvernement ; il est à remarquer aussi, qu'au moment même où Aïdzu faisait sa soumission, les troupes de Satzuma commençaient à rentrer dans le Sud.

Mardi, 15 décembre 1868. Yokohama.

. . . .

L'empressement de Parkes à demander d'agir en commun, de donner des instructions identiques, n'est de sa part qu'une tactique pour arriver à savoir ce que nous faisons, à nous lier, tandis que lui se réserve la faculté de dire qu'au dernier moment il a un peu modifié ses idées : il se croit maître absolu du terrain, et veut agir comme tel.

Samedi, 19 décembre 1868. Yokohama.

Il est arrivé un petit navire de Hakodate, annonçant que la ville a été prise sans coup férir par les Keraïs ; qu'aussitôt on a chargé deux Japonais de veiller sur chaque habi-

[illegible] que toutes les [illegible] sont parties [illegible] le plus grand [illegible].

[illegible] de Saïgon pour [illegible] sur la [illegible] probablement [illegible] Manille [illegible].

Les Anglais, après avoir [illegible] dans le Nord de Formose [illegible] de leurs nationaux.

Depuis que les dernières nouvelles sont parvenues à [illegible], le plus grand [illegible] règne. Le prince [illegible] de la présentation des ministres, [illegible] pas encore paru.

[illegible]

[illegible]

[illegible] probablement sur les [illegible].

que les rebelles déposent les armes avant d'accorder l'amnistie, assurant qu'agir autrement serait donner, aux yeux des Japonais, un signe de faiblesse qui pourrait lui être fatal.

Stanhope, que je voyais le soir, me disait que, tant qu'on laissera exister cette flotte du taïcoun dans son état d'indépendance, la situation restera ici des plus précaires, puisque, si elle se présentait à Nagasaki ou à Hiogo demain, il est probable que les choses se passeraient tout comme à Hakodate ; il serait beaucoup plus naturel de traiter ces gens-là comme une bande de pirates, puisqu'au demeurant, on ne peut pas leur reconnaître les droits de belligérants.

Cette manière de voir est rationnelle, quoiqu'à mon avis il ne nous convienne pas d'agir ainsi ; mais il y a les inconvénients les plus graves à laisser se perpétuer une semblable situation.

Les instructions de M. Outrey au sujet des chrétiens sont des plus péremptoires : il doit les protéger ; celles de Sir Harry Parkes ne le sont pas moins. Les nouvelles de Nagasaki à ce sujet sont mauvaises : on dit que deux chrétiens sont morts dans les tortures !...

Il faudrait finir bien vite l'affaire de Hakodate.

Lundi, 21 décembre 1868. Yokohama.

Le prince Owassima est arrivé à Yokohama ; Komatzu, nommé gouverneur, s'y trouve déjà ; Higashi va y venir. M. Outrey désirerait que je visse tous ces messieurs afin de lui servir d'intermédiaire, et que j'établisse avec eux des relations officieuses ; il met ses interprètes à ma disposition : ce rôle est flatteur, mais je l'ai décliné aussitôt, craignant que le commandant de Chaillié n'en prenne ombrage...

Mardi, 22 décembre 1868. Yokohama.

... Prost pense que j'aurais tort de ne point aller voir le prince Owassima; je vais prendre langue avec Dubousquet[1] à ce sujet; mon docteur va déjà voir Komatzu ce matin. Il faudra, naturellement, que je rende compte de tout cela au commandant en chef.

Que pourrait-il être utile que je dise à Owassima? Quelque chose dans le genre de ce qui suit :

« C'est avec un vif plaisir que je le vois entrer en relations avec notre ministre, car je désire depuis longtemps qu'il se rende compte de la sincérité de mes assertions quand je lui en ai parlé, et je tiens aussi à ce que M. Outrey voie que je ne l'ai pas trompé en parlant d'Owassima. Je souhaite que des deux côtés on se voie directement le plus souvent possible, car plus on se connaîtra et mieux on s'entendra.

« La venue du mikado à Yeddo est une chose heureuse; mais il faudrait en finir avec les affaires du Nord; régler tout; faire justice à tous — j'espère que ces messieurs vont s'occuper de cette question-là. — Dans le Nord comme dans le Sud, j'ai cherché à me mettre le plus possible en relations avec les Japonais; partout j'ai parlé en engageant à la conciliation; dans le Nord, on m'a répondu comme dans le Sud, en me disant que le mikado était au-dessus de tout; qu'on ne voulait que la paix; qu'on comprenait les dangers d'une guerre civile; mais que, si on était prêt à se soumettre au mikado, à se grouper autour de lui, on ne voulait pas du joug de certains princes du Sud qui faisaient la guerre comme dans un pays d'ennemis.

« S'il y a donc quelques hommes animés de sentiments dangereux, la plus grande masse ne demande que la paix.

[1] Officier de la mission militaire et attaché à la légation française depuis le commencement de la révolution.

« Quant aux affaires de Hakodate, les Kéraïs ont été vraiment traités très mal; réduire les gens au désespoir est toujours une mauvaise tactique; il vaut bien mieux leur faire de bonnes conditions, pour qu'ils n'aient aucun prétexte à ne pas se soumettre... »

Voici à peu près le thème dont j'accentuerais plus ou moins les nuances suivant les circonstances; il me semble que le seul moyen d'en finir avec Hakodate, c'est que le gouvernement du mikado fasse des conditions si avantageuses, que les ministres européens soient tout disposés à les soutenir, ou tout au moins ne puissent pas se dispenser de les approuver; mais il ne faut pas se dissimuler que si, durant l'hiver, Hakodate est un morceau peu enviable, dans la saison des pêches, cette île est d'une importance capitale : c'est une source de revenus considérables pour le pays.

Mercredi, 23 décembre 1868. Yokohama.

La journée d'hier a été bonne; le prince Owassima est allé dans la matinée voir M. Outrey avec Higashi, Komatzu et plusieurs nouveaux personnages; là, de lui-même, il a dit que le gouvernement du mikado, fâché de ce qui s'était passé au sujet des chrétiens, allait donner des ordres pour que toute persécution cessât. Comme notre ministre lui demandait, s'il était prêt à répéter ces assurances par écrit, il n'a pas hésité à répondre par l'affirmative.

Grâce à Dieu, voilà un pas immense! C'est un succès que M. Outrey mérite bien, puisque c'est lui qui a eu l'honneur de la première démarche officielle faite ici pour protester contre l'édit de dispersion des chrétiens. La question de Hakodate n'a pas été abordée, sous prétexte que le temps manquait.

Au moment où ils allaient quitter la légation, le prince a prié le ministre de lui donner son avis sur le fait suivant : « Un Japonais aurait été frappé par un Américain à Kobé,

parce qu'ils ne savent comment attaquer les Kéraïs et parce qu'ils sentent qu'ils représentent tout un parti de mécontents, ceux du Nord, parce que les approvisionnements leur manquent et parce qu'ils n'osent évidemment se maintenir dans un état de rébellion aussi déclaré, aussi patent, sans un grand chef pour les couvrir, ces affaires, dis-je, sont des plus favorables à l'influence de notre ministre. Le danger pour lui était l'isolement. Or, d'un côté, beaucoup parce que M. Brunet est à la tête de cette levée de boucliers, beaucoup parce que nous avons des intelligences dans ce camp en raison des souvenirs de notre mission militaire, beaucoup en raison de toutes les sommes qu'ils ont engagées vis-à-vis du nouveau gouvernement, les Anglais sont forcés d'agir en commun avec nous et de prendre langue chez notre ministre, sous peine de se trouver en l'air à un moment donné.

Le nouveau gouvernement s'adresse avant tout à nous, supposant que nous n'avons à faire qu'un signe de la main pour arrêter Brunet.

Enfin, à Hakodate, toute cette troupe commandée par un Français, dirigée par des Français, regarde de notre côté, et a pour les Anglais les sentiments les moins favorables.

Aussi, M. Outrey me disait-il qu'il a eu avec les délégués du nouveau gouvernement de longues conférences à ce sujet : on lui a demandé purement et simplement d'arranger tout comme s'il avait une baguette magique dans sa poche.

Il leur a fait comprendre que cette affaire de Hakodate n'était qu'un cas particulier, qu'un incident ; mais qu'il aurait été rendu impossible, si le nouveau gouvernement n'avait pas donné des raisons de mécontentement légitime aux yeux des gens du Nord. Ce qui le frappait, c'était que le gouvernement ne se formait pas, n'existait pas : que lorsque le mikado était à Kioto, il s'entourait des gens du Sud, à l'exclusion des gens du Nord ; que lorsqu'il était à Yeddo, c'était l'inverse ; que le jour où l'on viendrait

lui annoncer que, dans la même enceinte, hommes du Nord et hommes du Sud étaient réunis, discutant en commun les grandes questions gouvernementales, alors il croirait au gouvernement du Japon. Qu'il fallait régler les relations du mikado avec les daïmios : celles des daïmios entre eux et avec leurs inférieurs. Enfin, il leur a dit que, quoique le Japon fût riche, beau, que ses habitants fussent intelligents et braves, cette dispersion le mettait au rang d'un petit pays.

... J'ai vu le R. P. Furet, qui m'a appris que les persécutions contre les chrétiens continuaient dans l'Ouest ; plus de 50 d'entre eux auraient déjà subi les trois épreuves dans l'île de Gotto.

Chez le daïmio d'Omura la persécution a également commencé.

Enfin les 114 chrétiens portés d'abord à Simonosaki et qui, de là, ont été envoyés ailleurs, n'ont point encore reparu.

Il serait intéressant de faire une tournée de ce côté, afin de savoir exactement ce qui s'y passe et d'être à même d'adresser des observations au gouvernement Japonais. En même temps, il faudrait se rendre compte de l'attitude des grands princes du Sud et de leur degré de fidélité au gouvernement du mikado.

... Les Anglais viennent de frapper un grand coup à Formose : malgré les offres de soumission des Chinois, ils les ont attaqués, brûlés, etc...

Vendredi, 1er janvier 1869. Yokohama.

L'affaire de Formose a été la suivante : au port de...... les Anglais avaient eu, à différentes reprises, des difficultés avec les Chinois et avec les indigènes ; l'amiral Keppel, décidé à en finir, venait de donner des ordres pour rassembler des navires, quand un nouvel incident se pro-

duisit : Gordon, qu'on avait laissé là comme commandant d'une canonnière, le *Snap*, débarqua 25 hommes, bouscula une troupe de Chinois, prit le fort, les approvisionnements, etc..., et, lorsque les Chinois revinrent attaquer de nouveau, il les maltraita tellement qu'ils se soumirent à tout ce qu'on demandait. C'est une brillante affaire pour ce jeune officier.

Mardi, 5 janvier 1869. Yeddo.

Ainsi que la chose avait été convenue à l'avance, la présentation des lettres officielles de M. Outrey au mikado a eu lieu hier.

A 11 heures, nous avons quitté la légation de France, M. Outrey, le commandant de Chaillié et Montebello dans une première voiture conduite à grandes guides ; Touboulic, Tascher, Béarn et moi dans une deuxième ; de Tromenec, Harmand, Dubousquet, Sanlot étaient à cheval. Devant, marchait la compagnie de débarquement de la *Minerve* au nombre de 100 hommes environ ; derrière, les hommes du *Dupleix* et de la *Flamme* au nombre de 80 ; enfin la voiture du ministre, ses cavaliers l'arme au poing. Tout ce monde avait une très fière tournure et marchait admirablement. Le temps était superbe, le froid piquant : tout ce qu'il faut pour donner du ton et du nerf.

Nous sommes allés ainsi, escortés par un détachement considérable de soldats japonais, jusqu'à la dernière enceinte du Siro ; là, toutes les troupes se sont arrêtées, et seules les personnes qui devaient être présentées, ainsi que la garde personnelle du ministre, ont pénétré dans la cour où se trouve la salle d'audience. Le ministre de Hollande attendait dans une pièce où des rafraichissements avaient été préparés. Higashi, Saïjo, Daïnagoun, le prince d'Awa sont venus saluer le ministre ; puis nous nous sommes rendus à la salle d'audience, M. Outrey en tête ;

MM. de Chaillié et Montebello sur la même ligne, enfin Touboulic, Tascher, Béarn, Tromenec, Harmand et moi.

Le mikado s'est levé ; il n'y avait qu'un seul personnage accroupi à sa droite ; M. Outrey s'est avancé sur la première marche du trône, a lu son discours ; puis, allant jusqu'à la deuxième marche, l'a remis entre les mains du mikado qui l'a donné au personnage accroupi. Dubousquet, s'avançant, l'a lu en japonais. Le mikado a dit quelques mots inintelligibles ; un Japonais a répété sa réponse ; Dubousquet l'a traduite, M. Outrey s'est incliné, puis il a présenté chacun des assistants, et nous nous sommes retirés en saluant et en marchant à reculons.

Des deux côtés du trône, il y avait quelques grands personnages japonais.

La musique a joué lors de notre arrivée comme à Kioto, mais l'orchestre était beaucoup moins complet.

En résumé, réception remarquable surtout par sa grande simplicité.

Dans l'après-midi, deux dîners, l'un japonais, l'autre européen nous ont été offerts, et les honneurs en ont été faits à merveille par Higashi.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces réunions, c'est le désir des Japonais de nous être agréables, et leur manque complet de susceptibilité ou d'idées étroites ; ils font purement et simplement ce qu'ils croient être le mieux, *et, tout en gardant la forme, ils semblent avant tout penser au fond*, et ne point perdre de vue que les vraies affaires ne consistent pas dans un échange de politesses banales.

Mercredi, 13 janvier 1869. Yokohama.

Voici une série de nouvelles qui sont venues à ma connaissance ces jours-ci.

Le mikado va retourner à Kioto, soi-disant pour se marier et assister à une cérémonie funèbre en l'honneur de l'un de

ses ancêtres ; Komatzu et Owassima sont dans le Sud ; tous les daïmios, excepté ceux qui ont pris part à la dernière guerre, vont être convoqués dans une grande assemblée où l'on traitera des affaires du pays. Le taïcoun ayant décliné de partir pour le Nord chercher à en finir avec les *Keraïs*, c'est Minbontayo, prince de Mytho, qui a reçu cette mission ; accompagné de deux des hommes les plus influents de l'ancien gouvernement, il va partir avec pleins pouvoirs ; si les négociations diplomatiques ne réussissent pas, il agira militairement avec les ressources des Tokongawa ; si ces ressources ne suffisent pas, alors le mikado désignera ceux des autres clans japonais qui doivent lui prêter main forte, mais en principe, c'est le chef du clan de Tokongawa qui combattra cette troupe de soi-disant Keraïs de Tokongawa.

Lundi, 18 janvier 1869. Yokohama.

Le courrier tant attendu nous a apporté de tristes nouvelles : Prost a perdu son fils ; le *Monge* a disparu dans l'ouragan du 6 novembre 1868 ; le frère de Tromenec est mort sur le paquebot qui le ramenait en France. Ce que la Cochinchine nous coûte est effrayant ; depuis un an voici la liste des pertes dans les rangs élevés : Mme de la Grandière, Marcq, Richard, Morvan, de Tromenec ; de Mauduit et Schwerer très malades ! etc., etc.

Mon départ pour Hakodate semble décidé, car M. de Chaillié m'en a parlé ; le *Cormorant* va remplacer le *Satellite* ; l'*Argus* va approvisionner ce bâtiment ; c'est après avoir reçu les informations que ce navire rapportera que je serai expédié prendre la place de la *Vénus*.

CHAPITRE VI

MISSION DU *DUPLEIX* A HAKODATE

La question de neutralité. — La supplique des Kéraïs. — Le *Dupleix* est envoyé en observation à Hakodate. — L'organisation et l'état des forces des insurgés. — Concentration des troupes du mikado à Awomori.

19 janvier 1869. Yokohama [1].

Les Japonais demandent à ce que les ministres retirent leurs ordonnances de neutralité, maintenant qu'ils ont officiellement reconnu le mikado.

C'est Parkes qui a obtenu la promulgation de cet acte, à l'époque [2] où il craignait que les Français ne prissent parti pour le taïcoun, et que les Américains ne lui livrassent le *Stonewall*[3]. Mais, aujourd'hui, les rôles sont changés : si la neutralité n'existait pas, les Anglais pourraient employer tous leurs navires de commerce à transporter des troupes et des munitions de guerre pour le compte du mikado dans le Nord; les Japonais pourraient acheter le *Stonewall*, etc.

Dans la situation actuelle, par notre surveillance à Hakodate et au moyen de protocoles signés en commun par sir Harry Parkes et par M. Outrey, nous maintenons les Anglais en les forçant à observer la neutralité; par conséquent, nous sommes favorables aux gens du Nord,

[1] Journal.
[2] Mémorandum du 28 février 1867.
[3] Bâtiment de guerre acheté par les Japonais aux Américains.

lesquels continuent à être secourus et soutenus par les Américains et par les Prussiens.

Si nous abolissons la neutralité en lâchant la bride aux Anglais, nous favorisons les gens du Sud ; mais nous apportons aussi un appoint aux gens du Nord, car on ne peut douter un seul moment que tous les Français sans situation officielle ne passent de leur côté.

Aujourd'hui, si cet embryon de gouvernement dont le mikado forme le noyau vient à se dissoudre comme une nébuleuse, nous tombons dans l'obscurité la plus complète; qu'arrivera-t-il, qu'y gagnerons-nous ?..... Sans doute, ce n'est point un gouvernement comme on l'entend en Europe; mais il ne faut pas oublier que le pays est en pleine transformation, et il faut se contenter du provisoire lorsque ce provisoire sert vos intérêts.

Certaines personnes s'étonnent que le mikado s'en retourne dans le Sud ou, pour mieux dire, à Kioto; moi, je me l'explique à merveille. Il sentait que la reconnaissance des ministres lui était indispensable ; cette reconnaissance, il est venu la chercher, en même temps que recevoir la soumission des princes du Nord. Quitter Kioto pour venir à Yeddo, c'était prouver que Yeddo lui est soumise et qu'il n'est pas exclusivement le chef du Sud ; c'était trouver, en même temps, le moyen de faire constater son existence par les ministres européens. Ces divers résultats obtenus, prolonger son séjour à Yeddo serait laisser croire qu'il subit dans une trop large mesure cette influence des Européens, l'exposer à l'isolement, par conséquent : marcher trop vite, serait l'exposer à ne pas être suivi... d'où sa ligne de conduite.

Mercredi, 20 janvier 1869. Yokohama.

M. Outrey, auquel j'ai été hier demander à dîner, m'a dit des choses fort intéressantes : vendredi dernier, les Japonais sont venus faire une démarche auprès des minis-

tres pour les prier de lever la neutralité : « Il y a cinq mois, nous avons déjà fait la même démarche auprès de vous ; vous vous y êtes refusés, disant que des princes importants luttaient encore dans le Nord contre le gouvernement du mikado ; aujourd'hui, nous vous apportons l'acte officiel de soumission de ces princes, lesquels sont venus se prosterner devant leur chef suprême, et attendent à Yeddo la décision qu'il prendra à leur sujet. Vous avez reconnu officiellement notre souverain en lui remettant vos lettres de créance. Qu'attendez-vous donc maintenant pour reconnaître aussi ce qui est incontestable : c'est que le Japon est soumis à l'autorité d'un seul prince, le mikado. »

La réunion des ministres a été longue, sérieuse ; pour les Japonais, comme pour la plupart des ministres, lever la neutralité, c'est autoriser le gouvernement japonais à acheter des navires, le *Stonewall*, par conséquent ; la maintenir, c'est le leur refuser[1]. En faisant rapporter cet acte, sir Harry Parkes espérait faire passer ce bâtiment dans les mains des gens du Sud, et leur donner les moyens d'écraser la tentative de résistance organisée par les anciens serviteurs du taïcoun et les débris des institutions françaises importées ici par son prédécesseur.

La question étant posée dans ces termes, le ministre d'Amérique a déclaré qu'il ne renoncerait pas à la neutralité, parce qu'il voyait encore des éléments de guerre au Japon ; M. de Brandt a tenu à peu près le même langage.

Alors M. Outrey, après avoir montré que la situation du Japon et l'acte de reconnaissance du mikado, que venaient de faire les ministres, ne leur permettaient pas d'hésiter un seul instant, a déclaré qu'il n'y avait pas lieu

[1] Nous croyons devoir emprunter au commandant du Petit-Thouars quelques détails sur cette question de la neutralité qui fut, au cours de la révolution du Japon, considérée par les ministres étrangers comme une des affaires diplomatiques des plus importantes.

de maintenir la neutralité (ce qui a fait tressaillir d'aise Parkes et bondir de Brandt) ; puis, il a insisté sur ce fait, que la seule chose qui les empêchât tous d'en arriver à cette même conclusion, était, que, pour eux, comme pour les Japonais, il semblait que la cessation de la neutralité entraînât la vente du *Stonewall* : mais qu'il n'en était pas ainsi, à beaucoup près.

En effet, lorsque les ministres résidents au Japon ont fait connaître en Europe le Mémorandum du 28 février 1867, en même temps que leur résolution de ne pas autoriser la livraison des navires de guerre destinés aux Japonais et payés par eux, ils ont été informés au retour du courrier par leurs gouvernements respectifs, qu'il y avait lieu de séparer les deux actes, la neutralité ne leur donnant pas le droit d'empêcher les Japonais d'acheter un navire de guerre rendu dans leurs eaux. On ne peut donc justifier légalement l'acte qui a consisté à enlever le pavillon japonais au *Stonewall* dans la rade de Yeddo, à le remplacer par un pavillon américain, et à le réarmer avec des Américains, alors que ce navire, rendu au Japon, était payé par les Japonais.

Et pourtant, cette décision absolument irrégulière a été reconnue par la suite : on s'est rendu compte plus tard de tous les inconvénients qu'il y aurait eu à laisser des Japonais acquérir des navires de guerre avec lesquels ils auraient porté le trouble dans tous les ports ouverts et menacé même la sécurité des Européens.

Eh bien, ce que l'on avait fait à cette époque comme une exception, pouvait être fait encore ; et M. Outrey en arrivait à cette conclusion qu'il fallait supprimer la neutralité, qui, après tout, n'avait empêché ni les transports d'armes et de munitions, ni les envois d'hommes ; mais qu'en même temps, et pour les mêmes motifs qu'avant, il fallait convenir que, jusqu'à nouvel ordre, aucun navire de guerre ne serait livré aux Japonais.

Cette solution diplomatique inattendue a fini par réunir tous les suffrages ; un protocole dans ce sens sera probablement signé dans le courant de la semaine.

Parkes en a été bouleversé; mais il s'y est rendu en disant qu'il se réservait de faire savoir à son gouvernement pourquoi il désirait que le retrait de la neutralité entraînât l'autorisation de livrer des navires de guerre [1].

Jeudi, 21 janvier 1868. Yokohama.

Hier le *Sunrise* est revenu du Nord, apportant la nouvelle de la perte du *Kayo-Maru*[2], sur la côte Est de Yesso, ainsi qu'une nouvelle lettre que les Kéraïs adressent au mikado par l'intermédiaire des ministres de France et d'Angleterre.

Cette lettre a été écrite à l'incitation des capitaines de la *Vénus* et du *Satellit*. D'abord, les Japonais conduits par M. Brunet, ne voulaient se servir que de l'intermédiaire de la France ; M. Roy leur a fait des représentations fort sensées qui les ont conduits à s'adresser aux deux. Ils demandent que Yesso soit donné en fief aux Tokongawa ; que Minbontayo en soit nommé le vice-roi, que le pardon leur soit accordé et que, comme gage et preuve de ce pardon, Stotbashi reçoive un emploi d'un rang élevé dans le nouveau gouvernement.

M. Outrey se propose de communiquer ces propositions au gouvernement du mikado. Les Anglais voudraient servir exclusivement d'intermédiaires à ces Kéraïs, et les employer pour veiller de Yesso sur les envahissements de la Russie; tous leurs efforts tendent à les isoler de la France qu'ils représentent comme impuissante à les protéger. Minbontayo, quoiqu'arrivant de Paris, a montré qu'il

[1] Voir page 281.

[2] Frégate à hélice, d'origine danoise, de 26 canons faisant partie de la flotte des Tokongawa.

était tout entre les mains anglaises ; il n'est pas venu faire de visite à M. Outrey qui lui avait envoyé Dubousquet pour le complimenter. Sur ce terrain de Hakodate, il est fort possible qu'il prenne position contre nous, en raison même de l'influence de M. Brunet qui lui portera peut-être ombrage.

Les missionnaires ont été séduits par la promesse que leur a faite M. Brunet de proclamer la liberté des cultes et d'établir sur l'île des fermes modernes dirigées par des trappistes ; en même temps, le capitaine de notre mission militaire offre à M. Roussin de quitter son établissement pour venir se mettre à la tête de l'exploitation des mines de Yesso dont il a fait renvoyer l'ingénieur anglais, M. Gower.

Tout cela est si exclusivement français, que c'en est compromettant ; si tout cet édifice croule, se sera un échec pour la France, car nous n'avons pas désavoué ouvertement ceux de nos nationaux qui ont déserté la cause du mikado.

Si le nouveau gouvernement, qui nous a donné tant de preuves de bon vouloir et de force relative, vient au contraire à disparaître, on ne manquera pas de faire supporter à notre ministre la responsabilité des désordres qui suivront sa chute, parce qu'il n'aura pas su le soutenir.

Si la donnée générale est bien simple : « Travailler à la pacification du Japon, en amenant un compromis entre le Nord et le Sud », la pratique peut offrir bien des difficultés.

... Il paraît que les fortifications de Hakodate sont poussées activement. Les Kéraïs auraient déjà reçu de nombreux approvisionnements . . . .
. . . .

Dimanche, 24 janvier 1869. Yokohama.

Ce qui me paraît être le plus mauvais symptôme pour le

Japon en ce moment, c'est que l'influence qui domine est celle des Européens; que ces Européens ne s'entendent pas ensemble; qu'ils ne connaissent, ni les lois, ni la constitution, ni les besoins du pays qui reste devant nous à l'état d'énigme; enfin, que les vieux Japonais, surpris et désarçonnés par ces relations avec les étrangers, auxquelles ils ne comprennent rien, semblent s'éloigner et céder la place à de jeunes cervelles farcies en Europe d'idées indigestes, persuadées, avant tout, que nous sommes des athées et que c'est là un des secrets de notre force. Les Kéraïs, endoctrinés par quelques-uns de nos nationaux, ont fait à leur profit l'application de ces idées européennes. Tandis que le taïcoun, soumis, garde les arrêts depuis des mois attendant la décision du mikado, que les plus grands princes du Nord venus d'eux-mêmes à Yeddo vivent dans l'expectative d'un arrêt de vie ou de mort, cette poignée d'hommes occupe militairement Yesso, et de là, dans un français à peine japonisé, adresse, sur un ton des plus humbles, les leçons les plus sévères au mikado et le somme à genoux d'avoir à se rendre aux conditions qu'ils daignent lui indiquer, soi-disant en faveur de leur chef de clan.

Seuls, ils seraient ridicules; puisque tous les ministres s'en occupent, la chose est des plus graves.

Si le mikado se laisse aller à leur accorder ce qu'ils demandent, ou si, le leur refusant, il ne peut leur imposer ses volontés, ce gouvernement aura cessé d'exister, et le Japon n'ayant plus de contrôle central, plus de pouvoir indépendant, se trouvera ballotté par les influences diverses des nations européennes et lancé dans le hasard le plus dangereux.

Si, au contraire, le mikado restant japonais, vient à bout de cette tentative, on pourra conserver l'espoir de le voir se fortifier, et former un tout assez compact pour se faire respecter.

Mercredi, 27 janvier 1869. Yokohama.

L'*Argus* est revenu du Nord hier, et j'ai l'ordre de partir pour Hakodate samedi matin. Là-bas, la situation reste la même : le fameux amiral Enamoto[1] continue à semer ses navires sur tous les rochers de la côte; M. Brunet fortifie Hakodate; une concentration de troupes du mikado assez considérable a lieu à Awomori.

Ici, un fait de la plus haute importance s'est passé. Après avoir incité ces Kéraïs à faire connaître leurs demandes, le ministre de France et celui d'Angleterre ont envoyé, par l'intermédiaire de leurs premiers secrétaires, aux ministres du mikado, Iwakura et Higashi (lesquels se trouvent encore à Yeddo), une nouvelle adresse : j'ai dit ce que je pensais de cette supplique insolente; comment, suivant moi, y accéder c'était porter un coup fatal à l'autorité du mikado. Les Japonais ne s'y sont pas trompés; ils ont remercié les ministres d'une démarche qui montrait tout leur intérêt pour le rétablissement de la paix; mais ils ont dit que ces gens-là n'étaient que des rebelles, lesquels ne pouvaient s'adresser en tout état de cause qu'à leur chef de clan, Stotbashi ou Minbontayo, lesquels avaient été chargés par le mikado de toute cette affaire.

La réponse est donc des plus énergiques : si le gouvernement du mikado a senti qu'il lui était indispensable d'obtenir la reconnaissance des ministres européens, il prétend surtout conserver la direction des affaires intérieures.

En même temps, ont paru des décrets qui témoignent de sa confiance dans le succès de son œuvre. Aïdzu et son fils sont condamnés à la prison perpétuelle et autorisés seulement à présenter un successeur pris dans sa famille. Shonaï perd une partie de ses États; Nambu la moitié. Enfin, voici qu'au moment où l'on semble préparer un

[1] Commandant les forces navales des Tokougawa devant Hakodate.

nouvel envoi de troupes dans le Nord, Satzuma adresse une supplique respectueuse au mikado, lui disant qu'il existe entre lui et le clan de Tokongawa de telles inimitiés qu'il le prie de lui permettre de garder ses troupes chez lui.

Le mikado a, de plus, lancé, en quittant Yeddo, une proclamation dans laquelle il dit qu'il va dans le Sud (à Kioto), pour se marier et sacrifier sur la tombe de ses ancêtres; mais qu'il convie tous les grands daïmios à se réunir autour de lui à Yeddo, dans cent jours; que là ils traiteront des affaires du pays, et qu'il prendra en mains les rênes de son gouvernement.

Tous ces faits concourent au même point : *le Japon est entre les mains du mikado; il veut des relations avec les Européens; mais il veut par-dessus tout conserver son indépendance.*

Jeudi, 28 janvier 1869. Yokohama.

Voici le résultat d'une correspondance que j'ai eue hier avec M. Outrey : après avoir pris une nuit pour réfléchir sur la communication de la supplique des Keraïs qui leur était faite par Montebello et Adams, les ministres du mikado, revenant sur leur première décision, l'ont acceptée en remerciant les ministres de France et d'Angleterre de leur démarche en faveur d'un arrangement. Seulement, ils ont fait connaître que la lettre de ces rebelles qui s'étaient mis au ban du Japon par leur révolte ouverte contre son gouvernement et toutes ses lois, allait leur être renvoyée annotée, par l'intermédiaire du chef de leur clan, Minbontayo, lequel était chargé d'en finir avec cette affaire.

Le Memorandum signifiant au gouvernement japonais le retrait de la notification de neutralité fut signé le 8 février. La tournure des événements dans le Nord, la nécessité d'en finir au plus tôt avec l'insurrection des Kéraïs et l'insistance de sir Harry Parkes, à laquelle finit par se rallier M. Outrey,

amenèrent les ministres, résolus désormais à soutenir ouvertement le mikado, à rédiger cet acte sans aucune restriction relative à la cession du *Stonewall*.

Le *Dupleix* appareilla le 30 janvier pour aller remplacer la *Vénus* en mission devant Hakodate.

Les instructions que le commandant du Petit-Thouars reçut du commandant de Chaillié, peuvent se résumer ainsi.

« Assurer à nos nationaux et à tous les étrangers établis à Hakodate la sécurité de leurs personnes et de leurs biens;

« Maintenir le port ouvert au commerce étranger;

« Recueillir des renseignements sur les forces des Kéraïs, et sur l'état des troupes du mikado se concentrant à Awomori ;

« Bien démontrer aux Kéraïs que les bâtiments de guerre français et anglais n'ont pas été envoyés à Hakodate pour les reconnaître comme une autorité ;

« N'avoir avec les Français réfugiés dans leurs rangs aucune relation, tout en remplissant auprès d'eux au besoin des devoirs d'humanité. »

Enfin, le commandant du Petit-Thouars et le commandant anglais devaient remettre aux chefs des Keraïs révoltés leur supplique annotée par le gouvernement du mikado.

Vendredi, 5 février 1869. Hakodate[1].

Le 2 février, à 9 heures du soir, j'ai mouillé à Hakodate, à côté de la *Vénus*, après une des plus rudes navigations que j'aie jamais faites.

Le soir, j'ai causé avec le commandant Roy, qui, ici, n'a fait qu'exécuter à la lettre ses instructions, et qui a été fort heureux à la pensée que je remettrais après son départ la lettre de M. Outrey, laquelle, en effet, ne répond pas à ce que l'invitation des capitaines anglais et français avait dû faire espérer aux Kéraïs.

Le 3 février, en faisant une visite au commandant du *Cormorant*, j'ai été on ne peut plus surpris en apprenant

[1] Journal.

que les dépêches de sir Harry Parkes n'étaient point arrivées, et que les deux sacs mis à bord par le commandant de l'*Ocean*, ne contenaient que des lettres pour la marine.

Sachant que la réponse du ministre d'Angleterre était absolument semblable à celle du nôtre; le prix que nous attachons à agir d'un commun accord avec les Anglais; sachant aussi qu'il importe que les Kéraïs connaissent bien l'opinion de nos ministres, afin qu'ils ne se fassent aucune illusion au moment où les agents officiels du gouvernement du mikado vont s'occuper de les réduire, j'ai alors proposé au commandant Roy, au consul d'Angleterre et au commandant du *Cormorant*, de remettre mes dépêches devant les agents anglais, en disant aux Kéraïs, qu'ainsi qu'ils le verraient par la lecture de cette pièce, M. Outrey et sir Harry Parkes s'étaient entièrement entendus; que tout faisait supposer qu'une erreur avait empêché la lettre de sir Harry Parkes d'arriver; et que, sachant que la remise de ces deux documents devait être faite simultanément, je venais accompagné de ces messieurs, à qui j'avais communiqué ces dépêches.

Cette proposition a été acceptée, et la *Vénus* est partie à la nuit, emportant une lettre explicative du consul d'Angleterre et de moi.

Hier, après que Broad [1] est venu déjeuner, nous sommes allés avec Duns [2] à la maison de la douane, où le rendez-vous avait été pris.

Matsdaïra [3] était là, et Enamoto est venu un instant après; le premier est un homme âgé qui semble extrêmement abattu; le second est un beau garçon déguisé à l'européenne à l'air ouvert, intelligent.

[1] Commandant du *Cormorant*.
[2] Agent consulaire.
[3] Un des principaux chefs militaires des Keraïs, tandis qu'Enamoto avait un rang élevé dans la flotte des Tokongawa.

J'ai dit à ces messieurs quelle était la mission que j'avais à remplir; je leur ai conté brièvement ce qui s'était passé au sujet des dépêches de sir Harry Parkes, et je leur ai remis alors ces lettres, *qu'ils ont reçues comme un condamné reçoit son arrêt de mort...*

Cette scène avait quelque chose de solennel, et Broad en a été aussi impressionné que moi. On sentait que chacun des assistants, peut-être pour la première fois, avait conscience de sa position et de la responsabilité qu'il avait assumée sur sa tête.

Enamoto, m'a dit alors qu'il espérait bien que les bonnes relations qu'ils avaient eues avec la *Vénus* continueraient avec le *Dupleix;* je lui ai répondu : « Qu'arrivant ici avec les mêmes ordres que M. le commandant de la *Vénus*, j'agirais entièrement comme il l'avait fait, par conséquent que rien n'était changé », et je me suis retiré aussitôt après.

Samedi, 6 février 1869. Hakodate.

... Tous les gens que je rencontre semblent avoir été complètement captivés par ces Kéraïs; ils en obtiennent tout ce qu'ils veulent; ils sont persuadés que si on en vient à se battre, les gens de Nambu, de Tzugaro, du Nord en somme, se tourneront tous de leur côté; ils assurent que les approvisionnements sont nombreux dans l'île; mais en même temps ils semblent absolument ignorants du véritable état de choses, et le consul d'Amérique[1] me disait comme M. Broad, qu'à la suite de la soumission d'Aïdzu, tous ses États lui avaient été rendus, et qu'il occupait une haute position dans le nouveau gouvernement[2].

[1] M. Rice.

[2] En février 1869, les forces navales des Tokongawa se composaient des bâtiments suivants :

Kaio-Maru, frégate à hélice (danoise). Perdue à Issaché :
16 canons rayés;
10 canons lisses.

Mercredi des Cendres,
10 février 1869. Hakodate.

... Le consul d'Amérique est trop engagé dans les affaires des Kéraïs, pour qu'il soit possible de le voir fréquemment, et surtout pour qu'il soit capable de dire tout ce qu'il pense. Suivant lui, tout le Nord n'attend qu'un signal pour se lever en masse; le Sud même serait prêt à se révolter; les Kéraïs auraient au moins 5.000 hommes de troupes prêtes à se battre.

Mais, quand on cherche à se rendre compte des choses par soi-même, on arrive à des conclusions bien différentes : je n'estime pas à plus de 500 le nombre des combattants qui se trouvent à Hakodate, et il serait déjà question de quitter ce point pour aller occuper l'île de Sado.

Jeudi, 11 février 1869. Hakodate [1].

... J'ai trouvé dans le capitaine du *Cormorant* un excellent camarade, et nous nous entendons pour tâcher de dis-

Kaitin-Maru, corvette à roues :
1 canon à pivot de 100 (Withworth) ;
4 forts canons rayés en bronze (français) ;
2 fortes caronades (russe) ;
2 longs canons de 32 ;
2 petits canons.
Niban-Kaïtin, aviso à hélice (Ashulot, américain), à la côte à Hakodate :
1 canon rayé de 40 à pivot ;
4 canons forts en bronze.
Tchiyoda-Maru, aviso à hélice (japonais) :
1 canon à pivot de 60 ou de 100.
Sinsoku-Maru, aviso à hélice (Meteor, américain). Perdu dit-on?
1 canon à pivot de petit calibre.
Kanrinyo-Maru, canonnière (Emperor, anglais) :
6 petits canons en bronze.
Tchokaï-Maru, aviso à roues (Dunbarton, anglais).
2 canons moyens ;
2 canons petits.
Taïwan, aviso à hélice (américain) :
Sans canon.

[1] Extrait d'une lettre.

traire le mieux possible tout notre monde. Le mardi gras, mes hommes se sont déguisés, et ont invité leurs voisins à venir danser avec eux. Quelques jours après, les Anglais sont venus en grande pompe inviter les miens à dîner, et jeudi, pour la mi-carême, il y a eu à bord un grand bal masqué *international*, suivi d'un dîner monstre : à 4 heures tout était prêt. Broad et moi nous sommes descendus dans le faux pont, et nous avons bu un verre de vin à la santé des convives qui ont répondu par des « cheers ».

... Il y avait les costumes les plus grotesques du monde, sans qu'on eût rien apporté de terre.

Voici cinq semaines que nous sommes ici, mes hommes ne mettent jamais le pied à terre, et ils sont mieux portants et plus entrain que je ne les ai jamais vus. En dehors de ce que ces relations avec les Anglais les amusent, moi j'y trouve ce grand avantage de suivre jour par jour ce qu'ils font et de les empêcher de s'isoler dans leur politique exclusive.

Samedi, 27 février 1869. Hakodate.

... M. Wilson (un associé) dit qu'il n'y a pas un navire de guerre dans la baie d'Awomori et que les troupes de Choshiu et de Satzuma (?) stationnées à Awomori se trouvent très impatientes de passer le détroit ; une seule misérable petite batterie de cinq à six pièces de campagne a été élevée sur la plage. Par conséquent, la ville est à la merci du premier aviso.

Comment s'expliquer que les Keraïs ne profitent pas de ces circonstances pour aller frapper un coup qui aurait du retentissement dans le Nord ? N'est-ce pas la meilleure preuve qu'ils se sentent isolés ? N'est-ce pas la preuve aussi qu'ils veulent se réserver une chance de traiter ? M. Rice, que je voyais hier, me semble fort découragé ; il admet que si l'on promet la vie sauve, tout le monde se soumettra.

... Un officier des Keraïs s'est ouvert le ventre parce

qu'on lui a fait des reproches sur la mauvaise tenue de ses troupes.

Dimanche, 28 février 1869. Hakodate.

Broad a vu de près la revue des troupes japonaises; M. Brunet y assistait, sans diriger; il y avait là environ 500 hommes bien armés, la plupart avec des Enfield, bien vêtus et bien nourris, d'un bon aspect militaire. Après la revue, la moitié est retournée au fort Kamida, l'autre est restée en ville, chaque homme recevant un billet de logement; l'ordre était parfait.

Il est donc certain que M. Brunet emploie bien son temps et il est évident que ces démonstrations doivent avoir l'effet le plus heureux sur le moral des Japonais. Des troupes comme celles-là, dirigées par de bons officiers ne se laisseront pas mettre aisément dehors, et chaque jour employé de la sorte augmente leur valeur militaire. Ces démonstrations diminuent d'autant l'influence de leurs anciens chefs, de leurs anciennes idées; par conséquent les chances que les envoyés du mikado peuvent avoir de les ramener à l'obéissance.

Une chose remarquable, c'est que ces gens-ci arrivent à payer tout ce qui leur est nécessaire; on sait parfaitement qu'il y avait de grandes sommes à bord du *Kayo-Maru*, mais il est difficile d'admettre que ce soit sur ces fonds-là qu'on vive encore aujourd'hui.

Il paraît que ces soldats ont été divisés par bataillons composés d'hommes du même pays, distingués par un uniforme spécial, et portant le nom de ce pays: tout cela est bien fait pour augmenter encore leur valeur militaire. Enfin, on se sert de ceux qui répugnent à se soumettre aux exercices réguliers de l'infanterie, en les réunissant par groupes armés seulement de sabres japonais; on compte en tirer parti en les lançant de près.

Le moment me semblerait venu d'aller explorer la baie

Endermo, et voir ce qu'on y a élevé de fortifications; mais si j'agis ainsi, je suis sûr que les renseignements que je rapporterai seront répandus ; je serai imité presque aussitôt par les Anglais, le tout sera interprété, colporté.....

Lundi, 1er mars 1869. Hakodate.

Les Kéraïs continuent à montrer beaucoup d'activité; c'est maintenant la rade qui se remue : Enamoto a passé hier sa journée à bord des navires, inspectant tout ; il y a eu quelques modifications dans l'artillerie de différents bâtiments, qui semblent avoir pour but de la répartir également sur tous.

Lundi, 8 mars 1869. Hakodate.

... Anniversaire du massacre de Sakaï; le P. Armbruster nous a dit la messe et a prononcé quelques bonnes paroles à ce sujet.

Dimanche, 14 mars 1869. Hakodate.

Décidément les Kéraïs font un établissement sérieux dans la baie Volcano, à un endroit qu'ils appellent Morland et qui ne doit être autre qu'Endermo.

Le dernier décret du mikado contre les princes du Nord grossit leurs rangs : Tsugaro ayant été chargé d'exécuter la sentence contre Nambu a remplacé bon nombre de fonctionnaires, et ceux-ci, auxquels se sont joints des soldats, formant une troupe de 3.000 hommes environ, auraient quitté la baie de Nambu et de Myako, se dirigeant vers Yesso sur des jonques; ils auraient débarqué dans la baie d'Endermo...

Mardi, 16 mars 1869. Hakodate.

L'hiver continue; il ne se passe guère de journées où nous n'ayons de forts grains de neige. Les rafales sont tou-

jours violentes et soufflent un peu de toutes les directions.....

Mercredi, 17 mars 1869. Hakodate.

... Si l'on en croit les bruits qui ont cours ici, le mikado se serait fort déconsidéré durant le voyage qu'il vient de faire à Yeddo, et on lui en voudrait presque autant d'avoir reçu un peu tout le monde, que du peu de solennité avec lequel il a donné ses audiences. Le compte rendu en aurait indigné les Japonais, lesquels voient les choses se passer avec plus de pompe à la cour du moindre de ses daïmios.

Du reste, voici le prestige de ces daïmios qui s'efface à son tour chaque jour davantage ; l'attitude de ces Kéraïs, se battant sans l'assentiment de leurs chefs légitimes contre leur souverain spirituel, produit déjà ses fruits : les Kéraïs de Sendaï et de Nambu, viennent, eux aussi, de se joindre à ces gens en armes, malgré la soumission de leurs chefs de clan.

C'est toute une révolution sociale dont les premiers coups atteindront les chefs de cette grande féodalité japonaise qui s'opère en ce moment.

Vendredi saint, 26 mars 1869. Hakodate.

Ce matin, nous avons mis nos vergues en pantenne et le pavillon en berne : à terre, notre consul et celui de Prusse ont agi de même. Je suis heureux, même au point de vue des Japonais, d'avoir cette occasion de marquer que nous avons une religion. Cette après-midi, les hommes qui le désireront seront conduits à la chapelle des Pères, afin d'entendre une courte instruction et d'y adorer la croix.

Le *Cormorant* est parti hier, et, jusqu'au dernier moment les choses se sont passées à merveille : la différence qui existe entre notre caractère et celui des Anglais est vraiment singulière : le docteur du *Cormorant* faisait des

visites *payées* aux résidents ; au moment du départ, le consul d'Angleterre a réuni ses collègues et leur a fait rédiger une adresse de remerciements à son docteur pour la bonté qu'il avait eue de soigner tout ce monde ; en même temps, il y a joint la note des visites faites chez lui, pour qu'elle soit payée par le gouvernement anglais...

... Il est évident que les Kéraïs sont informés, bien avant les étrangers ici, de tout ce qui se passe à Yeddo et à Yokohama. Les nouvelles reçues par l'*Argus*[1] leur étaient évidemment connues à l'avance, car elles n'ont causé ici aucune émotion.

Le commandant Hallowes[2], M. Emsden[3] et M. Rice m'ont demandé ce que je pensais qu'on ferait des Français s'ils étaient capturés par les gens du Sud, de manière à me donner la preuve que la question a été agitée ici. J'ai répondu qu'il était impossible d'admettre que les Japonais, qui ont conservé l'usage des tortures dans leurs procédures criminelles, pussent être autorisés à juger et à faire périr des Européens à côté de nous ; que si des Européens tombaient entre leurs mains, ils devaient être réclamés et remis à leur ministre, comme la chose se passe en Turquie. Du reste, il me semble qu'on vend là la peau de l'ours, car je suis très convaincu que ni M. Brunet ni ses officiers ne se laisseront prendre, mais qu'ils sauront bien s'échapper à temps s'ils se voient abandonnés des Japonais.

Par l'*Argus* qui vint remplacer le *Cormorant*, le commandant du Petit-Thouars reçut du commandant du Chaillié quelques renseignements sur les préparatifs de guerre du gouvernement du mikado.

[1] Bâtiment anglais venant remplacer le *Cormorant*.

[2] Commandant de l'*Argus*; il avait été décoré au siège de Sébastopol, et venait de prendre part à l'expédition contre les Taë-Prings.

[3] Consul d'Angleterre à Hakodate.

Minerve, rade de Yokohama, le 16 mars 1869.

Mon cher Commandant,

... Je vois que vos impressions sur les projets, sur les forces et la situation des Kéraïs se sont successivement modifiées; et, qu'en définitive, vous arrivez à penser qu'ils sont aujourd'hui dans des conditions de résistance qui devraient faire réfléchir les ministres du mikado. On peut croire que ces derniers attendent pour agir la fin de la mauvaise saison, que vous me signalez comme un obstacle presque insurmontable pour toute opération militaire.

Il y a dix jours environ, un des officiers de l'entourage du mikado, que nous avons vu à Yeddo et qui parle facilement l'anglais, a été nommé gouverneur de Hakodate. Il a annoncé à M. Outrey qu'il doit très prochainement partir avec un convoi de troupes pour Awomori; que, de là, il fera des sommations aux Kéraïs, et, qu'en cas de refus de soumission, il attaquera l'île de Yesso et la ville d'Hakodate. Dans une conversation où, je crois, on ne s'est pas complètement entendu, il a parlé de réunir pour cette expédition 3.000 hommes de troupes du Sud, ce qui me paraît trop peu considérable pour lutter contre les Kéraïs retranchés derrière de bonnes fortifications. Mais s'il y a déjà, comme vous me le dites, 4.000 hommes environ réunis à Awomori, je suppose que le chiffre total des troupes engagées pour le mikado serait porté à 7.000 hommes.

Ce nouveau gouverneur demandait à M. Outrey de faire savoir à nos nationaux établis à Hakodate que toutes précautions seront prises par les troupes du Sud pour sauvegarder leurs personnes et leurs propriétés; qu'il donnera, en cas d'attaque, le temps largement nécessaire pour l'embarquement des Européens, et qu'au besoin un refuge leur serait offert sur les navires du mikado.

M. Outrey dut répondre à cette communication verbale qu'il ne pouvait, en pareille matière, accepter que des documents officiels émanant du gouvernement, et inviter le gouverneur d'Hakodate à lui faire écrire tout ce qu'il venait de lui dire.

De cette démarche, et de l'assurance avec laquelle le nouveau gouverneur parle de la réussite, on pourrait, jusqu'à un certain point, conclure que les ministres du mikado ont des intelligences parmi les Kéraïs, et comptent qu'à la première sommation une partie des troupes d'Enamoto se prononceront pour le gouvernement du Sud. — Est-ce une illusion?...

Lundi de Pâques, 29 mars 1869. Hakodate[1].

Il a été affiché dans les rues de Hakodate une proclamation par laquelle Enamoto met à prix les têtes des gens qui se proposent d'attaquer Hakodate, ce qui le met ainsi en rébellion ouverte et bien déclarée contre le mikado. M. Brunet est toujours absent dans l'Ouest.

On a construit deux petites redoutes donnant sur l'intérieur de la rade.

Mardi, 30 mars 1869. Hakodate.

Les Américains annoncent que le *Stonewall*[2] doit être ici dans deux ou trois jours; ne voudraient-ils pas dire dans la baie d'Awomori? Il faut que je convienne avec le commandant de [illegible] de ce que nous ferons quand ce navire ou un bâtiment du Sud portant des ambassadeurs paraîtra. Il faudra :

1° Envoyer simultanément à ce navire et à Enamoto un officier pour demander des deux côtés quarante-huit heures



1. Suite du journal.

2. [illegible]

de répit avant de commencer les hostilités, de façon à donner aux Européens le temps de se réfugier à bord des navires;

2° Allumer aussitôt les feux; mettre ma chaloupe à l'eau, et faire le va-et-vient pour les gens et pour les choses : si l'*Argus* veut se charger de ses nationaux, je pourrais me charger des Français, des Américains, des Russes et des Prussiens. Il est fort probable que les hommes resteront à terre, et que, seules les femmes chercheront un refuge à bord des navires;

3° Dès que la question du moment auquel les hostilités commenceront sera réglée, envoyer un officier prévenir de ma part les consuls des offres que je leur fais, et faire informer les négociants ou résidents français par notre agent consulaire ; puis, attendre tranquillement les événements.

5 *heures soir*. — Je reviens de terre ; les Européens sont assez émus de l'annonce de l'arrivée des gens du Sud ; quelques-uns, les Rice entre autres, les nomment aujourd'hui des « rebelles ». M. Emsden a réuni aujourd'hui tous les consuls pour leur dire qu'il se propose de faire ses paquets dès maintenant, afin d'être prêt à déménager sans retard, parce que, dit-il, sir Harry Parkes lui a écrit qu'il n'aurait probablement que quelques heures pour le faire. Sir Harry Parkes aurait-il par hasard l'idée de pousser les gens du Sud à attaquer dès en arrivant : j'espère que non.

Mardi, 6 avril 1869. Hakodate.

Le *Coëtlogon*[1] a mouillé hier soir sur rade, après une fort rude traversée durant laquelle il a été obligé de

[1] *Le Coëtlogon* (commandant Didot) venait remplacer le *Dupleix*.

capeyer. Je ne quitterai Hakodate qu'après lui avoir fait les communications suivantes, convenues ces jours-ci avec le commandant anglais :

1° Il est défendu de visiter les fortifications;

2° Quand un navire du Sud arrivera, Hallowes et lui devront envoyer simultanément un officier à l'ambassadeur ainsi qu'à Enamoto pour en exiger au moins vingt-quatre heures; ils feront ensuite connaître la chose aux consuls;

3° Établir une surveillance active;

4° N'autoriser en fait de Français, que les missionnaires Fabre, Mesnard et Louis, à venir à bord;

5° Aucune communication avec la terre pour les hommes; tous les officiers à bord à 6 heures du soir.

L'*Ashulot*[1] est revenu prendre son poste très tranquillement; il est évident, par la couleur de sa peinture, qu'il n'a pas dû fatiguer beaucoup à la mer.

Mercredi, 7 avril 1869. Hakodate.

Hier, j'ai vu Enamoto avec le commandant de l'*Argus* et celui du *Coëtlogon*. J'ai mis ceux-ci en relations avec lui. Il a questionné pour savoir ce que faisait et ce que devenait le *Stonewall*; heureusement, personne n'en savait rien. Le capitaine de l'*Argus* a eu la bonne idée de profiter de la circonstance pour lui dire que nous étions informés que les gens du Sud, avant de commencer à attaquer, donneraient un certain laps de temps pour que chacun pût sauver ses nationaux, et que nous espérions qu'il agirait, lui-même, de la même façon. Il en a donné l'assurance sans la moindre hésitation.

J'ai mis Didot en relations avec tous les agents étrangers.

Ce matin, les aides de camp de Araï Ikounoske, amiral

[1] Bâtiment de la flotte du taïkoun.

de la marine de Tokongawa et Otori Késhé, général en chef de l'armée de terre de Tokongawa, sont venus pour me remercier des soins donnés par le docteur aux blessés.

Les Kéraïs font de la monnaie d'or et d'argent au même titre que celle de Yeddo au fort de Kamida.

... Les Pères disent qu'à Gotto, 8 chrétiens sont morts dans les tortures, que 3 se sont échappés de prison et que leurs corps portaient les traces du martyre; qu'il y aurait dans ces îles 150 chrétiens au moins dans les fers.

Aussitôt après avoir mis le commandant du *Coëtlogon* au courant de la situation, le commandant du Petit-Thouars rallia à Yokohama le pavillon du chef de division ; sa mission à Hakodate était terminée.

CHAPITRE VII

MOUVEMENT GÉNÉRAL CONTRE LES ÉTRANGERS

Suite de la guerre dans le Nord. — Le gouvernement anglais fait remettre au commandant du Petit-Thouars malgré ses protestations une montre en souvenir du sauvetage du *Rattler*. — Excuses de l'amiral Keppel. — Agressions contre les étrangers. — Tension entre Européens et Japonais. — Mission du *Dupleix* à Kobé.

Samedi, 17 avril 1869. Yokohama[1].

Arrivé à Yokohama à 8 heures du matin, le dimanche 11. Excellent accueil de M. de Chaillié et de tout le monde.

Mercredi, 29 avril 1869. Yokohama.

Voici la grande expédition japonaise qui se prépare à partir pour le Nord, précédée de la *Pearl* qui a appareillé ce matin : il y a 7 petits navires, dont le *Stonewall*, et, en supposant qu'il s'y trouve en tout 12.000 hommes, c'est assurément tout le bout du monde. Que se passera-t-il?

On assure que les grands daïmios, tels que Satzuma, Chochiu, Kanga, ont fait une adresse au mikado pour lui remettre leurs domaines, comme au chef suprême, ne se réservant qu'un faible apanage.

Samedi, 1er mai 1869. Yokohama.

Hier soir, je dînais à la légation de France avec plusieurs

[1] Journal.

capitaines étrangers; en sortant de table, à 9 heures environ, on est venu annoncer que Dubousquet venait d'être rapporté sans connaissance.

Il se promenait très tranquillement dans Benten-Doré, et venait de dire quelques paroles à trois mousmés qui avaient ri avec lui, lorsque l'une d'elles alla parler à un Japonais; aussitôt après, il se trouva à terre presque sans connaissance; il avait été frappé au-dessus de la tempe droite par un bâton ferré. Il a été rapporté au consulat par deux Français qui passaient là.

Aussitôt, les marchands de boutiques entourant le lieu du crime ont été arrêtés; Terrassima, le gouverneur, a fait au galop le tour des portes, donnant l'ordre de ne laisser sortir personne de la ville; des patrouilles ont été organisées; enfin, les dispositions les plus propres à faire découvrir les coupables ont été prises. Malgré tout, ce matin on ne savait encore rien, si ce n'est que, vers la même heure, et presque au même endroit, un autre Français a été frappé d'une façon identique.

L'excitation de la population japonaise vient peut-être du fait que, ces jours-ci, deux enfants ont été tués par un matelot américain sur le Tocaïdo : son cheval emporté s'est lancé dans une maison et les a écrasés.

Mardi, 4 mai 1869. Yokohama.

Dimanche matin, au moment où j'entrais chez le commandant de Chaillié, il m'a mis dans la main une lettre et une boite : la lettre disait que les lords de l'Amirauté ayant demandé à m'offrir une montre et une chaîne, l'autorisation de les accepter m'était accordée par le ministre; la boite contenait ces deux objets.

J'ai remercié le commandant pour la lettre d'envoi qu'il avait rédigée d'une façon très obligeante; je lui ai dit en même temps que je ne pouvais accepter la montre.

Nous sommes allés à la messe. En revenant, il m'a dit que l'autorisation demandée par les lords ayant été accordée par le ministre, refuser c'était lui dire qu'il n'était pas assez soucieux de la dignité des officiers; qu'un chronomètre était un instrument nautique, tout comme une longue-vue; que les Anglais ne donnaient pas de décorations; que le gouvernement français lui-même traitait quelquefois de la même manière les officiers étrangers, et que, lors de l'échouage du *Primauguet* à Simon's Bay, on avait envoyé au commodore de la station et au capitaine du navire qui l'avait ensuite escorté à Bourbon, des vases de Sèvres et une paire de pistolets.

Son avis était que je devais accepter à cause du ministre. J'ai donc mis le tout dans ma poche.

Mais, en réfléchissant que le ministre ne fait que m'autoriser à accepter, et en lisant dans la lettre de lord Lyons qu'il s'agit de m'offrir non un « chronomètre », instrument maritime, mais une « montre en or avec une chaîne, » j'ai jugé que je pouvais et que je devais essayer au moins d'obtenir à mon tour du ministre de ne point accepter, et je lui ai écrit une lettre dans laquelle, après lui avoir exposé les motifs qui me font solliciter cette faveur, je lui dis aussi que je reste prêt à faire au besoin abstraction de mes propres sentiments à ce sujet. Je demande à M. de Chaillié de lui faire parvenir cette lettre par le prochain courrier.

... Les affaires des chrétiens vont mal. Le commissaire dont on avait parlé aux ministres, est allé dans les îles Gotto, et il en arrive mentant impudemment, assurant que les seuls individus arrêtés sont ceux qui ont pris part à une insurrection.

M. Outrey les a mis au pied du mur, en leur demandant s'ils ont l'habitude de diriger des poursuites pour rébellion contre des femmes et des petits enfants; il leur a offert de leur faire voir des malheureux qui portent encore des traces du martyre; il les a menacés d'envoyer sur les lieux cons-

tater l'état des choses : ils sont restés interdits. Quoique l'on sache que la persécution existe, on est obligé d'agir avec la plus extrême prudence, de peur de donner encore des armes contre ces malheureux qu'on ne peut aller protéger partout où ils se trouvent.

... L'excitation continue dans les environs de Yokohama ; l'effet produit par le meurtre de ces enfants sur le Tocaïdo a été déplorable.

Un Anglais a été frappé le même jour ; seulement Parkes assure que c'est par un de ses compatriotes : la tactique est bonne ; elle consiste à ne jamais vouloir reconnaître qu'un Japonais fait le moindre mal à un Anglais.

Vendredi, 14 mai 1869. Yokohama.

Le commandant en chef a passé l'inspection générale du *Dupleix*.

... Voici encore un attentat dans Benten-Doré : deux Français des plus obscurs sortent le soir; à un certain moment l'un tombe frappé au-dessus de la tempe et l'autre ne voit rien !

C'est le quatrième fait du même genre...

M. Outrey déclare qu'il ne sait que faire; il voudrait qu'on exigeât des Japonais le rétablissement de la loi des responsables dans les divers quartiers; qu'on obligeât à avoir des lanternes; qu'on établît des postes et des patrouilles ; enfin qu'on se saisît au besoin des navires naviguant sous pavillon japonais. Mais notre ministre voudrait dans tout cela ne pas séparer son action de celle de ses collègues.

Dans le Nord, trois navires des Tokongawa sont venus au devant de ceux du mikado et les ont attaqués dans une baie qui doit être celle de Myako ; l'un d'eux, le *Bushi-Maru*, s'est couvert du pavillon anglais, et les Kéraïs ont passé à côté pour ne s'occuper que du *Stonewall* et d'un

autre qu'ils n'ont pas réussi à enlever, mais sur lesquels ils ont tué beaucoup de monde. Le *Bushi-Maru* a alors ouvert le feu (sous pavillon anglais ou non, la question n'est pas encore réglée); on lui a répondu d'une façon meurtrière : un Anglais, entre autres, a eu la jambe coupée; puis, les Kéraïs se sont retirés.

Quel effet aura cet engagement sur le moral des hommes?... On assure que la rade de Hakodate est semée de torpilles; mais on sait aussi que les proclamations du mikado sont dans la poche de tous les Kéraïs, et l'on peut, dès lors, s'attendre à ce que les défections soient nombreuses parmi eux.

L'avenir est inconnu, mais les gens du mikado, qu'ils soient vainqueurs ou vaincus, seront pleins d'excitation contre nous à leur retour; la chose n'est pas douteuse.

Ce fait, que les blessés Japonais sont rapportés sur des navires anglais et que leurs troupes sont transportées sur les mêmes navires, constitue déjà un fait grave, lorsque chacun sait que de l'autre côté sont des Français quasi-approuvés par leur gouvernement.

Samedi, 15 mai 1869. Yokohoma.

Il est écrit que le *Dupleix* n'ira pas en Chine sous mon commandement. Il paraît que cette fois encore, d'après les ordres venus du ministère, j'allais partir, mais que les derniers événements ont fait tout modifier.

Hier matin, Terrassima a passé deux heures avec M. Outrey, l'assurant qu'il ne pouvait rien trouver; qu'il était prêt à tout faire. Mais il paraîtrait que certaines proclamations demandées n'ont pas encore été affichées; on n'a pas placé de nouveaux postes dans la ville, on n'y fait pas circuler de patrouilles, et les Français résidents commencent à s'étonner, qu'avec 200 soldats et 3 navires de guerre, nous les laissions assommer sans rien tenter ostensiblement pour les secourir.

Il y a quelque chose de bien marqué, ici, contre nous, Français.

Mais sur le grand terrain commun du Japon, là où nous nous trouvons en contact avec les vrais Japonais, tous nous redevenons égaux devant le sentiment de haine invétérée qu'ils éprouvent contre les étrangers. Successivement Robertson, Stanhope et sir Harry Parkes ont été menacés d'être massacrés par les escortes des daïmios.

Comme réparation des injures que les Anglais ont reçues sur le Tocaïdo, le mikado a fait une proclamation dans laquelle il dit simplement qu'il réprouve cette conduite ainsi que les agressions dont les Français ont été l'objet.

Dimanche, 16 mai 1869. Yokohama.

Je reviens de terre où j'ai eu le bonheur de m'approcher des sacrements en même temps que trois Japonais. Ils ont déjà souffert pour leur foi; peut-être sont-ils destinés au martyre... quel sujet de méditation!

Hier, M. de Chaillié, de Nerciat et moi, nous avons dîné à la légation de France.

Il paraît que sir Harry Parkes a été menacé lui-même du sabre, mais qu'il n'est pas descendu de cheval, ainsi qu'on voulait l'y contraindre. Il a demandé à ce que les gens qui l'ont insulté vinssent lui faire des excuses. On persiste à dire qu'on ne les connaît pas : c'est pur mensonge. Les ministres japonais à qui il s'adressait, ont alors manifesté le désir de le voir ainsi que ses collègues pour régler, je crois, une question de tarif de douane; il s'y est refusé. Ils sont partis pour Yokohama, le laissant à Yeddo, et ont fait demander aux autres représentants étrangers de conférer avec eux. M. Outrey leur a fait dire que n'ayant pas encore reçu la moindre satisfaction au sujet de ses réclamations, il n'assisterait pas lui-même à la réunion.

Les ministres de Prusse, d'Italie et d'Amériqne ont résolu

d'adopter la même ligne de conduite, et M. Galvalagna, premier secrétaire de la légation d'Italie, a été le signifier au prince Owassima, lequel en a paru assez ému et est reparti aussitôt pour Yeddo.

C'est là une nouvelle phase : on a cherché pendant quelque temps à entrer en relations avec les Japonais sans y parvenir; maintenant, ce sont nos ministres qui, mécontents de ne pas voir faire droit à leur réclamations, repoussent les communications.

Les derniers événements ont eu cela de bon, qu'ils ont fourni une nouvelle preuve qu'il n'y a ici que deux partis en présence: les Japonais et les étrangers; une bataille peut être livrée d'un moment à l'autre.

Lundi, 17 mai 1869. Yokohama.

Aujourd'hui on raconte que le consul de Belgique, arrêté également sur le Tocaïdo, a cassé sa canne sur l'un des assaillants.

Le prince Owassima arrivé ce matin a voulu voir M. Outrey : celui-ci lui a fait répondre qu'il était inutile qu'il se dérangeât pour autre chose que pour l'entretenir des agressions contre les Français.

Jeudi, 20 mai 1869, Yokohoma.

Le prince Owassima est venu voir le ministre au sujet des dernières agressions; il lui a appporté un volumineux dossier contenant le détail de ce qu'on a fait pour trouver les coupables, sans y arriver; il lui a dit tous les regrets du gouvernement du mikado; il a ajouté que l'empereur tenait beaucoup, malgré ce qu'on avait fait pour l'en dissuader, à rester dans de bons termes avec la France. En somme, beaucoup de protestations.

Quant à sir Harry Parkes, on dit qu'il n'a reçu aucune satisfaction et que, néanmoins, il se déclare content, ce qui montrerait, ou bien qu'on lui a accordé quelqu'une des

nombreuses demandes qu'il tient toujours dans son sac, ou bien qu'il sent la corde si tendue qu'elle pourrait rompre...

... Il me semble de plus en plus probable que le gouvernement du mikado est maintenant aux prises avec le parti Bonze, excité par les réclamations relatives aux chrétiens et par les événements du Nord du Japon, lesquels donnent un avant-goût de ce que sera le pays, lorsque les étrangers y auront acquis droit de cité, et qu'ils feront battre les Japonais contre les Japonais.

... Mon plan de campagne serait donc d'appuyer loyalement ce gouvernement, en suivant avec soin ses modifications, et d'employer comme moyen pour pénétrer dans le Japon des relations asssi fréquentes que possible.

Le gouvernement du mikado comprend certainement la nécessité des relations avec les étrangers, ainsi qu'il nous en a donné maintes preuves; il est faible, c'est vrai; il n'ose pas réagir contre les ennemis des étrangers, c'est encore vrai : mais cette impuissance partielle ne prouve-t-elle pas aussi la force des autres, et dès lors, quel avantage pourrions-nous retirer de la destruction de cette espèce de matelas?...

Ceux-là au moins acceptent une certaine responsabilité.

Dimanche, 23 mai 1869. Yokohama.

La journée d'hier a été employée par nos équipages à jouter, ce qui les enchante, et a l'avantage de les entraîner. Il n'y a pas d'hommes qu'il soit plus facile de contenter ; les miens estiment qu'ils sont très bien traités, parce que je les laisse tous les quinze jours aller passer à terre de 1 heure à 7 heures du soir.

Avec des équipages exercés comme ceux-ci, il faudrait sortir des exercices ordinaires, laisser les hommes se reposer, et les lancer de temps en temps au moyen d'un

branle-bas de nuit, d'un appareillage, d'un débarquement sérieux. En définitive, mettre du mouvement, sortir de la vie de tous les jours; accorder une permission de faveur aux hommes du navire qui auraient le mieux manœuvré. Avec quelques stimulants de ce genre, on ferait tout de ces gens-là.

Les Anglais avaient encore des courses hier à l'*Athletic sport* : tout cela les soutient. Nous, au contraire, nous n'organisons pas une partie pour nos jeunes gens qui grillent d'envie, comme d'autres, de s'exercer, de faire quelque chose.

La fermentation assez vive contre les étrangers faisant un devoir au ministre de France et au commandant de Chaillié de veiller plus attentivement que jamais à la sécurité de nos nationaux, le commandant du Petit-Thouars partit le 25 Mai avec le *Dupleix* pour Kobé, afin de se renseigner auprès de notre vice-consul, M. Rousset, et de quelques notabilités sur la tournure des événements dans le golfe d'Osaka.

Ainsi qu'on l'a vu par ce qui précède, on croyait pouvoir attribuer ce mouvement de l'opinion :

1° Au réveil de l'esprit national excité par la réunion d'une grande partie des daïmios à Yeddo;

2° Au départ du mikado pour établir sa résidence dans l'ancienne capitale des taïcouns, décision attribuée à l'influence des étrangers;

3° Aux efforts des Bonzes et d'une partie de la population contre le développement du christianisme ;

4° Enfin à la part qu'un certain nombre de Français prenaient dans l'île d'Yesso à la prolongation de la guerre civile.

Ces données étaient-elles aussi réelles qu'on le prétendait en général ? — C'était ce qu'il importait de savoir.

La traversée de Yokohama à Kobé se fit sans incident.

Kobé, le 31 mai 1869.[1]

C'est avec un véritable intérêt que chacun de nous a revu

[1] Extrait d'une lettre.

à Sakaï le théâtre de tant d'événements graves [1], dont nous ne nous sommes tirés à notre honneur, que parce que chacun à bord a fait son devoir. Ma première course a été pour le cimetière; j'y ai trouvé le monument élevé à la mémoire de mes pauvres hommes complètement terminé : c'est d'un effet saisissant, et, ce qui domine, c'est le sentiment religieux. Voilà la première croix plantée ici; elle y est solide. Tout à côté, s'élève déjà la petite chapelle bâtie par le brave P. Monicou, lequel a discuté tous les prix pour le monument et en a surveillé l'exécution ; le grand bloc de granit qui soutient la croix porte le nom de *Dupleix* et une courte inscription rappelle l'événement [2].

Aussitôt de retour à Yokohama, le commandant du Petit-Thouars rendit compte de sa mission au commandant de Chaillié.

Renseignements divers sur la situation politique à Kobé et à Osaka.

6 juin 1869. Yokohama.

Commandant,

Le *Dupleix*, parti le 26 mai, dans la matinée, de Yokotska, a mouillé à 10 heures du soir sur rade, après avoir passé huit jours pleins dans le golfe d'Osaka, ainsi que vos instructions me le prescrivaient, et après avoir fait une très heureuse traversée à l'aller et au retour.

A Kobé, où je me suis mis aussitôt en relations avec notre nouveau vice-consul, M. Rousset, règne en ce moment la plus grande tranquillité; les étrangers n'hésitent pas à faire de longues excursions dans l'intérieur, et, de toutes parts, s'élèvent des constructions qui montrent

[1] Voir chapitre I.
[2] Ce monument existe encore.

l'importance qu'acquiert chaque jour notre colonie européenne.

Mais là, comme à Osaka, j'ai trouvé chacun bien persuadé que nous marchons vers une crise nouvelle, et, sans que l'attitude des Japonais trahisse encore un sentiment hostile, dans leurs conversations, dans leurs pamphlets, ils étalent au grand jour l'intention bien arrêtée de nous rejeter hors de leur pays; leurs négociants vont jusqu'à dire qu'on leur a donné en sous-main l'avis de ne point engager d'affaire avec les étrangers, parce que, *d'ici à trois mois, il y aurait du nouveau.*

Il n'est pas étonnant que les événements qui se passent dans le Nord, les mouvements continuels de daïmios et de troupes se dirigeant vers Yeddo, les déplacements si inusités du mikado jettent un trouble profond dans toute cette population. Mais, ce qui est un fait portant en lui des conséquences graves, c'est que, là où les anciens édits contre les chrétiens n'étaient pas placardés, ils le sont maintenant, et qu'il y est dit que le nouveau gouvernement maintient toutes les *anciennes ordonnances à ce sujet.* C'est donc sur ce terrain que se pose aujourd'hui la question; si, pour certains agents du gouvernement japonais habitués aux relations avec nous, les Français jouent un rôle spécial dans les affaires du Nord, pour la masse, l'état de trouble et de désordre du pays est attribué aux étrangers en bloc, parce qu'ils sont tous des chrétiens.

Parmi les daïmios, certains pencheraient en faveur de la continuation de nos relations avec eux, *quitte à nous expulser ensuite lorsqu'ils seraient suffisamment familiarisés avec nos engins de destruction*, tandis que d'autres voudraient au contraire rompre le plus tôt possible. Les premiers ont poussé le mikado à faire les voyages de Kioto, les seconds veulent l'y ramener, et font cause commune avec les sectes religieuses. On met en tête des uns Satzu-

ma dont les États sont, dit-on, profondément bouleversés par l'application des nouvelles réformes, tandis que Tosa, Kichiu, Itchisen, Higo et Awa, tous sans relations directes avec nous, veulent maintenir les anciennes coutumes.

Les mouvements de troupes sont incessants : si les premiers princes sont venus à Yeddo presque sans suite, les derniers y arrivent au contraire avec de véritables corps d'armée. Ce qui mérite également de fixer l'attention, c'est qu'au moment même où les autorités japonaises témoignent aussi hautement de leur désir de se maintenir dans de bons termes avec nous que de leur préoccupation de l'avenir, les gouverneurs de Nagasaki, de Kobé et d'Osaka quittent leur résidence pour venir à Yeddo. Est-ce un mot d'ordre qu'ils attendent, ou le gouvernement désire-t-il s'éclairer de l'avis de gens habitués aux relations avec nous ? Il y a là une question intéressante à résoudre.

A Osaka même, on était fort troublé par l'écho des bruits du Nord, et l'on allait jusqu'à assurer que les Kéraïs, après avoir complètement défait leurs assaillants, les avaient poursuivis jusqu'à Yeddo, que le mikado avait abandonné en hâte. Ceci vous prouvera à quel point la préoccupation et l'incertitude sont grandes en ce moment. Des renseignements que M. Leygues a envoyés prendre à Kioto pendant que je me trouvais auprès de lui, il résulte que les bagages de l'empereur commencent à y revenir ; on annonce son retour comme très prochain.

Ainsi que vous en avez été informé déjà, commandant, à la suite d'une ordonnance du mikado interdisant aux daïmios de prendre des missions militaires, le prince Satzuma a renvoyé les Français qu'il avait appelés à Kagosima, après avoir rempli vis-à-vis d'eux tous ses engagements. Ces messieurs sont venus à Kobé et à Osaka et y ont fondé, l'un, un établissement industriel, les autres, une maison de commerce ; à ce petit noyau sont bientôt venus se joindre quelques-uns de nos compatriotes établis en Chine ;

enfin, les principales maisons françaises au Japon ont créé là des succursales, et toute cette petite colonie, entre les membres de laquelle règne la plus grande entente, me semble, dès maintenant, dans les meilleures conditions de prospérité. La vue d'un navire de guerre français a naturellement causé à ces messieurs une vive satisfaction, et j'ai tout lieu de croire qu'ils ont su apprécier le témoignage d'intérêt qui leur a été donné au moment où la situation est si tendue.

Jeudi, 10 juin 1869. Yokohama[1].

Il y a deux jours, mardi, je me trouvais à bord de la *Minerve*, lorsque l'amiral Keppel, que je n'avais pas vu depuis l'accident du *Rattler*, est venu faire sa visite d'arrivée à M. de Chaillié.

A peine assis dans le salon, il a pris la parole : « Eh bien, mon vieil ami, je suis heureux de vous voir pour vous renouveler mes remerciements au sujet de ce que vous avez fait pour nous, et surtout pour vous dire comme je suis dégoûté de l'*idée stupide* qu'ont eue les lords de l'Amirauté d'oser offrir une montre en or avec une chaîne à un officier comme vous ; Dieu merci, ils ne me l'ont pas envoyée ; ils m'ont évité la *honte*, d'avoir à vous la remettre ».

Tout cela a été dit avec la plus grande cordialité : « Vous êtes bien bon, amiral, lui ai-je répondu, de faire allusion à cet incident. En ce qui me concerne, je reste simplement très touché des sentiments de bonne cordialité que j'ai rencontrés chez tous mes camarades de la marine anglaise. »

Il m'a dit ensuite son intention de venir me voir à bord du *Dupleix*.

Dans l'après-midi, je suis allé chez Lady Keppel que je n'ai pas trouvée, mais j'ai pu causer longuement avec

[1] Journal.

l'amiral. Il a été très frappé de la Cochinchine qu'il admire comme situation et comme facilités de défenses :

« Avec quelques torpilles en réserve dans vos magasins, me disait-il, vous pouvez dormir tranquille en attendant les événements, sans avoir à construire un seul fort : c'est un Calcutta que vous créez-là ! »

Il a engagé à reculer l'arrivée du prince Alfred [1] de deux mois et à le faire passer par Tahiti et les Sandwich; il est très probable qu'on le conduira aussi dans la Manche de Tartarie pour le faire chasser.

Ces gens-là sont prodigieux : la navigation n'est rien pour eux et ne semble pas leur causer un instant de préoccupation ; la vie en mer est la vie normale, ils sont là chez eux, ils n'en souffrent pas. Quant à nous, dès que nous sommes dehors, nous ressemblons à des dindons qu'on a jetés à l'eau : notre seule préoccupation est de regagner le bord.

... Dans une longue et sérieuse conversation que M. Outrey a eue avec Terrassima, nommé récemment vice-ministre, il lui a dit que la France se montrerait toujours patiente, lorsque des « malentendus » se produiraient ; mais que le gouvernement japonais devait s'attendre à nous voir agir vigoureusement, dès qu'il serait constaté un sentiment d'hostilité nettement marqué contre nous, ajoutant que tous les représentants étrangers étaient prêts à entrer dans la voie des représailles...

Terrassima a écouté avec beaucoup d'attention. De fil en aiguille il a fini par avouer l'existence au Japon d'un parti puissant désirant encore l'expulsion des étrangers. « Ces jours-ci, a-t-il dit, *cette question va être discutée à Yeddo...* »

Aux exclamations de M. Outrey, Terrassima a aussitôt répondu en protestant de la bonne issue certaine de cette

[1] Plus tard duc d'Edimbourg et amiral de la flotte anglaise.

discussion : elle a été provoquée par le gouvernement lui-même, afin de pouvoir convaincre publiquement les adversaires des Européens. C'est pour le soutenir dans cette conférence que le mikado a fait appeler les gouvernants de Nagasaki, d'Osaka et de Kobé.

Vendredi, 11 juin 1869. Yokohama.

Hier, l'amiral Keppel est venu à bord avec son fils; il a été charmant. Il m'a promis de m'envoyer tous les portraits qu'on a faits de lui, afin que je puisse choisir celui qui me conviendra le mieux.

Carter[1] est venu et je lui ai montré les défenses de Hakodate ; il a admis très aisément que c'était un point où il était presque impossible de réduire les Kéraïs par la force ; mais, en même temps, l'investissement est des plus aisés ; il ne croit pas que les partisans du taïkoun puissent tenir longtemps.

Tous les soirs, dans les rues de Yeddo, se forment des groupes de gens qui crient : « Que ceux qui veulent chasser les étrangers se joignent à nous! »

Ces manifestations sont-elles dirigées contre les agents du nouveau gouvernement parce qu'ils se sont montrés trop favorables aux étrangers?... La chose est possible.

Samedi, 12 juin 1869. Yokohama.

L'une des seize questions discutées au Parlement de Yeddo, en ce moment, est la suivante : « Vaut-il mieux mettre tous les étrangers à la porte en masse, ou s'en débarrasser en les assassinant isolément? »

L'excitation est à son comble; les placards se succèdent; à Osaka les yakounines de notre consul ont reçu l'ordre de se retirer.

[1] Commandant du *Monocacy*.

CHAPITRE VIII

LE *DUPLEIX* QUITTE LE JAPON

Coup de théâtre. — M. Brunet abandonne la cause des Kéraïs. — Triomphe du parti du Mikado. — Le *Dupleix* quitte le Japon. — Saïgon. — Notes sur la Cochinchine. — Excursion dans l'intérieur. — Remise du commandement. — Retour en France en paquebot.

Mercredi, 16 juin. Yokohama[1].

Voici l'aventure de notre mission militaire terminée...

Un beau soir, le commandant du *Coëtlogon* a reçu un billet par lequel M. Brunet, capitaine de la garde, demandait asile à bord avec ses compagnons. On lui a répondu qu'on était prêt à les recevoir. Alors, lui et tous les Français qui l'ont accompagné se sont embarqués, et le *Coëtlogon* a fait route, *durant la nuit*, pour Yokohama, après s'être assuré que le commandant de la *Pearl* se chargerait de la protection des intérêts français.

Dans ces conditions, voici la ligne de conduite adoptée par M. Outrey, ligne de conduite rationnelle, honorable : il a fait savoir au Saïbanchio, en le priant de l'écrire à Yeddo, que, suivant toutes probabilités, la lutte était terminée dans le Nord, et qu'il en félicitait le gouvernement du mikado; puis, ce matin, Montebello avec Dubousquet ont dû partir pour Yeddo afin de dire aux ministres japonais que la pression morale qu'il n'avait cessé d'exercer sur M. Brunet et sur ses compagnons, pour leur faire

[1] Journal.

comprendre la folie de leur entreprise, avait fini par porter des fruits, et qu'ils s'étaient retirés de la lutte ; qu'il les gardait prisonniers sur un navire de guerre pour les renvoyer à la disposition de l'autorité militaire, et qu'il comptait que le gouvernement du mikado n'hésiterait pas à lui remettre l'aspirant de marine [1] qu'on savait entre leurs mains, pour qu'on pût également le traduire devant ses chefs.

L'opinion générale me semble être qu'un échec moral et matériel comme celui de notre mission militaire ne peut être que très préjudiciable à tous les étrangers : ce sont eux, en effet, qui ont été battus dans ces Français !...

Pour accentuer encore sa politique vis-à-vis du gouvernement du mikado, M. Outrey demanda au commandant de Chaillié de vouloir bien éloigner du Japon le plus tôt possible M. Brunet et ses compagnons.

Le terme du commandement du commandant du Petit-Thouars approchant, le chef de division fit appareiller aussitôt le *Dupleix* à destination de Saïgon, où il rencontrerait le commandant Lespès[2], et où il remettrait les officiers français à la disposition du gouverneur de la Cochinchine.

Le *Dupleix* prit la mer le 19 juin 1869 ; sa campagne au Japon était terminée.

Dimanche, 20 juin 1869. En mer[3].

Me voici parti depuis hier soir, me dirigeant vers Saïgon où je dois trouver mon remplaçant.

Le sentiment qui domine chez moi, au moment où je quitte le Japon, est celui d'une profonde reconnaissance envers la divine Providence qui m'a protégé si évidemment dans ma personne et dans celles de ceux qui m'entourent

[1] Aspirant de marine qui avait été rejoindre M. Brunet.

[2] Le capitaine de frégate (plus tard amiral) Lespès venait d'être nommé au commandement du *Dupleix*.

[3] Journal.

dans mes navigations et dans l'accomplissement des différentes missions qui m'ont été confiées.

... Hier, il a été décidé qu'en raison des embarras créés par la présence de M. Brunet et de ses compagnons en rade, on brusquerait le moment de leur départ ; je les ai donc embarqués à 5 heures et demie, et, à 6 heures, je sortais de la rade avec un temps superbe qui a duré toute la nuit. Une fois dehors, j'ai prié Prost d'amener M. Brunet : je lui ai dit que, mû par un sentiment qu'il comprendrait certainement, je désirais que, durant le voyage que nous allions faire ensemble, il ne fût pas question des affaires du Japon ; que nous ferions de notre mieux pour l'installer, lui et les personnes qui l'accompagnent, le moins mal possible, et que, dans le cas où quelqu'une d'entre elles aurait une réclamation à présenter, je désirais qu'elle arrivât par son intermédiaire.

... J'ai quitté M. Outrey avec une peine profonde ; il était tellement ému qu'il avait des larmes dans les yeux. Sa pauvre femme va mal : il se prépare là, vraisemblablement, un malheur... Où est-on heureux et tranquille dans ce monde ?... de Brandt, Montebello, Béarn, Stanhope, Broad, Mitford, Adams, sont des gens que je quitte avec beaucoup de peine, et pour lesquels je garderai de la considération et de l'estime.

Les Pères Marin, Armbruster, Monicou, sont des hommes de valeur, énergiques. Hier, j'étais profondément ému en communiant dans la petite chapelle de Yokohama et en songeant à tous ces pauvres missionnaires, à ces pauvres chrétiens, et c'est du fond du cœur que j'ai prié Dieu de leur accorder les grâces qui leur sont nécessaires.

Enfin, je regarde derrière moi avec satisfaction, et je demande à la Providence de continuer à me protéger comme elle l'a fait durant cette période de deux années !...

Jeudi, 24 juin 1869. En mer.

M. Outrey est arrivé au moment où le taïcoun se retirait résolument. Le nouveau gouvernement venait de donner des preuves de sa force et de son bon vouloir lors des affaires de Sakaï; les relations étaient rétablies entièrement par le *Dupleix*; les Anglais, décontenancés de nous voir de nouveau dans une bonne position, ne savaient que penser; notre ministre pouvait choisir la voie qu'il voulait : jouer le premier rôle auprès du nouveau gouvernement, ou attendre qu'il eût acquis un peu d'expérience, qu'il se fût fait connaître, qu'il eût nettoyé le terrain sur lequel il devait prendre pied; c'est à ce dernier parti qu'il s'est arrêté, et, depuis, il a travaillé patiemment, honnêtement, réparant sans cesse, ne se lassant pas d'être droit, calme, patient, malgré les excitations diverses qu'il sentait autour de lui. Aujourd'hui, cette conduite a ses résultats : la façon dont il vient d'agir, lors de l'arrivée à Yokohama des débris de l'expédition de Hakodate, est bien faite pour achever de lui concilier toutes les sympathies et tous les respects [1].

Samedi, 26 juin 1869. En mer.

Nous voici en mer depuis bien près d'une semaine, toujours avec un temps magnifique, et cette vie calme, remplie par l'accomplissement des devoirs journaliers, semble faire le plus grand bien à tous : c'est une espèce de retraite durant laquelle chacun est obligé de s'occuper plus spécialement du métier; on en sent les difficultés et, comme toujours, le devoir accompli porte en lui sa récompense.

[1] L'échec ou plutôt la dissolution des partisans du taïkoun m[illegible]qua la fin de la révolution du Japon. La pacification se fit en quelqu[illegible] semaines.

L'unité du Japon sous l'autorité du mikado était un fait accomp[illegible] une ère nouvelle commençait.

Il est très important d'habituer les jeunes gens à la pensée que la navigation n'est point une chose qu'on doive traiter à la légère, et qu'on ne réussit qu'à la condition de se donner beaucoup de peine, de travailler à l'avance. Il faut, en même temps, chercher à leur faire apprécier les bons côtés du métier, et tout faire pour qu'ils aiment la vie de mer, et qu'ils s'organisent confortablement chez eux[1].

Le *Dupleix* arriva à Saïgon à la fin de juillet.

Le commandant du Petit-Thouars remit aussitôt le capitaine Brunet et ses compagnons à la dispositon de l'amiral Ohier, qui, ainsi qu'on l'a vu précédemment, avait succédé à l'amiral de la Grandière dans le gouvernement de la Cochinchine.

Saïgon, jeudi 29 juillet 1869.

...Je trouve une différence sensible entre l'apparence de la colonie aujourd'hui, et celle qu'elle avait à la fin de 1867. A cette époque, on venait de traverser une grande crise, notre occupation même avait été mise en question, on avait

[1] Pendant cette traversée, le journal du commandant du Petit-Thouars a un caractère plus intime; en voici un passage :

29 juin 1869.

Anniversaire de la fête de mon pauvre père!... Qu'il y a longtemps qu'il est allé recevoir la récompense de sa fermeté et de sa résignation dans l'adversité, et combien cette grande figure, tour à tour si pleine de noble sévérité et de douce bienveillance, est encore présente à ma pensée!... Comme il m'aimait, et comme il savait me conduire avec entrain, ne laissant jamais passer une faute sans la relever et la punir énergiquement, mais tout de suite, de telle sorte qu'il n'y avait jamais rien en retard de ce côté! Et, en même temps, comme il savait me faire aimer ce qu'il est permis d'aimer ici-bas, et m'apprendre à me créer de bonne heure des distractions qui devaient me garder contre les entraînements de la vie de jeune homme!...

Mais, comme cette autorité, agissant sans cesse lorsque j'étais enfant, avait su se modifier insensiblement à mesure que je grandissais, pour ne plus m'inspirer qu'un profond respect et une entière confiance, lorsque je me suis trouvé lancé dans le monde à dix-sept ans comme aspirant! quel soin de me parler sans cesse de mes oncles, de ceux qui avaient marqué dans la famille, qui s'étaient distingués!...

remettons en route pour continuer à remonter la rivière; le temps reste beau, mais horriblement chaud.

Hier, à 4 heures environ, nous sommes descendus chez l'inspecteur, dont la maison se trouve juste au sommet d'un petit mamelon couronné de belle végétation. On y a vue sur la rivière et le pays environnant; de tous côtés on n'aperçoit que des arbres variés de teintes et de formes à l'infini; mais rien que des arbres, car les habitations qui ne sont que de misérables paillotes, disparaissent entièrement sous leurs branchages. Autour de la maison de l'inspecteur, il y a une caserne pour les nattas qui semble bien en ordre. Tous ces gens ont l'habitude de dormir sur une planche recouverte d'une natte; on trouve parfois dans les cases un hamac grossier où la mère de famille, toujours grosse ou en train de nourrir, se repose dans la journée.

Quittant la résidence, nous nous acheminons sur la route de Bien-Hoa, en passant à côté de la maison du curé et d'une grande case bâtie jadis pour y envoyer des convalescents, aujourd'hui envahie par la végétation; enfin, d'une magnifique église toute neuve. Des hauteurs, on aperçoit des vallées cultivées; à mesure qu'on s'avance, des cases isolées apparaissent, autour desquelles on arrête à grand'peine les envahissements d'une végétation désordonnée. Les chasseurs tirent des tourterelles et quelques petites cailles, mais la chaleur est telle, que nous battons vite en retraite chez le curé, missionnaire aux allures très carrées, qu'on prendrait volontiers pour un chasseur d'Afrique.

Le Père Sorel a reçu une subvention de 8.000 francs pour construire son église; elle a coûté 9.000 francs, mais tout est payé. Avant la conquête, il n'y avait pas à Tou-dou-Mot un seul chrétien; ils fuyaient alors l'œil des notables et des mandarins. Mais, dès que ce point fut occupé, ils vinrent se grouper sous notre drapeau; aujour-

d'hui, on en compte 700 sur une population de 4.000 âmes environ. Ces gens-là n'ayant pas de religion réelle, mais vivant depuis des siècles d'une manière respectable, en considérant la bigamie comme une anomalie, sont très disposés à se convertir à notre religion; les prosélytes sont nombreux. Tout à côté, dans le Nord, se trouvent les Moïs, anciens possesseurs du pays, maintenant entièrement dégradés et tombés dans un état d'abrutissement complet.

C'est vraiment une chance providentielle qui nous a conduits dans ce beau pays : non seulement la constitution de la famille disposait à l'avance les Annamites à se convertir à la religion chrétienne, mais, en outre, depuis des siècles, leur administration intérieure se rapprochait de la nôtre : ils avaient des préfets, des sous-préfets, et, au-dessous, des notables dans chaque commune représentant nos conseillers généraux; ceux-ci élisaient un maire choisi par eux et présenté par l'administration centrale. Enfin, nous qui ne sommes ni agriculteurs, ni commerçants au loin, nous avons trouvé sur les lieux les Chinois habitués depuis longtemps à servir d'intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs extérieurs : tant mieux si nos négociants arrivent à prendre une part de bénéfices dans ces transactions; mais, qu'ils s'en mêlent ou non, notre administration en tirera profit au moyen des impôts.

Nous parcourons la ville, accompagnés du Père Sorel. Il y a là un grand marché approvisionné de riz, de cannes à sucre, de cocons de soie, de poissons, etc... On voit aussi un peu de coton; partout des Chinois se pressent, l'œil sur leur proie, chacun d'eux confiné dans une étroite échoppe toute pleine de marmaille : l'air est infecté, et tous ces gens, mâles et femelles, qui vous regardent, la bouche ouverte et sanglante de bave de béthel, finissent par vous donner des envies de vomir... Au bout du marché il y a un débarcadère où les bipèdes de l'endroit vont se laver

dans le fleuve ; on y voit une grande belle maison à moitié française et chinoise, habitée par un riche Cochinchinois, le nommé Ti, qui parle bien français et fait partie de la chambre de commerce de Saïgon. Il nous reçoit très cordialement et nous offre l'inévitable vermouth et l'inséparable absinthe.

Le Père Sorel pense que cette convocation d'états généraux que tente en ce moment l'amiral Ohier, est prématurée ; il croit cependant qu'elle produira des effets sensibles, en déplaçant l'influence des chefs annamites : ceux qui parleront obtiendront; leur puissance s'accroîtra et pourra ressembler à un monopole si l'on n'y prend garde.

La nuit tombée, nous rentrons à bord du *Fauconneau* pour dîner; alors commence le combat contre tous les insectes, toutes les bêtes puantes de la création. On n'a pas versé du vin dans son verre, que déjà il est plein; quant aux assiettes, elles ressemblent à des basses-cours, et bien heureux quand de hideuses araignées, grosses comme des noix, ne viennent pas établir leur croisière sur la table et dévorer des papillons gros comme des moineaux sous vos yeux !... on se couche enfin... on tombe de sommeil... mais que faire contre les moustiques?...

1er *août* 1869. — Hier, après avoir fait notre toilette dans la rivière sous les arbres magnifiques qui la surplombent, et avoir été jeter encore un coup d'œil au marché, nous avons continué notre route. Bientôt les plaines dégagées deviennent plus fréquentes, les maisons diminuent et il se passe des lieues entières, sans que l'on trouve la moindre trace de vie. M. Renard, négociant important de Saïgon et ancien délégué du commerce auprès de M. de Lagrenée, lors de son ambassade en Chine, assure que ce sont des terrains merveilleux pour le café et la canne à sucre. On pourrait avec des Chinois tenter quelque essai de ces côtés-ci. Cette excursion offre donc peu d'intérêt : ce sont

toujours les mêmes bords bas et boisés et le manque de perspective; pas la moindre animation; de loin en loin, quelques oiseaux, parmi lesquels de beaux paons qui ne se laissent pas approcher.

L'atmosphère reste embrasée, le soleil darde des rayons brûlants, et j'arrive exténué le soir à notre mouillage; la nuit interminable est horriblement chaude, et, ce matin, je garde la maison, laissant partir mes compagnons pour la chasse.

2 *août* 1869. — Nos chasseurs sont rentrés hier matin avec quelques poules sauvages tuées autour du village de Yao-Tien, et, vers 9 heures, nous nous sommes remis en marche, allant à la recherche d'une nouvelle route qui relie le bas de la rivière au petit poste Ti-Tinh, sentinelle avancée dans le pays des Moïs : le cours d'eau se rétrécit au point que la canonnière toucherait par les deux bouts à certains endroits; le courant devient d'une grande rapidité, 3 nœuds et demi environ; les coudes se multiplient, et les berges plus élevées se couvrent de gros arbres; mais l'on n'aperçoit plus aucune trace d'habitation.

Une heure après le départ, nous mouillons à Tra-Trao; un instant après, nous sommes à terre avec l'intention de faire quelques kilomètres sur la route : mais, malgré les salakos, les feuilles vertes et les parapluies sous lesquels nous cherchons à nous abriter, chacun de nous sent son cerveau entrer en ébullition, et j'accours à bord pour éviter d'être foudroyé sur place. — Pas d'illusions, les Européens ne peuvent vivre, comme nous l'entendons en France, sous le soleil de la Cochinchine; il ne faut jamais perdre ce fait de vue dans toutes les combinaisons d'avenir, et organiser les choses de façon que tous les Français puissent rester *abrités* complètement de 9 heures du matin à 3 heures du soir.

J'avais supposé que le capitaine remonterait jusqu'à

Caïcoung, mais il me semble un peu préoccupé de sentir son bateau dans un fossé si étroit et décrivant de tels méandres; aussi, tout en disant qu'il se propose d'y aller une autre fois, le soir nous tournons bride, et, faute d'avoir à l'avance évité la canonnière là où il y a de la place, nous allons successivement entamer les deux rives; c'est une navigation qui demande du coup d'œil et beaucoup d'attention. Le soir, nous mouillons à Quan-Nha, centre d'habitations assez important pour le pays, puisqu'il se compose d'un groupe d'une dizaine de cases entourées de cultures; nous parcourons celles-ci en tirant des oiseaux.

A Tra-Trao, la population n'a pas donné le moindre signe de frayeur ou d'étonnement en nous voyant paraître; seulement, l'un de nous ayant pénétré dans une case pour y prendre du feu, les enfants se sont enfuis en poussant des cris. Partout ailleurs, il semblerait que notre occupation date de cent ans, tant ces gens-là semblent trouver naturel de nous voir au milieu d'eux; mais, qu'on leur pose une question, et la défiance se lit aussitôt sur leur physionomie. Il nous a semblé que les femmes étaient sensiblement moins nombreuses que les hommes, mais il faut leur rendre cette justice qu'elles emploient consciencieusement leur temps. Enfin, d'après la structure des maisons et la nature du terrain autour de certaines d'entre elles, je crois que les populations de cette partie de la Cochinchine se déplacent; après avoir exploité un certain quartier, elles vont défricher ailleurs, et viennent se grouper lorsqu'elles ont pu engraisser la terre en brûlant les vieux troncs.

De fait, la culture d'exploitation n'existe pas : on ne sème qu'en vue des besoins.

Les canonnières en tôle sont parfaitement installées; on a trouvé moyen de les armer puissamment; les toits en bambou doublés en toile résistent à la pluie, les rideaux protègent contre les rayons horizontaux du soleil; les

hommes s'y portent à merveille, en grande partie parce qu'ils y ont plus de distractions que sur les grands navires.

3 *août* 1869. — De Quang-Nha, nous sommes redescendus à Ben-Suc; les cultures reparaissent petit à petit : on voit de grandes plaines semées de riz, s'étendant jusqu'à des ondulations boisées; des petits groupes de cases s'échelonnent sur les deux rives. Nous brûlons inutilement notre poudre sur d'énormes grues hautes de six pieds peut-être, sur des loutres, sur des aigles... etc., et, vers 4 heures, nous nous trouvons mouillés en face du blokhauss de Ben-Suc : c'est un pavillon carré surmonté d'un mirador, au milieu d'une place d'armes quadrangulaire entourée de fossés, de banquettes garnies de chevaux de frise et de bambous verts enchevêtrés dont les jeunes pousses sont coupées en cure-dents. C'est inextricable. Si l'on songe qu'en outre de ces obstacles les Annamites garnissent généralement les approches de leurs fortins de pièges habilement dissimulés, consistant en trous profonds garnis de pieux pointus, et que les vivres à l'époque de la conquête étaient détestables (par conséquent que les maladies étaient plus fréquentes qu'aujourd'hui), on comprendra tout le mérite de ceux qui se sont emparés de ce pays, et qui s'y sont maintenus, malgré les déboires que leur prodiguaient une administration centrale sans expérience, et les obstacles de tous genres renaissant sous leurs pas.

Le village de Ben-Suc couvre une étendue assez considérable ; chaque maison, entourée d'une haute et forte palissade qui la protège contre les tigres, est placée sous un groupe de grands et beaux arbres ; les aréquiers servent d'appui au bétel et au poivre qui semble réussir à merveille. Plus loin, des deux côtés, s'étendent d'immenses rizières ; enfin, derrière, le terrain qui s'élève doucement est couvert d'une forêt bordant l'horizon.

C'est le repaire des tigres, si nombreux et si hardis que nous avons vu trois pièges dans l'intérieur même du village : à la nuit, on est venu attacher sur l'un d'eux un petit porc, qui comprenait si bien le sort auquel il était réservé qu'il poussait des cris pitoyables tous les fois qu'il voyait passer quelqu'un à portée. Le pauvre animal avait déjà acquis de l'expérience : la nuit précédente, le tigre était venu rôder autour de lui, et, s'avançant avec précaution, flairant le piège, avait essayé de l'attraper en allongeant la patte : le sol portait encore cette trace. Il y a trois jours, un Annamite a été dévoré dans le bois ; il y a une semaine, une de ces terribles bêtes, tombée dans un des pièges du village creux d'une quinzaine de pieds, est parvenue à en sortir.

Le vieux maire, homme de quatre-vingts ans environ, à la peau blanche, au type mongol, m'a engagé à entrer dans sa maison ; il y a, au milieu en entrant, un petit autel ; puis de grandes tables carrées qui servent à la fois de tables et de lits ; le sol est battu et à peine exhaussé, de sorte qu'il doit être envahi par les grandes pluies. Il y avait là toute une nuée de petit monde ; mais pas une jeune femme ou une jeune fille ; pourtant l'aspect des hommes et des enfants ne trahit aucune crainte, aucune appréhension...

En retour de son excursion dans l'intérieur, le commandant du Petit-Thouars passa quelques jours à Saïgon, voyant longuement l'amiral Ohier, causant avec lui des besoins et de l'avenir de la Cochinchine. — Le 13 août, le paquebot de France amena le commandant Lespès. — Le 14 eut lieu la prise du commandement du *Dupleix*.

Le commandant du Petit-Thouars fit ses adieux à l'équipage dans les termes suivants :

Saïgon, le 14 août 1869.

Équipage,

Je remets le commandement du *Dupleix* à M. le capi-

taine de frégate Lespès, et si je regrette de n'avoir pas à vous ramener à Cherbourg, c'est au moins une vive satisfaction pour moi de vous laisser entre les mains d'un camarade qui vous aimera, parce qu'il s'y connaît en braves gens.

Ici, mon cher commandant, regardez ceux qui vous entourent, et vous sentirez qu'on peut demander n'importe quoi, à n'importe qui, pour l'honneur du pavillon !...

Depuis deux ans, partout où le devoir a conduit le *Dupleix*, nous avons été au premier rang ; partout, ce qu'il était possible de faire pour l'honneur de la France, nous l'avons fait ensemble. La Providence n'a pas voulu que nous eussions à combattre, mais nous étions prêts à toutes les éventualités.

Quant à vous, mes garçons, continuez ! vous aurez maintenant deux commandants : l'un avec vous, pour vous faire briller ; moi, en France, pour appuyer ses demandes.

Les congédiables rentrent dans leurs familles et ceux qui veulent travailler à bord peuvent le faire avec fruits.

Mes dernières paroles seront des mots de remerciements pour ceux, officiers[1] et autres, qui, depuis deux ans, se dévouent pour vous aider à améliorer votre avenir.

Allons, la campagne finira bien ; votre ancien commandant vous fait ses adieux et souhaite bonne chance à son successeur !

Le commandant du Petit-Thouars rentra en France par le paquebot suivant.

[1] Pendant le séjour au Japon, l'état-major du *Dupleix* avait subi diverses mutations.

A la fin de juillet 1869, il se composait de :

MM. Prost et Pâris, lieutenants de vaisseau ; Melchior, Cauchois et Gaultier, enseignes ; Babeau, de Sinçay, Lormier, de Raousset Boulbon, Esmez, Dore, Reveillère, aspirants de marine ; le docteur Noury et M. Burgot, officier d'administration.

A bord du paquebot *Donnaï*, 18 août 1869
(entre Saïgon et Singapour)[1].

L'amiral Ohier est très fatigué; il ne peut prolonger son séjour en Cochinchine sans compromettre sa santé pour le reste de son existence. Il a demandé à rentrer, le désire, et ne veut sous aucun prétexte revenir gouverneur à Saïgon : rien ne le fera changer d'idée. Il attend pour cela la réunion des principaux Annamites, les réponses à son questionnaire, la constitution du conseil municipal de Saïgon et la fin de la révision des jugements rendus durant les années dernières pour crimes politiques; ceci fait, il pense que sa tâche sera remplie ; il aura accompli ici le bien qu'il sait être dans ses aptitudes et réalisable avec les forces dont il dispose; il sera de son devoir de céder la place à un autre.

Suivant lui, cet autre devrait être Michelin, pour servir d'intermédiaire entre un gouverneur militaire et un gouverneur civil. La conquête est achevée, un administrateur conviendrait mieux au commerce qu'il rassurera, et chacun rentrerait ainsi dans sa spécialité.

Mais il serait, croit-il, beaucoup plus important, de détacher les colonies de la marine, ou, du moins, de leur donner un directeur général dans une situation analogue à celle de M. Vandal, pris dans les hautes sphères de l'administration, inpecteur général des finances ou membre du conseil d'État. Sans cela, un ministre aux abois sera toujours tenté de retirer du crédit aux établissements lointains, pour le reporter sur des détails qui frappent plus ses yeux.

La Cochinchine est dans une bonne situation, mais il faut la laisser vivre ; il ne faut pas la saigner à blanc; il faudrait lui donner du superflu et on lui retire le nécessaire. Il serait donc indispensable que le directeur des colonies,

[1] Suite du journal.

tout en relevant du ministre, se trouvât dans une situation assez élevée pour qu'il pût au besoin lui tenir tête.

... Je lis en ce moment les *Guerres maritimes* de M. Jurien de la Gravière. L'analyse du caractère de Nelson a un côté qui me plaît : j'aime à savoir que toute sa vie il a souffert en mer... Oh ! si je pouvais former des officiers possédant le détail, je ne redouterais plus ce long écœurement physique que j'éprouve dès que je sors. Avec quel soin il faut tremper à l'avance son moral pour disposer d'un cœur d'acier au moment de l'action !...

Il faut lutter, lutter !

Si un chrétien, pour espérer une bonne mort, doit chaque jour y songer, un marin, pour être prêt à l'heure du danger, doit être prêt toujours !

Je suis encore trop voisin du moment où j'ai quitté le *Dupleix* pour que je puisse envisager d'une manière sévère et impartiale ce que j'y ai fait : mais cet examen de conscience doit avoir lieu, et me servir de point de départ pour l'avenir.

Détroit de Malacca. Dimanche, 22 août 1869.

Ce matin Mgr Petitjean nous a dit la messe dans une des chambres du faux pont ; nous étions, je crois, trois ou quatre. Le capitaine, brave garçon à sa manière, semblait se demander, hier, si l'on pouvait autoriser cette cérémonie, sous prétexte que tout le monde n'était pas de la même religion...

Sur un navire anglais, dans un milieu protestant, on eut certainement mis un salon à la disposition de Monseigneur, on lui eut facilité l'exercice de sa religion, et personne n'eut rien trouvé à redire...

Comme nous sommes loin du but, *et combien ces prudences mesquines nous préparent peu à une grande lutte si elle survenait !*

Mercredi 1er septembre 1869,
(entre Pointe de Galle et Minicoï).

Pointe de Galle est une charmante relâche pour un touriste. On y est continuellement éventé par la brise de la mousson chassant devant elle des grains qui rafraîchissent l'air; les promenades dans les grands bois de cocotiers sont ravissantes, la nature déploie à chaque pas des richesses merveilleuses : partout les plantes les plus rares, les fleurs les plus brillantes, partout des senteurs délicieuses ; nulle part la trace de la peine ou de la misère. Il est certain que si Adam a été chassé de là à Aden, il a dû y trouver un enfer anticipé.

Pourquoi ne pas croire que Ceylan a été le berceau du genre humain ? — Y a-t-il un lieu de la terre où se trouvent réunis plus de produits divers ? Sur les grands pics de l'intérieur et à l'abri des nuées, les fruits des climats tempérés ; plus bas, les tributs des tropiques : c'est un jardin enclos par l'Océan. Les récifs qui le joignent à la terre ont dû pousser leurs aiguilles acérées pour former le pont qui a conduit notre premier père dans le sentier désolé de la vie, et les coraux ont gardé la teinte des pieds ensanglantés de notre mère commune...

Je ne sais pourquoi, en présence de spectacles si beaux, une imagination dévergondée nous conduit plus loin que la réalité. Si le chrétien peut aller méditer encore sur les lieux qui virent s'accomplir le mystère de notre Rédemption, pourquoi la terre qui porta le premier homme aurait-elle disparu ?.. Non, les lois immuables que Dieu avait tracées lorsqu'il se reposa le septième jour n'ont pas cessé de nous régir, et, avant comme après le déluge, l'île de Ceylan était évidemment, par sa configuration aussi bien que par sa position géographique, l'un des lieux les plus privilégiés du globe... L'arche de Noé s'arrêta probablement sur quelque sommet désolé, la route du paradis ter-

restre disparut, et, quand le hasard et la misère ramenèrent l'homme errant après un long exil dans les champs de l'Eden, son front brûlé par le soleil portait la trace de la malédiction...

Samedi, 11 septembre 1869. Aden.

Aden, c'est l'enfer...

Sur des monceaux de scories qui datent évidemment du quatrième ou cinquième jour de la création du monde, on a amoncelé des tas de combustible qu'on est étonné de ne pas voir prendre feu sous les rayons de ce soleil incendiaire. Le feu partout, et c'est encore à ce feu qu'on doit la vie, puisqu'il sert d'abord à extraire l'eau douce de la mer, puis à transformer l'eau en glace. Avant ces inventions toutes modernes, prouvant que le progrès est un bienfait de Dieu, on recueillait dans les anfractuosités des rochers transformées en immenses citernes, les quelques gouttes de pluie que ces sommets déchiquetés arrachent parfois aux nuages qu'entraîne la mousson de Sud-Ouest. Il fallait alors vivre là-dessus, se rationner, compter les gouttes et endurer un vrai supplice de Tantale, puisque de la presqu'île on aperçoit une vaste plaine, toute couverte de palmiers, qui est la fin de la vallée de l'Yémen.

Eh bien ! dans ces conditions-là, les Anglais se sont établis, ont vécu; la force de l'habitude, que j'appellerai vertu héroïque, leur a fait transporter ici leurs mœurs. On ne discute pas chez eux, on accomplit son devoir; et, puisque l'exercice est nécessaire pour le maintien de la santé, on se promène le soir, bravement, dans une tenue aussi fraîche que si l'on était entouré de tous les charmes de l'existence. Où est le secret ?... beaucoup dans ce fait que le mariage est possible pour les fonctionnaires anglais en raison de leurs appointements; beaucoup dans ce fait, que le gouvernement encourage ceux qui vont au loin

avec leur famille. Là où l'on a ceux qu'on aime, on s'installe, on recherche le confort, et le gouvernement anglais a compris qu'on ne peut demander beaucoup qu'à ceux qui sont bien portants et satisfaits... Grand peuple que celui-là, et grand peuple parce qu'il a respecté deux choses saintes : la Religion et la Famille !

Donc, hier soir, il y avait musique sur le bord de la mer, un petit bout de pointe où parviennent quelques bouffées d'air du large. Les soldats anglais étaient dans leur belle tenue d'été en toile blanche, sans tache, flairant l'eau de cologne et le savon d'une lieue, les officiers revenaient à cheval de quelque excursion, et des jeunes femmes vêtues de mousseline se promenaient lentement suivies de petits paniers d'osiers tout pleins de belle marmaille blonde...

ANNEXE

**Excuses du prince de Tosa après le massacre de Sakaï
Témoignages de satisfaction et remerciements.**

Excuses du prince de Tosa après le massacre de Sakaï[1].

Bien qu'encore sans information précise, je sais que l'affaire de Sakaï a été des plus injustes. C'est un fait que rien ne me laissait prévoir, car mon seul but a toujours été d'entretenir d'amicales relations avec les étrangers.

L'acte de violence que mes subordonnés ont commis m'a causé une honte profonde.

Je sens que les nations étrangères doivent être grandement irritées, et j'éprouve une véritable peine à la pensée que mon peuple s'est opposé aux projets du mikado, dont le plus cher désir est de civiliser le pays.

Je supplie que la principauté de Tosa seule, et non le Japon tout entier, soit rendue responsable de cet acte. — Pour cause de maladie, je n'ai pu aller moi-même à Osaka punir les offenseurs ; mais j'ai envoyé deux de mes karos avec trois officiers de marque et cent hommes pour me représenter et livrer à la justice les fauteurs du massacre.

Je vous prie de transmettre l'expression de mes sentiments au ministère français en particulier et aux ambassadeurs étrangers en général.

[1] Le message d'excuses fut porté le surlendemain de l'exécution des meurtriers à M. Mitford, seul agent diplomatique européen résidant à Osaka.

Je sais que je n'ai pas à me mêler des affaires du gouvernement, mais je tiens à ce que le fond de mon cœur soit connu de ces messieurs.

Accès de l'hôpital anglais de Kobé à tous les étrangers.

Minerve, rade de Yokohama,
le 19 octobre 1868.

Commandant,

Le commandant en chef me charge de vous donner communication d'une dépêche dans laquelle Son Excellence le ministre de la Marine l'informe qu'il approuve complètement l'initiative que vous avez prise en demandant aux ministres du mikado, par l'intermédiaire de M. le comte de Montblanc, l'accès de l'hôpital élevé à Kobé pour les Anglais *à tous les étrangers*.

En vous faisant transmettre le témoignage de satisfaction du ministre, le commandant en chef me charge aussi de vous exprimer tout le plaisir qu'il ressent en servant d'intermédiaire aux éloges que vous adresse Son Excellence.

Je suis, etc....

Le lieutenant de vaisseau, chef d'état-major,
Signé : HARMAND.

Témoignage de remerciements après le sauvetage du Rattler [1].

Monsieur,

Ce n'est pas avec des sentiments ordinaires que je v[...] essayer de vous exprimer mes remerciements pour [...] services rendus dernièrement par le commandant [...] Petit-Thouars aux officiers et à l'équipage du navire

[1] Lettre du ministre d'Angleterre au Japon à M. Outrey.

Sa Majesté, *Rattler*, naufragé, le 24 du mois dernier, dans la baie de Romanzoff.

Il est inutile de répéter les détails de ce sinistre dont vous êtes déjà si bien informé ; je me borne à reconnaître les nobles secours qui en ont tant allégé les funestes conséquences.

Quoique le commandant du Petit-Thouars fût sur le point de partir pour une direction opposée quand les nouvelles du naufrage du *Rattler* arrivèrent à Hakodate, il mit de côté la mission dont il était chargé, et déploya toute son énergie à porter secours le plus tôt possible à ceux qu'il considérait comme des camarades en détresse.

L'empressement, la perfection technique et la bienveillance dont il témoigna dans tout ce qu'il fit, ne pouvaient être surpassés. Il sauva non seulement tous les officiers et l'équipage du navire naufragé sur une côte dangereuse, mais il leur offrit encore de les conduire dans tel port, en Chine ou au Japon, que le commandant Stephenson indiquerait. 149 officiers et matelots furent sauvés et ramenés à Yokohama ; tous furent témoins du seul et unique désir du commandant du Petit-Thouars et de ses officiers de leur faire oublier, par tout le confort possible, les pertes matérielles qu'ils venaient d'éprouver.

M. Adams, secrétaire de la légation, et M. Satow, secrétaire japonais de cette mission, qui ont été à même de profiter des efforts du commandant du Petit-Thouars, sont très sensibles aux attentions dont ils ont été l'objet.

De leur part donc, aussi bien que de celle du commandant Stephenson, de ses officiers et de son équipage, je vous prie de vouloir bien faire parvenir par l'intermédiaire du commandant en chef de Chaillié, au commandant du Petit-Thouars, aux officiers et à l'équipage du *Dupleix*, l'expression de notre profonde reconnaissance pour les services qu'ils ont rendus en ces circonstances ; services qui, en eux mêmes, ont un grand prix, mais qui ont été

grandement dépassés par la sincérité et la bonté qui les accompagnaient ; nouvelle preuve des sentiments loyaux qui unissent déjà si étroitement les deux marines et les deux nations auxquelles ils appartiennent.

J'ai l'honneur, etc...

Signé : Sir Harry PARKES.

Paris, le 6 décembre 1868.

Monsieur le Ministre[1],

Le principal secrétaire d'État de Sa Majesté au département des Affaires étrangères a reçu de l'Amirauté et du ministre de la reine au Japon, des détails sur la perte du navire royal le *Rattler*, dans la baie de Romanzoff, détroit de Lapérouse ; toutes les correspondances échangées à ce sujet témoignent hautement des secours efficaces rendus par le commandant du Petit-Thouars dans le sauvetage de l'équipage naufragé.

M. Emsden, consul de Sa Majesté à Hakodate, raconte que, recevant du commandant Stephenson les nouvelles du désastre en question, il envoya une copie de cette lettre à bord du *Dupleix* qui se trouvait dans le port et qui devait faire route le lendemain pour Nagasaki ; le capitaine du Petit-Thouars proposa de partir immédiatement pour le lieu indiqué dans le rapport du capitaine du Stephenson. Son bâtiment manquait cependant de charbon, et les voiles étaient en réparations ; mais le zèle des officiers français triompha de toutes les difficultés. Le départ eut lieu quelques heures après. M. Emsden ajoute que, bien qu'il offrit au capitaine du Petit-Thouars de prendre ses mesures pour que les officiers et l'équipage du *Rattler* pussent se loger à terre à Hakodate, celui-ci estima que cette mesure

[1] Lettre de l'ambassadeur d'Angleterre au ministre des Affaires étrangères de France.

n'était nullement nécessaire, car, selon le temps et si le commandant Stephenson le désirait, le *Dupleix* reviendrait à Hakodate ou irait directement à Nagasaki, Yokohama ou Shangaï, et que, dans tous les cas, les officiers anglais et l'équipage seraient tout aussi confortablement à bord du *Dupleix* que partout ailleurs.

Enfin, j'ajouterai que les autorités anglaises du Japon sont unanimes à dire qu'il est impossible de parler en termes trop flatteurs du zèle immédiat, de l'activité et de la bonté déployés par le capitaine du Petit-Thouars dans les circonstances relatées plus haut ; et, pour obtempérer aux instructions qui m'ont été données à ce sujet par le secrétaire d'État de Sa Majesté au département des Affaires étrangères, j'ai le plaisir de transmettre au gouvernement impérial les assurances de la plus sincère reconnaissance du gouvernement de la reine pour le service aussi important que courtois qui nous a été rendu en cette circonstance.

J'ai l'honneur, etc...

Signé : Lyons.

Paris, le 17 février 1869.

Monsieur le Ministre,

J'ai été chargé par Son Excellence le premier secrétaire d'État des Affaires étrangères de demander que le gouvernement impérial autorise le capitaine de frégate du Petit-Thouars de la Marine Impériale, à accepter une montre et une chaîne en or que le gouvernement de Sa Majesté britannique désire lui offrir en signe de reconnaissance des très grands services qu'il rendit aux officiers et à l'équipage de l'ancien navire de Sa Majesté, le *Rattler*, et pour lesquels j'ai eu l'honneur d'exprimer les remerciements du gouvernement de Sa Majesté dans ma lettre à Votre Excellence du 6 décembre dernier.

J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à Votre Excellence un paquet contenant la montre et la chaine, en la priant de vouloir bien faire parvenir cet envoi à destination.

J'ai l'honneur, etc...

Signé : Lyons.

LIVRE IV

LE SIÈGE DE STRASBOURG ET LA CAPTIVITÉ DE RASTADT)1870-71)

CHAPITRE PREMIER

NOTES SUR LE SIÈGE DE STRASBOURG[1]

(AOUT ET SEPTEMBRE 1870)

Les personnes qui liront ces notes éprouveront peut-être un désappointement : celui de n'y point trouver l'*histoire du siège de Strasbourg*.

Aux citoyens de cette noble cité ; au général appelé à l'honneur de diriger sa défense, le soin de présenter la question d'ensemble !

Pour moi, qui ne m'y suis trouvé renfermé que par hasard ; qui y ai vécu sur les fronts Nord, constamment absorbé par les détails du service journalier, je n'ai eu d'autre but, en les écrivant, que de retracer la part qu'une poignée de marins a prise à la défense de la place.

I

Le 2 août, j'arrivai à Strasbourg, comme chef d'état-major de la flottille du Rhin, placée sous le commandement du contre-amiral Exelmans, avec l'ordre d'y organiser le service[2].

M. le sous-ingénieur du Buit s'y trouvait déjà depuis le 18 juillet, avec la mission de diriger le montage des canonnières. C'était donc à lui qu'était échu le soin de détermi-

[1] Les Notes sur le siège de Strasbourg, les quelques lignes qui les précèdent et le Rapport sur les prisonniers français internés à Rastadt (voir plus loin) furent publiés en 1871 dans le *Correspondant* et dans la *Revue maritime*.

[2] Le commandant Bergasse du Petit Thouars avait été nommé capitaine de vaisseau le 1er juin 1870. Il avait trente-huit ans.

ner l'emplacement du chantier, et, bien que les plus sombres prévisions d'alors ne fissent certainement pas entrevoir la possibilité d'un investissement, il avait choisi un point excellent, sur la promenade Le Nôtre, au bord de l'Ill, à un endroit où cette rivière forme, à la jonction des canaux de la Marne au Rhin, une large masse d'eau navigable qui le couvre ainsi du côté du dehors.

Après avoir visité ces travaux, je me hâtai de profiter de la présence à Strasbourg du duc de Magenta et de l'état-major de l'armée du Rhin, pour chercher à me rendre compte de la mesure dans laquelle on pensait nous utiliser.

Le maréchal regrettait que nous ne fussions déjà prêts; alors qu'il se voyait obligé de renoncer à l'avantage de franchir le Rhin, il eût été important de l'occuper militairement et notre rôle se serait trouvé ainsi défini. Mais, pour le remplir, il eût fallu des bateaux se déplaçant rapidement, maîtres de monter ou de descendre, munis d'un approvisionnement de charbon suffisant; et, en me rappelant que les batteries démontables construites en 1859 avaient donné, lors de leurs expériences de 1866, 7 nœuds au maximum, quand le courant du Rhin en file six, je dus penser que, lorsque les canonnières sortiraient, leur action se trouverait réduite à descendre le fleuve, avec un objectif bien spécial, ce qui nous laissait la perspective, il est vrai, de pouvoir à un jour, à une heure donnés, couper un pont pour interrompre une opération.

Le général Forgeot, qui commandait l'artillerie de l'armée, fut plus explicite, et, sans s'arrêter à la question de services éventuels sur le Rhin, il apprécia l'adjonction d'une artillerie puissante, servie par de bons pointeurs, et se préoccupa surtout de la question de transport par terre et à terre de nos canons de 14 centimètres et de leurs munitions pour concourir à l'attaque d'une ville forte.

L'utilité de notre concours était donc admise dès l'abord à l'armée du Rhin.

Je vis également ce jour-là le préfet baron Pron, ainsi que le maire M. Humann, réservés tous les deux à de rudes épreuves. Ils voulurent bien se mettre à ma disposition pour m'aider dans l'accomplissement de la mission que j'avais à remplir, et ne cessèrent de donner au détachement de la marine l'assistance la plus cordiale.

Le lendemain, c'était le 4, le maréchal quittait Strasbourg presque aux échos du combat de Wissembourg.

Je me présentai dans l'après-midi chez M. le général Uhrich. Il me questionna sur l'emplacement de nos cales, sur l'arrivage de notre matériel, et, laissé sans garnison dans une immense place de guerre, il me fit pressentir qu'il lui serait très difficile de protéger militairement notre établissement; il m'exprima ses craintes que ce gros matériel ne vînt encombrer les routes ferrées à un moment où les affaires semblaient s'engager sérieusement.

Comme, le 5, je lui demandais de m'autoriser à déposer nos munitions de guerre sur un ponton en face des cales, il me renouvela par écrit ses observations.

Dans la matinée, arriva l'amiral Exelmans auquel je rendis compte de la situation.

Après avoir vu les lieux par lui-même, il pensa également qu'en occupant militairement, avec les équipages des canonnières qui étaient annoncés, la redoute Ducrot, laquelle commandait la jonction du canal de l'Ill au petit Rhin, ainsi que l'Orangerie où logeaient déjà les ouvriers, nous pourrions nous considérer comme parfaitement garantis contre les incursions de quelques partis de rôdeurs. Il donna donc l'ordre de continuer les travaux.

Le 6, se livra la bataille de Frœschwiller.

Durant la matinée, on sut qu'un grand combat était engagé; vers midi, nous avions, disait-on, remporté une grande victoire; à trois heures, des bruits inquiétants commencèrent à circuler. Le soir, la générale était battue, les portes étaient fermées, et une foule immense se précipitait

vers la ville, paysans et soldats mélangés, jetant la terreur sur leur passage, et annonçant que l'ennemi les suivait.

En effet, des rôdeurs furent vus dans la Robertsau, ce qui accrédita le bruit que les Allemands avaient passé le Rhin à la Wansenau.

Par précaution, nos ouvriers qui logeaient à l'Orangerie reçurent l'ordre de rentrer, et un hasard heureux ayant fait que le comte de Raousset-Boulbon, directeur du haras, se trouvât là lorsqu'ils arrivèrent, il offrit de leur donner asile dans cet établissement, où ils sont restés durant tout le siège, comparativement abrités.

La nuit se passa à chercher à se rendre compte de la vérité : le jour suivant nous la montra. — Des colonnes de soldats harassés, de blessés, se pressaient de toutes parts aux portes; ce n'était donc pas un combat douteux, mais une défaite.

Le même jour, la Compagnie de l'Est annonçait que la première canonnière, c'est-à-dire un train pesamment chargé, qui, par le moindre accident, pouvait encombrer cette voie, la seule par laquelle le maréchal pût recevoir des secours, s'avançait vers Strasbourg.

L'amiral fit rétrograder immédiatement ce convoi, puisqu'en supposant même qu'il fût arrivé, il eût été impossible de le décharger. Il donna en même temps l'ordre au lieutenant de vaisseau Chopart, qui se trouvait dans le même train avec la deuxième escouade d'ouvriers et ses hommes, d'arriver le plus vite possible avec le personnel, les vivres, les petites armes et les munitions, et je sortis avec M. du Buit et ses ouvriers pour rentrer ce que nous avions déjà de matériel à l'Orangerie.

Comme je l'ai dit, les portes étaient fermées depuis la veille. En dehors, parmi ces magnifiques avenues toutes bordées de jardins, de maisons de campagne entourées de hautes palissades et d'un fouillis inextricable de plantes grimpantes dans lesquelles les fortifications de Strasbourg

se noyaient depuis longtemps, régnait le plus grand silence, et l'on arrivait ainsi jusqu'au Rhin que les Prussiens n'avaient pas franchi la veille, ainsi que le bruit en avait couru. Le seul changement qui se fût opéré sur la rive badoise, c'est que la surveillance y était certainement plus active; mais, je le répète, les terrains qui séparaient le fleuve de Strasbourg étaient si couverts que l'ennemi eût pu opérer son passage avant qu'on s'en fût aperçu. — A la porte, où je rencontrai une longue file de voitures chargées d'effets de déménagement qu'on laissait pénétrer dans la ville d'heure en heure, j'eus quelque peine à me faire ouvrir, quoique je fusse muni d'un laissez-passer régulier, et je rentrai avec la conviction qu'à partir de ce moment tout était possible.

L'aspect des rues était des plus animés. Les débris de l'armée rentraient toujours; c'étaient des isolés de tous les régiments, les uns cheminant accablés et taciturnes, les autres propageant les mauvaises nouvelles en les exagérant. La population excitée, fiévreuse se pressait autour d'eux, et voyait des espions partout. Le soir, les choses prirent une tournure plus mauvaise encore; les mots de trahison circulaient, les grosses épaulettes étaient évidemment mal vues, et le sentiment de l'abandon complet dans lequel la ville se trouvait, peut-être les craintes qu'elle ne fût saccagée durant un effort impuissant pour la défendre, tout cela jetait dans l'air comme des éclairs de terreur, de haine et de découragement.

Vers neuf heures, comme je me promenais en quête de nouvelles sur le Broglie où j'espérais retrouver l'amiral, un jeune Strasbourgeois vint à moi et me dit : « Il se passe quelque chose d'extraordinaire; quelqu'un vient de me charger de vous engager, ainsi que l'amiral, à ne point passer cette nuit à la mairie, parce que vous y seriez enlevés. »

Enlevés !!... la pensée d'un complot intérieur, si invraisemblable qu'il fût, n'était admissible qu'à la condition qu'il

fût combiné avec une entrée des troupes allemandes; il devait donc y avoir un moyen de pénétrer en ville en masses, et, après avoir vu comment les portes étaient gardées durant le jour, il fut évident pour moi que ce moyen ne pouvait être que la voie du chemin de fer.

J'informai aussitôt le colonel des pontonniers Fiévée, qui se trouvait là, de ce qui m'était dit, et nous nous rendîmes promptement sur les lieux, afin d'être en mesure d'aviser le général Uhrich si les circonstances le comportaient. La porte de Saverne et la porte de Pierre étaient en effet garnies de troupes; mais, en pénétrant dans les terrains de la gare placés entre elles, on se trouvait tout d'un coup sur un grand espace à peine éclairé, où débouchaient encore à chaque instant des colonnes de militaires rentrant par les voies restées parfaitement libres.

Ce que nos soldats faisaient, leurs vainqueurs ne devaient-ils pas le tenter?

Nous rentrâmes aussitôt, et l'amiral vint avec nous chez le général Uhrich qui se rendit à la gare. Il était évident qu'il fallait couper la voie au plus vite.

Le colonel Fiévée partit aussitôt pour aller chercher des barils de poudre, et, après bien des incidents, ce ne fut qu'à trois heures du matin que le pont fut détruit.

Dans la journée, on se rendit compte de ce que la défaite de Frœschwiller avait jeté de militaires isolés dans les murs; on sut quels étaient les détachements réguliers qui s'y trouvaient, et, lorsque l'avant-garde de la division de cavalerie badoise se présenta à la porte de Pierre pour sommer la place de se rendre, on n'était déjà plus à la merci d'un coup de main.

II

L'exposé qui précède montre que l'accomplissement de la mission spéciale confiée à l'amiral Exelmans se trouvait

forcément différé. M. le sous-commissaire Fournier qui venait d'arriver, avait d'ailleurs rencontré à Saverne l'armée de Mac-Mahon battant en retraite; un retour offensif qui, seul, aurait rendu leur utilité aux canonnières, ne pouvait avoir lieu immédiatement et alors que l'investissement n'était pas encore complet; il me sembla donc opportun d'en profiter pour faire sortir nos ouvriers civils et les mettre ainsi à l'abri des redoutables éventualités militaires qui se préparaient.

L'amiral accepta mes propositions à ce sujet. Cependant la nuit du 8 au 9 se passa tranquillement, la voie de Schelestadt restait libre, et il était si dur de penser que tout d'un coup nous nous trouvions réduits à un rôle de résistance passive sur notre propre territoire, que, revenant sur sa première détermination, il donna l'ordre à M. le lieutenant de vaisseau Chopart de retourner chercher sa canonnière, et me dit de contremander le départ des ouvriers.

Quand j'arrivai à la gare, ceux-ci étaient placés dans un train immense où s'entassaient à la hâte des masses affolées. Je transmis l'ordre, et, tristement, mais sans le moindre murmure, tous ces braves gens, la plupart pères de famille, qu'aucun engagement militaire ne liait à l'État, rentrèrent silencieusement dans cette ville, où les attendaient de si émouvantes péripéties, et où deux d'entre eux ont trouvé la mort.

Ce fut le dernier train qui sortit de Strasbourg.

Durant le siège, nos ouvriers ont rendu des services sérieux; ils se sont constamment portés d'eux-mêmes aux secours des incendies, et cette conduite mérite d'autant mieux d'être vantée, que, ne se rendant pas compte qu'ils n'étaient après tout que de simples citoyens, on n'a pas suffisamment apprécié leur dévouement.

J'ajouterai que leur moral a été constamment soutenu par l'exemple de M. du Buit et des deux maîtres entrete-

nus Monestel et Gustiniany, bien dignes assurément de la récompense qui leur a été accordée à cette occasion.

Dans la nuit du 8, notre petit détachement de 43 hommes fut conduit au bastion 11, dans lequel une brèche fut plus tard pratiquée, et ils y armèrent les pièces avec l'adjonction de servants empruntés à la garde mobile. Nous nous y rendîmes par une de ces nuits noires et pluvieuses qui eût donné la tentation de faire un coup de main aux moins hardis, et nous les trouvâmes tout organisés, l'œil au guet, sondant l'horizon sur lequel on voyait mille lumières se mouvoir dans les villages environnants. Ils nous montrèrent d'un air piteux qu'il n'y avait que 3 coups par pièce; mais, durant ces premiers temps, on passait sans cesse d'un excès de confiance à un excès de crainte, sentiment dont on ne saurait trop s'étonner d'ailleurs, si l'on veut considérer les événements qui s'étaient accomplis dans l'espace de quelques heures.

La défense commençant à s'organiser, l'amiral renouvela par écrit sa demande d'y être employé avec le personnel placé sous ses ordres, et je remis cette lettre à M. le général Uhrich. Il me dit que l'amiral était dans une position trop élevée pour qu'il pût servir en sous-ordre, mais qu'il ne manquerait pas de s'éclairer de ses conseils dans les circonstances graves, et il me laissa entrevoir que le grade que nous avions, l'amiral et moi, l'embarrassait pour la répartition des rôles à distribuer aux militaires qui se trouvaient dans la place.

Je lui répondis que, militaires nous-mêmes, envoyés à Strasbourg pour combattre avec l'armée, nous ne pouvions avoir qu'une pensée : celle de partager toutes ses chances, et qu'il me semblait que le nom que portait l'amiral était de ceux qui devaient lui assurer un accueil sympathique dans les rangs de l'armée.

Le lendemain, l'amiral se rendit au conseil de défense, et occupa ainsi cette place où il n'a cessé, jusqu'au der-

nier jour, d'apporter à la résistance un élément dont personne n'a pu méconnaître la valeur. Il y a aussi fourni presque chaque jour des renseignements intéressants, puisque du Contades nous suivions aisément les progrès de l'attaque.

A cette première séance, les rôles furent répartis : M. le général Moréno reçut le commandement de la citadelle ; le colonel Petitpied celui du front Sud ; le colonel Blot, du 87e, eut la portion sur laquelle devaient évidemment se diriger les efforts du siège régulier, c'est-à-dire le front Ouest. L'amiral fut chargé de le défense des fronts Nord, reliant la citadelle à la zone du colonel Blot.

III

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de Strasbourg, on verra que cette place réprésente un triangle isocèle, orienté Est et Ouest suivant sa plus grande longueur, l'angle aigu appuyé au Rhin et formé par la citadelle ; triangle coupé dans sa petite largeur par le passage de l'Ill qui laisse une profonde trouée couverte imparfaitement par l'ouvrage de la porte des Pêcheurs, ouvert à la gorge le long du canal, et par la lunette 63.

La citadelle, sans une tête de pont à Kehl, était fatalement condamnée à se voir écraser de l'autre rive du Rhin, et l'occupation de la redoute que le général Ducrot avait ébauchée au confluent du petit Rhin et du canal de l'Ill, devenait presque impossible dans ces conditions. Toute l'étendue de la Robertsau se trouvait donc ainsi livrée aux incursions des rôdeurs, et le grand canal de l'Ill, rejoignant celui de la Marne au Wacken, formait, dès le premier jour, une ligne sur laquelle pouvaient s'établir solidement et bien aisément les Allemands, puisqu'ils occupaient, à l'autre extrémité, la position capitale de Schiltigheim.

En face, reliant, comme je l'ai dit, la citadelle au bastion 12, se développait le front Nord, protégeant la sortie de l'Ill et de l'Aar ainsi que plusieurs barrages de la plus haute importance, puisque Strasbourg devait son moyen de défense principal aux inondations, et que, d'ailleurs, il était urgent de ne pas laisser les canaux de la ville se sécher à l'époque des grandes chaleurs.

Il y avait donc là, rattachés au corps de place, une série d'ouvrages bastionnés et entourés d'eau. Mais cette défense n'avait pas paru suffisante, et l'on avait commencé en dehors une nouvelle ligne, évidemment construite pour parer aux dangers de l'occupation de Schiltigheim, dont, il faut le dire, il eût été plus naturel de faire la citadelle de Strasbourg.

Cette seconde ligne n'avait été prolongée elle-même que jusqu'à la lunette 56 qui se trouvait ainsi l'ouvrage le plus avancé, et d'où l'on pouvait le mieux inquiéter la ligne d'attaque probable, déterminée par l'exhaussement de terrain s'étendant de Schiltigheim à la porte de Pierre. A partir de cet ouvrage, on trouvait encore, il est vrai, une banquette longeant le canal, conduisant l'eau des fossés à l'Aar, juste à la pointe du Contades ; mais la sécurité était venue, on avait négligé d'exécuter les règlements militaires, et partout l'on était couvert d'épais ombrages, partout l'on était entouré de maisons de campagne, de haies, de jardins, de palissades ; de sorte que l'on pouvait arriver sur les glacis et jusqu'à la gorge de la porte des Pêcheurs, complètement à couvert.

Les troupes placées sous les ordres de l'amiral furent les suivantes :

1 bataillon de garde mobile de Wissembourg, composé de 800 hommes sous les ordres du chef de bataillon Starch ;

7 à 800 hommes du 74e et du 78e, arrivés presque sans officiers ni sous-officiers, lesquels furent commandés, durant

les derniers temps du siège, par M. le chef de bataillon Gaveau ;

5 à 600 pontonniers et des artilleurs de la mobile; les troupes d'artillerie étaient commandées par M. le chef d'escadron Cournet de Boblaye, sous la direction de M. le général Barral, qui parvint à entrer en ville malgré l'investissement ;

Enfin 43 marins amenés par M. Chopart, lequel, ainsi que je l'ai dit, avait reçu l'ordre de quitter Strasbourg où il ne put rentrer. A ces 43 matelots furent adjoints 74 hommes, la plupart conscrits de 1869 que l'amiral avait demandé qu'on mît à sa disposition, puis des isolés par voie de changement de corps ou d'engagements volontaires, formant un ensemble de 117 hommes ou sous-officiers.

L'état-major se composait de M. le contre-amiral Exelmans ; de son chef d'état-major, le capitaine de vaisseau Bergasse du Petit-Thouars ; de M. le lieutenant de vaisseau Bauer, destiné au début à être officier d'ordonnance ; de M. le sous-commissaire Fournier ; de M. le sous-ingénieur du Buit ; de M. Humann, qui, enseigne de vaisseau démissionnaire, officier de la mobile, avait demandé à nous être adjoint; enfin, de M. le médecin de 3e classe Grosse, en congé à Strasbourg.

Le détachement de la marine était donc de 123 personnes en tout, dont 43 seulement étaient des marins proprement dits, ayant servi déjà et appartenant aux diverses catégories.

Ce fut une véritable chance pour nous que M. le sous-commissaire Fournier ait pu nous rejoindre, car la question des vivres, des approvisionnements, de la comptabilité fut assurée par lui, du premier jour au dernier, malgré de grandes difficultés, de la façon la plus intelligente ; et il faut bien reconnaître que, si de tous les engins de guerre l'homme est le plus précieux, il est en même temps le plus fragile, de telle sorte que tout ce qui concourt à lui

assurer la plénitude de sa valeur physique dans de semblables circonstances est d'une importance capitale. J'ajouterai que, quoique les journées de cet officier fussent fort remplies, bon nombre de ses nuits ont été passées à porter secours aux incendies, ce qui n'était pas le service le moins dangereux.

Dans le courant du siège, il fut encore adjoint à ces forces un bataillon de marche de 800 hommes commandés par M. le chef de bataillon de Montmigny, ainsi que deux compagnies de francs-tireurs sous les ordres de MM. Liés Bodard et Geisen, ce qui porta l'effectif des troupes placées sous les ordres directs de l'amiral à 3.000 hommes environ.

IV

Le plus grand danger à conjurer sur les fronts Nord était donc celui d'une surprise sur la porte des Pêcheurs, puisque, dès le lendemain de la bataille de Frœschwiller, les Allemands, appuyés sur une ligne solide, pouvaient préparer à loisir une attaque, arriver à l'improviste, couverts par d'épais fourrés le long des berges de l'Aar et de l'Ill, presque jusque dans la place, sans qu'on les vît; que là, s'ils ne réussissaient pas à entrer, il pouvaient détruire les principaux barrages; enfin, qu'en établissant des batteries enfilant le cours de l'Ill, ils auraient coupé en deux la ville, séparant d'un coup la partie Ouest, vers laquelle devait évidemment se diriger l'attaque principale, de la partie Est, où, avec la citadelle et les approvisionnements militaires, se trouvaient aussi la manutention et les magasins de vivres.

Pour y arriver, il n'y avait pas d'autre moyen que de reporter la défense aussi loin que possible, tout en menaçant la ligne d'attaque de l'ennemi, c'est-à-dire d'occuper au plus vite le Contades, et de chercher à s'y maintenir, en se couvrant des feux de la place.

Mais la solution de ce problème, fort simple en apparence, se compliquait d'abord du petit nombre d'hommes placés sous les ordres directs de l'amiral; de leur solidité presque douteuse, puisqu'en dehors des pontonniers qui avaient un rôle tout défini à l'avance, les autres n'étaient, à l'exception de nos 43 matelots, que des recrues ou des isolés sur lesquels on ne pouvait compter au premier moment; enfin, et surtout, de l'immensité du travail à faire pour percer quelques éclaircies dans ces couches épaisses de végétation et d'obstacles de tous genres.

Pour atteindre ces résultats, les marins furent employés comme sentinelles avancées, et, après avoir veillé les premières nuits entre la porte des Pêcheurs et celle des Juifs, ils furent portés, avec une centaine de soldats du 74ᵉ et du 78ᵉ, à la lunette 56. On s'y trouvait entièrement entouré, dominé, par les arbres et la végétation ; des coups de feu arrivaient des jardins placés en arrière, sans qu'on pût y répondre de peur de tuer ceux qui garnissaient les remparts ; mais rien n'impressionnait nos marins, et le seul embarras qu'on éprouvait était de les empêcher d'aller faire la chasse à l'homme à travers les fourrés. Chacun d'eux avait une si grande valeur dans ces circonstances, ils étaient si peu nombreux, qu'il fallait les conserver pour les événements qui se préparaient, et, dès les premiers jours, leur entrain, leur confiance réchauffèrent ceux qui avaient subi l'impression du combat de Frœschwiller et toutes ces recrues qui ne savaient encore comment tenir un fusil.

La lunette 56 resta, dès lors, armée par les marins. Ce fut le pivot sur lequel s'appuya la défense de ce Contades, dont la position nous a permis de conjurer les divers dangers que j'ai indiqués, tout en reliant le front Ouest, où le brave colonel Blot, supportant les efforts du siège régulier, s'illustra à la tête de son héroïque régiment et des troupes placées sous ses ordres, à la citadelle, où, après la blessure du général Moréno, le lieutenant-colonel

Rollet subit avec un courage stoïque l'écrasement de tous ses abris.

Pour s'y établir, on se mit aussitôt à raser l'entourage du triangle formé par la promenade du Contades, pendant qu'on reliait cette position au corps de place par un épaulement suivant les bords de l'Aar et traversant le Spitel-garden. Chaque jour, de nombreuses corvées étaient adjointes à nos matelots, lesquels fournissaient un élément précieux comme force musculaire et comme intelligence; et, en mettant en avant quelques tirailleurs, qui, presque immédiatement, engageaient une fusillade avec les avant-postes prussiens, derrière eux on abattait les arbres, on brûlait les maisons. Ce fut un spectacle navrant: beaucoup de ces maisons, de ces jardins appartenaient à des personnes aisées; mais il y en avait qui étaient le seul patrimoine de gens laborieux, et tout d'un coup, au moment où les fruits étaient mûrs, le houblon prêt à être cueilli, ils voyaient s'avancer des Français, des compatriotes, pour tout ravager, tout détruire, tout incendier, et, du bien-être, du confort, ils passaient ainsi en quelques heures à la misère noire! — Si l'on eût trouvé une résistance en eux, on l'aurait presque préféré; mais non, tous ces gens-là n'avaient pas une parole amère à la bouche, et ils remerciaient encore, quand nos hommes, qui répugnaient à faire cette besogne, les aidaient à sauver quelques bribes de leur mobilier. Le mépris du règlement nous a coûté cher!

En voyant plus tard les forteresses de l'Allemagne avec leurs glacis, leurs servitudes militaires parfaitement dégagés, sans que personne songeât à s'en plaindre, il n'est pas un de nous qui n'ait maudit cet esprit d'égoïsme, de faiblesse qui, en France, porte ceux qui doivent se soumettre à une loi d'utilité publique à l'éluder à leur profit, et qui fait si souvent reculer les dépositaires de l'autorité devant l'accomplissement d'un devoir qui met leur popularité en jeu!

V

Le temps se passait donc en préparatifs, pendant que chaque journée nous faisait sentir davantage l'étreinte des Allemands. Chose pénible à dire, tandis que leur armée regorgeait d'anciens ouvriers, d'anciens garçons brasseurs ayant passé leur vie à Strasbourg et dans les environs, qui, par conséquent, étaient là chez eux, dès le 9 nous nous trouvions aussi complètement privés de nouvelles que si nous eussions été en pleine mer. Chacun de nos mouvements était connu à l'avance, et, durant tout le siège, on est autorisé à croire que le général Werder reçut des informations régulières sur ce qui se passait en ville.

Pendant le travail de chaque jour, les éclaireurs échangeaient des coups de fusils avec les Prussiens, et l'on fit quelques sorties. L'une coûta la vie au colonel Fiévée, perte éminemment regrettable, et toutes montrèrent à quel point les renforts que la défaite de Frœschviller avait jetés dans nos murs étaient restés impressionnables. Il fallait en prendre son parti et agir en conséquence, c'est-à-dire avec la plus grande prudence, pour ne pas s'exposer à voir une colonne allemande pénétrer dans la ville avec nos soldats débandés, et réserver ce qu'il y avait de solide pour se garder. Il ne put donc être question d'armer certaines positions qui, dans les sièges précédents, avaient joué un rôle important, et le Contades fut le seul point extérieur que nous occupâmes.

Le 13, les Allemands commencèrent à tirer de Kehl au milieu de la ville, de sorte que les premières victimes du siège se trouvèrent être des femmes et des enfants, et, lorsque de la citadelle on répondit à cet acte inqualifiable en incendiant Kehl, le général Werder se plaignit de ce procédé, tandis que la presse d'Outre-Rhin se remplissait

de gémissements au sujet de la barbarie de ces Français qui brûlaient sans raison une ville ouverte !

Le 15, à minuit, ces messieurs tirèrent encore une salve en pleine ville, ce qui augmenta le nombre des victimes en répandant la terreur dans la population, et le général Werder fit savoir qu'il n'entendait laisser sortir ni femmes, ni enfants.

Le grand-duc de Bade, qui avait un goût tout particulier pour Strasbourg, joignit alors ses doléances à celles des journalistes, et ce fut un concert pour protester, au nom de l'humanité, contre ce général qui allait faire couler tant de sang, plutôt que d'ouvrir les portes à ces bons frères allemands !

Le 18, on sut qu'il se passerait le soir quelque chose de sérieux. Je m'étais rendu, comme de coutume, au Contades où nous étions fort en l'air; la nuit se faisait sombre et nous attendions l'œil ouvert sur ces immenses masses de verdure qui nous entouraient, pensant plutôt à quelque attaque de vive force qu'à un bombardement, quand tout d'un coup l'horizon s'illumina, une grêle de projectiles passa par-dessus nos têtes et alla s'abattre sur la ville. Il en pleuvait de tous les côtés, et la distance des batteries était telle qu'on ne voyait que la lueur du coup ; il fallut prendre une montre à secondes pour se rendre compte qu'elles étaient à environ 3.000 mètres.

Au silence qui régnait, succéda alors une immense rumeur venant de la ville plongée encore dans l'obscurité ; puis des lueurs parurent ; puis des flammes s'élevèrent de tous côtés ; puis, reflétant ces teintes fantastiques, la flèche de la cathédrale commença à flamboyer, et, au-dessus du fracas de l'artillerie, du crépitement de l'incendie, des voix qui appelaient; on entendit la note aiguë des cris d'enfants dominant tout le reste.

Ce fut un spectacle horrible.

Nous étions là ne pouvant rien, car nous sentions que

tirer au jugé, à la lueur des coups, à une distance incertaine, c'était brûler des munitions inutilement. D'un autre côté, il fallait être prêt à tout, puisque ce pouvait n'être qu'une feinte destinée à attirer l'attention sur la ville, tandis que les Allemands auraient tenté quelque part un coup de main sérieux. Mais, quand, de tous les côtés, les incendies furent allumés, le tir s'abaissant nous couvrit en un instant d'une grêle de projectiles, comme pour nous montrer qu'on pensait aussi à nous. Je dois le dire, ce fut un soulagement!

Telle a été la première nuit du bombardement et bien d'autres lui ont ressemblé jusqu'au jour où, comprenant que l'intimidation ne pouvait suffire, le général Werder se décida à commencer les travaux du siège.

Le vénérable évêque, Mgr Raess, l'un des seuls survivants du terrible siège de Mayence, voulut essayer de le fléchir. Il ne put même le voir; et, tandis qu'autour de lui, à l'abri du pavillon parlementaire, on construisait une batterie qui, le soir même, tira sur la cathédrale, il lui fut répondu que le général ne laisserait certainement pas sortir les femmes et les enfants, puisque c'était un élément de découragement et de faiblesse pour nous; que ce qu'on avait vu jusque-là n'était rien, et qu'il engageait le général Uhrich à faire constater par qui il voudrait qu'il disposait de 63.000 hommes avec 300 pièces de canon! « Eh bien! Monsieur, attaquez-vous aux remparts, livrez l'assaut, s'écria le vénérable prélat indigné, c'est tout ce qu'on vous demande! » — « Oh! nous pourrions certainement prendre la ville de vive force, répondit le chef d'état-major, car nous savons que vous n'avez pas de garnison, mais Son Excellence veut épargner le sang de ses soldats. »

Après cela on devait s'attendre à tout, mais les résolutions se montrèrent à la hauteur des circonstances. Le général ennemi avait compté sur la frayeur des femmes de

Strasbourg pour lui ouvrir un passage ; les femmes de Strasbourg ont répondu par le plus admirable exemple de résolution et de patriotisme qu'ait enregistré l'histoire. Durant tout ce siège, sans jamais que la pluie de fer et de feu qui tombait de toutes parts dans les rues les arrêtât, on les a vues, intrépides et tremblantes, se pressant dans les églises où elles priaient le Dieu Tout-Puissant de les sauver par un miracle, dans les hôpitaux où elles se multipliaient auprès des malades et des blessés, et, lorsque revenant du Contades, je rentrais en ville le matin, maintes fois j'en ai rencontré, la figure pâle et défaite, les traits amaigris, frissonnant de tous leurs membres à chaque détonation, qui me disaient :

« N'est-ce pas, Monsieur, on ne se rendra pas [1] ? »

VI

Dès leur arrivée, nos hommes avaient été répartis en bordées égales en nombre, commandées par MM. Bauër et Humann, et l'instruction des recrues avait aussitôt commencé avec un entrain tel, qu'en peu de temps ils étaient devenus des militaires. C'est dans de semblables circonstances que l'on peut apprécier tout ce que la marine doit aux spécialités et à son administration [2]. Tandis que, dès le premier

[1] Par un contraste singulier, les progrès que la science moderne a réalisés nous conduiraient-ils à ce point qu'il entrerait à l'avenir dans les droits de la guerre d'écraser à distance toute une population civile, pour contraindre la garnison d'une place forte à se rendre ?... Au degré où nous a fait descendre l'oubli des principes les plus élémentaires de ce christianisme qui a enfanté notre grande civilisation européenne, je n'ose pressentir la réponse ; et, en attendant le jugement impartial de l'histoire, je ne souhaite, pour ma part, au souverain qui, ceint déjà des lauriers de la victoire, a laissé ses lieutenants inaugurer cette ère nouvelle, d'autre châtiment que d'entendre à son dernier jour, à sa dernière heure, les cris des petits enfants de Strasbourg expirant dans les flammes ! (Note du Commandant du Petit Thouars.)

[2] Le service dans la marine repose sur deux principes :

Le premier, celui d'une responsabilité absolue atteignant tous ceux

jour, tous ces jeunes gens se trouvaient encadrés, entraînés, instruits par leurs chefs de pièce et les fusiliers; tandis qu'une heure après leur arrivée, on avait déjà des groupes de dix hommes prêts à tout faire, avec une autorité responsable pour chaque groupe, le chef de pièce, l'amiral et moi, déchargés de toute préoccupation au sujet de l'instruction, de l'alimentation, de la comptabilité de ces hommes, nous pouvions nous occuper à loisir des questions militaires.

Après avoir été conservés avec les pontonniers, les matelots furent logés à la gare où se trouvaient déjà nos hommes du 74e et du 78e ; mais ils ne profitèrent pas longtemps de cet abri, car, la première nuit du bombardement, ce bâtiment fut atteint comme les autres. Ils purent heureusement remiser leur matériel sous l'une des voûtes de la porte d'entrée et ils y trouvèrent eux-mêmes un abri, abri fort précaire, puisque plusieurs d'entre eux y ont été

qui ont à exercer une autorité quelconque; principe qui trouve son expression dans cet article laconique du règlement « Le commandant quitte son bord le dernier ».

Le second est celui de la division du travail sous une direction unique et seule responsable.

Aux divers degrés de la hiérarchie cette division du travail existe : au sommet, les chefs des diverses administrations, commissariat, constructions navales, artillerie de la marine, service de santé; à bord, les chefs de quart, surveillant l'artillerie, la manœuvre, la compagnie de débarquement, la navigation, la machine; plus bas, nos spécialités, c'est-à-dire des matelots particulièrement façonnés au service de canonnage, de l'infanterie, de la mâture, de la timonerie.

Mais partout, un seul but à atteindre, sous un seul chef responsable!

Et ce chef est responsable, parce qu'il tient en main toutes les rênes, qu'il dispose de tous les moyens; et son autorité est souveraine, parce que sur lui retombe une responsabilité à laquelle rien ne peut le soustraire.

Que la responsabilité cesse, et le lien du faisceau se brise !

Que l'autorité ne soit plus une, absolue, et la responsabilité devient impossible, parce qu'elle serait injuste !...

Qu'on ne cherche donc pas ailleurs le secret de la solidité qu'ont montré les divers détachements de la marine durant la guerre, *et fasse Dieu que l'on considère que la moindre atteinte portée à ces principes, compromettrait la vitalité d'un corps resté plein de sève jusqu'ici !* (Note du Commandant.)

atteints d'éclats de projectiles dans le courant du siège. Quant à nos pauvres soldats, obligés également de vider la place, ils menèrent aussi à partir de ce moment l'existence la plus misérable, car, sans un endroit où ils pussent se reposer ou faire cuire leurs aliments en sécurité, ils vécurent dès lors par petits groupes dans des espèces de trous ou de tanières qu'ils creusaient dans la partie des remparts comparativement abritée, aux environs de la porte des Juifs.

Ces premières journées de bombardement écoulées sans que le général Werder obtînt le résultat sur lequel il comptait, la position de Schiltigheim fut occupée plus fortement par les Allemands, et, dans nos sorties de chaque jour, nous nous sentîmes serrés de plus près.

Le 30, au petit jour, comme du Contades nous examinions les environs, nous vîmes qu'un mouvement de terrain considérable avait été fait autour de Schiltigheim et je rentrai aussitôt en ville où le conseil était déjà assemblé, annoncer à l'amiral que la première parallèle était achevée.

Les travaux de l'ennemi furent, à partir de ce moment, poussés avec la plus grande vigueur, et tous les ouvrages qui, dans notre zone de défense, pouvaient les gêner, furent écrasés par une artillerie supérieure en nombre et en calibre, qui faisait une consommation de munitions vraiment extraordinaire, pendant que nous étions obligés d'épargner les nôtres. De plus, alors que nos pièces enfouies dans leurs embrasures qu'un rien engorgeait et qui guidaient le pointage de nos adversaires, n'avaient qu'un champ de tir des plus restreints, les pièces prussiennes, établies sur des affûts bas, la bouche affleurant le parapet, pouvaient aisément tirer tout autour d'elles, et offraient encore cet avantage que, se chargeant par la culasse, leurs servants ne paraissaient jamais à découvert. C'était un duel dont l'issue ne pouvait être douteuse, car, chaque

jour, nos affûts étaient brisés, nos pièces renversées, et nous avions un grand nombre d'hommes mis hors de combat.

La lunette 56, dominée de toutes parts, prise en écharpe par deux batteries de position, armée seulement de pièces de 12 et de 4, fut dès lors complètement bouleversée chaque matin, et bientôt il devint presque impossible de communiquer avec elle. Mais rien ne pouvait ébranler nos marins soutenus par l'exemple de MM. Humann et Bauër : Dès que, dans la nuit du 23, leur caserne avait été détruite, ces braves gens s'étaient entièrement consacrés chacun à sa bordée, ne la quittant ni de jour ni de nuit, mangeant à la même gamelle que leurs hommes, et il s'était ainsi établi dans chaque groupe une solidarité que rien ne pouvait rompre.

Durant ces journées de feu, les nouveaux, moins lestes que leurs camarades à se jeter de côté au cri du veilleur, payèrent un plus large tribut. Mais la bonne volonté était la même, et le seul embarras qu'ils donnassent tous était de les empêcher d'attirer l'attention sur eux, ce qui ne servait qu'à les faire écraser inutilement, les Allemands n'ayant que trop compris le rôle du Contades appuyé sur la lunette 56, et cet ouvrage étant d'ailleurs construit si légèrement qu'il ne pouvait résister au genre d'artillerie auquel nous avions affaire.

En arrière, le grand ouvrage de la Finkmatt ainsi que le corps de place, armés par les pontonniers et les artilleurs de la mobile, commencèrent, à partir de ce moment, à souffrir sérieusement, et bientôt le service des approvisionnements devint des plus difficiles.

Le 1er septembre, dans l'après-midi, l'amiral me fit appeler et me dit qu'on allait préparer une grande sortie pour le lendemain ; son principal objectif serait de détruire certaines batteries qui venaient d'être ouvertes contre le front Ouest. Le colonel Blot avait demandé qu'on lui don-

nât un petit groupe de matelots spécialement destinés à enclouer les pièces ou à briser les culasses mobiles, et, du côté du Contades, nous devions faire une vigoureuse diversion pour partager l'attention de l'ennemi.

Il était environ 4 heures du soir, l'opération devait avoir lieu le lendemain au petit jour; c'était malheureusement risquer ainsi que les Allemands en fussent informés, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Cinq hommes déterminés, commandés par le second-maître canonnier Remiot, furent mis à la disposition du colonel Blot, et l'amiral me laissa libre de faire ce que je jugerais de plus convenable pour remplir le rôle qui nous revenait dans ce programme.

Afin de mettre toutes les chances de mon côté, je ne prévins qu'à minuit, et moi-même, les officiers dont je voulais employer les détachements, et j'arrivai à une heure au Contades où M. le capitaine Perry, du 87e, se trouvait de garde avec le capitaine d'artillerie Lacombe.

Là, j'arrêtai les dispositions suivantes :

M. Perry se porterait au pont coupé de l'avenue Schiltigheim où, tous les jours précédents, nous avions tiraillé contre les Allemands embusqués dans les jardins le long de l'avenue; sortant par la droite de la pointe du Contades, je rentrerais par l'île de Jars, en longeant l'Aar jusqu'au pont de Wacken, et, de là, je remonterais aussi haut qu'il le faudrait pour attirer l'attention de l'ennemi: enfin je ferais garder la pointe du Spitel-garden, pour éviter une surprise par la droite.

Ces différents mouvements furent exécutés simultanément au petit jour sous les yeux de l'amiral. Seulement, tandis que la veille encore les environs du Contades étaient dégagés, nous trouvâmes partout de forts détachements d'Allemands nous attendant, et M. le capitaine Perry, tombant dans une véritable embuscade, ne se tira d'affaire que par la vigueur avec laquelle il enleva son monde. Sur

la droite, le détachement que je conduisais se comporta également à merveille, et, quand, au bout de trois quarts d'heure, la fusillade ayant cessé du côté du front Ouest, je fis rentrer tout ce monde, les hommes se replièrent tranquillement et à regret : nous sentîmes, à partir de ce moment que nous pouvions compter sur eux.

Le colonel Blot, trouvant aussi les Allemands sur leurs gardes, n'avait pu réussir. On était bien arrivé jusqu'à une batterie; mais on avait dû se retirer immédiatement sous peine d'être cerné, et deux de nos marins avaient été blessés mortellement. Dans leur élan, ils avaient précédé les soldats du 87e, et ceux-ci, arrivant après eux dans la batterie, avaient percé l'un d'eux de coups de baïonnette, le prenant dans l'obscurité pour un Allemand, à cause de la couleur de son vêtement et de la forme de son béret.

Ce jour-là, comme bien d'autres fois dans la campagne, des détachements allemands se voyant entourés levèrent la crosse en l'air, en criant en bon français : « Ne tirez pas ! » Et lorsque, trop confiants, on s'avança pour les désarmer, ils envoyèrent une décharge à bout portant.

Nous qui avions déjà passé par le bombardement, nous n'en fûmes point surpris, et les blessés ou les prisonniers qui tombèrent dans nos mains n'en furent pas traités avec moins d'égards.

Parmi ces derniers, nous prîmes aux Contades un officier qui nous sembla plein d'arrogance. Il racontait que l'armée de Bazaine, battue dans une série de combats gigantesques, était renfermée dans Metz; que l'armée de Mac-Mahon était détruite; enfin que l'empereur était prisonnier, et il ajoutait que nous étions insensés de chercher à résister alors que nous ne pouvions plus avoir aucun espoir d'être secourus. On prit quelques précautions pour l'isoler, sans attacher d'ailleurs la moindre importance à tous ces bruits.

Les jours suivants, on entendit beaucoup de chants, de hurrah ! dans les camps ennemis, et les francs-tireurs, en rentrant de leurs sorties rapportèrent chaque matin des articles de journaux trouvés cloués aux arbres de la Robertsau, dans lesquels tous les désastres de Sedan et les affaires du 4 septembre étaient racontés.

Jusque-là, toutes les volontés s'étaient confondues dans la même pensée : se défendre. Les bruits du renversement de l'Empire, de l'avènement de la République, jetèrent dès lors une certaine préoccupation, une certaine effervescence dans la population civile, et, lorsque la nouvelle se répandit qu'une délégation suisse avait obtenu d'entrer en ville pour en faire sortir les femmes et les enfants, il y eut déjà bien des gens qui désirèrent pouvoir jouer un rôle nouveau avec un nouvel ordre de choses politiques, sans se rendre compte, peut-être, qu'on ne délie pas un faisceau sans l'affaiblir, et que, dans les circonstances où nous nous trouvions, s'affaiblir, c'était commettre un crime de lèse-nation !

VII

L'entrée des Suisses a marqué dans l'histoire du siège de Strasbourg.

Le premier sentiment que chacun éprouva fut celui de l'espérance, et l'impression qu'ils laissèrent en partant celle d'un marasme profond.

C'est que, pour subir les épreuves d'un siège sans faiblir, il faut se renfermer en soi-même ; s'absorber dans une pensée unique, celle de la résistance ; ne rien discuter, ne rien voir des souffrances, des misères de ceux qui vous entourent ; vivre dans le passé, en songeant au prix de quels sanglants sacrifices nos pères ont fait la grandeur du pays ; vivre dans l'avenir, en songeant quelles malédictions

suivront ceux qui, appelés à l'honneur de défendre les frontières, auront hésité à les couvrir de leur corps!

Or, qu'apportaient les Suisses? — Des nouvelles?

Mais ces nouvelles, si impatiemment attendues, c'était la certitude de nos désastres, la certitude de notre abandon, la certitude de notre destruction complète si nous tenions jusqu'aux dernières limites !

La faculté de sortir pour les femmes et les enfants?

Mais, tout d'abord, le général Werder se réservait le droit de désigner les personnes qu'il consentirait à laisser sortir, tandis que les délégués, en priant avec instance le conseil municipal de ne leur présenter au début que des gens ayant des moyens d'existence, creusaient ainsi d'un coup un fossé entre les riches et les pauvres. Puis, quelle épreuve pour ces femmes qui, jusque-là, avaient courageusement subi leur sort! — Voilà cette porte qui s'entr'ouvrait. Fallait-il abandonner ceux qu'elles avaient assistés? Fallait-il aller rejoindre ceux qui n'avaient point été renfermés et dont elles n'avaient plus reçu de nouvelles? Fallait-il sauver leurs enfants en abandonnant leurs frères, leurs pères, leurs maris?

Et ces hommes qui avaient gardé auprès d'eux, sans arrière-pensée, tant d'êtres chéris, voilà donc qu'il leur fallait aussi lutter contre eux-mêmes pour les forcer à s'éloigner!

On a dit que M. de Werder n'avait laissé entrer les Suisses qu'avec les plus grandes difficultés. Pour moi, je crois qu'il savait mieux son métier; qu'après les menaces et le bombardement, il a voulu essayer d'une nouvelle épreuve, celle du découragement, et l'expérience montra qu'il n'y avait rien perdu.

En effet, quand au bout de huit jours, il fit refermer définitivement les portes en proclamant que ce qu'on avait vu jusque là n'était rien, une révolution complète s'était opérée dans l'administration, par la démission du maire M. Humann et par celle du baron Pron, préfet de l'Em-

pire, lequel avait montré l'attitude la plus vigoureuse ; la grande majorité de la nouvelle commission municipale, élue sous l'influence des événements dont on venait de recevoir la certitude, voulait échapper à une destruction complète par la capitulation; enfin, si, grâce à ces pourparlers répétés chaque jour, on avait vu sortir près de 2.000 personnes, il restait dans Strasbourg celles qui, après s'être leurré d'un vain espoir, se voyaient comme renfermées de nouveau par le calcul de l'ennemi. Des milliers de braves gens sentirent dès lors que, parce qu'ils avaient tout perdu, ils étaient encore condamnés à subir, le voulant ou non, les dernières extrémités ! Il faut ajouter aussi que, durant ces transactions soi-disant humanitaires, les officiers du génie allemand s'étaient vraisemblablement éclairés sur la nature des approches de la place, tandis que chacun de nous avait acquis la certitude qu'il n'y avait plus de secours à attendre du dehors : considérations qui, toutefois, ne doivent pas empêcher de rendre hommage au sentiment qui a fait battre les cœurs en Suisse, en apprenant les désastres de la ville de Strasbourg.

VIII

L'attaque marchait vigoureusement pendant ce temps-là, se dirigeant vers les fronts Ouest, tandis que la citadelle était écrasée sans relâche par le tir des batteries de Kehl. Chaque nuit, les Allemands allumaient encore des incendies, et ils continuaient à déblayer par un tir continuel les quartiers en arrière des bastions 11 et 12 : ils comptaient évidemment y faire brèche, de manière à ce qu'on ne pût préparer aucun abri pour des troupes chargées de repousser un assaut. Mais l'œuvre principale était devenue l'écrasement des feux de la place qui pouvaient les gêner, et, d'un côté la lunette 44, dans l'attaque du gé-

néral Blot, du nôtre la lunette 56, avec le front de la Finkmatt, étaient chaque jour bouleversés.

Nos matelots[1] supportaient tout avec un entrain admirable, et, à mesure que les vides se faisaient parmi eux, les autres se multipliaient de telle sorte qu'on les sentait grandir à mesure que les circonstances devenaient plus critiques.

Autour de ce petit noyau, s'étaient groupés de braves jeunes gens de Strasbourg formant deux compagnies de volontaires, l'une, sous le commandement de M. Liès Bodard qui prit pour théâtre habituel le Contades, l'autre, sous le commandement de M. Geisen qui, chaque jour, tombant à l'improviste dans la Robertsau, refoulait vigoureusement les avant-gardes prussiennes jusqu'au delà de la ligne du canal de la Marne au Rhin.

En même temps, nos hommes du 74e, du 78e et ceux du bataillon Monmigny avaient pris de l'aplomb : quand je parcourais nos lignes durant la nuit, je sentais tout ce monde animé de confiance et de résolution.

L'attitude de l'amiral Exelmans avait été si simplement résolue dès le premier moment, qu'il n'avait pas tardé à produire de l'impression sur cette population qui le voyait passer à toute heure du jour ou de la nuit pour se rendre compte par lui-même des événements, et faire face au danger.

[1] C'est un devoir pour moi de redire ici que ces marins dont je rappelle les services, n'étaient qu'une poignée ; par conséquent, que s'ils ont cherché à lutter de dévouement avec leurs camarades de l'armée, à ceux-ci est échu le rôle principal dans la défense de Strasbourg ! Quelque jour, ceux qui ont eu l'honneur d'appartenir au magnifique régiment des pontonniers, de compter parmi ces quelques hommes du génie dont le zèle semblait plus que doubler le nombre, qui ont mené au feu les héroïques petits soldats du 87e ainsi que nos vaillants mobiles de l'Alsace, qui se sont engagés dans les francs-tireurs, ceux-là diront, je l'espère, ce qu'ils ont fait. — Mais en attendant que ces voix autorisées s'élèvent, c'est une satisfaction pour moi d'appeler l'attention sur ces valeureux serviteurs, et de payer en même temps un tribut de respect à la mémoire des Fiévée, des d'Huart, des Ducrot, des Cavalier-Joly, et de tant d'autres braves, dont les cœurs ne battent plus !... (Note du Commandant.)

Bien que les séances du conseil de défense fussent secrètes, il transpirait aussi quelque chose de la part que chacun y prenait, et l'on savait que, si l'amiral avait offert son concours pour la défense, c'était en toute sincérité et qu'il restait fidèle à son programme.

Aussi, lorsqu'après l'arrivée des Suisses on sentit comme un affaissement, parmi ces gens qui ne raisonnaient peut-être pas, mais qui, eux, n'avaient qu'une pensée, ne pas se rendre, (et je dois dire qu'il s'en trouvait beaucoup), y eût-il un mouvement : à la fois, de différents côtés, il nous revint qu'on voulait le mettre à la tête de la défense.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il mit immédiatement le général Uhrich en garde contre l'éventualité d'une sédition, pendant qu'il s'entourait lui-même de quelques marins résolus, pour faire au besoin respecter sa personne.

Durant le mois de septembre, à plusieurs reprises, la question de la reddition fut posée; une fois, entre autres, le général jugea convenable d'introduire dans le conseil de défense une délégation de la commission municipale pour représenter les souffrances de la population. Dans ces diverses circonstances, l'amiral se porta garant de l'attitude des troupes placées sous ses ordres et représenta vivement l'intérêt qu'il y avait, au point de vue du salut du pays, à retenir le plus longtemps possible l'armée du général Werder avec sa formidable artillerie : il est donc de ceux qui peuvent dire qu'ils ont tout fait pour garder l'Alsace à la France!

Je dois rendre ici hommage également à deux membres du conseil municipal qui, seuls, s'élevèrent contre la démarche qu'allaient faire leurs collègues auprès du général en chef pour chercher à en obtenir la capitulation : ce sont M. Mallarmé, père d'un jeune officier de marine, et M. Lipp. Tous les deux avaient leur famille dans Strasbourg, et, quand le second protesta ainsi, sa maison se trouvait si rapprochée de celle qu'entamait alors le canon

des Prussiens suivant leur œuvre de destruction systématique, qu'en supposant que le tir ne cessât pas aussitôt, elle était vouée à une ruine certaine, ce qui ne manqua pas d'arriver. Ce fut à cette époque aussi que M. Valentin nommé préfet par la République, mû par un ardent patriotisme, arriva à se jeter dans la place, en courant les plus grands dangers. Mais hélas!... il ne dépendait plus des personnes de changer l'ensemble d'une situation qui s'aggravait sans cesse.

Les derniers jours furent rudes!

Nos hommes continuellement chassés de leurs abris provisoires par les obus qui fouillaient toutes les directions ne savaient plus où se réfugier pour trouver du repos et faire cuire les aliments; les communications étaient des plus difficiles, puisque les portes étaient successivement détruites, les ponts défoncés, de sorte que le service des approvisionnements devenait presque impossible; enfin, les ouvrages étaient écrasés sous une pluie de projectiles, et la lunette 56 n'était plus qu'un amas de débris, où il fallait creuser de plus en plus pour se couvrir.

Bien des tentatives furent faites de nuit pour nous enlever au Contades; mais, grâce à Dieu, nous ne fûmes jamais surpris, et les Allemands se retirèrent chaque fois sans avoir pu nous entamer, tandis que nous ne cessions de les inquiéter, durant leurs travaux d'approche, par notre mousqueterie et par le tir de mortiers légers et de batteries volantes qui se déplaçaient continuellement.

Dès les premiers jours du feu, nos fusées percutantes avaient été brûlées, et, en outre de l'infériorité du calibre et du nombre des pièces, nous avions encore à nous servir de projectiles qui, la plupart du temps, n'éclataient pas et que nous avions ordre d'épargner. Pour compenser toutes ces causes d'insuccès, surtout le manque de munitions, j'avais, après en avoir obtenu l'autorisation de M. le général Barral qui dirigeait tout le service de l'artillerie, organisé une

concentration des feux du front Nord ayant vue sur certaines batteries allemandes, afin de chercher à les écraser isolément par moments, et de les maîtriser en leur faisant sentir une direction bien définie. Mais leur supériorité était déjà telle, et la difficulté de communication entre nos ouvrages si grande, que nous ne produisîmes qu'une impression passagère, et nos pièces étant continuellement démontées nous en arrivâmes à ne pouvoir plus répondre que par des feux courbes à leur artillerie.

Les travaux d'attaque avançaient avec une rapidité désespérante, car nous n'avions que quelques rares officiers du génie, avec une dizaine de soldats au plus, de telle sorte que, bien qu'ils se multipliassent, on n'avait même pas pu songer à utiliser les galeries de mine préparées à l'avance ; elles tombèrent aux mains des Allemands au moment le plus critique.

Le brave 87ᵉ avait dû évacuer successivement les lunettes 52, 53, 54, 55, et il nous avait fallu construire un bout de retranchement pour fermer la lunette 56 qui se trouvait presque tournée, ainsi que le Contades.

Chacun était harassé. Je passais toutes les nuits à veiller, allant constamment d'un point à un autre du Contades pour juger de l'importance des fusillades qui s'engageaient, et de l'opportunité qu'il pouvait y avoir à faire avancer les petites réserves dont je disposais, tandis que l'amiral restait aux avancées de la porte des Pêcheurs, prêt à me secourir et à protéger au besoin une retraite qui aurait pu conduire les Allemands dans Strasbourg en même temps que nous. S'il était important de couvrir les barrages jusqu'à la dernière limite, il ne l'était pas moins, en effet, d'abandonner à temps ce terrain dangereux afin d'éviter les désastreuses conséquences qu'eût entraîné une déroute, et j'avais préparé un plan, communiqué aux différents officiers qui concouraient à la défense, pour que tous fussent bien pénétrés du rôle qui leur reviendrait ; j'avais aussi

obtenu des pièces légères qui devaient être manœuvrées par les marins comme batterie de campagne, dans le cas d'une retraite.

Mais l'œuvre de destruction des batteries de brèche marchait si régulièrement qu'il n'y avait plus à se faire d'illusions!

Le 27, le feu de l'artillerie allemande redoubla encore. Ayant été rudement contusionné dans la matinée[1], j'avais été obligé de rester à la mairie, où logeait l'amiral Exelmans, pour prendre un peu de repos.

La canonnade était furieuse, et, à chaque instant, les murailles étaient ébranlées par des projectiles, tandis que les éclats tombaient avec un bruit sinistre sur le pavé de la cour.

Vers 3 heures, l'amiral fut appelé au quartier général : nous nous regardâmes sans échanger une parole, car le même trait nous avait traversé le cœur.

Peu d'instants après, il rentra.

Strasbourg et l'Alsace étaient perdus pour la France!

M. le général Uhrich avait exposé au conseil la nécessité de capituler immédiatement pour éviter à la population civile, déjà si éprouvée, les chances peu douteuses d'un assaut, et l'amiral Exelmans s'était retiré en disant « qu'ayant offert son concours pour la défense, il n'avait plus rien à faire alors que le général jugeait qu'elle était arrivée à son terme! »

J'envoyai l'ordre de cesser le feu sur les fronts Nord, et peu à peu, il se fit un grand silence comme celui qui suit la mort d'un être qui vous est cher. C'est que c'était bien la mort qui s'abattait sur cette noble cité, arrachée sanglante et toute palpitante encore de patriotisme, des bras mutilés de la France!!... Ah! les spoliateurs de territoire, qu'ils

[1] Avec une modestie extrême, le commandant du Petit-Thouars ne fait que mentionner, en passant, cette blessure au bras dont il ne se remit qu'au bout de deux mois.

soient maudits de Dieu, car il n'y a pas de crime comparable à celui qui consiste à ravir à tout un peuple sa nationalité!!!

Le soir, j'allai au Contades y donner quelques ordres et je poussai jusqu'à la lunette 56 pour préparer nos marins à ce qui allait se passer. Quand les Prussiens, en voyant le drapeau blanc sur la cathédrale, avaient poussé des hurrah! ils s'étaient précipités sur les banquettes en croyant à une attaque; le bruit avait ensuite couru qu'il y avait un grand armistice pour toute la France. Mais, la vérité..... non, ils ne la soupçonnaient pas! Comme leurs camarades étaient tombés sur ce sol défoncé par les boulets, ils étaient prêts à tomber, et ils attendaient leur sort tranquillement... La reddition de Strasbourg quand ils vivaient encore! Oh, non!.. cette idée-là, ils ne l'avaient pas. Après être resté assis un instant au milieu d'eux, je sortis suffoqué sans avoir le courage de rien dire!

Je passai la nuit à mettre les papiers en ordre, à régulariser nos pièces administratives, et je décidai MM. du Bruit et Fournier à rentrer en France en signant un revers, l'un pour ramener les ouvriers civils à Toulon, l'autre pour tâcher de sauver notre comptabilité.

Vers les deux heures du matin, le digne colonel Ducasse qui avait rempli les fonctions de commandant de place durant le siège en nous donnant l'exemple de toutes les vertus militaires, rentra du quartier général allemand où il avait été envoyé en parlementaire, et vint me raconter que lorsque le chef d'état-major du général Werder était entré dans la tente, il avait dit : « Reste-t-il encore des marins? Quels braves gens!! »

Le lendemain, 28 septembre, il faisait un temps splendide. Quand l'heure fut venue où M. le général Uhrich devait sortir, l'amiral, après l'avoir loyalement assisté durant le siège, voulut encore se placer à ses côtés pendant cette dernière épreuve, et je l'accompagnai, pensant ne m'en

séparer que sur les glacis, pour rejoindre notre petit détachement quand il défilerait.

Mais le désordre était si grand que nos hommes se trouvaient dispersés, et je restai quelque temps en ville pour les grouper sous la conduite de MM. Humann et Bauër.

Puis, nous prîmes ensemble le chemin de l'exil!...

IX

Ces notes ne sont, je le répète, ni un journal proprement dit, ni une relation du siège de Strasbourg.

Elles sont incomplètes, puisque je n'ai présenté là qu'un simple épisode, et qu'il ne m'appartient pas de dire ce que nos braves camarades de l'armée et de la mobile ont fait à côté de nous, à la citadelle et sur les fronts Ouest, vers lesquels s'est dirigé l'effort du siège régulier.

Mais pour moi, au-dessus de ces ruines, de ces débris, le souvenir de l'héroïsme des femmes de Strasbourg plane et se confond déjà avec une pensée vivifiante : celle qu'avec de semblables gardiennes du foyer domestique, les Strasbourgeois ne deviendront jamais allemands, et, aujourd'hui comme durant le siège, mettant ma confiance dans le Dieu Tout-Puissant, *j'espère quand même!*

BERGASSE DU PETIT-THOUARS.
Capitaine de vaisseau.

Paris, 28 septembre 1871.
(Anniversaire de la capitulation de Strasbourg).

CHAPITRE II

JOURNAL DE CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE

(SEPTEMBRE 1870 A MARS 1871)

Les pages qui suivent sont en grande partie extraites d'un calepin dont le commandant Bergasse du Petit-Thouars ne se sépara jamais pendant le siège de Strasbourg et la captivité de Rastadt. Comme les lettres d'aspirant, comme le Journal du *Dupleix*, elles n'étaient pas destinées à être publiées.

28 septembre 1870.

11 heures : dans le plus grand désordre, les troupes sortent de Strasbourg et déposent les armes.

Continué en passant derrière les rotondes, etc.

A 7 heures et demie, campé dans un champ de carottes [1].

Toute la route est bordée de gens ivres-morts.

L'attitude des Prussiens est calme. Les troupes semblent très disciplinées et ne sont nullement fatiguées ; nous estimons qu'il s'en trouve 40.000 autour de la ville : plus loin, il y en a jusqu'à la Wangenau. Le soir, bivac, large distribution de pain, de viande, de paille. Population indifférente. On fait payer dix sous un verre d'eau à nos hommes.

[1] Le commandant du Petit-Thouars tint à partager avec ses hommes les fatigues de la route.

En sortant de Strasbourg, une voiture dépassa le détachement de marins. Le commandant du Petit-Thouars fut invité à monter par les officiers qui s'y trouvaient ; il remercia et continua à pied. Il avait cependant été blessé quelques jours avant par un éclat d'obus.

Il se plaisait à rappeler l'attitude des matelots pendant ce court dialogue : « Montera pas, que j'te dis », grognait une vieille barbe à son voisin ; « tu ne l'connais donc pas ? »

29 septembre 1870.

Départ à 6 heures; on se trompe d'abord de route.

L'escorte est très agressive — je suis insulté par un soldat[1]; — nous marchons continuellement; même indifférence dans la population.

A 6 heures, nous arrivons aux portes de Schlestadt;

A 9 heures, après avoir installé nos hommes, nous allons dîner en ville; l'attitude est des plus convenables. Humann, Bauër, le capitaine Moreau et moi nous sommes installés sur des matelas par terre.

La tenue des troupes allemandes est des plus correctes; celle de nos soldats meilleure.

Nos marins sont admirables d'entrain et de dévouement. Le danger, c'est leur désir de dire des sottises aux Prussiens.

30 septembre 1870.

Dans la matinée, j'ai vu le général de Waag, gouverneur de Rastadt, dont j'ai sollicité le maintien des hommes dans cette ville, en lui disant ce qu'ils sont. Dans l'après-midi, le gouverneur a réuni tous les officiers, et, d'après la demande que je lui en avais faite le matin, de les laisser encore libres de se prononcer sur le « revers » (sous prétexte que la plupart d'entre eux n'ont pas su les les conditions de la capitulation), la question a été posée

[1] Le commandant B. du Petit-Thouars avait été blessé, ainsi qu'on l'a vu, par un éclat d'obus au bras, un des derniers jours du siège; il le portait encore en écharpe pendant le trajet de Strasbourg à Rastadt; vers 11 heures, sentant ses forces le trahir, il s'appuya quelques instants à un arbre de la route : un soldat prussien qui escortait le convoi arrivant par derrière, eût la brutalité de lui donner un coup de plat de sabre pour lui faire reprendre la marche....

En un clin d'œil les marins tirèrent leurs couteaux de poche et entourèrent le Prussien; le commandant malgré sa douleur et son indignation put les arrêter à temps et éviter les terribles conséquences de cette vengeance.

par lui. En apprenant que la plupart seraient séparés de leurs hommes, les deux tiers se sont décidés à rentrer.

Dans ces conditions, j'ai signé moi-même [1] :

1° Pour revenir prendre place dans la lutte contre le socialisme en France ;

2° Pour pouvoir donner au besoin des renseignements sur les événements de Strasbourg.

Il est certain qu'il y a du pour et du contre.

Rester sans l'assurance de voir les hommes, est-ce pratique ? Le devoir qui domine tous les autres est pourtant celui-là ! Que faire ?

1er et 2 octobre 1870.

Ces journées ont été pleines de cruelles émotions.

Le 1er, j'ai fait mes adieux aux hommes ; puisqu'on ne me permettait pas de rester avec eux, ce que j'avais de mieux à faire, pensais-je, était d'aller m'occuper des miens.

Le 2, j'ai donc pris le chemin de fer avec le capitaine Moreau et Humann ; mais, à peine avions-nous commencé notre route, que nous nous sommes trouvé le cœur gros, et la pensée que nous rentrions, en laissant nos hommes sur la terre d'exil, nous a ramenés vers eux.

Le soir, après avoir dîné à Charr, nous revenions à Rastadt, où le plus heureux hasard nous faisait rencontrer un excellent homme, un Français, M. Boulard, professeur de commerce, qui a bien voulu nous recevoir et nous installer. Sa femme s'est levée ; il a fallu manger un morceau. C'était la France !

Le lendemain, hier, j'ai remis mon revers au général de Waag qui a semblé profondément remué ; nos compagnons nous ont reçus à bras ouverts, fêtés ; les hommes ont pleuré de joie, et je me suis installé chez les Boulard.

[1] Ce premier mouvement ne fut pas suivi, ainsi qu'on va le voir.

dans la petite chambre la plus respectable du monde.

J'ai le cœur gros ; mais j'ai la conscience tranquille. Il faut maintenant trouver une occupation sérieuse de son temps !

3 octobre 1870[1].

Je n'ai aucun courage à écrire ne sachant ni quand, ni comment mes lettres pourront parvenir, et encore, pour se conformer aux lois militaires, faut-il les remettre *ouvertes* au chef d'état-major général, commandant à Rastadt ! Je suis persuadé qu'il ne lira pas longtemps les miennes, voyant que la politique y est singulièrement étrangère ; c'est un peu comme si nous nous retrouvions sur une grande route ou une place publique, après avoir été longtemps séparés !

Voici deux mois pleins que nous nous sommes quittés. Que de ruines, que de chutes, que de misères de toutes sortes se sont accumulées sur notre malheureux pays ! pas un côté consolant, si ce n'est qu'à Strasbourg nous avons encore vu les hommes faire leur devoir quand ils étaient bien conduits, ce qui ne nous a pas empêchés d'être écrasés par l'inexorable logique des faits !

Pour en arriver *à moi*, je dois dire que j'ai supporté tout cela d'une manière *invraisemblable*, et comme si la Providence avait voulu marquer davantage la protection qu'elle m'a accordée.

Le dernier jour du feu, le 27, pour la première fois depuis le commencement du siège, j'ai été atteint au bras gauche d'un énorme éclat d'obus qui n'a fait que me contusionner. Si je l'avais reçu dans la tête ou à la poitrine, j'aurais été tué raide ; s'il m'avait cassé le bras à cette hauteur-là, on aurait été obligé de m'amputer. Ni jour ni nuit je ne me suis arrêté, dormant parfois à peine quatre

[1] Extrait d'une lettre.

heures par jour, voyant tout le monde harassé et supportant tout. Mais, là où j'ai le mieux senti tout le secours d'En-Haut, c'est lorsque je suis sorti avec mes hommes de Strasbourg : quoique blessé de la veille, j'ai pu marcher jusqu'à 9 heures du soir sans avoir mangé ; et, après avoir passé la nuit à la belle étoile, le lendemain j'ai recommencé à marcher à 6 heures du matin, pour ne m'arrêter qu'à 9 heures du soir ! Enfin, j'ai senti que j'étais dans le vrai, et j'ai eu des forces jusqu'au bout !

Je dois dire que, si depuis le commencement du siège, j'ai eu de pénibles moments à passer, j'ai trouvé dans toutes les troupes de la garnison et chez tous les officiers tant d'élan, de confiance et de considération, que j'ai reçu là la récompense de ce que j'ai pu faire de bon.

Ici, presque tout le monde est catholique ; je n'ai pu faire encore la connaissance d'aucun prêtre, mais je sais qu'ils parlent français. Quelle force, quelle résistance, quelle résignation j'ai puisées dans les sacrements ! Sans cela je ne serais jamais allé jusqu'au bout ; je l'ai senti mainte et mainte fois !

La population est extrêmement douce ; le pays si beau, si calme, si intact... Enfin, je n'ai qu'à me louer du général de Waag, homme comme il faut, qui m'a accordé de rester avec mes hommes, ce à quoi je tenais le plus au monde.

4 octobre 1870 [1].

Chacun a un peu cherché à s'installer aujourd'hui ; le temps est magnifique ; mais à mesure que la tranquillité renaît autour de nous, l'amertume de nos regrets augmente : quoi, Strasbourg est pris ! De tous les désastres que nous avions encore subis, c'est de beaucoup le plus grand : jusque-là, le territoire n'était pas encore entamé ; maintenant, c'est différent !

[1] Journal.

On continue dans ma petite maison à me combler de prévenances ; tout y est tranquille et respectable.

5 octobre 1870.

Ordre a été donné aux soldats et aux sous-officiers prussiens de saluer tous les officiers français. Ceux-ci doivent le salut aux officiers supérieurs prussiens. Les soldats ne s'exécutent pas plus que par le passé ; on échange des politesses entre officiers.

Nous assistons chaque jour à l'exercice ; il se fait avec une régularité admirable ; on insiste beaucoup sur les premiers principes ; ce sont les officiers qui commandent. Ils sont dans une tenue irréprochable dès le matin : gants blancs, bottes parfaitement cirées. Il n'y a pas de petit détachement, qui, durant l'exercice, ne soit inspecté par un officier supérieur.

Les officiers sont moins payés que chez nous ; malgré cela leur tenue est très supérieure et tous les capitaines sont montés. On me disait qu'ils sont surveillés de si près qu'aucun des jeunes gens n'oserait avoir une maîtresse ; encore moins l'afficher.

La nourriture des hommes continue à être très satisfaisante. Le 3, à 7 heures du matin : café. Midi : ragoût de viande, pommes de terre. 5 heures du soir, semoule. Le 4, 7 heures du matin, orge perlé. Midi, viande. Le soir, semoule, avec un demi-pain de munition. Il a été promis aux sous-officiers qu'on leur donnerait un peu de bière. Chaque jour les hommes peuvent se baigner à la rivière et y laver le linge. Tous les matins ils se lèvent à 6 heures ; ils doivent plier leurs couvertures et balayer la chambre. Durant la journée il leur est interdit de se coucher ; le soir, à 4 heures, on doit balayer de nouveau.

On évalue à 500 le nombre des maisons de Strasbourg qui ont été entièrement détruites. Dans un grand nombre

de villes d'Allemagne on a ouvert des souscriptions, pour venir en aide aux victimes du bombardement.

Trois soldats prussiens ont été fusillés pour avoir volé quelques bouteilles de vin dans un magasin.

5 octobre 1870.

Les journées se traînent péniblement, et ce n'est que difficilement que j'échappe au souvenir de la prise de Strasbourg. Quel désastre pour la France, et comme la France nous a abandonnés !... durant deux mois, pas une parole d'encouragement ne nous est parvenue ni de l'ancien, ni du nouveau gouvernement. Nous n'en étions pas moins perdus, c'est sûr, puisqu'on ne pouvait pas venir à nous ; mais enfin, cela nous aurait soutenus.

Et dans quelles conditions nous sommes-nous battus ! Alors *qu'en temps de paix*, la garnison régulière se compose de 3 régiments d'infanterie ; de 2 régiments d'artillerie ; de 2 bataillons de chasseurs à pied ; de 3 compagnies du génie ; nous avions 1 régiment d'infanterie ; un demi-régiment d'artillerie ; 25 hommes du génie, et 50 hommes à peine. Tout le reste n'étaient que des fuyards de Frœschviller qu'on ne pouvait pas reformer, puisqu'il était impossible de réunir les hommes à découvert, à cause de la pluie incessante des projectiles. Pour compléter le tout, le premier jour du feu, les fusées ou amorces de 30.000 projectiles creux ont été brûlées, et nous avons été réduits à ne pas répondre *un* coup pour *dix*. Les Prussiens ont tiré sur nous de 3 à 400.000 obus ou bombes, et nous avons répondu par 25.000 environ ! Enfin, tout l'effort de leur siège a naturellement porté sur un seul point qui a été défendu par le 87e de ligne, un bataillon de mobiles, nos marins et nos artilleurs ; de sorte que le 87e a perdu un quart de son effectif et nous, près de la moitié. Voilà à peu près l'ensemble de la situation.

Enfin, n'en parlons plus ! mais c'est avec un grand sou-

lèvement de cœur que je repasse tout cela dans ma mémoire ; le réveil est pénible !

Je n'ai pu encore m'organiser entièrement ; mais voici à peu près comment les choses se passent : je me lève à 6 heures, et, après avoir fait ma toilette (ce qui n'est pas long, puisque je n'ai encore comme bagages que ce que j'ai emporté sur mon dos de Strasbourg), je vais à l'église, et de là au fort où logent tous les officiers prisonniers, pour me montrer au colonel prussien spécialement chargé de nous garder. Je vais visiter les marins, causer un peu avec eux et avec les autres hommes gardés dans le même endroit, puis je me promène, et, à 10 heures, je déjeune avec 6 ou 7 officiers d'infanterie qui commandaient des troupes sous mes ordres à Strasbourg et qui ont voulu se grouper autour de moi ici ; on cause, et vers midi je regagne ma chambre où je m'occupe à lire de l'anglais, à écrire, jusque vers 5 heures et demie. Je vais me promener un peu, dîner au même endroit, et à 9 heures il faut être rentré chez soi. Je travaille jusqu'à 10 heures, et alors je me considère comme ayant fini ma journée !...

Comme je voudrais donc que l'amiral Fourichon[1] songeât à me faire échanger contre quelque officier prussien ! C'est ma seule chance de sortir d'ici avant la fin de la guerre, et vraiment je ne croirais pas le voler ! Il n'y a pas beaucoup d'officiers dans la marine qui aient entendu siffler autant de boulets que moi, et j'en suis à ma troisième blessure constatée. Je pourrais encore me battre !

6 octobre 1870.

Nous trouvons ici dans un banquier, M. Mayer, la plus grande obligeance; chaque jour il m'envoie le *Journal de Genève :* que de tristesses! que de scènes de désordre!

[1] Le commandant Bergasse du Petit-Thouars était, par alliance, neveu du ministre de la Défense nationale (voir p. 59).

Tandis qu'ici, au milieu des plus grands succès, nous voyons travailler assidûment à former les hommes, en France ce sont des hordes qui se transportent d'un point à l'autre; mais des soldats, on n'en forme nulle part. Ce sont toujours les mêmes vagues déclamations; et du reste, ici même, beaucoup de nos jeunes gens errent du matin au soir, sans la moindre occupation! Pas un mot raisonnable sur Strasbourg, si ce n'est dans les journaux étrangers, où il est dit que c'était en dégageant cette place qu'il fallait chercher le succès de la France.

Il m'est venu un témoignage de satisfaction d'un point où je ne l'attendais guère : la *Gazette de Carlsruhe* disait dans son numéro d'hier que le colonel Blot, du 87e régiment d'infanterie, et moi, nous avions été l'âme de la défense[1]; plusieurs officiers m'en ont cordialement félicité.

La place de Strasbourg, quand les hostilités ont commencé, n'était pas en état de défense. Durant la nuit du 7 au 8, c'est moi qui ai fait couper le chemin de fer par lequel arrivaient sans cesse des détachements armés qui auraient pu être suivis d'une division prussienne. Les arbres, les maisons allaient jusque sur les glacis; quand les marins ont occupé les ouvrages 62 et 63, ils ont reçu des coups de fusil à bout portant; et quand ils se sont avancés jusqu'au 56, personne n'osait s'aventurer dans le Contades, qui a été ensuite déblayé par nous.

Nous pouvions prolonger la résistance de trois ou de quatre jours; voici dix jours que la place est tombée, à quoi eût-il servi qu'elle se prolongeât?

Le général a rendu la ville pour obtenir de bonnes conditions à la population civile qui avait montré une résignation héroïque.

[1] « Le colonel Blot du 87e, blessé deux jours avant la reddition de la place et le capitaine de vaisseau du Petit-Thouars blessé également, sont regardés comme l'âme de la défense de Strasbourg » (6 octobre 1870).

7 octobre 1870.

J'ai trouvé un jeune prêtre parlant un peu français qui m'a promis de s'occuper de nos hommes, et d'aller de temps en temps causer avec eux dans les casernes; mais il faut pour cela l'autorisation du gouverneur. Je me suis donc rendu auprès du général de Waag qui m'a reçu très courtoisement comme toujours; il m'a promis de s'occuper de cette question.

Il m'a parlé ensuite de l'évacuation de Strasbourg : « il « ne saurait y avoir d'hésitation en pareil cas, a-t-il « conclu : un officier doit sortir de la ville le jour même « de la reddition, avec ses troupes ».

10 octobre 1870.

Dans une correspondance suisse, on reconnaît que le bombardement qui a *précédé* le commencement du siège a été une barbarie inutile; mais, ce sur quoi on n'insiste pas assez, c'est sur ce fait que, durant tout le siège, les Prussiens ont eu des pièces spécialement chargées de tirer dans l'intérieur de la ville, et que, jusqu'aux derniers jours, il y a eu tous les matins une salve sur la cathédrale où étaient soignés les blessés.

11 octobre 1870.

Hier, temps détestable durant la matinée, froid, venteux, pluvieux, tel que nous pouvons le désirer, en un mot; les montagnes de Bade étaient saupoudrées de neige.

J'ai dîné avec Humann chez le banquier, M. Mayer, dont la fille a épousé un officier allemand, M. de Villers, fait prisonnier à la première affaire et, depuis, promené de Moulins à Clermont, puis envoyé à l'île d'Oléron; elle a rejoint bravement son mari. C'est une famille très respec-

table, légitimiste; le vieux père m'a montré une tabatière en or qu'il dit avoir appartenu à Louis XVI au Temple, et avoir été donnée par Mme la Dauphine à son père.

Tout ce monde était dans la désolation à l'occasion du combat qui a eu lieu dans les Vosges, il y a quelques jours, et durant lequel un régiment de landwehr appartenant à Rastadt a perdu 410 hommes et 220 officiers. Plusieurs familles ici sont rudement frappées; mais l'attitude de la population, excessivement convenable, n'a pas varié un seul instant à notre égard.

Quant aux hommes, ils continuent à être parfaitement traités. Chaque matin, le médecin passe dans les salles et l'on a pris les numéros de ceux qui ont de mauvaises chaussures pour leur en donner.

Assurément nous paierons tout; mais cela montre un esprit d'ordre et une habitude de s'occuper des besoins *réels* des hommes, auxquels il faut rendre justice.

Les raisons pour lesquelles je suis resté à Rastadt sont les suivantes :

1° Si nous sommes battus aussi complètement dans cette guerre, cela vient, entre autres choses, de ce que bien des supérieurs n'ont pas rempli tous leurs devoirs; de ce qu'ils ne se sont pas assez occupés de la tâche qui leur était dévolue, de ce qu'ils n'ont pas travaillé; de ce que, ne se respectant pas assez eux-mêmes, ils n'ont su inspirer que peu de respect à leurs inférieurs...

Le moins qu'on puisse faire dans ce cas, c'est de partager le sort des troupes; d'ailleurs, pour être digne d'être à l'honneur, il faut être à la peine.

2° Parce que, moi parti, je sentais que le découragement et l'indiscipline allaient se mettre dans les rangs de notre petite troupe. En venant jusqu'ici, je les avais préservés de la démoralisation et gardés contre un élan qui leur eût amené en route quelque mauvaise affaire.

En les quittant, je les laissais retomber, et probablement en butte à la jalousie de ceux qui les ont tant vus complimenter.

3° Parce que le bruit s'est accrédité que les officiers qui signent les revers sont considérés comme démissionnaires.

4° Parce que la position d'un officier qui a engagé sa parole doit être insoutenable en France, dans un moment où tout le monde se lève pour repousser l'invasion. Avoir les bras liés et voir maltraiter les siens autour de soi!...

11 octobre 1870.

Pas de nouvelles encore aujourd'hui!

Il est impossible que les lettres ne soient pas interceptées quelque part!... Ah! être prisonnier après avoir fait de son mieux; être prisonnier quand on sent loin de soi tout ce qu'on aime le plus au monde! Que c'est dur; et je suis à peine ici depuis quinze jours!...

D'un autre côté, comment prendre l'engagement de ne plus servir contre la Prusse, quand le pays lutte jusqu'à la mort? Comment revenir en France sans pouvoir se joindre aux braves gens qui se battent? Comment laisser derrière soi, sur la terre étrangère, ceux qui vous ont servi et qui, jusqu'au dernier moment, étaient prêts à mourir plutôt que de vous abandonner?

Je sens que j'ai agi comme je le devais, que je suis là où je dois être, et, en même temps, je souffre cruellement de ce manque de nouvelles, car je me demande si mes lettres parviennent!...

Pourtant, je dois dire que je continue à être traité avec la plus grande considération, et, hier même, au moment où j'allais me présenter, comme je dois le faire chaque matin, chez le commandant de place, il m'a remis un journal officiel prussien.

Je l'en ai remercié en lui disant que je ne comprenais pas l'allemand : « Prenez-le toujours, a-t-il ajouté, il n'y a pas besoin d'en savoir beaucoup pour comprendre ce qu'on y dit de vous... [1] ».

Je ne songe qu'à me faire échanger, moi et les braves marins qui me restent! Je ne veux rentrer au pays que pour y continuer la guerre; je ne veux pas engager ma parole aux Prussiens!

12 octobre 1870.

Recevons l'épreuve de la main de Dieu, mais rendons-nous dignes d'être secourus d'En-Haut, par notre fermeté, notre constance, notre volonté indomptable de triompher, et, quelle que soit la fin de tout ceci, que l'histoire enregistre au moins que le régime auquel nous avons été soumis si longtemps n'a pas tout corrompu chez nous! Ce qui me fait horreur, c'est la persistance diabolique avec laquelle on a menti, menti sans cesse, menti à propos de tout : revenons-en carrément à la *vérité*. Cette vérité, acceptons-la, quoi qu'il en puisse résulter, et proclamons-la quelle qu'elle soit, surtout dans les revers; qu'après chaque affaire malheureuse, les hommes sachent comment et pourquoi ils ont été battus; qu'avant d'aller au feu on leur dise ce qu'ils vont trouver : pas de phrases, la vérité!

Chaque matin, quand, après la messe, je vais voir mes marins, que j'aperçois ces figures ouvertes, tous ces yeux pleins de confiance tournés vers moi, cela me réconforte et j'en suis remonté!

Je les trouve toujours alignés, astiqués des pieds à la tête, comme sur l'*Euphrate*, l'*Ajaccio* et le *Dupleix* et, quand je

[1] Extrait d'un journal badois dans lequel se trouve le passage suivant sur le capitaine de vaisseau du Petit-Thouars :
« Courageux comme un lion, modeste comme un simple matelot ».

leur fais rompre les rangs après les avoir regardés, ils m'entourent avec leurs bras croisés, leurs poitrines au vent, leur bonnet sur l'arrière de la tête, et cela veut dire : « Eh bien ! quand rentrons-nous pour nous battre encore ?.. » Il en reste à peine la moitié, presque tous ont été atteints, et pas une récompense ne leur a encore été accordée. Quels hommes !

Pour en revenir à l'échange qui est mon idée fixe, il faudrait qu'on dise à l'amiral Fourichon qu'il y a trente officiers prussiens à Clermont ; on parle de les envoyer à l'île d'Oléron ; il y a, d'autre part, ici avec nous, une partie des officiers du 87e, qui s'est si bien battu aussi à Strasbourg. Si on pouvait faire un pas en leur faveur... Mais pour moi et mes hommes d'abord ! nous sommes si peu !

13 octobre 1870.

Durant le siège, l'amiral Exelmans a toujours été pour la résistance, pour les sorties, pour tout ce qui pouvait faire sentir notre action au dehors ; plein d'activité, il marchait de jour, de nuit, dès qu'il supposait qu'il allait se passer quelque chose d'important, ou même pour s'assurer de la surveillance.

Lorsqu'à un moment le caprice populaire l'a désigné comme devant être le remplaçant du général Uhrich, il s'est préoccupé d'empêcher qu'on ne l'enlevât et a tenu loyalement son chef en garde contre les dangers que lui eussent fait courir une capitulation hâtive.

13 octobre 1870.

Ici, ma journée se partage entre la lecture et un peu de travail. Quel contraste avec cette vie si remplie de Strasbourg, où je n'avais pas le temps de faire exécuter tout ce que je voulais ; où des huit ou dix jours se passaient sans que je pusse me déshabiller et me reposer autrement qu'en passant, pour une heure ou deux !

On ne peut se figurer la considération que me marquent les officiers d'infanterie qui sont ici, et surtout les Prussiens. Ce matin encore, le gouverneur, qui a été par curiosité visiter Strasbourg, me disait qu'il ne comprenait pas que, là où nous étions, nous ayons pu tenir si longtemps! Je tremble que Paris se voie réduit à de semblables extrémités, je crains qu'il se reproduise là certaines fautes. Je sais comment les Allemands procèdent et je connais nos faibles.

Quelle belle place il y a, en ce moment, à la tête de cette armée qu'on forme dans le Sud, pour un général entreprenant et vigoureux! Quand je pense que je suis prisonnier! Cela me fait l'effet d'un cauchemar et je vis perpétuellement étourdi, me demandant si je me rends bien compte de ma position.

15 octobre 1870.

Dieu m'a merveilleusement soutenu, conduit et secouru durant tout ce siège, cela est certain; et l'enseignement le plus grand qui en ressorte, c'est que pas une fois je n'ai trouvé mon devoir de chrétien en désaccord avec celui de patriote. Au contraire, si j'ai pu remplir mes devoirs de militaire, *je le dis en âme et conscience*, c'est parce que j'ai rempli mes devoirs de chrétien, et que j'ai puisé force, résolution et résignation dans les sacrements.

Quand il n'y a plus d'espoir, où chercher la force et le soutien, si ce n'est au-dessus et en dehors de ce monde qui va s'évanouir? Quand on recule d'horreur devant le spectacle d'un mutilé se tordant dans les angoisses de l'agonie, où prendre la résolution de braver le même sort? Dans l'espoir des récompenses? Parlez-en donc à ceux qui assistent à leur mort, à leur destruction, et voyez une fois le regard de ceux que vous essayez de réconforter sans leur parler du Ciel?... quoique cloués, quoique collés par leurs plaies à leur couche infecte, ils trouveront encore le

moyen de détourner la tête, et leurs grands yeux hagards se refermeront quelques instants pour échapper à votre inconsciente moquerie!

16 octobre 1870.

Ce matin, un extrait du *Moniteur* du 11 courant, dû à l'obligeance de M. de Bussières, est arrivé, et j'y ai trouvé ma nomination au grade de commandeur de la Légion d'honneur avec une annotation spéciale. J'en rends grâce à Dieu de toute mon âme et j'en suis pleinement heureux : c'est en Dieu que j'ai trouvé tout secours durant ces épreuves redoutables; Dieu me donne un signe de distinction. L'attention est ainsi appelée sur moi, je dois redoubler de persévérance et d'énergie; je dois me montrer chrétien au grand jour!

20 octobre 1870.

Plus je vais, plus je souhaite ardemment que ma famille quitte la France en ce moment; tout y est en pleine décomposition et tout fait prévoir une lutte intérieure. A Tours, sous les yeux de ceux qui sont censés gouverneurs on crie : « A bas les prêtres », ce qui veut dire : à bas l'autorité, à bas la morale, à bas toute entrave! Les services de Garibaldi sont acceptés, et il va fouler notre sol français avec ceux qui l'accompagnent. Cette intervention fera prendre à la guerre un caractère tout nouveau et les Prussiens se laveront aisément les mains vis-à-vis des étrangers de leurs exécutions sommaires, alors qu'ils pourront dire que ceux qu'ils auront fusillés sont des bandits cosmopolites affiliés aux sociétés secrètes.

Ce soi-disant secours de Garibaldi éloigne donc les chances qu'il pouvait y avoir que l'Angleterre intervînt, à moins que, voyant le danger, elle ne devienne plus pressante!

Ici, nous continuons à jouir du plus grand calme; c'est

une ville de garnison, et nous n'avons pas encore vu *un* soldat ivre dans les rues; pas un de nous n'a été l'objet du moindre mauvais traitement.

Le gouverneur avait passé un marché pour la nourriture de nos hommes au même prix que pour celle de ses troupes. Ce matin, comme on trouvait que les fournisseurs ne remplissaient pas leurs obligations, on a décidé de faire faire la cuisine par les hommes eux-mêmes. Des vêtements chauds et du linge leur ont été distribués.

L'office divin est successivement célébré dans chacune des casemates, et dans chacune d'elles aussi il y a des ouvrages à leur disposition; enfin des heures de travail régulières ont été organisées. Que demander de plus et comment ne pas reconnaître qu'il y a là un grand peuple, inconnu encore dans les masses, chez nous; mais qui a droit à notre estime, et dont nous pourrions prendre exemple à bien des points de vue.

La façon même dont les Allemands instruisent leurs hommes est des plus remarquables, car, avant de commencer un exercice, ils assouplissent le corps par des mouvements de gymnastique, ils développent toutes leurs facultés avant de leur faire tirer un coup de fusil.

Mais quel exemple d'ordre et de tenue donnent les officiers, et quelle existence sobre et en même temps confortable ils mènent!

Depuis que nous sommes à Rastadt, vivant à la même table qu'eux, nous ne leur avons vu prendre ni un verre d'eau-de-vie, ni une tasse de café noir. Entre leurs repas, ils boivent un verre de vin ou de bière, avec un morceau de pain... rien de plus.

Chaque soir, leurs hommes sont libres jursqu'à 9 heures; à 9 heures moins un quart, tous sortent des brasseries sans bruit, sans tumulte et rentrent doucement aux casernes.

Quant aux femmes, on n'en voit pas une hors des mai-

sons, si ce n'est pour des achats, et les enfants sont magnifiques.

23 octobre 1870.

Le dimanche est un jour où, depuis le commencement des hostilités, j'ai toujours ressenti une plus grande tristesse. Est-ce parce qu'on se réserve plus de temps pour songer ; est-ce parce qu'on sent mieux, le travail étant suspendu, que l'on n'a pas été créé et mis au monde pour cette vie de désordre, de lutte, de ruine ?...

Oh ! que nous sommes misérables, que nous sommes profondément enfoncés dans l'abîme ! De quel côté peut nous venir le secours ? Qu'il est loin, mon Dieu ! Surtout parce que nous sommes portés à penser qu'il ne peut venir que de Dieu seul ! Enfin, s'il est bon, moral, de sentir l'humiliation, il ne faut pas se laisser aller au découragement. Il faut savoir se courber sous la main divine, se montrer prêt à accepter le châtiment, et se préparer à un avenir de lutte et de réorganisation ; il faut dominer toutes les puissances de son être !

28 octobre 1870.

Metz est tombé ; mais comment ? probablement par la misère, par la famine... Ils se sont battus tant qu'ils ont pu, et il y a eu un moment où tout leur a manqué ! Il est impossible de juger.

29 octobre 1870.

Le général de Waag est venu me voir hier ; dans le cours de la conversation, il m'a dit que ce qui se passait en France était inexplicable à eux-mêmes, Prussiens ; qu'il y avait là quelque chose d'incompréhensible.

La situation est des plus singulières dans notre pays, car voici que par suite de cette dernière capitulation [1], toute

[1] Metz.

une armée de 300.000 hommes et 10.000 officiers vont rester inactifs jusqu'à la fin de la guerre. Quand ils rentreront, quels sentiments auront-ils dans le cœur? et que penseront ceux qui, pendant ce temps-là, se seront battus *pro aris et focis?*

Non seulement l'armée n'était pas prête, mais elle perd encore son prestige aux yeux du pays : sur quoi pourra s'appuyer le parti de l'ordre?

4 novembre 1870.

J'ai eu l'occasion de voir le général de Waag à deux reprises ces jours-ci.

L'ambassade d'Angleterre fait demander quel est l'état précis des besoins des officiers et des hommes en captivité? — Pourquoi? — De qui vient l'initiative de cette démarche? du gouvernement britannique, du peuple anglais? ou lord Lyons est-il simplement l'intermédiaire d'un tiers? Les journaux allemands disent que le gouvernement français se propose de faire passer aux officiers la solde de captivité.

Le général s'est engagé à faire prendre des renseignements et à nous les communiquer.

Projet de réponse des officiers français prisonniers de guerre, à Rastadt, à la communication de l'ambassade d'Angleterre :

Les officiers prisonniers de guerre à Rastadt ont reçu l'invitation de faire connaître l'état de leurs besoins à l'ambassade de S. M. britannique à Berlin, *le peuple anglais se proposant de les assister pécuniairement dans leur détresse.*

Ceux qui, durant seize années de leur vie, ont combattu loyalement sur terre et sur mer pour « l'entente cor-

diale », qui ont largement mêlé leur sang au sang anglais dans les champs de la Crimée et de la Chine, ceux-là, depuis le début des calamités qui accablent leur pays, ont en vain cherché un mot de sympathie dans la presse anglaise ; ils n'y ont vu que l'exaltation des heureux du jour ; ils n'y ont même pas trouvé la vérité.

Cette assistance dans les circonstances actuelles ne serait donc qu'une aumône, et cette aumône, ils la repoussent.

Que l'Angleterre garde son or ! Les prisonniers de guerre français à Rastadt ne lui demandent qu'une chose : le respect dû au malheur !

12 novembre 1870.

Voici l'armistice de vingt-cinq jours refusé ; il devait en être ainsi, puisque l'opération principale du moment est le siège de Paris. Laisser ravitailler la capitale durant ving-cinq jours, c'est avancer d'autant vers le cœur de l'hiver; pour les Prussiens, c'est se mettre dans une situation plus désavantageuse puisqu'ils sont prêts, et que les difficultés de l'approvisionnement augmentent chaque jour. Accepter l'armistice, sans faculté de ravitaillement, était pour l'armée de Paris dépenser les vivres en pure perte, tandis que l'ennemi au contraire s'approvisionnait. Ces deux principes admis des deux côtés devaient conduire au résultat final : la continuation du siège et des hostilités.

Le prochain événement sera l'attaque de vive force !... Quel en sera le résultat ? Que la résistance soit héroïque, que quelques succès partiels favorisent nos armes dans le Sud et dans l'Ouest, et peut-être le sentiment patriotique qui semble encore sommeiller se réveillera-t-il ? Alors qui sait ce qui s'en suivra ?...

Rastadt, le 18 janvier 1871[1]

Monsieur le Général,

J'ai déjà eu l'honneur de parler à Votre Excellence de la difficulté qu'éprouvait l'aumônier des prisonniers français, à pénétrer dans les salles des malades atteints de typhus, et, d'après la réponse qu'elle avait bien voulu me faire, j'avais espéré qu'à l'avenir toute liberté serait laissée à ce prêtre dans l'exercice de son ministère.

Malheureusement, elle ne lui a pas été accordée. Pour qu'il puisse pénétrer dans ces salles, il faut qu'il y soit appelé par l'un des malades.

Permettez-moi de vous faire remarquer, monsieur le Général, que les hommes atteints de cette terrible maladie perdent promptement le sentiment de leur position, et que les salles où ils sont renfermés sont *seules*, à l'hôpital de la Paix, *sous la direction des diaconesses;* celles-ci, par la nature même de leur état, ne peuvent être portées à faire appel à temps à un prêtre catholique. Il en résulte que plusieurs succombent sans recevoir les derniers sacrements. Or, si dans notre pauvre France un grand nombre d'hommes vivent sans observer les pratiques de la religion, il est presque sans exemple qu'un soldat, à son lit de mort, ne reçoive pas avec joie l'assistance du prêtre.

Je crois donc de mon devoir, monsieur le Général, comme catholique et comme Français, d'insister de nouveau auprès de vous, au nom de nos malades et au nom de leurs familles, pour que l'aumônier catholique, *choisi par le gouvernement allemand*, puisse exercer librement son ministère dans les hôpitaux de Rastadt.

J'ajouterai qu'en m'engageant à lui faire part de mes observations, Votre Excellence m'a donné l'espoir que cette demande ne saurait être mal accueillie; je la prie donc d'agréer, etc.

[1] Lettre à M. le général de Waag, gouverneur de Rastadt.

Rastadt, le 20 janvier 1871 [1],

Monsieur le Colonel,

Dans un but de conciliation, je me plais à le reconnaître, vous m'avez engagé à venir, demain matin, donner connaissance aux officiers de la traduction du document que vous m'avez communiqué ce matin.

Après y avoir réfléchi, je crois devoir vous demander d'en faire *vous-même la lecture*.

En effet, ce n'est là, après tout, qu'un espèce de code pénal militaire que nous devons subir en vertu de notre situation de captifs; par conséquent, il ne me semble pas admissible que ce soit un *prisonnier* qui le notifie à *ses camarades*.

Je ne doute pas, monsieur le Colonel, que vous ne compreniez le sentiment qui me guide dans cette occasion, et je vous prie d'agréer la nouvelle assurance de mes sentiments distingués.

Rastadt, 7 février 1871.

J'ai vu ce soir le général de Waag au sujet des visites des aumôniers dans les hôpitaux.

En premier lieu, il m'a assuré que sa grande préoccupation était d'obtenir que, dans les salles, l'équilibre entre les droits du prêtre et du médecin fussent maintenus.

Non seulement il a donné des instructions formelles pour que l'on allât chercher l'aumônier quand un malade le demande, mais il a prié le médecin de faire prévenir le prêtre quand il croirait les malades assez compromis. Le général ajoutait qu'à cette occasion il s'était rappelé ce que je lui avais dit, qu'en France, si les hommes vivent mal ou indifférents, il est rare qu'ils ne recherchent pas le prêtre à leur lit de mort, et que la grande préoccupation des

[1] Lettre du commandant du Petit-Thouars au colonel commandant de place à Rastadt.

familles était de savoir s'ils avaient reçu les derniers sacrements.

Quant à la question de la propagande religieuse, il a paru heureux que je lui en aie parlé. Il m'a dit, qu'ayant été l'objet d'une démarche collective des pasteurs de la Suisse pour obtenir de venir prêcher dans les forts et dans les hôpitaux, il s'y était refusé, spécifiant qu'il ne voulait pas de propagande religieuse ici, et que c'était pour la même raison qu'il n'autorisait pas les prêtres de passage à entrer dans les forts.

En résumé, cette conversation me satisfait assez; je crois que son attention est aujourd'hui sérieusement appelée sur ces points importants.

Que Dieu nous protège et me fasse la grâce de ne reculer devant rien de ce qui peut être utile à ces pauvres âmes !

Rastadt, le février 1871 [1].

Monsieur le Général,

J'ai le regret d'avoir à vous présenter une réclamation.

Ce matin, au moment où après être sorti de l'hôpital de la guerre, j'avais déjà fait quelques pas, le factionnaire m'a interpellé à plusieurs reprises en me faisant signe de rentrer.

Je suis revenu vers lui, pensant qu'il y avait quelque méprise, et je lui ai montré la permission que je tiens de Votre Excellence.

Je suis alors reparti et de nouveau j'ai été interpellé par lui pendant qu'il répétait le même signe.

Pour éviter un scandale, je suis rentré; un commis de l'hôpital m'a accompagné à la porte et j'ai eu à passer de nouveau devant cet homme qui, cette fois, s'est contenté

[1] Lettre du commandant du Petit-Thouars à M. le général de Waag, gouverneur de Rastadt.

de rire, avec ses camarades du poste, de son inconvenance vis-à-vis d'un officier français.

Permettez-moi d'espérer, monsieur le Général, qu'il vous semblera possible de m'assurer contre le retour de semblables grossièretés alors que, porteur d'une autorisation officielle, je me conforme strictement aux recommandations qui m'ont été faites.

Agréez, etc., etc.

Rastadt, 10 février 1871.

Ce matin comme j'allais demander au général de Waag la permission de visiter régulièrement les hommes placés dans les baraques (ce qu'il a bien voulu m'accorder), j'ai trouvé au bureau des aides de camp prussiens, un tout jeune homme, M. le lieutenant Paris, occupé à lire des lettres.

Son bureau était couvert des correspondances que nous avons remises hier, et le hasard a fait que ma lettre à M. Craven était justement ouverte. A côté se trouvaient mes journaux italiens. J'ai vu tout cela sans sourciller ; mais, à un moment, comme pour entrer en conversation, il m'a demandé si je ne recevais plus le *Journal de Genève*...

« — Je ne m'y abonne pas, mais je me suis arrangé pour qu'on me le prête.

— « Mais pourquoi ne le recevez vous plus ?

— « Êtes-vous chargé de me faire cette question ou me la faites-vous de vous-même ?...

— « Mais enfin, comme je vois d'autres journaux qui arrivent, je voudrais savoir pourquoi vous ne le recevez plus ? Il n'y a que l'*Indépendant* qui n'arrive plus ici.

« Eh bien ! Monsieur, puisque vous désirez être renseigné, vous saurez que nous nous sommes en effet abonnés au *Journal de Genève*, sur l'assurance qui nous a été donnée que nous pouvions le recevoir, et, lorsqu'il nous est arrivé, les articles sur la France avaient été découpés : on ne se

laisse pas prendre deux fois à des plaisanteries de ce genre-là.

— « Alors, Monsieur, veuillez vous plaindre à M. le général ; je ne comprends pas ce qui s'est passé.

— « Je sais à qui j'ai à me plaindre, et, je vous le répète, si vous n'avez pas de communication à me faire à ce sujet, je vous prie d'en rester là. Si vous voulez savoir, d'ailleurs, une des raisons qui m'empêcheraient de m'abonner, c'est que je vois sur votre bureau mes journaux italiens, et que vous m'avez dit vous-même que vous les lisiez avant de me les faire passer ; or il me semble tout à fait inutile de payer des journaux ayant huit ou dix jours de date. »

Rastadt, 11 février 1871.

J'ai eu aujourd'hui une pénible émotion : la honte m'a monté au front, la rage m'a mordu au cœur, la pitié m'a remué jusqu'au fond des entrailles !...

Je suis allé visiter les baraques où 10.000 prisonniers doivent trouver place... Il n'y en a encore que 2.000 ; mais le reste ne peut tarder d'arriver, et les Allemands se préparent placidement à les recevoir et à les alimenter de façon qu'ils ne leur donnent pas la peste ; mais aussi, à les y mitrailler lestement, avec peu de monde, si la fantaisie leur prenait de se soulever ! Tous ces intérêts divers sont ménagés avec un soin égal.

En entrant dans un nouveau hangar, nous avons trouvé 200 corps étendus ; nous avons vu là 200 braves garçons, qui, suivant l'expression de Jeanne d'Arc « se sont usé les jambes jusqu'aux genoux » pour sauver leur pays, et qui, après avoir jeûné, s'être battus, avoir marché nuit et jour et n'avoir jamais trouvé de repos, ont fini par être pris et par être déportés, en attendant qu'ils rentrent pour travailler toute leur vie au paiement de la contribution de guerre !

Quelle calamité et quelle punition de Dieu !

Tous ces hommes étaient là, rompus, fourbus, montrant leurs moignons sanglants, bouffis, gonflés, et pas un reproche dans leurs yeux ! C'est comme une fatalité ! La vermine grouille, pullule, la gale les dévore...

Si, avec des hommes prêts à subir ces misères-là, nous n'avons pas vaincu, que faut-il attendre ?...

CHAPITRE III

Maladie du commandant à Rastadt. — Retour de captivité. Rapport au ministre.

Le moral abattu par les nouvelles de France, la santé ébranlée par les privations du siège et compromise par le zèle avec lequel il s'occupait des prisonniers, le commandant Bergasse du Petit-Thouars ne put résister au surcroît de fatigue que lui donna l'arrivé des détachements de Metz. — Après avoir passé vingt-quatre heures consécutives au milieu d'une tempête de neige à s'occuper des malheureux soldats exténués et mourant d'inanition, refusant de prendre un instant de repos avant que tout ne fût organisé pour leur séjour, il dut s'avouer vaincu par la maladie.

Une fluxion de poitrine se déclara tellement grave que le général de Waag envoya, de suite, un sauf-conduit à Mme du Petit-Thouars[1] pour que le prisonnier eut la consolation de la revoir avant de mourir.

La noblesse de caractère du Commandant, son énergie et sa piété avaient inspiré au gouverneur et aux habitants de Rastadt une profonde sympathie qui se manifesta de la façon la plus flatteuse lorsque son état empira.

Mme du Petit-Thouars en eut une preuve dès son arrivée : bien qu'attendue à la gare par le commandant Serraz (des pontonniers de Strasbourg), elle mit longtemps avant de parvenir jusqu'au malade, car, par une déférence extrême, afin de lui éviter tout bruit, les rues voi-

[1] Mme Bergasse du Petit-Thouars avait été rejoindre une première fois le commandant en Allemagne, à la fin d'octobre 1870. Elle s'était aussitôt mise à l'œuvre avec son mari, l'aidant dans l'organisation des secours aux prisonniers, fondant un ouvroir de dames et centralisant les secours envoyés par les divers comités de France et de l'étranger. Elle avait été rappelée à Tours en février 1871 par la mort de sa sœur Mme Henri de Ponchalon.

sines de sa demeure avaient été barrées ; elle dut quitter sa voiture et faire, à pied, un pénible trajet. Le plus grand silence régnait autour de la maison, les tambours de la garnison avaient reçu l'ordre de cesser de battre, et de toutes parts arrivaient au Commandant les marques d'attention les plus délicates, non seulement de ses compagnons d'armes mais de la population allemande...

Magnifique hommage rendu par le vainqueur au caractère du vaincu ; plus précieux que bien des sourires de la fortune !

. . . .

En dépit des sinistres prévisions des médecins, la solide constitution du Commandant eut raison du mal. La convalescence s'annonçait lorsque fut signé l'armistice.

D'après un des articles de la convention de Versailles, les officiers internés en Allemagne étaient libres aussitôt la ratification des préliminaires. Les soldats, moins heureux, ne devaient être rapatriés qu'après la signature définitive du traité.

Cette clause navrait le commandant du Petit-Thouars. Il sentait bien que rester plus longtemps à Rastadt, c'était presque sûrement ruiner sa santé, et pourtant il hésitait à abandonner ses compagnons d'infortune. Il céda enfin aux instances de tous et consentit à partir, après avoir obtenu du général de Waag l'autorisation d'emmener tous les soldats malades, qu'il réintégra dans leurs foyers[1].

. . . .

Lorsqu'il fut complètement guéri, le Commandant adressa le rapport officiel suivant au ministre de la Marine.

Monsieur le Ministre,

Ainsi que Votre Excellence le sait déjà, après la capitulation de Strasbourg, je me suis rendu à Rastadt avec la garnison de cette place. Là, me trouvant l'officier du grade le plus élevé, j'ai cru de mon devoir d'user de l'autorité que me

[1] Le convoi de malades dirigé par le commandant et par M[me] du Petit-Thouars entra en France par Genève, où Mgr Mermillod mit à leur disposition le crédit dont il disposait.

Pendant ce long et triste retour, un accident se produisit : près de la frontière, le train dérailla... seuls, les wagons d'ambulance, furent absolument indemnes !

donnait cette position pour chercher à conserver les liens de la hiérarchie militaire entre les prisonniers, et, secondé par l'appui moral de ceux qui avaient été mes compagnons d'armes, je suis parvenu à maintenir jusqu'au bout cette solidarité parmi les officiers, dont le chiffre a atteint 318. J'ai pu aussi, à force de persévérance, obtenir des autorités allemandes le droit de visiter les hôpitaux et d'y faire des distributions d'effets, ainsi que dans les casemates où étaient détenus les soldats prisonniers.

Cette situation spéciale me crée l'obligation de communiquer à Votre Excellence les observations que j'ai recueillies. Je n'ai différé aussi longtemps de remplir ce devoir que parce que j'attendais, pour le faire, la complète évacuation de Rastadt, dont je viens de recevoir la nouvelle des personnes charitables qui, depuis mon départ, ont continué à s'occuper de nos prisonniers.

Pour plus de simplicité, je diviserai ce travail en trois parties se rapportant spécialement aux officiers, aux prisonniers ordinaires et aux malades.

Officiers prisonniers.

Conformément aux conditions de la capitulation de Strasbourg, le 28 septembre, les officiers qui ne voulaient pas signer de revers sont sortis avec les troupes, et nous nous sommes ainsi trouvés une centaine peut-être, appartenant presque entièrement au 87ᵉ de ligne et au régiment de pontonniers, au milieu de douze à quinze mille hommes. Dès que nous fûmes hors de la place, cette masse se disloqua et forma sur la route une longue colonne maintenue par un double cordon de fantassins et de cavaliers prussiens dont la brutalité ne tarda pas à s'exercer sur les traînards. Nous marchâmes ainsi durant deux longues journées presque sans repos ni distributions de vivres, continuellement maltraités, et, malgré les conditions expresses de la

capitulation, un grand nombre d'officiers se virent enlever leurs armes. Mais, ceux qui ont fait cette route *à pied*, ne peuvent le regretter, car ils ont pu protéger encore leurs hommes en intimidant de temps en temps les officiers et les soldats de l'escorte, et ils savent maintenant ce que c'est de se trouver livré sans défense aux mains des Allemands.

A Rastadt, notre convoi devant être divisé, je me mis en rapport avec le gouverneur général de Waag pour en obtenir que les marins y fussent internés avec moi, ce qui me fut accordé, et un incident me rendit presque immédiatement l'instrument d'une réclamation collective des officiers auprès de lui. A partir de ce moment, mon intermédiaire fut tacitement accepté.

Nous fûmes, dès lors, astreints aux obligations suivantes:

Contre un engagement de ne pas chercher à nous évader, *rien de plus*, nous reçûmes l'autorisation de porter des vêtements bourgeois, de nous loger chez les habitants, et celle de circuler librement dans l'enceinte de la forteresse, jusqu'à neuf heures du soir. Au bout de trois mois, nous pûmes aussi faire quelques kilomètres sur deux routes désignées.

Chaque matin, il fallait se rendre à un appel nominal où j'avais accepté de faire les communications officielles, afin d'en avoir connaissance à l'avance, par conséquent de pouvoir les discuter pour les faire modifier au besoin ; ou bien de pouvoir protester en refusant de m'en faire l'intermédiaire, lorsque je trouvais qu'elles avaient un caractère blessant, et je dois ajouter que, dans ce cas, elles ont été retirées par le général.

Le salut militaire devait être *échangé* avec les officiers, et les soldats allemands le devaient aux officiers français prisonniers. S'ils ont rarement exécuté cet ordre, ce qui peut s'expliquer en partie par le désordre général qui régnait forcément dans la tenue, du moins faut-il recon-

naître qu'ils ont toujours eu une attitude convenable vis-à-vis de nous.

Toutes nos correspondances devaient être remises ouvertes, et nous recevions nos lettres décachetées. Durant un certain temps, elles nous parvinrent sans frais; puis, toutes furent lourdement taxées, qu'elles eussent été régulièrement affranchies ou non, et ce ne fut qu'après de longues réclamations, et tout à la fin, qu'on supprima, cet odieux impôt qui, durant bien des semaines, pesa lourdement sur nous.

Au point de vue matériel, les choses furent réglées de la manière suivante :

Un certain nombre de chambrées étaient réservées, dans une caserne ordinaire de soldats, pour les officiers qui désiraient y être logés. On leur y fournissait la literie, le feu, l'éclairage et une cuisine au besoin.

La solde fut fixée à 90 francs pour les capitaines et tous les grades au-dessus; 45 francs pour les lieutenants, les sous-lieutenants et les adjudants, auxquels j'avais été assez heureux pour faire accorder le traitement d'officier par le gouverneur. La plupart d'entre eux se trouvaient là sans effets, sans bagages, sans ressources, car les envois d'argent n'arrivaient pas; et c'est avec un véritable sentiment de fierté que je rends ici ce témoignage à mes camarades de captivité que, durant ces six longs mois d'énervante inaction, de rudes privations, *pas un*, parmi ceux qui appartenaient à l'armée régulière, n'a manqué au respect de lui-même! Dans le nombre des officiers de mobiles, il y a eu, il est vrai, quelques défaillances, mais rares, et l'attitude des officiers de Rastadt a été si digne, qu'elle a commandé le respect de tous ceux qui nous entouraient. Se suffire avec 45 francs sous ce climat rigoureux, c'était la misère noire! Il fallait, pour ne point faire de dettes, se refuser jusqu'au café et au tabac, piétiner dans la neige avec des chaussures usées, à peine vêtu. Et pourtant, dès que j'en-

trevis la possibilité de secourir nos soldats et nos malades, ces braves jeunes gens couvrirent la souscription de leur noms, et il y en a qui ont prélevé jusqu'à cinq francs par mois, pour soulager les misères plus grandes de nos soldats captifs.

On a parlé beaucoup de l'indifférence de nos officiers pour leurs hommes, et les journaux étrangers ont proclamé bien haut que, parmi ceux qui avaient pris l'engagement de ne pas s'évader, un grand nombre avaient manqué à leur parole. Je ne sais ce qui s'est passé ailleurs : mais la vérité sur Rastadt, la voici dans toute sa simplicité, monsieur le Ministre, et j'ajouterai, pour la compléter, que durant ces six longs mois, bien que toutes les lettres fussent remplies des avancements accordés à ceux qui avaient continué à servir, quoiqu'ils eussent signé des revers, *trois officiers, sur plus de trois cents, un sous-intendant et deux tout jeunes gens, ont seuls manqué à ce devoir sacré.*

Prisonniers ordinaires.

Après le désastre de l'armée de l'Est, le nombre des prisonniers a atteint quinze mille. Comme je l'ai dit plus haut, j'avais obtenu que les adjudants fussent traités comme les officiers. Tous les autres sous-officiers étaient, comme les simples soldats, répartis dans les différents forts et casemates de la place. Ils y sont restés jusqu'au moment où, les craintes d'une épidémie étant devenue sérieuses, on les logea pour la plupart dans les baraques en bois, bien construites, mais placées dans un endroit extrêmement bas, par conséquent humide, pour être dominées de tous les côtés par l'artillerie.

Au début, chaque prisonnier eut un lit de camp, une couverture et une paillasse ; mais le nombre augmentant rapidement, en en arriva à retirer le lit de camp à ceux

qui logeaient dans les endroits planchéiés, et il y eut même un moment où des malheureux n'eurent plus qu'une paillasse pourrie sur la terre glacée.

La fourniture des vivres avait été donnée à des marchands, et, sauf le prêt et la quantité de viande, la ration réglementaire était la même que celle des soldats allemands. Elle consistait en un fort pain de munition pour quarante-huit heures et trois grandes jattes de soupe par jour, avec la ration de viande bouillie à midi, ce qui faisait un bon repas. Cette ration de viande était faible comme poids; mais les os ne comptant pas, cela représentait encore plus que ce que l'on donne aux soldats en garnison.

Il y avait donc de quoi suffire à l'appétit d'hommes condamnés à l'immobilité, et, dans certains cas, cette portion a même été augmentée, lors de l'arrivée des soldats de Metz, par exemple. Mais, très grande privation pour nos hommes, pas la moindre liqueur fermentée ne leur était accordée par le gouvernement, et cette nourriture uniforme, fade et délayée, finissant par produire un dégoût invincible sur certains, l'anémie s'ensuivait, et le moindre rhume les enlevait alors.

Peu à peu, j'avais obtenu l'autorisation de visiter les hôpitaux et celle de faire faire des distributions d'effets, de tabac et de savon aux hommes dans les casemates. Ces distributions, permises d'abord par le gouverneur avec une extrême difficulté, donnaient souvent lieu à de mauvais procédés de la part des sous-ordres, vis-à-vis de ceux d'entre nous qui s'en chargeaient. Mais, avec de la patience et de la dignité, nous parvînmes à éviter des conflits, et je savais ainsi ce qui se passait dans cette masse de malheureux dispersés par petits groupes de tous côtés. J'en ai profité pour adresser à l'occasion certaines réclamations relatives au couchage, à la qualité des vivres, au gouverneur, qui m'a toujours semblé disposé à faire exécuter les marchés par les fournisseurs. Je crois donc

qu'à Rastadt les prisonniers ont été traités sous ce rapport aussi bien que les règlements le comportaient. J'ai obtenu également du général de Waag que toutes les lettres destinées aux soldats leur fussent remises sans frais.

L'hiver se passa donc ainsi, fort rudement pour nos pauvres compagnons de captivité, sans qu'il soit possible toutefois de porter un jugement trop sévère sur l'ensemble des procédés des Allemands, eu égard aux difficultés qu'il y avait à loger et à nourrir un si grand nombre d'hommes.

Dès que les préliminaires de la paix furent signés, les officiers reçurent l'autorisation de partir ; l'excitation devint très grande parmi ces pauvres malheureux qui se croyaient abandonnés, et je sais qu'ils ont alors été traités avec une brutalité qui me fait regretter encore davantage que l'état de ma santé m'ait obligé à venir me soigner dans un climat plus chaud.

Malades.

Le nombre des malades s'est élevé à huit cents à certains moments, *et le chiffre total des décès a atteint trois cent cinquante-quatre*.

Nos malades étaient répartis dans un certain nombre de locaux successivement transformés en hôpitaux à mesure que le besoin s'en faisait sentir, et ils ont succombé à peu près également au typhus et à la petite vérole noire que nous avions apportés de Strasbourg, puis aux maladies de poitrine, qui ont surtout atteint les prisonniers de l'armée de Metz.

Les instructions du gouvernement badois étaient des plus larges à leur sujet, et ils devaient être traités comme les soldats allemands. Mais, chose répugnante à dire, parmi les médecins chargés de les soigner, il en est qui ont montré à leur égard des sentiments de haine, d'inhumanité révoltants, et qui n'ont paru au milieu de ces malheureux

que l'insulte à la bouche. C'est là un des nombreux exemples de la façon dont les membres allemands de la « Société internationale de secours aux blessés », à laquelle ils appartenaient tous, entendaient leurs devoirs *envers les Français;* et la manière dont les secours qu'on lui a confiés ont été répartis dans certains cas, ne fait que me confirmer dans cette opinion, que, si jamais nous reprenons une grande lutte contre une puissance protestante en Europe, nous aurons tout intérêt à nous affranchir d'obligations qui n'ont jamais trouvé de réciprocité chez nos ennemis.

Au début, quelques personnes charitables [1] pouvaient pénétrer auprès de nos hommes et soulager leurs misères; mais, sous divers prétextes, le médecin leur en fit interdire absolument l'entrée, et, pendant bien des semaines, je pus presque seul arriver jusqu'à eux et leur distribuer des effets.

Dès mon arrivée, j'avais obtenu du gouverneur et du doyen catholique de Rastadt que les prisonniers et les malades fussent régulièrement visités par un ecclésiastique. — Bientôt, un prêtre allemand, l'abbé Unversagt, qui, après avoir séjourné longtemps en Algérie, avait été obligé de quitter Constantine au début de la guerre, à cause de sa nationalité, fut nommé par le gouvernement aumônier militaire, et, à partir de ce moment, les secours religieux furent complètement assurés. Le médecin en chef ne tarda pas, il est vrai, à l'entraver dans l'exercice de son ministère, ainsi que le vicaire allemand, M. l'abbé Bader, qui l'assistait avec un zèle admirable. Mais je protestai si énergiquement auprès du gouverneur, au nom des familles de ces malheureux, qu'après avoir hésité un moment, il donna des ordres formels qui furent exécutés jusqu'à la fin.

[1] Je regrette de ne pouvoir citer les noms des dames de Rastadt qui se sont occupées de nos malades. Parmi les membres de la colonie étrangère de Baden-Baden, Mme la duchesse d'Hamilton et la princesse Menchikoff ont montré la plus grande générosité, tandis que Mme la comtesse Zeppelin, alsacienne d'origine, se distinguait par son zèle infatigable. (Note du Commandant.)

Les enterrements ont toujours eu lieu militairement, de la façon la plus convenable, et chaque mort a été placé dans une fosse séparée. J'ai obtenu aussi de faire élever un petit monument au-dessus de leurs tombes, afin que les familles puissent retrouver au besoin la place où reposent leurs enfants, et chaque année il sera dit une messe commémorative pour eux [1].

M. l'abbé Unversagt ne s'est pas borné à l'exercice de son ministère. Avec un zèle infatigable, il se fit l'intermédiaire des parents auprès de leurs enfants, courant sans cesse d'une casemate à une autre. Ce qui est plus important encore, il a fait dresser l'état mortuaire de tous ceux qui ont succombé, et en a déjà envoyé plusieurs centaines aux familles. Depuis mon retour en France, j'ai pu l'assister dans cette œuvre si utile; mais il me reste encore un certain nombre de ces états que je ne peux arriver à faire parvenir aux parents, et je me permets de vous les envoyer sous ce pli, Monsieur le ministre, espérant que, par l'intermédiaire du ministère de l'Intérieur ou de celui de la Guerre, on pourra les faire arriver à destination.

Les services rendus par M. l'abbé Unversagt sont donc tout à fait exceptionnels, et, en raison précisément de sa nationalité allemande, je me permettrai de demander à Votre Excellence qu'il lui soit adressé un témoignage officiel de remercîments. Sa santé a été rudement ébranlée par toutes ces fatigues, et son zèle charitable pour les

[1] Avec une modestie excessive, le Commandant du Petit-Thouars fait ici en quelques lignes seulement l'historique de l'*Œuvre des Tombes*, fondée par lui avec l'aide intelligente, active et dévouée du R. P. Joseph qu'il avait connu en Allemagne. Celui-ci conserve à Dauwaine (Suisse) où il a institué un orphelinat agricole, la plus grande partie des papiers relatifs à l'œuvre, les photographies de monuments érigés à nos morts après la guerre, et l'engagement du chapitre de Rastadt de célébrer chaque année une messe commémorative pour les marins et soldats morts en captivité. Il n'a pas encore été manqué à cette promesse.

L'œuvre de 1870 se continue de nos jours sous le nom de *Souvenir Français*, dont le R. P. Joseph est toujours l'apôtre zélé.

Français n'a pas manqué de lui attirer certains désagréments.

C'est aussi mon devoir de signaler le zèle admirable dont a fait preuve un franc-tireur de Strasbourg, le nommé Edenger, qui, à Rastadt, s'est renfermé courageusement avec les typhiques. Il n'a cessé de prodiguer ses soins aux plus malades, luttant sans cesse avec des malheureux atteints de délire furieux, vivant constamment dans une atmosphère empestée, soutenant le moral de tous ceux qui l'entouraient. Bon nombre de nos pauvres soldats lui doivent la vie, et je ne crois pas assurément que jamais une médaille militaire ait été mieux méritée. Lors de l'évacuation, il est rentré dans sa famille à Strasbourg, où il me serait aisé de le retrouver.

Enfin, monsieur le Ministre, je ne peux vous parler de nos pauvres malades sans vous dire toute la reconnaissance qu'ils doivent à M. le docteur Brummer, Français de la Suisse, habitant à Bade. Lors de nos désastres, il s'y est mis à la tête de l'hôpital le plus nombreux, et, grâce à ses soins éclairés, incessants, à son zèle charitable, il a rendu tous ses malades à la santé. Ce fait, qui contraste si heureusement avec la conduite de plusieurs médecins allemands, n'a pu passer inaperçu, et lui a valu comme remerciments les plus mauvais procédés, tandis que ses collègues recevaient des témoignages de satisfaction. M. le docteur Brummer est un homme qui jouit de la plus haute considération parmi les étrangers du pays, sa charité est inépuisable pour ses compatriotes, et la croix de la Légion d'honneur ne saurait être assurément mieux placée que sur une poitrine si française [1] !

J'espère, monsieur le Ministre, que vous me pardonne-

[1] L'appel du Ct Bergasse du Petit-Thouars devait être entendu. M. l'abbé Unversagt reçut une lettre de remerciments au nom du gouvernement français, M. le docteur Brummer fut créé chevalier de la Légion d'honneur, et la médaille militaire fut accordée au franc-tireur Edenger.

rez la longueur de ce rapport; mais il m'a semblé que rien de ce qui concernait nos prisonniers ne pouvait être indifférent à Votre Excellence, et qu'il importait aussi que le gouvernement sût à quoi s'en tenir sur les procédés des autorités allemandes à leur égard.

J'ajouterai que si l'attitude de nos compagnons de captivité a été des plus dignes, nos compatriotes ont fait les plus grands efforts, de loin comme de près, en Alsace, pour soulager leurs misères, et je suis heureux de dire que c'est à des ports militaires qu'ils ont dû les secours les plus empressés.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

LIVRE II

GUERRE DE CRIMÉE

LIVRE III

LE *DUPLEIX* AU JAPON, PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1868

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

CHAPITRE PREMIER

MASSACRE DE SAKAÏ

CHAPITRE II

MISSION DIPLOMATIQUE DU « DUPLEIX » DANS LE GOLFE D'OSAKA

CHAPITRE III

MISSION DIPLOMATIQUE DU « DUPLEIX » DANS LE GOLFE D'OSAKA

CHAPITRE IV

MISSION DANS LE NORD DU JAPON

CHAPITRE V

LONG SÉJOUR SUR RADE DE YOKOHAMA

CHAPITRE VI

MISSION DU « DUPLEIX » A HAKODATE

CHAPITRE VII

MOUVEMENT GÉNÉRAL CONTRE LES ÉTRANGERS

CHAPITRE VIII

LE « DUPLEIX » QUITTE LE JAPON

ANNEXE DU LIVRE III

LIVRE IV

LE SIÈGE DE STRASBOURG ET LA CAPTIVITÉ DE RASTADT

(1870-1871).

CHAPITRE PREMIER

NOTES SUR LE SIÈGE DE STRASBOURG

CHAPITRE II

JOURNAL DE CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE

CHAPITRE III

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

DATE DUE

